C.W.G.V.N.

CSI

LEMOYNE

ENTRETIENS
POETIQVES.

ENTRETIENS
ET
LETTRES
MORALES.

OV SONT CONTENVS

Le Soleil Politique.
La Carte de Paris.
Le Miniſtre ſans Reproche.
Le Palais de la Fortune.
La Vie Champeſtre
Le Theatre du Sage.
Gazette du Parnaſſe.
Plaiſance, ou les Diuertiſſemens de l'Automne.
Le Miroir Fidelle.
La Carte de la Cour.
Secret de Longue Vie.
De l'Hyuer.
Du Ieu.
La Guirlande Immortelle
La Nymphe du Danube.
La Seine, à la Meuſe.
Le Tage, à la Seine.
Les Muſes à trois Graces.
Le Sommeil à la plus noble des Muſes.

ET AVTRES DIVERSES PIECES.

A PARIS,
Chez ESTIENNE LOYSON, au Palais, à l'entrée de la Galerie des Priſonniers, au Nom de IESVS.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Universitas
BIBLIOTHECA
Universitis

4132031.

C SP

PQ
1817
.L47E6
1665

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.

MONSEIGNEVR,

Les Muſes que ie vous preſente, n'ont point d'affaire en la Grand'-Chambre: & ce

n'eſt pas pour vous recommander leur droict; c'eſt pour vous rendre leurs deuoirs que ie les amene. Auſſi ne pourriez-vous pas eſtre leur Iuge, quelque reputation de juſtice, que voſtre integrité vous ait acquiſe. Si elles ne vous ſont alliées dans le degré de l'Ordonnance; Vous leur auez toûjours eſté ſi Amy: & de tout temps elles ont eſté ſi attachées à voſtre Famille, que leurs Parties ſeroient bien fondées de vous récuſer en leur Cauſe: & vous ſeriez mal fondé de vous en plaindre.

Les plus fameuſes & les plus celebres du temps des Valois, eſtoient ou Amies, ou Domeſtiques, ou Penſionnaires de vos Peres : & pour ne rien dire de Turnebe, de Lambin, de Muret, qui n'ont pas crû pouuoir donner à leurs Ouurages des Patrons plus glorieux & plus illuſtres ; Le Nom de MESMES *chanté plus ſouuent, dans les Poëſies de Paſſerat & d'Aurat, que le Nom des Princes de ce temps-là, eſt vn témoignage qu'ils ſe trouuoient mieux des Bienfaits de voſtre Maiſon, que des Liberalitez de*

la Cour. Il eſt vray pourtant que cette Cour là n'eſtoit pas ignorante : encore moins eſtoit-elle auare. Le Duc de Ioyeuſe qui donna dix mille eſcus pour vn Sonnet, n'eſtoit pas de ceux qui ne ſont liberaux que de baiſe-mains, & ne font bien qu'en reuerences. Et Des-Portes, Bertaud, Du Perron, peuuent eſtre bons témoins que le Maiſtre d'vn Fauory ſi magnifique ne receuoit pas pour rien l'encens des Poëtes : & qu'au moins fourniſſoit-il aux frais de leurs Sacrifices.

Cette affection de ceux de

voſtre Famille enuers les Muſes & les Gens de Lettres, n'eſt pas demeurée dans le Regne des Valois : Elle a paſſé aux Regnes Suiuans : & de tous les Heritages que vos Anceſtres vous ont laiſſez, c'eſt celuy-là qui s'eſt le mieux conſerué dans voſtre Maiſon; & qui a eſté partagé le plus également, entre Vous & Meſſieurs vos Freres. Feu Monſieur le Preſident de MESMES, *ne s'eſt pas moins ſignalé par là, que par ſa capacité, & par ſes Charges. Son Logis eſtoit à Paris, ce que l'Academie & le Ly-*

cée eſtoient autrefois à Athenes : & les Sçauans de ſon temps n'auoient point d'Ordinaire plus aſſeuré que ſa Table. Quant à Monſieur le Comte d'Auaux, que le Cardinal de Richelieu auoit choiſi, pour faire l'honneur de la France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Dannemarc, chacun ſçait, que les Muſes abandonnerent les Cours de tous les Princes où il paſſa, pour ſuiure la ſienne. Auſſi trouuerent-elles en luy vn Patron, qui n'eſtoit pas moins bienfaiſant, quoy qu'il euſt moins de bien à faire,

que le Fauory d'Auguſte: Et ſon Nom encore aujourd'huy n'eſt pas moins chanté ſur les bords de la Viſtule, & le long du riuage de la Mer Baltique, que celuy des Caſimirs & des Guſtaves.

Je ne parle point de Vous, MONSEIGNEVR, *parce que voſtre Modeſtie me fait ſigne de n'en point parler: & il faut que ie luy ſois complaiſant, ſi ie n'ay enuie de vous déplaire. Auſſi ne faites vous pas le bien, afin qu'on le montre & qu'on en parle. Vous croyez qu'il eſt de l'honneur & de la bien-*

ſeance des Graces d'aller couuertes, de fuir l'oſtentation, de chercher le particulier & la ſolitude. Et il ne tient pas à Vous, qu'elles ne ſoient muettes; que vous ne leur oſtiez juſqu'à la voix, juſqu'aux geſtes & à la mine qui les pourroient faire remarquer. Que cette maniere d'agir eſt d'vn Honneſte-homme! Que c'eſt bien entendre le ſecret des Graces, & bien connoiſtre leurs delicateſſes, de ménager ainſi leur pudeur; de leur épargner le grand jour qui les incommode; & les Spectateurs qui les font rougir!

Mais ce qui eſt rare, MONSEIGNEVR, vous ne voulez pas que les Graces ſoient ambitieuſes, & vous les voulez hardies: & voſtre exemple a appris au Monde, que ce n'eſtoit pas aſſez d'obliger modeſtement, & de faire du bien aueque pudeur, ſi on ne le faiſoit encore courageuſement & aueque force. Il s'en trouuera aſſez qui ne voudroient pas obliger ſur gages; & mettre leurs Bienfaits à rente. Mais qui obligent aueque peril; qui faſſent du bien au hazard d'en ſouffrir du mal; qui negligent

leur ſeureté, pour faire valoir leur protection; C'eſt le fait d'vne Bienfaiſance & d'vne Amitié, dont il ne s'eſt guere veu d'exemple depuis les Temps Heroïques.

Vous auez beaucoup fait, MONSEIGNEVR, *pour vn Siecle auſſi corrompu, & auſſi auare que le noſtre, de luy donner vn Magiſtrat incorruptible; vn Iuge formé ſur le Modele de cette Iuſtice des Atheniens, qui eſtoit ſans yeux & ſans mains. Ie penſe pourtant pouuoir dire, ſous le bon plaiſir du Iuge & du Magiſtrat, que vous auez*

fait pour ce Siecle, quelque choſe de plus grande inſtruction & de meilleur exemple, en luy donnant vn Maiſtre auſſi accomply que vous eſtes, en l'Art de bien faire, & en la Science des Graces, qui eſt de toutes les Sciences, la plus honneſte, & la moins connuë. Le bon Iuge au ſens du Monde, ne ſe fait pas toûjours par la vertu: la dureté le fait quelquefois: le chagrin meſme s'en peut meſler; & aſſez ſouuent, ce qu'on prend pour bonne juſtice, ſe deuroit prendre pour mauuaiſe humeur. Mais vn

Homme deſ-intereſſé & genereux, amy ſans eſperance & ſans crainte, bienfaiſant ſans apprehenſion d'autruy, & ſans reflexion ſur ſoy, ne ſe peut faire, que par vn aſſemblage general de toutes les Vertus, qui entrent dans le commerce de la vie ciuile.

Auſſi, MONSEIGNEVR, i'eſtime bien moins en Vous le Grand Preſident, que l'Honneſte-homme, qui fait l'honneur du Grand Preſident: & ie vous conſidere bien plus par ce que vous eſtes dans voſtre Domeſtique, que par ce que vous eſtes

au

au Palais. On n'en vſe pas chez vous, comme en quelques lieux où l'on n'entre qu'auec vn viſage & des geſtes de Suppliant: où il faut attendre des journées entieres, que les Gardes du Temple en ouurent les Portes. De voſtre grace, ie n'ay pas beſoin d'Introducteur ny de mediation aupres de Vous. Il ne me faut point de Sarbatane pour vous parler, comme il en faut pour parler aux Grands de certains Païs. Vous n'eſtes pas de ces Coloſſes qui ne daigneroient pas baiſſer la teſte, pour voir les

cffrandes qu'on leur fait ; pour receuoir l'encens qu'on leur bruſle. Les Cliens ont leurs heures dans voſtre Salle ; & vos Amis les leurs dans le Cabinet. Ils vous voyent là à découuert, & ſans les enuelopes du Mortier & de la Pourpre : & le Perſonnage que vous faites là de plein pied, vaut bien au ſens des Sages, celuy que vous faites au Palais ſur le Grand Banc.

C'eſt à ces heures commodes, & à ces Conuerſations aiſées, que les Muſes ſont receuës, pour vous delaſſer de l'agitation qui ſuit les Affai-

res: & vous adoucir l'amertume, que les Sollicitations & les Procez vous pourroient auoir laiſſée. Vous auez fait l'honneur aux miennes de les y conuier; & vous les auez ſouuent aſſeurées, qu'elles n'y ſeroient pas les moins bien venuës. Vous auez meſme deſiré que i'aſſemblaſſe en vn corps, les Entretiens qu'elles ont eus auec diuerſes Perſonnes, afin qu'ils vous ſeruiſſent comme d'Intermedes, apres l'accablement des Placets & des Requeſtes. Ie l'ay fait pour vous obeïr, MONSEIGNEVR, & ie vous les

preſente en ce Recueil, pour vous eſtre vn gage de ma reconnoiſſance, & pour eſtre au Public vn aueu de l'obligation que i'ay d'eſtre autant que perſonne,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres humble, & tres-obeïſſant Seruiteur,
PIERRE LE MOYNE,
de la Compagnie de IESVS.

PREFACE.

HORACE a fait autrefois ce que ie fais aujourd'huy. Il s'eſt entretenu en Vers auec ſes Amis, & a fait part au Public de ſes Entretiens. Il y a neantmoins deux notables differences, entre les Entretiens d'Horace & les miens. La premiere eſt en la matiere, & la ſeconde en la forme. Les actions & les paroles ayant autant de reſſemblance & de liaiſon que chacun ſçait, Horace qui n'auoit pas la probité de Caton en ſes mœurs, ſe fut démenty, s'il en euſt eu la modeſtie en ſes Entretiens; & on ne deuoit pas attendre qu'il en tiraſt les matieres de lieux fort honneſtes. Elles ſont preſque toutes Satyriques; & tirées des lieux qu'ai-

moient les Satyres, qui eſtoient de tous les Animaux à deux pieds, ceux qui ſe plaiſoient le plus à l'ordure.

Et qu'on ne me die point, que ces Entretiens Satyriques ſont des medicamens aſſaiſſonnez de ſel & de poivre: que ce ſont des cenſures qui chaſtient en chatoüillant; des leçons qui inſtruiſent en faiſant rire. Semblables medicamens ne font point venir l'enuie de guerir: Ils irritent le mal en piquant le gouſt du Malade: & comme il y a des vices qui ne ſe peuuent mieux cenſurer que par le ſilence; il y a auſſi vne methode d'enſeigner, ſoit dans les Liures, ou ſur le Theatre, qui débauche plus qu'elle n'inſtruit.

Ce n'eſt pas que tous les Entretiens d'Horace ſoient de cette nature. Il en a de plus ſerieux auec Auguſte, auec le Fauory d'Auguſte, auec d'autres Grands de la Cour d'Auguſte, en la preſence deſquels il contraint ſon naturel; & ſe tient

dans les termes de quelque reſpect: Mais ce ſerieux ne luy dure pas: il ſe défait bien-toſt de la contrainte & du reſpect, pour reprendre la Raillerie & la Satyre: & cela eſt moins le vice du Poëte, que celuy de l'Homme. Nous ſommes tous naturellement Orateurs, & grands Orateurs, quand nous en venons à l'Inuectiue: naturellement Peintres, & grands Peintres, quand il eſt queſtion de peindre en laid, & de repreſenter des deffaux. Hors de là, il nous faut quelque choſe de plus fort & de plus heureux que le naturel, pour faire des éloges qui ayent de la force; pour peindre heureuſement & pour peindre en beau.

Quant à la verſification qui eſt la forme de ces Entretiens, Horace a crû faire aſſez, de luy donner le nombre & la meſure du Vers: La Latinité n'en eſt pas ſeulement pure, & telle qu'elle pourroit eſtre d'vn Honneſte homme de la Ville. Elle eſt toute Patricienne, pour ainſi dire; toute

de la Cour d'Auguſte, & de l'Eſprit le plus rafiné de cette Cour. Cette pureté auſſi n'a rien d'éleué, rien de Poëtique qui la ſouſtienne : il n'y a point de Proſe plus rampante, ny plus ſimple : & vn Homme qui va dans vn Carroſſe doré, n'eſt pas plus different d'vn Homme qui va à pied, qu'Horace en ſes Odes eſt different d'Horace en ſes Entretiens.

Ces deux obſeruations préſuppoſées, il ne me ſemble point neceſſaire de dire, que les matieres de mes Entretiens ſont differentes en toutes choſes de celles qu'Horace a choiſies pour les ſiens. Les noms meſmes des lieux d'où il les a tirées ne ſe trouuent pas dans les Cartes des Païs qui me ſont connus. Les miens ſont de matieres ou toutes Chreſtiennes, ou toutes Morales : quelques-vnes ſont toutes Politiques, & quelques autres Compoſites, comme parlent les Architectes. Et dans celles cy, le Chreſtien, le Moral, & le Poëtique ſont

ſont meſlez ſelon l'exigence des Sujets, & la condition des Perſonnes que i'entretiens.

S'il ſe trouue quelque choſe de gay dans celles qui ſont purement Poëtiques : Cette gayeté ſe doit prendre comme ſe prend la Muſique & la Symphonie, dont la Deuotion des Fideles eſt égayée : & on pourra de plus en apprendre, que le gay & le chaſte ne ſont pas deux caracteres ſi incompatibles dans la Poëſie, que le veulent faire à croire ceux qui ne connoiſſent de toutes les Muſes, que les diſſoluës & les debauchées. I'ajouſte à cela, que la pluſpart de ces Entretiens ayant eſté compoſez à la Campagne, aux plus beaux jours de l'année, durant la joye de la Nature, & chez des Amis qui faiſoient tout ce qu'ils pouuoient pour me réjoüir; Ie n'ay pas crû que ma condition voulût de moy, tant de dureté enuers la Nature, ny tant d'inciuilité enuers mes Amis, que ie rejettaſſe la joye

qu'ils m'offroient ; & que ie gaſtaſſe de mon chagrin des compoſitions faites parmy les Fleurs de leurs Iardins, & à l'ombre de leurs Allées.

La forme en eſt auſſi Poëtique dans les termes, dans les images, dans les fictions, dans les figures, que la mediocrité de mon Eſprit me l'a pû permettre. Et en cela elle eſt fort éloignée de la forme qu'Horace a donnée à ſes Entretiens, où il ne fait pas eſtat de parler en Poëte, comme i'ay pretendu faire dans les miens. Ce ſont les aiſles & le vol qui font les Oyſeaux : c'eſt l'éleuation, c'eſt le feu qui fait les Poëtes, qui ont à voler plus haut que les Oyſeaux qui approchent le Ciel de plus prés. Il eſt de la Poëſie qui n'a que des pieds, comme de certains Reptiles qui ont plus de pieds que les Aigles n'ont de plumes en leurs aiſles : Auec toute cette multitude de pieds ſi juſtes & en ſi bel ordre, ils ne peuuent que ramper à terre ; ils ne peuuent monter que

ſur des Choux ; & ce ne ſont apres tout que des Chenilles.

Si l'on dit que la conuerſation ne veut rien de ſi releué : on le dira auec verité, ſi on le dit de celle qui ſe fait d'égal à égal & de plain pied. Celles qui ſe font de haut en bas, ainſi que ſe font celles des Poëtes, qui parlent comme Perſonnes éleuées à la plus haute Sphere des Eſprits, à la Region où ſe font les viſions & les Propheties, ne ſouffrent rien de commun ny de vulgaire. Mais qu'on ſe ſouuienne, que c'eſt des vrays Poëtes que cela ſe doit entendre : & qu'il faut autre choſe que des nombres pour faire vn Poëte, comme il faut autre choſe que des pieds pour faire vn Aigle.

TABLE DES ENTRETIENS ET LETTRES POETIQVES.

LIVRE PREMIER.

LE Soleil Politique, *Au Roy*. Entretien I. page 1.

Le Speculatif, *A Monſeigneur le Cardinal Antoine Barberin*. Entretien II. p. 11

Auis de la France, *A Monſeigneur le Prince, eſtant encore Duc d'Anguyen*. Entretien III. l'an 1647. p. 28

Au Meſme. Entretien IV. p. 35

Auis des Muſes, *A Monſeigneur le Prince de Conty*. Entretien V. p. 49

Au Meſme. Entretien VI. p. 53

Carte de Paris, *A Monſeigneur le Chancelier*. Entretien VII. p. 55

Le Miniſtre ſans Reproche. *A Monſeigneur le Preſident de Bailleul, Sur-Intendant des Finances, & Chancelier de la Reyne Regente*. Entretien VIII. p. 76

Le Palais de la Fortune. *A Monſeigneur le*

Premier Preſident. Entretien IX. p.88
De la Vie Champeſtre. *A Monſeigneur le Duc d'Eſtrée, Mareſchal de France.* Entretien X. p.108
Le Theatre du Sage, *A Monſeigneur le Preſident de Meſmes.* Entretien XI. p.125
De la Paix du Sage, *A Monſieur de Montmor, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & Maiſtre des Requeſtes de ſon Hoſtel.* Entretien XII. page 146.
Gazette du Parnaſſe, *A Monſeigneur le Duc de S. Aignan.* Entretien XIII. p.156
Plaiſance, ou les Diuertiſſemens de l'Autonne, *A Monſeigneur le Duc de Montauſier.* Entretien XIV. p.165
Auis Chreſtien, *A Monſieur le Marquis de Leuville.* Entretien XV. p.179
Ieu Poëtique, *A Monſieur Des-Yueteaux, Conſeiller d'Eſtat,* Entretien XVI. p.184

LIVRE SECOND.

MIroir fidelle, *A Madame la Comteſſe de la Suze* Entretien I. page 190
Conſolation à Eudoxe. Entretien II. p.202
De la Cour, *A Madame la Ducheſſe de Schomberg.* Entretien III. p.213
Carte de la Cour. Entretien IV. p.226

Secret de longue vie, *A Madame la Marquise de Leuuille.* Entretien V. p.255
L'Hyuer, *A Mesdemoiselles de Richelieu.* Entretien VI. p.262
Guirlande Immortelle, *A Mademoiselle d'Agenois.* Entretien VII. p.272
De la vraye Foy, *A Mesdemoiselles de Haucour.* Entretien VIII. p.255
Du Ieu. Entretien IX. p.279
Auis Salutaire, *A vne Illustre Captiue.* Entretien X. p 294

LIVRE TROISIESME.

LA Nymphe du Danube, *A la Princesse Adelaide de Sauoye.* Lettre I. page 298
La Seine à la Meuse. Lettre II. p.302
Le Tage à la Seine. Lettre III. p.305
Les Muses, à trois Graces. Lettre IV. p.319
Le Sommeil, à la plus noble des Muses. Lettre V. p.323

Fin de la Table.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 22. jour de Fevrier 1660. Signé, Par le Roy, CEBERET: Il eſt permis au P. LE MOYNE, de la Compagnie de IESVS, de faire imprimer vn Liure de ſa compoſition, intitulé *Entretiens & Lettres Poëtiques & Morales*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir, & ce durant le temps de douze ans, à compter du jour que ledit Liure ſera acheué d'imprimer; Et defenſes ſont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes, de l'imprimer, ou faire imprimer, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contrenenans de quatre milie liures d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté par leſdites Lettres.

Ledit P. LE MOYNE a cedé & tranſporté ſon droict de Priuilege à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Iuillet 1665.

Secret de longue vie, *A Madame la Marquise de Leuuille.* Entretien V. p.255
L'Hyuer, *A Mesdemoiselles de Richelieu.* Entretien VI. p.262
Guirlande Immortelle, *A Mademoiselle d'Agenois.* Entretien VII. p.272
De la vraye Foy, *A Mesdemoiselles de Haucour.* Entretien VIII. p.255
Du Ieu. Entretien IX. p.279
Auis Salutaire, *A vne Illustre Captiue.* Entretien X. p 294

LIVRE TROISIESME.

LA Nymphe du Danube, *A la Princesse Adelaïde de Sauoye.* Lettre I. page 298
La Seine à la Meuse. Lettre II. p.302
Le Tage à la Seine. Lettre III. p.305
Les Muses, à trois Graces. Lettre IV. p.319
Le Sommeil, à la plus noble des Muses. Lettre V. p.323

Fin de la Table.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 22. jour de Fevrier 1660. Signé, Par le Roy, CEBERET: Il eſt permis au P. LE MOYNE, de la Compagnie de IESVS, de faire imprimer vn Liure de ſa compoſition, intitulé *Entretiens & Lettres Poëtiques & Morales*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir, & ce durant le temps de douze ans, à compter du jour que ledit Liure ſera acheué d'imprimer; Et defenſes ſont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes, de l'imprimer, ou faire imprimer, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contrevenans de quatre mille liures d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté par leſdites Lettres.

Ledit P. LE MOYNE a cedé & tranſporté ſon droict de Priuilege à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Iuillet 1665.

PERMISSION.

IE Andre' Castillon, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, suiuant le Priuilege qui Nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens, Henry III. le 10. de May 1585. Henry IV. le 20. de Decembre 1603. & Louis XIII. le 14. de Fevrier 1612. par lequel il est defendu à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer aucun Liure de ceux de nostre Compagnie, sans Permission des Superieurs d'icelle : Permets au P. Le Moyne de la mesme Compagnie, de faire imprimer, par tel Libraire qu'il voudra, ses Entretiens & Lettres Poëtiques : En foy dequoy i'ay signé la Presente. A Paris ce 27. de Mars, l'an 1663.

ANDRE' CASTILLON.

ENTRETIENS POËTIQVES.

LIVRE PREMIER.

LE SOLEIL POLITIQVE AV ROY.

ENTRETIEN I.

En cette Poëſie le Soleil parle au Roy, & ſe preſente à luy, pour le Modele le plus parfait qu'il puiſſe prendre de la belle maniere de regner.

ROy le plus grand des Rois qui regnent ſur la Terre,
Soit à regler la Paix, ſoit à faire la Guerre :
Preſte aujourd'huy l'oreille & l'Eſprit à ma voix;
Ie ſuis le Directeur & l'Exemple des Rois,
Directeur immortel, Exemple de lumiere,
Eleué ſur vn Char d'eternelle matiere,

Pour faire à tous les Roys qui ſont dans l'Vniuers,
De culte, de langage, & de mœurs ſi diuers,
Vne illuſtre leçon des Vertus deſtinées,
A remplir les deuoirs des Teſtes couronnées.
Mais combien en eſt-il, qui ſçachent comme toy,
Prendre de leurs deuoirs les modeles ſur moy?
Depuis les riches bords où l'Inde ſe colore,
De la pourpre & de l'or que luy donne l'Aurore;
Iuſqu'à ces autres bords, où le Tage deſcend,
Le long d'vn lit paré d'vn ſablon jauniſſant:
A peine en eſt-il vn, qui d'vne veuë inſtruite,
Suiue mes mouuemens, obſerue ma conduite.
Auſſi ie n'ay pour eux, qu'vn œil indifferent:
Ils n'ont aucune part à ce que i'ay de grand;
A cet ardent eſprit, à cette flame pure,
Dont les cœurs genereux prennent leur nourriture.
Et comme ie te voy jaloux de m'égaler,
En tout ce qui pourra ton Regne ſignaler;
Auſſi veux-je te faire vne courte peinture
Des regles de regner, que i'ay de la Nature.
C'eſt mõ premier deuoir, de me ſoûmettre aux Loix
De celuy qui m'a fait, & qui fait tous les Rois.
Et de quelque ſplendeur que mon Trône rayonne,
Quelque Diuinité que le Monde me donne,
Ie ne m'en ſuis iamais vn moment relâché;
Iamais d'vn joug ſi noble, vn moment détaché.
Ie le porte par tout où me porte ma courſe;
Soit aux Climats gelez ſous les glaces de l'Ourſe;
Soit à ceux où le Vent d'vn long calme engourdy,
Laiſſe l'air embraſé des ardeurs du Midy.
Que i'aille ſous le Signe, où la Chienne fievreuſe
Echaufe de ſes feux la campagne poudreuſe;
Que ie paſſe à celuy qui verſe à longs ruiſſeaux,
Sur les champs inondez les torrens de ſes eaux;
Ie me range toûjours d'vne égale conſtance,
Dans les termes marquez à mon obeïſſance:

Et iamais le Printemps par Flore ramené,
Ny l'Hyuer orageux contre moy déchaiſné,
N'ont pû me détourner par amour ny par crainte,
De la Ligne que Dieu m'a de ſon doigt empreinte.
Le Bien des Nations eſt mon ſecond deuoir:
I'en fais tout mon hõneur, i'y mets tout monpouuoir:
Sans eſpoir de retour ie donne la lumiere;
Sans eſpoir de tribut ie fournis ma carriere:
Il n'eſt point d'intereſt qui m'y faſſe gauchir;
I'établis ma richeſſe à pouuoir enrichir:
Mais i'enrichis du mien: & tout ce que ie donne,
Sans effort ſe répand du tour de ma Couronne,
D'où par mille rayons differens de chaleur,
Comme diuers de forme, & diuers de couleur,
Des fruits & des metaux les ſemences deſcendent,
Et ſans bruit dans le ſein de la terre ſe rendent.
Ceux-là m'ont méconnu, qui ſur ma teſte ont mis
Des fleches à lancer contre mes Ennemis.
Ie ſuis trop bienfaiſant, & ſuis trop debonnaire,
Pour me charger de rien capable de malfaire:
Et puis, comme ie n'ay d'Ennemis que la Nuit,
Et le camp tenebreux des Spectres qui la ſuit,
Auſſi pour les défaire auecque tous leurs charmes,
Vn regard me ſuffit ſans prendre d'autres armes.
Toûjours en action, toûjours en mouuement,
Mais allant de meſure, agiſſant reglément:
Et le meſme en petit, le meſme en grand eſpace;
Sans que ie manque au terme, & ſans que ie le paſſe,
Ie ſçay me partager auec égalité,
Selon l'ordre, le droit, & la neceſſité.
La baſſe Region que ie voy la derniere,
Non moins que la plus haute a part à ma lumiere.
Les Cedres, les Sapins, les Palmiers, les Cyprés,
Qui vains de leur grandeur, pour mevoir de plus prés,
S'éleuent ſur le front des Monts les plus ſuperbes,
N'ont pas à mes Treſors plus de droit que les herbes:

Et c'eſt de leur rapine, & non de mes preſens,
Que tous ces Orgueilleux ſont ſi forts & ſi grands.
A ma Iuſtice en tout, ma Prudence s'égale,
Et ma conduite eſt ſage, autant qu'elle eſt legale.
Ie porte l'œil à tout, mais vn œil éclairant,
Qui iamais pour le vray ne prendra l'apparent.
De mes propres regards ie me fais des lumieres,
Qui percent les broüillas des plus ſombres matieres.
Auſſi preſent de loin, que ie le ſuis de prés,
I'écarte l'embaras, i'entre dans les ſecrets:
Et quelque obſcurité qui les choſes noirciſſe,
Il n'eſt rien de ſi noir, que mon œil n'éclairciſſe.
Mais toûjours vigilant, comme toûjours ouuert,
Quoy qu'il ſemble parfois de nuages couuert,
Iamais ſa rayonnante & ſoigneuſe paupiere,
Au beſoin des Mortels ne manqua de lumiere.
C'eſt erreur de penſer, que i'aille chaque nuit,
Repoſer dans la Mer, loin du monde & du bruit,
Sous des rideaux flottans, ſur vn duuet d'écume,
Que le Corail ſoûtient, & que l'Ambre parfume.
Le Couchant, le Leuant, qui ſont de ſi beaux mots,
Au ſtile des Humains, ſelon le vray, ſont faux:
Ie n'ay point d'autre lit que cette immenſe lice,
Où ma charge me tient toûjours en exercice.
Là ſans relâchement, & ſans diuerſion,
La nuit comme le jour ie ſuis en action.
Il n'eſt point de Climat qu'à ſon tour ie ne voye;
Ie n'ay point de rayon, qu'à ſon bien ie n'employe:
Ie ſuis l'Hyuer en courſe, auſſi bien que l'Eſté;
Les ans n'ont point pour moy de jour d'oiſiueté:
Et les Sujets que i'ay ſous la Zone glacée,
Où d'vn froid eternel la Terre eſt heriſſée,
Ne m'occupent pas moins, que ceux qui ſont halez
Aux ardeurs des ſablons ſous la Ligne brûlez.
Mais ce labeur ſi long, cette action ſi forte,
Qui par tant de Climats ſans relâche me porte,

Ne m'oſte pas le droit, ny meſme le loiſir,
De prendre en agiſſant, quelque honneſte plaiſir.
Quelquefois ie me plais à ranger dans les nuës
Des troupes de lumiere & d'ombre entretenuës:
De leur faire imiter l'ordre & les mouuemens,
Qu'à la voix de leurs Chefs prennent les Regimens.
I'étale d'autrefois de pompeuſes Images,
De machines, de chars, de lices, d'équipages:
Et i'en prepare en l'air, ſur le declin du jour,
Vn Spectacle royal aux Aſtres de ma Cour.
Mon plaiſir eſt encor, d'aſſiſter à la dance,
Des Siecles & des Ans, qui roulent en cadence,
Et ſous moy font le Bal aueque les Saiſons,
Dans les Salons dorez de mes riches Maiſons.
Là meſme i'aime à voir luire comme peintures,
Des Signes étoilez les roulantes figures,
Qui diuerſes d'aſſiete, & diuerſes de rangs,
Etalent deuant moy les Hiſtoires des Ans.
Mon action par là n'eſt iamais rallantie;
Ma courſe n'en eſt point de ſon but diuertie:
Ie ſuis le meſme en tout, le meſme en equité,
Le meſme à maintenir l'ordre & l'égalité.
Et ſans rien relâcher du ſoin des grandes choſes,
Ie dore les Soucis, ie parfume les Roſes:
Et colore l'émail des Perles dans la Mer,
Des Rubis ſur la Terre, & de l'Iris en l'Air.
Mon plaiſir le plus doux, eſt celuy que me donne,
Le bonheur des Sujets ſoûmis à ma Couronne.
I'aime à les viſiter, à leur faire du bien;
Et pour les rendre heureux ie ne m'épargne en rien.
Auſſi riens-je en cela mon ſort digne d'enuie,
Que de l'amour des miens mon amour eſt ſuiuie:
Et que par vn commerce auſſi juſte qu'heureux,
Autant que ie les aime, autant ſuis-je aimé d'eux.
Ces Nations de feu ſi belles, ſi parées,
Eclairantes toûjours, & toûjours éclairées,

En quelque part du Ciel, que les porte leur cours,
Soit amour ou reſpect, me regardent toûjours:
Et lors qu'vne importune & jalouſe barriere,
Dérobe à leurs regards le cours de ma lumiere,
On les voit auſſi-toſt s'éclipſer de douleur,
Et perdre en me perdant la force & la couleur.
D'vne pareille amour les Fleurs ſont poſſedées;
Et ſelon que de moy plus ou moins regardées,
Elles m'ont plus ou moins propice à leur deſir,
Leur teint ſe voit marqué de peine ou de plaiſir.
De là vient quelquefois, que les Soucis languiſſent,
Que la Roſe paſlit, que les Lis ſe fletriſſent:
Que l'on voit de chagrin le Martagon ſeché,
Et le Pauot mourant vers la terre panché.
Que n'a-t'on point chanté de l'amour heroïque
Qu'a pour moy cet Oiſeau qui naiſt & vit vnique,
Et renaiſt par ſa mort, d'vn bucher parfumé,
Au feu de mes rayons lentement allumé?
Que n'a-t'on dit encor de l'amour que me porte,
L'autre Oiſeau, qui d'vne aiſle auſſi viſte que forte,
Paſſant la Lice ouuerte à la courſe du Vent,
Et la foudre, l'éclair, la tempeſte brauant,
Pour me joindre, ſe fait au deſſus de la nuë,
Vne route qui n'eſt que des Aſtres connuë?
Qui ne ſçait point l'inſtinct qu'ont les Hoſtes de l'Air,
Qu'ont auec eux, pour moy, les Hoſtes de la Mer?
Il ſuffit que ie die, & c'eſt aſſez qu'on croye,
Qu'en moy, de tout le Monde, eſt l'amour & la joye:
Et qu'apres les Hiboux & les malins Eſprits,
Qui d'affreux ſifflemens, & de funeſtes cris,
Attaquent ma Couronne, & ma gloire blaſphement,
Ie n'ay point ſous le Ciel de Sujets qui ne m'aiment.
Et comment pourroient-ils ne pas aimer vn Roy,
Si bienfaiſant, ſi doux, ſi moderé que moy?
Ma façon de regner eſt paiſible & tranquille;
Moins elle eſt violente, & plus elle eſt vtile.

Ie laiſſe le fracas, le tumulte, & le bruit,
Au Vent qui déracine, au Foudre qui détruit.
C'eſt à ces vains Tyrans de la Terre & de l'Onde,
D'ébranler de leur choc les fondemens du Monde;
Et ne laiſſer aprés tant de Corps ébranlez,
Que des Villes en poudre, & des deſerts brûlez.
L'or & l'argent ſous moy naiſſent ſans violence;
La vigne & la moiſſon meuriſſent en ſilence.
Des entrailles des Monts ie tire les Treſors,
Sans rien prendre du leur, ſans entamer leur corps:
Et le tribut leger, qui me vient de la plaine,
Sans contrainte exigé, comme payé ſans peine,
N'eſt pas ſi-toſt leué, qu'à ruiſſeaux ie le rends,
En raiſins aux coſtaux, en jauelles aux champs.
Mais rien n'eſt renommé, cõme l'eſt ma Clemence,
Qui n'offenſe iamais, & iamais ne s'offenſe.
De quelques tourbillons que la rage du Vent,
Aille la terre & l'eau contre moy ſoûleuant:
Quelques noires vapeurs qui ſous moy s'épaiſiſſent,
Et d'vn voile malin ma lumiere obſcurciſſent:
Et quoy que ſans reſpect, quelques Monts reuoltez,
Echauffant de leurs feux leurs eſprits irritez,
Vomiſſent contre moy le ſoufre & le bitume,
Que leur fierté nourrit, & leur colere allume:
Le dépit pour cela détourne-t'il mon cours?
Oſte-t'il vn rayon à la beauté des jours?
Ceſſé-ie pour cela de bien faire & de luire?
De ranger les Saiſons, & les Heures conduire?
Changé-je pour cela d'action ny de train?
En ay-je l'œil plus ſombre, & le front moins ſerain?
Ce calme ſi conſtant qui iamais ne s'altere,
Soit que i'aille ou deſſus, ou deſſous l'Hemiſphere,
Eſt la vertu qui fait qu'eſtant par tout aimé,
Ie ſuis loüé par tout, & par tout reclamé:
Et cet amour ſuiuy de parfums magnifiques,
Portez au loin ſur l'air des loüanges publiques,

Me donne plus de gloire & de juſte grandeur,
Que tout ce qu'on me voit de pompe & de ſplendeur.
Ie regne plus par là que par cette Couronne,
Qui d'eternels rubis ſur ma teſte rayonne:
Que par l'or de ce Trône errant & lumineux,
Qui me porte du Gange au Tage ſabloneux:
Et ie fais plus d'eſtat de cette juſte eſtime,
Que le cœur accompagne, & que la bouche exprime,
Que du ſuperbe train que me font les Saiſons,
Et de tous les treſors de mes douze Maiſons.
Cette regle, Lovis, doit eſtre ton Modele,
Au moins ſi tu veux eſtre à ta Gloire fidele.
Et de cela, pour toy, ie me rendis garant,
Quand de mes plus beaux feux ton Etoile éclairant,
Ie fis comme vn extrait des plus belles matieres,
Iointes en ta naiſſance aux plus pures lumieres.
Ie croy faire beaucoup pour la pluſpart des Rois,
Quand ie répans ſur eux au hazard & ſans choix,
Quelques grains de cet or, où ſõt peintes les marques,
Qui doiuent s'imprimer ſur le front des Monarques.
Ce qu'à traits renforcez, i'en ay verſé ſur toy,
Eſt d'vn éclat tout autre, & de tout autre alloy:
Et iamais ie n'en fis d'vne trempe ſi pure,
Pour les premiers Heros que forma la Nature.
Auec cette teinture & l'eſprit qui la ſuit,
Ie t'ay remply d'vn air qui de ſoy-meſme luit.
I'ay mis autour de toy des graces & des charmes,
Capables de forcer & de vaincre ſans armes.
Ie t'ay marqué le front de traits de Majeſté,
D'vne lueur qui porte au loin l'Authorité;
Et de ce Caractere, où le Grand & l'Auguſte,
Le Fort & le Vaillant ſont temperez du Iuſte.
A mon exemple encor les Signes les plus hauts
Qui preſtent leur lumiere aux Ames des Heros,
Et des grandes Vertus leur donnent la ſemence,
Ioignirent de concert leurs rais à ta Naiſſance.

Le Signe du Lyon prepara dans ton cœur,
De ſon ardent regard le feu de la Valeur:
La Vierge, d'vn regard à celuy-là contraire,
T'inſpira la tendreſſe, & la grace de plaire.
Auecque l'Equité la Balance te mit,
La Moderation & le Droit dans l'Eſprit:
L'Aigle tournant vers toy ſa lumineuſe ſerre,
Sembla te preſenter l'Empire de la Terre:
Et l'ardente Couronne offerte aux Conquerans,
Du feu de ſes rayons à l'enuy r'éclairans,
Dans ton Ame alluma l'amour de la Victoire,
Et te laiſſa marqué d'vne empreinte de gloire.
Porté de ces moyens au faiſte du bonheur,
Où ne pourras-tu point éleuer ta Grandeur?
Et quelles Nations te feront reſiſtance,
Quelles proſperitez manqueront à la France,
Si tu prens les leçons de vaincre & de regner,
Qu'en ce petit Tableau i'ay voulu t'enſeigner?
Il ne faut pour cela ny fatigue ny peine,
Tu n'as qu'à te preſter à l'inſtinct qui te mene;
Qu'à laiſſer librement, & ſans contrainte agir,
La Vertu qui t'aſſiſte, & qui doit te regir.
Tu ne peux t'égarer en ſuiuant ſa lumiere,
Qui d'vne illuſtre trace éclaire ta carriere:
Tourne la teſte, & voy comme termes rangez,
Les monumens qu'elle a ſur tes pas érigez.
La ſtructure en eſt haute; & la forme eternelle
Aux yeux de l'auenir en ſera toûjours belle.
Mais elle a des deſſeins & des plans preparez,
Pour d'autres qui ſeront vn jour plus admirez,
Quand de tes actions l'Hiſtoire plus entiere,
Pour la mettre en beſogne aura plus de matiere.
Haſte-toy d'y fournir; haſte-toy de marcher:
Le Temps n'arreſte point, chaque moment eſt cher.
Déja d'vn long repos ta Fortune laſſée,
Auec peu d'Etandars vers le Nort auancée,

A rendu l'asseurance à l'Aigle qui baissoit;
Et que l'Arc à la main l'Infidele chassoit.
Que si, n'ayant encor que ton Nom auec elle,
Elle a pû repousser le Chasseur Infidele,
Elle a comblé le Rhab; elle a couuert ses bords
De Carquois, de Turbans, de Ianissaires morts:
Que fera-t'elle vn jour, quand auec tes Armées,
De ta voix, de ton bras, au combat animées,
Elle ira deuant toy porter les Fleurs de Lys,
Vers les bords du Bosphore, ou vers ceux de Tunis?
Garde-toy de souffrir qu'elle se rallentisse;
Vse de sa chaleur, tandis qu'elle est en lice;
Marche, & sois asseuré que les plus hauts Lauriers,
Qu'autrefois i'ay nourris pour les plus grãds Guerriers,
Opposez desormais à ceux que ie t'appreste,
Obscurcis & sechez, tomberont de leur teste.

LE SPECVLATIF,

A Monſeigneur le Cardinal ANTOINE BARBERIN.

ENTRETIEN II.

Il fait vne Deſcription de la Mer & de ſes Coſtes, meſlée de conſiderations morales & hiſtoriques, & accompagnée par occaſion des Eloges de quelques grands Hommes.

NEVEV du grand VRBAIN, Nourriſſon des Abeilles,
Qui dans le Siecle d'or n'eurẽt point de pareilles;
ANTOINE, en qui la Pourpre, & la couleur des Lys,
Au gré de tous les yeux & de tous les Eſprits,
Par vne magnifique & pompeuſe alliance,
Ioignent la Fleur de Rome à celle de la France:
Tandis que les Vertus, liberales du miel,
Que vos Abeilles font des largeſſes du Ciel,
Soit par le beau ſecret dont elles ſçauent plaire,
Soit par le noble inſtinct qu'elles ont à bien faire,
Attirent tous les Cœurs, qui ſont de quelque poids,
Et pour vous, en concert mettent toutes les voix:
Souffrez que de la Coſte, où la Riuiere d'Orne,
Décharge dans la Mer le tribut de ſa corne,

Ie vous écriue, aſſis entre deux Elemens,
Sur de ſi grands objets, mes diuers ſentimens.
Mon loiſir m'y conuie ; & la vaſte étenduë,
De l'ondoyante plaine à mes yeux épanduë,
Fournit à mon Eſprit, auſſi bien qu'à mes Sens,
Des ſujets de reſver aſſez diuertiſſans.
Que la Mer eſt à l'Homme vne admirable Scene!
Qu'il eſt beau, de la voir & ſi large & ſi pleine!
Et que c'eſt bien icy, que l'Ouurier Createur,
Etale ſa puiſſance, & montre ſa hauteur!
La Mer eſt le Miroir de cette Mer d'eſſence,
Où nul Eſtre ne flotte, où tout Eſtre eſt ſubſtance:
En ſa bonace on voit vn Dieu tranquille & doux;
On voit en ſa colere vn Dieu plein de courroux.
Elle étend comme Dieu ſes bras à tout le Monde:
Tous les Peuples ont part aux bien-faits de ſon onde:
Elle donne toûjours, ſans iamais ſe vuider:
Toûjours elle s'emplit, ſans iamais déborder:
Et par là meſme, elle eſt ſemblable à ce grand Centre,
D'où toute choſe coule, où toute choſe r'entre.
Elle n'eſt, comme luy, qu'vne en tout l'Vniuers;
Comme luy, ſous vn nom, elle a cent noms diuers:
Elle eſt icy Françoiſe, ailleurs elle eſt Flamande,
Eſpagnole autre-part, & par tout elle eſt grande:
Cette grandeur pourtant, n'eſt qu'vn petit filet,
Qu'vn ſimple écoulement du premier Eſtre a fait.
Mais quoy? i'entens rouler le flottant attelage,
De l'orgueilleux Demon, qui preſide à l'orage.
Ses cheuaux écaillez, du vent de leurs naſeaux,
Font déja bruire l'air & boüillonner les eaux:
Et de l'eſſieu du Char, ie voy juſqu'à la nuë,
Iaillir l'onde coupée & l'écume chenuë.
Que la Biſe qui ſuit irritera la Mer!
Que de monts, aprés monts, s'éleueront en l'air,
Quand les flots mutinez s'exciteront ſous elle,
De ſa bouche ſoufflez, & battus de ſon aiſle!

Déja la paſle crainte en ſaiſit les Nochers;
Et la ſueur en vient aux cornes des Rochers,
Qui pour ſe garantir des coups de la tempeſte,
Diſparoiſſent de crainte, & ſe cachent la teſte.
Ie penſe meſme encor que les muets troupeaux
Qui paiſſent le limon & l'algue ſous les eaux,
Epouuantez du bruit de la vague agitée,
S'aſſemblent ſur le ſable autour du vieux Protée.
Qu'execrable à iamais, ſoit cét Audacieux,
Qui brauant le premier, & la Mer & les Cieux,
Ola bien deuenir le joüet de Neptune;
Et ſans gage commit ſa vie à la Fortune.
Depuis cét attentat, les auares Humains,
Parmy de vrays perils, courans à de faux gains.
Ont franchy ſans reſpect les limites du Monde;
Sont allez où le Ciel ſe confond auec l'onde;
Et juſqu'à cét eſpace indigeſte & deſert,
Où dans vn vuide obſcur la Nature ſe pert.
Auſſi depuis cela, pour chaſtier l'injure,
Que ces Preſomptueux ont faite à la Nature;
Des écueils & des bancs autrefois inconnus,
Auec des Vents nouueaux dans la Mer ſont venus.
Sa face auparauant ſi calme & ſi plaiſante,
Eſt preſque toûjours rude & toûjours menaçante:
Elle gronde, elle écume, & ſa vague en tout temps,
Contre les Matelots conſpire auec les Vents.
Tout cela n'eſtoit point, quand nos Peres plus ſages,
Moderant leurs deſirs, bornant leurs heritages,
Prenoient leur nourriture, & faiſoient leurs habis,
Du tribut naturel que rendoient leurs Brebis.
Leur Ambre ſe faiſoit de l'innocente haleine,
Ou de la violette, ou de la marjolaine:
Et pour Sucre, ils auoient la manne, qu'au matin,
Les Abeilles cueil'oient ſur les moiſſons de thin.
On ne voyoit alors ny Perles ny dorures:
La Grace eſtoit ſans fard, les Beautez ſans parures:

Et les feux parfumez qui des Rosiers sortoient,
Estoient les seuls Rubis que les Dames portoient.
Les desirs, les dépits, & les affeteries,
Estoient encor à naistre auec les Pierreries.
Bien-heureuse Saison, ne verrons-nous iamais
Reuenir auec toy l'Innocence & la Paix?
Iamais ne viendra-t'il de la terre ou de l'onde,
Quelque Vent desiré qui purge nostre Monde?
Qui reporte à la Mer, les Perles, les Rubis,
Friuoles hameçons où tant de Cœurs sont pris;
Et qui jette auec eux, dans le fond des Abysmes,
Tous les autres sujets des troubles & des crimes.
Mais tandis que ie fais des souhaits superflus,
Pour le retour d'vn temps qui ne reuiendra plus:
La Mer qui blanchissoit d'écume sous l'orage,
Et qui sembloit deuoir engloutir le riuage,
Reuient du grand accés, dont ses flots tourmentez,
Se voyoient dans leur lit haut & bas agitez.
Incomparable effort, merueilleuse puissance,
Du doigt qui sur le rien tout le Monde balance!
Vn seul trait de ce doigt, tracé le long des bords,
Est vn frein inuincible au cours d'vn si grand Corps:
Il calme son courroux, il regle ses marées,
Deux fois du vuide au plein chaque jour mesurées:
Et des chaisnes de monts, des digues de rochers,
Montans à la hauteur des plus hautains clochers,
Ne resisteroient pas à cette Violente,
De colere bouffie, & de fougue écumante,
Sans les traits de ces doigts, qui dõnent aux sablons,
Plus d'arrest qu'aux rochers, & plus de poids qu'aux
Ces Dieux foibles & fiers du Ciel de la Fortune, [mõts.
De leurs Sceptres en vain munitoient cette Dune:
Leurs Sceptres ne pourroiẽt non plus que des roseaux,
Retarder d'vn moment le deluge des eaux.
Ce Tyran qui traitta la Mer de bastonnades,
Donta-t'il sa fierté par ces folles brauades?

Et les chaiſnes qu'il fit dans les vagues jetter,
Pûrent-elles leur fougue & ſa perte arreſter?
Son naufrage luy fit, à ſa honte connaiſtre,
Que les Vents & les Mers auoient vn autre Maiſtre:
Et que les Elemens ne prennent point leurs poids,
N'ont point leurs mouuemẽs des Courõnes des Rois.
Cét amas de rochers, qui portent juſqu'aux nuës,
Le front ſec & pelé de leurs teſtes chenuës;
Aux François eſt le Havre, & l'Ecueil aux Anglois,
Où leurs Vaiſſeaux viendront briſer toutes les fois,
Que ſur des titres faux, leur vaine confiance,
Otera r'allumer la guerre dans la France.
Mais ce puiſſant Ecueil, dont la Nature & l'Art,
Sous le grand Richelieu nous firent vn rampart,
Ne l'a pas garanty de la Parque inflexible,
A qui rien n'eſt fermé, rien n'eſt inacceſſible.
Cét ouurage demeure; & ſon Entrepreneur,
Apres tant de hauts faits, ſuiuis de tant d'honneur,
De pouſſiere couuert, & luy-meſme pouſſiere,
N'eſt plus qu'vn nõ ſans corps, qui ſignale vne biere.
Le Belgique Lyon, les Aigles Allemans,
Se virent en peril d'eſtre pris de ſon temps;
Et ſans le jour fatal qui borna ſes conqueſtes,
A la porte du Louure on en verroit les teſtes.
Ce Monſtre ſi fameux par ſa rebellion,
Qui nous fut plus fatal que l'Aigle & le Lyon;
Et qui fut engraiſſé du pur ſang de la France,
Inueſty par ſes ſoins, domté par ſa Prudence,
Paya les affronts faits aux armes de cinq Roys,
Et remit en tombant, la Couronne en ſes droits.
Mais ce Heros n'eſt plus; cette Prudence eſt morte,
Si loyale autrefois, ſi conſtante, & ſi forte:
Et ces puiſſans reſſorts, ces vaſtes Inſtrumens,
Qui de ce grand Genie auoient leurs mouuemens,
Oyſifs & demontez, ſans ame & ſans conduite,
Se trouuent, comme aprés Siracuſe détruite,

Se trouuerent aux yeux des Romains étonnez,
Ceux qu'Archimede mort auoit abandonnez.
Tant de hauts plans dreſſez, tant de matieres preſtes,
Pour étendre ſa gloire & fonder ſes conqueſtes,
Et ſur d'autres deſſeins tant de projets tracez,
Du coup qui l'abbatit ont eſté renuerſez.
Nous en plaignons la chûte ; & les Races futures,
Auec étonnement en verront les meſures;
Mais ce que nos Neueux vn jour admireront,
Iamais toutes leurs mains ne le releueront:
Et de ces grands patrons les formes eternelles,
Leur ſeront vn ſpectacle, & non pas des modelles.
Dure loy de mourir, la plus dure des loix,
Tu ne reſpectes point les Heros ny les Roys:
Et comme nous voyons, qu'au ſortir de leur Source,
Les Fleuues les plus grands dreſſent icy leur courſe;
Et viennent auſſi bien que les petits Ruiſſeaux,
Perdre au ſein de la Mer la pompe de leurs eaux:
Ainſi tous les Humains, quelques titres qu'ils portent,
De quelque nom que ſoient les Sources dõt ils ſortent,
Par quelque riches lieux que les mene leur cours,
Faiſant l'honneur des Roys, le ſpectacle des Cours,
Se vont rendre à la Mort, dont la pante fatale,
Toutes choſes confond, toutes choſes égale:
Et fait comme vn torrent, qui roule dans ſes flots,
Les Eſclaues meſlez auecque les Heros.
Plus heureux ſont cẽt fois, s'ils le ſçauoiẽt cõnaiſtre,
Ces Peſcheurs que ie voy vers la rade paraiſtre.
Francs du trouble & des ſoins que la Grãdeur reſſent,
Ils viuent en repos d'vn trauail innocent:
Et l'orage qui bat les plus hautes Fortunes,
Reſpecte leur baſſeſſe à l'abry de ces Dunes.
Ie veux qu'il n'entre point de treſors dans leurs rets,
Il ne s'y prend auſſi ny ſoucis ny regrets;
Si leur peſche n'eſt pas precieuſe & brillante,
Auſſi n'eſt-elle pas criminelle & ſanglante.

La

La peſche eſt biẽ moins pure, a biẽ moins de ſuccés,
Et ſe fait à la Cour auec bien plus de frais.
La proye y ſemble riche, & la montre en éclate,
Là ſe fait voir l'azur, là brille l'écarlate,
Les Mithres, les Cordons, les Croiſes, & les Croix,
Tentent l'Ambition, & s'offrent à ſon choix.
Mais l'offre en eſt trõpeuſe, autant qu'elle en eſt belle,
Et la proye eſt ſouuent au Peſcheur infidelle.
Apres de grands trauaux, ſuiuis de frais plus grands,
Les frais & les trauaux ſont emportez des Vents:
Et ceux à qui la Mer eſt la plus fauorable,
Ne prennent bien ſouuent, que de l'algue & du ſable,
Qu'embaras pourleurs cœurs, que charge à leurs Eſ-
De leur butin liez, & de leur peſche pris. [prits,
Qu'il fait beau voir rouler ces Tours à grãdes voiles,
Dont les maſts orgueilleux menacent les Eſtoiles!
De l'aiſle fendant l'air, du corps fendant les eaux,
Elles ſemblent poiſſons, elles ſemblent oyſeaux:
Et par vn double effort, Courrieres de deux Mondes,
Elles ſuiuent les Vents, & paſſent ſur les ondes.
Des bords de la Tamiſe elles courent les Mers,
Qui de leur vaſte enclos embraſſent l'Vniuers:
Et leurs courſes ſe font, pour combler l'Angleterre,
Des plus riches treſors, que l'Vniuers enſerre.
Mais dequoy ſeruiroient à des Peuples errans,
Auec tous ces treſors, d'autres encor plus grands?
Dequoy l'or de l'Aſie, & l'or de l'Amerique,
Aprés auoir perdu la Perle Euangelique?
Tous les Fleuues d'argent qui lauent le Iapon.
Ont-ils rien d'aſſez riche, & rien d'aſſez grand nom,
Pour les dedommager de la Foy ruinée,
De la Religion chez eux exterminée?
Et tout ce que la Chine a de rare & de beau,
Tout ce que le Soleil fait au Monde nouueau,
Pourroit-il embellir le front de l'Hereſie?
Pourroit-il de ſa teſte oſter la freneſie?

L'Europe aueque deüil voit encore aujourd'huy,
Les Leopards Anglois outrez d'vn juſte ennuy
Du dernier de leurs Roys déplorer l'auanture,
Et de regret hurlant grater ſa ſepulture.
Mais ny leurs lõgs regrets, ny leurs hauts hurlemens,
Ne r'appelleront pas l'Ame en ſes oſſemens;
Ny ne feront ceſſer l'incendie & la peine,
Que le Schiſme & l'Erreur luy font de leur haleine.
Voila le dernier terme où le Schiſme conduit:
Aprés mille autres maux voila ſon dernier fruit.
Par tout où cette Peſte aux Ames ſi fatale,
Porte le triſte feu de ſa torche infernale,
Elle mene auec ſoy le trouble & la fureur:
Elle traiſne aprés ſoy le rauage & l'horreur:
Et cent Monſtres en l'air, & ſur ſa piſte naiſſent,
Des vapeurs qu'en paſſant ſes noires flames laiſſent.
Rien n'eſt inuiolable à ſes cruelles mains:
Ses delices ſe font des larmes des humains:
Et de ſa noire Cour les Salles tenebreuſes,
De ſang & d'oſſemens en tout temps ſont affreuſes.
Là ſe voit le Saxon au Suedois meſlé;
Là ſur le Friſon mort le Suiſſe eſt immolé;
Et les membres coupez de l'Europe mourante,
Font, en deſordre épars, vne Scene ſanglante.
Tu ſçais, France, tu ſçais, qu'vn effroyable Eſtang
En ce Païs cruel, regorge de ton ſang:
Qu'à Coutras, à Iarnac, & ſur tant d'autres plaines,
Les ongles de ce Monſtre ont tiré de tes veines.
Et tu ſçais, qu'en parade on voit le long des bords,
De ce funeſte Eſtang, les teſtes de tes Morts.
Mais de tes Morts fameux, ſur des Arbres plantées,
Et de Spectres volans jour & nuit bequetées,
Faire au Demon du Schiſme, vn monumẽt d'horreur,
Où le deüil eſt en pompe, où regne la fureur.
Sageſſe d'Intereſt, Politique venale,
Aux Trônes, aux Autels également fatale,

Ce fut toy, qui du temps que regnoient les Valois,
Abuſant à tes fins du bas âge des Rois,
Et par les faux détours d'vne conduite double,
Fomentant à couuert la naiſſance du trouble,
Fortifias le Schiſme, accrus l'embraſement,
Et ſous main luy fournis vn ſecret aliment.
Qu'vn opprobre eternel s'attache à ta Memoire,
Et que ton nom par tout ſoit noircy dans l'Hiſtoire.
Tu n'entreras iamais au Conſeil de mon Roy:
Tous ſes deſſeins ſont purs, ſont reglez par la Foy:
Et ton Eſprit peruers, tes maximes ſiniſtres,
Iamais ne corrompront le Sens de ſes Miniſtres.
Mais quiconque aprés eux baſtira ſur tes plans,
Ne baſtiſſe iamais que des joüets aux Vents:
Qu'vn torrent d'vne part, de l'autre vne tempeſte,
Meſle de ſa Maiſon le fondement au faiſte.
Qu'vn meſme ſort arriue à tous ces Sages vains,
Qui ſur l'Impieté traçant de faux deſſeins,
Sans conſulter la Foy, ſans prendre ſes meſures,
Eleuant des Palais, preparent des maſures.
Qu'on ſçache que le Ciel eſt le premier Moteur,
D'où le bonheur nous viẽt, d'où nous viẽt le malheur.
Que le Dieu des Vertus eſt le Dieu des Fortunes:
Qu'il les fait comme il veut, ou grandes ou cõmunes:
Que celles qui n'ont pas leur attache de luy,
Idoles ſans arreſt, Phantõmes ſans appuy,
Ont le cours & la fin, de ces vaines Images,
Qui ſe forment en l'air de l'amas des nuages.
Leur dehors pour vn temps lumineux & doré,
Des faueurs du Soleil, nous paroiſt coloré:
Elles ſont à nos yeux des Soleils elles-mémes,
De longs rayons de feu leur font des Diadémes:
Mais tous ces vains Soleils ne ſont que de vapeur,
Leur corps eſt vuide & creux, leur jour faux & trõpeur.
Le premier vent qui ſouffle en diſſout la matiere,
Leur fond s'éuanoüit auecque leur lumiere:

Et tout cét appareil d'azur, de pourpre & d'or,
Dont la nuance en l'air paroiſſoit vn treſor,
Tombant aueque bruit, ſur la terre s'écoule,
Et deuient fange aux pieds du paſſant qui le foule.
Ainſi perit celuy qui n'ayant dans le cœur,
Pour Dieu que l'Intereſt, pour loy que ſa Grandeur,
Fait de ſa conſcience vn maſque à toute mode,
Qu'il met bas, & qu'il prend, ſelon qu'il l'accommode.
L'indulgence du Ciel le ſouffre quelque temps:
Son éclat ébloüit les yeux des regardans;
En attirant les yeux, il attire l'enuie:
Son inſolente pompe eſt de haine ſuiuie:
Mais n'ayant pour appuy, ny Dieu, ny la Vertu,
Il ſe voit toſt aprés par le Vent abbatu:
Et ſa vaine grandeur auec luy renuerſée,
Eſt au loin, par ſa chûte en pieces diſperſée.
Luy-meſme en ſon malheur des Peuples deteſté,
Auecque ſon débris, de l'orage emporté,
Hurté de la Fortune, & briſé de ſa Rouë,
Retourne auant la mort à ſa premiere bouë.
Mais tandis que mes yeux ſur la plaine des eaux,
Suiuent ſans ſe mouuoir, le cours de ces Vaiſſeaux;
La Mer tout de nouueau s'éleue & ſe courrouce:
Vn flot gronde, en fuyant l'autre flot qui le pouſſe;
Et celuy qui le ſuit d'vn troiſiéme pouſſé,
Ecume au mouuement dont il eſt balancé.
Que cette vaſte Scene eſt mobile & changeante!
Sans arreſt elle va du calme à la tourmente;
De la tourmente au calme elle va ſans arreſt;
Toûjours autre, & toûjours la meſme elle pareſt.
L'element de la Cour en cela luy reſſemble;
Il s'émeut à toute heure, à toute heure on y tremble.
Les Vents & les Demons, la Fortune & le Temps,
Sa face nuit & jour de leurs aiſles battans,
Y ſoûleuent des flots, y cauſent des orages,
Où les plus aſſeurez font de triſtes naufrages.

Comme ſur cette Mer, ſur celle de la Cour,
Les beaux Iours, aux mauuais ſuccedent à leur tour:
Mais ce tour eſt ſans ordre, il eſt ſans interuale,
Le ſeul déreglement les change & les égale:
Et la Fortune y fait toute ſeule au hazard,
Ou d'vn regard le trouble, ou la paix d'vn regard.
Auſſi, des Courtiſans, ſes yeux ſont les Eſtoiles,
Le calme & la tempeſte en viennent à leurs voiles.
Vn drap de cent couleurs, ſur elle voltigeant,
Leur eſt vn Ciel bizarre, inégal & changeant.
Là ſont de leurs deſtins les marques figurées;
Ou ſombres & de plomb, ou claires & dorées.
Sa Rouë eſt la Bouſſole où ſont tracez leurs Vents:
Et ſelon qu'elle va, leurs Eſprits ſe mouuans,
Tantoſt vers la triſteſſe, & tantoſt vers la Ioye,
Sont de leurs Paſſions le joüet & la proye.
Leurs yeux ſont cependant à leur Carte attachez:
Rare Carte, où l'on voit Marquiſats & Duchez,
Monts d'argent, Mines d'or, cét Fleuues & cétveines,
Où roulent à pleins bords les delices humaines.
Mais on y voit auſſi des bancs & des rochers,
Celebres par la mort des malheureux Nochers:
Des Deſerts décriez, des Montagnes dannées,
De fumée & de feu toûjours enuironnées.
Chacun tourne la prouë, & dreſſe auec ſes vœux,
Sa courſe, vers les Ports de ces climats heureux.
Mais combien en voit-on, entendus à la Carte,
A la Bouſſole inſtruits, que le Vent en écarte?
Combien contre vn écueil, par l'orage pouſſez,
Y laiſſent leur eſpoir & leurs Vaiſſeaux froiſſez?
Combien vont aborder ſans art & ſans conduite,
Au débris demeuré d'vne Maiſon détruite?
Souuét meſme on y voit, que les plus heureux Vents,
Ne preſtent leur faueur, qu'aux voiles des Brigans:
Souuent les flots qui ſont aux plus juſtes contraires,
Conduiſent par le calme au butin les Corſaires:

Et l'Eſprit, la Vertu, le bon Sens, le bon Cœur,
Abaiſſez a la Cour, demeurent ſans honneur:
Tandis que l'intereſt, l'artifice, & le crime,
Sont dans le plus haut poinct de credit & d'eſtime:
Comme au fond de la Mer, la Perle & l'Ambre gris,
Reſtent ſur le grauier, ſans éclat & ſans prix,
Tandis que ſur le haut de la vague agitée,
L'écume eſt par le Vent en parade portée.
Cependant la Mer baiſſe, & ſe rend au ſignal,
Que luy donne du Ciel ſon lumineux Phanal:
Et ſoit qu'à diuers tours en ſoy-meſme elle rentre;
Soit que ſe ramaſſant elle cherche ſon centre,
Soit que de ſon grand lit abandonnant les bords,
Elle replie en rond la maſſe de ſon corps:
Ou qu'ayant du dépit, de ſe trouuer captiue,
Elle aime à s'éloigner de l'enclos de ſa riue:
Ie voy qu'elle recule, & gronde en reculant;
Son mouuement n'en eſt ny plus pront ny plus lent:
L'Intendante des eaux, la Lune au frond humide
De ſes cornes d'argent le compaſſe & le guide:
Et le meſme compas, marchant de meſme train,
Tantoſt luy tracera le retour à ſon plein.
Inſtruction ſans voix, leçon ſans écriture,
Que nous fait la muette & ſçauante Nature.
Ce Corps toûjours fougueux,& toûjours ſe mouuant,
Sujet aux factions du Temps, de l'Air, du Vent;
Quelque courroux qu'il ait, & quelque violente
Que ſoit l'émotion qui ſes vagues tourmente,
Se ſoûmet à la Lune; & deux fois chaque jour,
Soit qu'elle renouuelle, ou termine ſon tour,
Ou vient, ou ſe retire, ainſi qu'elle l'ordonne,
Et garde exactement les temps qu'elle luy donne.
Il n'eſt point retenu par les jaunes treſors,
Des fertiles moiſſons, qui couronnent ſes bords:
Il n'eſt point effrayé des rochers, dont les teſtes,
Sont à le repouſſer dans ſon lit toûjours preſtes:

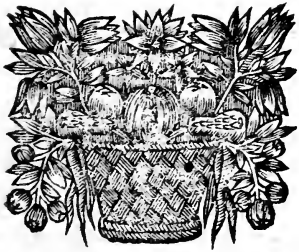
Et l'Homme, le Chef-d'œuure, & l'Image de Dieu.
L'Homme que Dieu nourrit, qu'il ſoûtiẽt en tout lieu:
Qui vit du pur eſprit, & de la pure flame,
Que les levres de Dieu ſoufflerent en ſon Ame;
Inſenſible à ſa voix, lourd à ſes mouuemens,
Et rebelle à toute heure à ſes commandemens,
Pour aller à ſon Dieu, a beſoin d'vne chaiſne,
Qui de force l'arrache, & de force le traiſne.
Des cabannes de bouë, & de petits filets,
Qu'il nomme fauſſement Couronnes & Palais;
Et des amas confus de matieres friuoles,
Dont l'Intereſt ſe moule & ſe peint des Idoles,
Le ſerrent de ſi prés, le tiennent de ſi court,
Et luy ſont vn fardeau ſi gluant & ſi lourd,
Qu'à peine pour aller où ſon bon-heur l'appelle,
Son Eſprit empeſtré peut-il mouuoir vne aiſle.
Là bas vers l'embouchure, où le Fleuue étendu,
Etale ſon argent à grands flots épandu,
Et fait voir à la Mer, ſa riche Porcelaine,
Qui ſe vuide toûjours, & toûjours reſte pleine;
Autrefois dans le ſein d'vn fertile vallon,
Que les Bergers nommoient la Lice d'Apollon,
Se voyoit vn Reduit, où ſur les tendres herbes,
Iadis les Vauquelins, & depuis les Malherbes,
A l'ombre des Peupliers & des Saules chantoient,
Les beaux Vers qu'à l'enuy les Muſes leur dictoient.
On dit, que le Triton de la Coſte voiſine,
Répondoit à leurs chants d'vne Trompe marine:
Et le long du canal, par le courant des eaux,
Sur vn Char compoſé de nacre & de roſeaux,
Les Nymphes de la Mer, de ſix Daufins tirées,
De perles, de corail, de coquilles parées,
Venoient pour les entendre; & meſme quelquefois,
Aux voix de ces Bergers elles meſloient leurs voix.
Que les Muſes de l'Orne eſtoient alors ſuperbes,
Du nom des Vauquelins, & du nom des Malherbes!

Mais qu'eſtoit cette gloire, & qu'eſtoit ce bonheur,
Comparez au plaiſir, oppoſez à l'honneur,
Qu'auoient celles de l'Arne, au temps que les Abeilles,
Ouurieres de douceur, ouurieres de merueilles,
Le jeune BARBERIN de leur ſuc nourriſſoient,
Et leur plus douce manne en ſa bouche laiſſoient.
Il n'auoit pas encor la Houlette ſupréme,
Sous laquelle fléchit & Sceptre & Diadéme:
Et ſon front de Lauriers & de Mirthes orné,
Du Regne Paſtoral n'eſtoit pas couronné.
Mais déja le bien-faire appuyé du bien-dire,
Sur les Ames auoit établi ſon empire:
Et des rayons de miel de ſes levres ſortoient,
Qui d'vn charme attachãt tous les cœurs arreſtoient.
Les Cignes ſucceſſeurs du Cigne de Mantouë,
Dont encor aujourd'huy la Muſique ſe louë,
Et ceux que l'Eridan du pur ambre nourrit,
Que pleurent les Peupliers qui couronnent ſon lit,
Etonnez de ſes chants, le prix luy déferérent;
Et de ſes tons ſacrez des leçons ſe tracerent.
Mais lors que declaré par les Saints Electeurs,
Pere commun du monde, & Paſteur des Paſteurs,
Il prit la double Clef, & la triple Couronne,
Que l'eternel Paſteur à ſes Vicaires donne;
Alors du Vatican, & du Mont Palatin,
Où de tous les Chreſtiens s'explique le Deſtin,
Sa voix comme vn Oracle aux Nations portée,
Fut de l'Inde à l'Ibere en tous lieux reſpectée.
La teſte du Liban, le front de l'Apennin,
L'vn couronné de Cedre, & l'autre armé de Pin,
A la force, au pouuoir de cette voix s'émûrent,
Les Aigles, les Lyons, les Ours, la reconnurent:
Et les Fleuues courriers, qui vont par l'Vniuers,
De cent bouches faiſant leurs meſſages aux Mers,
Porterent ſon grand Nom juſques à cette riue,
Où d'vn froid eternel l'onde eſt toûjours captiue,
Iuſqu'à

Iuſqu'à celle où la Mer, ſous le jour renaiſſant,
Eſt aux yeux du Soleil vn Miroir rougiſſant;
Et juſqu'à celle encor, où l'Amerique ſombre
Sous le Ciel qui la brûle eſt comme vne grãde Ombre.
Mais cela fut, du temps qu'il eut entre les mains,
Les grandes Clefs qui font le Deſtin des Humains.
A ſa mort, les Vertus, les Graces, & les Muſes,
De la perte du Monde, & de la leur confuſes,
Choiſirent pour Aſile, & pour dernier ſejour,
Du magnanime ANTOINE & le Cœur, & la Cour.
Il auoüa le choix, le crût ſon auantage,
Et les prit pour ſa part d'vn ſi grand heritage.
Depuis, en la mauuaiſe, en la bonne Saiſon,
Elles ont toûjours fait l'honneur de ſa Maiſon:
De ſes bien-faits auſſi toûjours entretenuës,
Et des riues du Tibre aueque luy venuës,
Sur celles de la Seine elles font auiourd'huy,
L'honneur de l'Italie & de Rome auec luy.
Ces Faiſeuſes de miel, ſi nobles, ſi pudiques,
Des Seigneurs BARBERINS de tout tẽps domeſtiques,
Pour le ſuiure ont quitté les ſuperbes Vergers,
Où Flore ſe couronne en tout temps d'Orangers:
Elles ont ſurmonté les peines du voyage,
Les injures du Vent, les rigueurs de l'orage:
Et maintenant chez nous, elles ſucent des Lys,
La manne la plus douce, & les plus doux eſprits.
De ces eſprits ſi doux l'inéuitable amorce,
Aux rayons qu'elles font donne nouuelle force;
Et dans les mains d'ANTOINE, & ſur tout ce qu'il fait,
Ces rayons ſont aux cœurs vn inuincible attrait.
Mieux qu'aucun Homme il ſçait l'art d'obliger les Hommes:
Mais il n'en vſe pas cõme au ſiecle où nous ſommes,
Où des moindres preſens on fait des hameçons,
Et l'on met à l'encan les faueurs & les dons.

Les Graces de ſa ſuite & de ſa nourriture,
Sont ſimples & ſans fard, libres, & ſans ceinture.
Iamais on ne les voit, la balance à la main,
Peſer chaque bien-fait, le donner grain à grain.
On les voit moins encore, ainſi que des Banquieres,
Aſſiſes au Contoir, attendre des prieres,
Exiger des reſpects, prendre des ſeuretez,
Et munir vn preſent d'acquits & de traittez.
Les Graces d'vn Prelat ſi grand, ſi magnifique,
Agiſſent d'vn autre air, ont vne autre pratique:
Son cœur toûjours ouuert, toûjours preſt à s'ouurir,
Ou ſe meut pour donner, ou ſe meut pour offrir.
Et des cœurs qu'il acquiert, ſoit qu'il offre, ou qu'il donne,
Il ſe fait ſur ſon nom vne illuſtre Couronne.
Cette pante à donner ſe trouue en tous les Grands,
Qui sõt grãds de leur fõds, plutoſt que de leurs rangs.
Dieu, de toute Grandeur le faiſte & la meſure,
Se donne ſans relâche à toute la Nature.
Le Soleil trauerſant ſes luiſantes Maiſons,
Nous donne la chaleur, le jour, & les Saiſons:
Et la Mer ſans ſortir de l'enclos de ſa riue,
N'eſt iamais ſans donner, quoy qu'elle ſoit captiue.
Elle donne en tout temps, elle donne ſans choix,
Au Payen, au Fidelle, au Sauuage, au François,
Aux Terres de l'Impie, à celles de l'Egliſe,
Et iamais il n'eſt Terre, ou Peuple qui l'épuiſe.
Mais tandis que ie reſve, & qu'aueque plaiſir,
Mon Eſprit ſans deſſein, comme il eſt ſans deſir,
Suit les diuers objets, qu'en foule me preſente,
Cette Scene à mes yeux ſi vaſte & ſi plaiſante;
Ie voy que le Sol il vient d'acheuer ſon tour:
Les Heures de ſa ſuite ont renfermé le Iour:
Il n'en reſte dans l'Air, que des veſtiges ſombres,
Qui vont eſtre bien-toſt effacez par les ombres:

Et le grand Char d'Ebene à la Nuit preparé,
Des Heures au teint noir, eſtant déja tiré,
Illuſtre & grand Prelat, il eſt temps que ie ceſſe;
Et ſuiuant malgré moy Vauquelin qui me preſſe,
Ie quitte le riuage, & me rende à la Nuit,
Qui ne me laiſſera de la Mer que le bruit.



AVIS DE LA FRANCE,

A MONSEIGNEVR

LE PRINCE,

Eſtant encore Duc d'Anguyen, l'an 1647.

ENTRETIEN III.

Elle le r'appelle aux Guerres de Flandre ; luy juſtifie l'infidelité de la Fortune à Lerida, & luy montre qu'il y a peu de Victoires plus glorieuſes & de plus grand merite que ſa retraite.

D'VNE plume du dos de Pégaſe tirée,
Et du Dieu qui préſide au Parnaſſe inſpirée,
A l'ombre d'vn Laurier, i'écris en peu de mots
Cet auis ſalutaire à mon jeune Héros.
Reuien, braue LOVIS, laiſſe le paſle Ibere,
Sur ſon corps démembré conſumer ſa colere:
Et vien rendre l'éclat auec la fermeté,
Au grand Lys que ta main dans la Flandre a planté.
Quoy que l'Aſtre de Mars de ſa vertu l'éclaire,
La tienne encore vn temps luy ſera neceſſaire.

Et le ſoudain torrent qui du Nort épandu,
S'eſt juſques ſur la Somme auec bruit étendu,
Pourroit bien l'arracher, ſi contre cet orage,
Tu ne viens oppoſer tes bras & ton courage.
Le Belgique Lyon plus fort & plus vanté,
Que cet autre qui fut par Hercule dompté,
Reprit à ton départ ſon audace premiere;
Déchira ſes liens, ſortit de ſa taniere,
Et chaſſant à ſon tour nos Chaſſeurs de ſes Forts,
De la Meuſe & du Lys courut tous les deux bords.
Il n'eſt plus maintenant de chaiſnes qui le tiennent;
Les dents auec l'eſpoir & le crin luy reuiennent:
Et ſi rien peut brider ſon cœur audacieux,
C'eſt l'éclat que ta gloire a laiſſé dans ſes yeux.
L'Aigle à qui ſur le Rhin tes conqueſtes nouuelles
Coupperent de ſi prés les ongles & les aiſles,
Et que Fribourg en vain rempara contre toy,
De rochers ſuſpendus & gardez par l'effroy:
Cette Aigle tant de fois & plumée & battuë,
Libre par ton abſence, aujourd'huy s'éuertuë:
Elle reprend l'eſſor en reprenant le cœur;
Ses ongles reuenus augmentent ſa fureur;
Le Danube & le Rhin de ſon vol retentiſſent;
Leurs flots en ſont émeus, leurs Nymphes en fremiſſent;
Et paſles de frayeur, cherchent leur ſeureté,
Sous le Bois de Lauriers que tu leur as planté.
Si tu ne viens, LOVIS, bien-toſt leurs triſtes riues
Seront comme deuant auec elles captiues:
En vain à tes Lauriers elles tendront les bras,
Tes Lauriers abbatus ne les ſauueront pas:
Et l'Aigle en abbatra juſqu'au moindre feüillage,
Si ton prochain retour n'arreſte ſon courage.
Vien donc, Heros ſans pair, aſſeurer des Lauriers,
Arroſez de ton ſang & de tant de Guerriers.
Vien ſauuer la Memoire & l'Ombre de Guſtaue;
L'vne & l'autre ſans toy va deuenir eſclaue:

L'vne & l'autre à ton nom tend les bras du cercueil,
Où la Victoire fit leur triomphe & leur deüil:
Et ces Manes vainqueurs, vaincus auec leur cendre,
Si ton nom ne reuient au moins pour les defendre,
De l'Aigle déchirez souffriront à leur tour,
Tout ce que Promethée a souffert du Vautour.
La conqueſte, LOVIS, n'eſt pas le ſeul ouurage,
Où d'vn Heros parfait doit agir le courage.
Ce n'eſtpas, cõme on croit, tout l'ẽploy d'vn Guerrier,
D'adjoûter Palme à Palme, & Laurier ſur Laurier:
Et ſoit peu, ſoit beaucoup que la Victoire donne,
L'importance eſt d'en faire vne ferme Couronne.
Celle que tu cueillis dés l'âge de vingt ans,
Pouuoit ſuffire au front de quatre Conquerans.
Depuis ce noble eſſay, ta teſte chaque année,
De Lauriers entaſſez s'eſt veuë enuironnée:
Et de Mars égalant l'aſcendant & le cours,
Ton Aſtre, de ce Regne a fait les plus beaux jours.
Encore n'es-tu pas ſatisfait de ta gloire;
Ta valeur ſans relaſche eſt apres la Victoire:
Et ton cœur eſt ſi haut, ton bon-heur eſt ſi prompt,
Qu'à peine d'vne Palme elle t'a ceint le front,
Qu'auſſi-toſt on la voit, ſans repos occupée,
A lier les Lauriers tombez ſous ton épée.
Meſure au cours des ans, le cours de ta grandeur;
Ne ſuis pas ton courage aueque tant d'ardeur
La Fortune qui vole, & qu'vne boule emporte,
Pour aller apres toy, n'a pas l'aiſle aſſez forte.
Ménage ſes faueurs, garde de la laſſer;
C'eſt beaucoup de la ſuiure, & trop de la paſſer.
Elle eſt Femme, & facile à prendre des ombrages,
Soit des hautes vertus, ſoit des braues courages,
Et jalouſe d'oüir les celebres explois,
Où ta valeur ſans elle a vaincu tant de fois;
Par adreſſe plutoſt que par bizarrerie,
Elle a voulu te faire vne ſupercherie:

Et par vn feint dépit t'obliger d'eſtimer,
L'inſtinct ou la raiſon qui la porte à t'aimer.
Ces dépits contrefaits, & ces coleres feintes,
Rendront de ſon amour plus douces les étreintes:
Et ces petits refus, au lieu de les laſcher,
Seront de nouueaux nœuds pour les mieux attacher.
Il eſt vray, la Fortune eſt fauſſe, eſt infidelle;
Non plus que ſes ralõs, sõ cœur n'eſt point ſans aiſle:
Mais elle eſt fauſſe à ceux qui n'ont pas comme toy,
Dequoy lier ſon cœur, & meriter ſa foy.
Et ce qu'elle t'a fait, quoy que l'enuie en chante,
Eſt vn trait de jalouſe, & non pas de changeante.
Soit dans le temps preſent, ſoit dans les tẽps paſſez,
Ses plus chers fauoris, & les plus careſſez,
Les Eſprits les plus hauts, les plus nobles courages,
Ont bien de ſon humeur ſouffert d'autres outrages.
Ce fameux Afriquain, grand de ſens, grãd de cœur,
Du Peuple Conquerant tant de fois le vainqueur,
Apres auoir comblé les bords du Traſimene,
Du débris amaſſé de la grandeur Romaine;
Et fait ſous ſoy pleyer auecque le Deſtin,
La Fortune de Rome, & le Demon Latin;
Enfin battu, défait, errant & miſerable,
A la Mort ne laiſſa qu'vn haut ſujet de fable.
Ce Grand entre les Grands, qui forma de ſes mains,
Le ſort des Nations & le ſort des Romains;
Cét heureux ſans rebut, ce glorieux Pompée,
Sous qui fut ſi long temps la Victoire occupée;
Aux yeux de ſa Fortune, & deuant ſa Vertu,
A ſon tour malheureux par Ceſar fut battu:
Et de la Republique éperduë & captiue,
Auec ſoy ne ſauua que l'Ombre fugitiue.
Antoine qui porta juſqu'au Soleil naiſſant,
La premiere lueur de l'Empire croiſſant;
Qui vainquit ſur l'Oronte, & vainquit ſur l'Eufrate;
Amy de la Fortune, Amant d'vne autre ingrate;

Fut au fort d'vn combat trahy de toutes deux,
Et mal-heureux Amant, Conquerant mal heureux,
Pour ſuiure ſon amour délaiſſant la Victoire,
Apres l'amour perdu, penſa perdre la gloire.
Les noms ſont trop connus des Braues mal-traitez,
Que la Fortune ingrate a lâchement quittez;
Et quittez cependant par l'ingrate Fortune,
Ils ſubſiſtent toûjours dans l'eſtime commune:
Ils y ſont toûjours forts, toûjours ils y ſont grands;
Leurs portraits couronez gardét toûjours leurs rangs;
Et leurs Ombres encor conquerantes & braues,
Triomphent dans l'Hiſtoire, & font les Rois eſclaues.
La Fortune, LOVIS, promet d'auoir pour toy,
Vne plus forte amour, & de plus ferme foy.
Sa froideur d'aujourd'huy t'en doit eſtre vn preſage,
L'Amour par la froideur renaiſt & ſe r'engage.
Ne la rejette point; ce deffaut de bon-heur,
A d'vn nouueau rayon couronné ton honneur.
Il a fait voir en toy la conduite vaillante,
Le bon ſens braue & fort, l'audace intelligente,
Il a lié d'vn nœud qu'Alexandre n'eut pas,
Le Demon du Conſeil au Demon des Combats.
Cette ſage retraite aura dans nos Hiſtoires,
Son titre & ſon laurier non moins que tes victoires.
Elle a du Catalan ſauué la liberté:
Elle a des Ennemis le deluge arreſté:
Et contre la Caſtille épanduë & terrible,
De toy ſeul elle a fait vne digue inuincible.
Elle a fait dauantage, elle t'a conſerué;
Elle a tout noſtre eſpoir aueque toy ſauué;
Et cela nous eſt plus que l'Eſpagne conquiſe,
Que Milan regagné, que la Flandre repriſe.
Elle a plus fait encore, elle t'a fait vainqueur,
De ta propre vaillance, & de ton propre cœur,
De ce cœur conquerant, qu'vn feu noble enuironne,
Plus brillant & plus haut que toute autre Couronne.

Il faut, n'en doute point, il faut de la valeur,
Pour moderer ſon feu, pour regler ſa chaleur;
Et tenir en deuoir cette bile enflammée,
Qui s'allume du vent que fait la Renommée.
Et pour n'auoir point fait cét effort de raiſon,
Deux de nos Roys captifs payerent en priſon,
Des larmes de leur Peuple, & du ſang de la France,
La temeraire ardeur de leur folle vaillance.

La Force & la Vertu n'attaquent pas toûjours:
Elles ont leur démarche, elles ont leurs détours:
Et quelquefois la route à la Gloire eſt moins draite,
Par vn hardy combat, que par vne retraite.

Le vent le plus hautain ſe détourne & fléchit:
La tempeſte decline, & la foudre gauchit:
Et ces fleuues vainqueurs, gros de neige & d'écume,
Qui roulent les Foreſts comme floccons de plume;
Qui font gemir la plaine & font trembler les monts;
Qui traiſnent apres eux le débris de leurs ponts;
Et de l'aſſaut bruyant de leurs fougueuſes cornes,
Renuerſent en paſſant leurs digues & leurs bornes:
S'ils trouuent en chemin quelque puiſſant rocher,
Qui par l'effort des flots ne ſe puiſſe arracher,
Se détournent ailleurs, & ſans perdre courage,
Vont épandre plus loin leur conqueſte & l'orage.

Ce que la foudre fait, ce que font les torrens,
Se doit faire au beſoin par tous les Conquerans:
Et ce ne fut iamais leur deuoir, ny leur gloire,
De perdre en ſe perdant l'eſpoir & la victoire.

Conſerue ce bon ſens & cette fermeté:
Laiſſe l'opinion à la temerité:
Et retiens pour ta part la veritable eſtime,
La ſolide valeur, la gloire legitime.
Dunquerque, Philiſbourg, Thionville, Rocroy,
Et tant d'autres grands noms, parlent aſſez pour toy.
Noſtre Hiſtoire n'a point de plus grandes paroles:
Et Milan, Marignan, Nouare, Ceriſoles,

Et tout ce qui ſe lit de plus victorieux,
Ne ſonne pas ſi haut, n'eſt pas ſi glorieux.
Garde moy ſeulement cette teſte heroïque,
Cét eſpoir, ce ſupport de la grandeur publique:
Et bien-toſt ie verray ſous mes Lys couronnez,
Aigle, Serpent, Lyon, par tes mains enchaiſnez.

AV MESME.

ENTRETIEN IV.

Il le felicite de ſon retour apres la Paix; & fait comparaiſon de ſes auantures auec celles des plus grands Hommes de l'Antiquité.

HASTEZ voſtre retour, SEIGNEVR, doublez le pas;
Les flots ſont abaiſſez, le Port vous tend les bras;
Et les Vents dont le ſouffle auoit groſſy l'Orage,
A peine ouurent la bouche, attachez au riuage.
L'Etoile de la Paix déja de prés nous luit;
Le calme l'accompagne, & le repos la ſuit:
Et cet Aſtre ſanglant, qui pour brûler la Terre,
Auoit preſté ſes feux au flambeau de la Guerre,
Déja vers le Boſphore a tourné ſes regars,
Et marqué là le poſte, à la ſuite de Mars.
Dés que vous paroiſtrez ſur le bord de la Seine,
Depuis ſept ans, pour vous, le Dieu du Fleuue en peine,
Pour vous feliciter ſortira de ſes eaux,
Couronné d'Oliuiers liez à ſes roſeaux:
Ses Nymphes, comme luy, toutes auec l'Oline,
En troupe pour vous voir, ſe rendront vers la riue:
Et des bords d'alentour, cent Cignes attirez,
Par des Amours conduits, des Muſes inſpirez,
Viendront vous regaler de leurs chanſons nouuelles,
Que les Zephirs, au loin, répandront de leurs aiſles.

A leur voix, de concert, ie meſleray ma voix;
Et tout plein de l'Eſprit, qui gouuerne mes doigts,
Et qui donne la vie & le ſens à ma Lyre,
Quand d'vn air prophetique au dedans il m'inſpire,
Ie chanteray, pourquoy les Heros les plus grands,
Sans repos, comme vous, furent toûjours errans.
Pourquoy loin des Païs, où le jour les vid naiſtre,
Leur gloire eut plus d'éclat, & ſe fit mieux paraiſtre:
Pourquoy, par fois l'amour, & le dépit par fois,
Les pouſſant plus auant, que n'euſt voulu leur choix,
Par vn heureux détour, les Eſtats ils ſauuerent,
Où leurs Aſtres, plutoſt que leur Sens, les porterent.

Il eſt ainſi, SEIGNEVR, tout ce qu'on voit de grand,
Tout ce qu'on voit de fort ſe jette & ſe répand:
Soit que toute Grandeur affecte l'étenduë,
Soit que toute Vertu veüille eſtre répanduë,
Et que comme vn Torrent, qui dédaigne ſes bords,
Elle cherche à pouſſer ſa vigueur au dehors.

Les Eaux baſſes, qui n'ont ny lit, ny fond, ny courſe,
Se perdent en naiſſant, à deux pas de leur ſource.
Le Pô Fleuue regnant, le Rhin Fleuue Heros,
Auecque l'équipage & le train de leurs flots,
Trauerſent les Climats, arroſent les Prouinces,
Seruent cent Nations, ſe preſtent à cent Princes,
Et bien loin des Païs, où l'on voit leurs Berceaux,
Ils étendent le regne & le bruit de leurs eaux.

Les Barques des Peſcheurs, baſſes, foibles, craintiues,
N'oſent quitter l'abry que leur donnent les riues;
Mais les Vaiſſeaux guerriers, hauts de bord & de mats,
Vainqueurs de tous les temps, & dãs tous les Climats;
Bien loin des Regions, où les Arbres nâquirent,
Dont leurs poupes, leurs flãcs, leurs hunes ſe baſtirent,
Malgré les mauuais jours, malgré les mauuais Vents,
Voguans de port en port, de coſte en coſte errans,
Soit qu'ils tiennent la Mer, ſoit qu'ils aillent à Terre,
Iettent par tout l'effroy, portent par tout la Guerre.

Cela meſme ſe voit dans ce Monde azuré,
De Globes lumineux jour & nuit éclairé.
Ces Aſtres dominans que cent rayons couronnent,
Que les Ans, les Saiſons, les Siecles enuironnent;
Toûjours en mouuement, & toûjours agitez,
De climat en climat, ſans arreſt ſont portez.
Leur Roy meſme & leur Pere, eſt en courſe à toute heure;
Il a douze Maiſons, & pas-vne demeure:
Et toûjours paſſager en ſes propres Palais,
Il roule jour & nuit, ſans giſte & ſans relais.
Quoy que l'on ait chanté de ce Lit magnifique,
Que les Heures luy ſont dansla Mer Atlantique;
Quoy que l'on chante encor de ſon Païs natal,
Marqué vers les climats du Ciel Oriental,
Où le Perſe l'adore, où l'Arabe l'encenſe,
Où l'Indien du tambour l'accueille à ſa naiſſance;
Sans attache pourtant, & ſans diſtinction,
Il accourt aux beſoins de chaque Nation;
Tandis que dans le Ciel, les feux les moins vtiles,
Et les plus inconnus demeurent immobiles.
Les Heros en cela reſſemblent au Soleil,
Leur ſort eſt à ſon ſort, par ce trait-là pareil;
Et juſqu'à vous, SEIGNEVR, depuis le grand Alcide,
Que les Heros de Grece eurent jadis pour Guide,
Il n'en eſt point venu, que quelque vent fatal,
N'ait de force jetté, loin de ſon lieu natal.
Alcide le premier courut toute la Terre,
Et par tout, ſa valeur eut des ſujets de guerre.
Des riues du Penée, & du bord ſablonneux,
Où ſe traiſne ſans bruit l'Anaure limonneux,
Les armes à la main, il vint juſqu'où l'Ibere
Se décharge en la Mer où ſe perd l'Hemiſphere:
Et l'Eſpagne le vid auec étonnement,
Dreſſer ſur le grauier de l'humide Element,
Ces Moles ſourcilleux éleuez en Colonnes,
Qui de ſa gloire ſont encore les Couronnes.

Thesée apres Alcide, eut-il pas mesme sort?
Et mesme sort celuy, qui par vn noble effort,
Sur le Cheual aisté, sauua de la Baleine,
Et du Rocher fatal, la Princesse Africaine?
Vous connoissez, SEIGNEVR, les Grecs & les Romains,
Autrefois les plus fiers, les plus grands des Humains;
Et vous les auez veus sur les rangs, dans l'Histoire,
Combattre pour l'honneur, & courir à la gloire.
Ces Braues doux & forts, courageux & prudens,
Ployans sous leur mal-heur, à leurs Destins cedans,
Encore auec respect, dans leurs Ames blessées,
Tournoient vers leur deuoir leurs secretes pensées.
Themistocles, ainsi, dans la Perse jetté,
Comme vn vaste Vaisseau, de l'Orage agité,
Fit valoir par courage, autant que par sagesse,
Au Monarque Persan la vertu de la Grece.
Et ce Braue Romain, qu'vn sort aussi mauuais,
Confina dans l'Espagne, apres tant de beaux faits;
Mesmes quand il faisoit ployer sous son Epée,
La teste de Metelle, & celle de Pompée;
Quand il faisoit trembler, sous les coups de ses mains,
Les Dragons éleuez sur les Drapeaux Romains,
De sa Patrie encore honoroit-il l'Image;
Et son cœur sur le Tibre alloit luy rendre hommage.
Vous vous estes, SEIGNEVR, trouué sous cette Loy:
Malgré vous vostre Etoile a changé vostre employ;
Et l'Esprit directeur, à qui la Prouidence
A commis des Estats la suprême Intendance,
Ayant fait choix de vous, pour seruir d'instrument,
A maintenir entr'eux leur premier reglement,
Auec art ménagea l'impulsion secrete,
Qui vous fit malgré vous resoudre à la retraite:
Et vous mit en pouuoir de faire vn contrepoids,
Aux trop vastes desseins formez par deux grands Rois.
Vous le sçauez, SEIGNEVR, sur la Terre & sur l'Onde,
Il est des points marquez aux Empires du Monde.

Celuy qui du grauier à la Mer fit vn frein,
Sur lequel elle écume & ſe mutine en vain;
Afin de reprimer les fougueuſes ondées,
Des Nations en corps de leurs lits débordées,
En Digues, d'vne part, des Monts leur a dreſſez,
Et tiré d'autre part des Fleuues en foſſez.
L'Italie a receu pour immobiles bornes,
Les Alpes qui luy font vn long rampart à cornes:
La France a ſes deux Mers, & ce Fleuue Allemand,
Qui vers la Mer du Nort roule ſi bruſquement:
Elle a contre l'Eſpagne, & l'Eſpagne a contr'elle
Vne chaîne de Monts, haute, vaſte, eternelle;
Celuy qui de ſon poids entre deux la flanqua,
Qui comme d'vn cachet, de ſon nom la marqua,
De ſon terrible nom, que les tempeſtes craignent,
Sous lequel en fumant les tonnerres s'éteignent;
Voulut qu'elle y ſeruiſt de leuée aux Torrens,
De deux Peuples voiſins, guerriers, & concurrens;
Quand l'vn ou l'autre, vn iour, ſe mettroit dãs la teſte,
Piqué d'ambition, des deſſeins de Conqueſte.
Tous les autres Eſtats ſont ceints de toutes parts,
Contre pareils aſſauts, de ſemblables ramparts;
Quelques-vns dans leurs Mers, d'autres dans leurs Ri-
Ont pour leur ſeureté de roulantes barrieres. [uieres,
Dieu qui leur imprima la marque de ſes doigts,
Veut que les Nations en reſpectent les droits:
Et les Violateurs de ſemblables Franchiſes,
Quelque heureuſe ſoit d'abord leurs entrepriſes,
Du faix de leurs deſſeins toſt ou tard accablez,
Deuiennent le joüet de ceux qu'ils ont troublez.
Il vous doit ſouuenir d'auoir veu dans l'Hiſtoire,
La fin qu'eut autrefois vers les riues de Loire,
Ce deluge de gens que l'Eſpagne enuoya,
Qui les Fleuues tarit, & les Plaines noya;
Lors que du grand Martel le ſens & la vaillance,
De concert gouuernoient le timon de la France.

Tous ces Peuples armez, pareils à des Torrens,
De mouuement, de bruit, de chûte differens,
Raſſemblez dans les champs de la molle Touraine,
N'acquirent que le droit d'en engraiſſer la plaine.
Le grand Fils de Pepin auecque tous ſes Preux,
Fit-il contre l'Eſpagne vn deſſein plus heureux?
En cent autres combats leurs teſtes couronnées,
Laiſſerent leurs Lauriers au pied des Pirenées:
Et quoy qu'vn faux Roman ait de Ganes chanté,
Imputant leur défaite à ſa déloyauté;
L'Ange commis de Dieu pour garder les Barrieres,
Qui ſeruent aux Eſtats d'eternelles frontieres,
Pour en faire vn exemple aux ſiecles à venir,
En armes vint luy-meſme afin de les punir.
L'Inuincible Roland eut beau, pour s'en défendre,
Cheualiers & cheuaux, arbres & roches fendre:
Sa redoutable épée eut beau faire dans l'air,
Plus que ne fait la foudre, & de bruit & d'éclair;
Il y mourut enfin: & de ſon front tomberent,
Deux rameaux de Laurier, qui ſoudain repouſſerent;
Et nourris de ſon ſang, deuinrent toſt apres
Deux arbres auſſi hauts que les plus hauts Cyprés:
Ils ſeruirent long-temps d'vne tombe de gloire,
A la mort d'vn Heros ſi digne de memoire;
Et furent aux Guerriers faiſeurs de hauts deſſeins,
Vn auis, d'éloigner leurs armes & leurs mains,
Des limites qui ſont aux Eſtats deſtinées,
Et que Dieu de ſon doigt luy-meſme a deſſinées.
Mais à quoy bon, SEIGNEVR, & pourquoy sãs beſoin,
Faire venir pour vous des exemples de loin?
Il en eſt de plus grands & de plus heroïques,
Qui ſont de voſtre nom, & vous ſont domeſtiques:
Long-temps auec plaiſir, le conſtant Bourguignon,
Du terrible Galas conſeruera le nom.
L'Allemagne ſous luy boüillante & débordée,
De cent Peuples tenoit la Bourgogne inondée:

Le Tranſiluain, l'Hongrois, le Lombard, le Friſon,
Dans ſon Camp ramaſſez couuroient tout l'Oriſon:
Et de fougueux torrens venus de Croatie,
D'vn ſauuage renfort ſa maſſe auoient groſſie.
Il croyoit, l'Inſolent, apres le Rhin paſſé,
De la Seine bien-toſt mettre à ſec le foſſé;
Et porter ſur les bras de ſes barbares bandes,
Iuſqu'au Trône des Lys, les Aigles Alemandes.
Mais voſtre ſage Pere aſſiſté de l'Eſprit,
Qui du droit violé la vengeance entreprit,
De ce corps à cent Chefs, à cent langues confuſes,
Le courage abbatit, déconcerta les ruſes:
Et dés le premier coup que ſa main luy porta,
En fit couler le ſang, & ſa marche arreſta.
Les Fleuues d'alentour qui contre luy s'enflerent,
Fantaſſins & cheuaux peſle-meſle entraînerent;
Et par troupes, on vid les Peuples ſur leurs bords,
Courir à leur dépoüille, & les Loups à leurs corps.
Cét exemple a du grand, & la preuue en eſt forte;
Mais le voſtre en grandeur cõme en force l'emporte.
L'Eſpagne réueillée à la mort du feu Roy,
Auoit fait vn effort pour reuenir à ſoy;
Et reprenant le cœur apres tant de défaites,
Traînoit cent Nations à ſon Sceptre ſujettes.
Son eſprit, ſon conſeil, ſon courage animant,
Et l'Aigle Germanique, & le Lyon Flamand,
L'vne ſiffloit en l'air; & le battant de l'aiſle,
Brandiſſoit de la ſerre vne foudre nouuelle.
L'autre éclairoit des yeux, de la gorge tonnoit,
Et la campagne au loin de ſa queuë étonnoit.
Cent machines de fer, & cent autres de cuiure,
A grands cercles roulant ſe haſtoient de les ſuiure:
Les vnes deſtinoient leurs tempeſtes aux toits
De la Ville pompeuſe où demeurent nos Roys.
D'autres les preparoient pour les Places frontieres,
Où l'effort ennemy trouueroit des barrieres.

La France cependant, comme ſi ſon grand deüil,
De ſon cœur, de ſes bras euſt eſté le cercueil,
Auoit à peu de chefs commis le ſoin des armes,
Et s'eſtoit retenu le ſeul deuoir des larmes.
Dans ce trouble commun, dans ce commun effroy,
General de vingt ans, on vous vid à Rocroy,
Eleu pour releuer la Fortune publique,
Preſter à cette Charge vne force heroïque.
L'Ange étably de Dieu ſur l'Empire François,
Voulut auecque vous en partager le poids:
Cette ſocieté doubla voſtre courage,
Mit le feu dans vos yeux, & ſur voſtre viſage;
Et ſoit qu'auec voſtre air le ſien ſe confondiſt;
Soit qu'à l'entour de vous ſa lueur s'épandiſt;
On vous vid éclater d'vne terrible gloire:
Iuſqu'à trois fois, de l'aiſle, on oüit la Victoire,
Battre ſur voſtre Caſque; & juſques à trois fois
Menacer l'Ennemy d'vne effroyable voix.
Vous vainquiſtes enfin; & tant de ſages teſtes,
Fameuſes par les noms de leurs vieilles conqueſtes,
Perdirent ſous le bras d'vn Vainqueur de vingt ans,
L'honneur de leur Fortune, & le fruit de leur Sens.

Aguerry par ce haut & fort apprentiſſage,
Où la conduite eut part autant que le courage,
Toûjours depuis par tout, ſoit du ſens, ſoit du cœur,
Vous auez retenu le titre de Vainqueur.
La Lys, l'Eſcaut, le Rhin, vous ont veu de leurs Riues,
Traîner ſous vos Drapeaux leurs Prouinces captiues:
Et la Segre, l'Ibere, & le Tage étonnez,
D'oüir tomber de loin tant de Forts ruinez;
D'oüir le long fracas de tant de Villes priſes,
Et par voſtre valeur ſur l'Eſpagne conquiſes;
Crûrent qu'on alloit voir la Couronne des Lys,
Des Mers du Nort s'étendre à celles de Calis.

Il ſembloit qu'à cela conſpiraſt la Fortune,
Auec voſtre aſcendant & l'attente commune:

Et l'Empire déja sembloit reduit aux choix,
Ou de se voir détruit, ou de se voir François.
La Castille déja chancelante & troublée,
Du débris de ses Tours alloit estre accablée;
Quand l'Esprit dominant qui tient les Potentats,
Sous l'abry de son aisle auecque leurs Estats,
Pour resserrer la France au dedans des limites,
Que, par vn ordre fixe, à son Sceptre a prescrites.
Celuy qui ne veut pas, qu'aucun d'entre les Rois,
D'Vniuersel Monarque ait le nom ny les droits;
De telle impression fit rouler les affaires,
Que par certains transports aux Heros ordinaires,
Il vous fallut seruir, & du cœur, & du bras,
Au projet d'vne Paix que vous ne voyiez pas.
Et ce que n'eust pas fait toute la Germanie,
A l'Empire, à la Flandre, aux Espagnes vnie,
Vous l'auez fait tout seul, en contrebalançant,
Les forces d'vn Royaume aussi grand que puissant.
Le cours de sa Fortune emportée & rapide,
Déja ne souffroit plus d'obstacle ny de bride;
De victoire en victoire à plein vol elle alloit;
Conqueste sur conqueste apres elle rouloit;
Et plus elle auançoit, plus la Paix repoussée,
Loin d'elle s'éloignoit, de son bruit menacée.
Il falloit donc, SEIGNEVR, pour vnir deux grãds Rois,
A l'vn d'eux vn support, à l'autre vn contrepoids:
Vostre épée, à cela, seule estoit suffisante;
Comme vostre main seule estoit assez puissante,
Pour aider de sa force vne Fatalité
Qui n'eust pas fait la Paix sans cette égalité.
Que la Paix donc, SEIGNEVR, deuiẽne vostre gloire;
Quel nouueau fruit vous peut venir de la Victoire?
Elle a fait ébrancher tous ses Lauriers pour vous;
Les autres desormais n'en auront que du houx.
A quoy bon exposer dauantage vne teste,
Qui ne se peut payer par aucune Conqueste?

Conſeruez-vous, SEIGNEVR, pour inſtruire lõg temps,
Les Princes, les Heros, les Sages, les Vaillans:
Il faut du ſoin, de l'art, du temps pour vous cõprendre;
Peu d'Eſprits juſques-là peuuent leur veuë étendre:
Vos moindres actions, vos moindres mouuemens,
Sont de hautes leçons, ſont de grands argumens.
Le ſeul pas de Rocroy, fait en voſtre jeuneſſe,
Des Vieillards conſommez étonne la ſageſſe;
Et ſans compter vos ans, peut-on pas de vos jours,
Meſme des moins ſerains, & meſme des plus cours,
Tirer tous les patrons & toutes les maximes,
Dont ſe font les vrais Preux, & les vrais Magnanimes.
Mais de vous exprimer en grand, & tout entier,
Qui le pourra, SEIGNEVR, ſinon voſtre Heritier?
Conſeruez luy long-temps vn ſi haut Exemplaire,
Qui tout ſeul peut l'inſtruire, & tout ſeul doit luy plaire.
A-t'il rien à chercher, rien à voir hors de vous,
Soit qu'il aime le fort, ou qu'il ſe plaiſe au doux?
Qu'il ne s'amuſe plus à ces vieilles Idées,
Repeintes tant de fois, & tant de fois fardées:
A ces Heros d'Eſcole, à qui les Eſcriuains
Ont fait l'air, la couleur, la taille de leurs mains.
Il ſçaura Scipion, les Ceſars, Alexandre,
Et plus que tout cela, s'il peut vous bien apprendre.
Sans qu'on le mene voir en des Païs perdus,
Des Sieges, des Combats, des Camps qui ne ſont plus:
Sans qu'il aille chercher de riuage en riuage,
Les ruines de Tyr, & celles de Carthage:
Sans qu'il ſçache combien le Granique en ſes bords,
Forcez par Alexandre, enſeuelit de morts:
Sans qu'il s'aille informer ſur le Champ de Pharſale,
Des faits de la Iournée à l'Empire fatale:
Graueline, Fribourg, Rocroy, Norlingue, Lens,
Sont d'auſſi hauts ſujets, d'auſſi grands argumens,
Que tous ceux que l'on voit releuez dans l'Hiſtoire,
De tous les couleurs, que peut donner la Gloire.

Mais le poids, l'étenduë, & le ſens de ces Noms,
Pour eſtre à voſtre Fils d'efficaces leçons,
Veulent que voſtre cœur à ſon cœur les explique,
En paroles d'eſprit & d'vn air heroïque.
Du feu de vos regards cét eſprit jalliſſant,
Et de pres ſur ſon cœur, ſur ſon Ame agiſſant,
Acheuera ſur luy les traits & la figure
Du Grand, qu'à ſa naiſſance ébaucha la Nature.
Vn Ouurage ſi noble a beſoin d'vn long temps,
Il merite vos ſoins, il demande vos ans:
Les inſectes ſe font en moins d'vne journée;
L'herbe naiſt & s'éleue en vne matinée,
Vn champignon ſe forme & croiſt en vne nuit;
Du ſoir au lendemain vn chardon ſe produit.
Au contraire, SEIGNEVR, il faut que les années,
D'vn tiſſu lumineux l'vne à l'autre enchaînées,
Pour éleuer vn Pin, trauaillent tour à tour,
A le nourrir de nuit, à l'embellir de jour:
Il faut que le Soleil, ſoit qu'il monte ou qu'il baiſſe,
Luy preſte ſa lumiere, & ſa chaleur luy laiſſe;
Et qu'il ait en Hyuer auſſi bien qu'en Eſté,
A toute heure ſur luy, ſon regard arreſté.
Auſſi, le Pin qui vient & qui croiſt de la ſorte,
A le corps droit & grand, la teſte haute & forte:
Les Vents pour l'aſſaillir ſe ſoûleuent en vain;
D'vn pied ferme & conſtant il garde ſon terrain;
Et le plus rude aſſaut que luy donne l'orage,
A peine de ſes bras détache le feüillage.
De meſme le Lyon, à vaincre deſtiné,
N'eſt qu'apres vn long-temps de ſon crin couronné.
Il faut qu'auec les ans l'Afrique l'aguerriſſe;
Que ſes dents, que ſes os la Nature endurciſſe;
Et que ſous le Soleil, dont le More enflamé,
A les cheueux noircis & le cuir enfumé,
Ses yeux prennent ce feu, dont l'affreuſe lumiere,
Semble vn trait dêcoché de l'arc de ſa paupiere.

Sur tout il a beſoin, ſoit pour prendre le cœur;
Soit pour ſucer l'eſprit de ſon Pere vainqueur,
D'attirer les éclairs, dont ſa prunelle eſt pleine,
Et reſpirer l'ardeur de ſa boüillante haleine.
Ainſi faut-il, SEIGNEVR, que de pres & ſouuent,
Voſtre jeune Lyon, vos regards receuant,
Aueque vos regards, receuant les lumieres,
De toutes les vertus Ciuiles & Guerrieres:
Reſpirant voſtre Eſprit, & tout ce qu'vn grand cœur,
Peut auec ſon eſprit inſpirer de vigueur;
Vous acheuiez en luy, cette Image Heroïque,
Que ſe promet de vous l'eſperance publique.
Vous ne ſçauriez, SEIGNEVR, vous donner vn employ,
Plus vtile à l'Eſtat, plus important au Roy:
Et vous ne ferez rien, fiſſiez vous cent conqueſtes,
Qui iamais vaille vn Fils auſſi grand que vous eſtes.
Apres ces premiers ſoins donnez à voſtre Fils,
Et ſes traits, ſur vos traits, ébauchez & finis;
Vous deuez les ſeconds, SEIGNEVR, à voſtre Gloire,
Fille qui vous eſt née au ſein de la Victoire,
Grande dés ſa naiſſance, & les aiſles au dos,
Sur la terre volant, & volant ſur les flots,
On l'oüit, on la vid, juſqu'à l'autre Hemiſphere,
Epandre aueque bruit le renom de ſon Pere.
Quoy que forte pourtant, elle s'affoiblira;
Quoy que pleine de luſtre, elle s'obſcurcira;
Ses aiſles tomberont; ſa Voix aueque peine,
Egalera le bruit des roſeaux de la Seine:
Et le Temps la fera, comme vne autre mourir;
Si vous n'auez grand ſoin de la faire nourrir.
Vous le pouuez, SEIGNEVR, ſans apauurir le Monde,
Sans démolir la Terre, & ſans épuiſer l'onde.
La Gloire eſt bien infirme, & ne vit pas long-temps,
Que le Luxe inſenſé nourrit à ſes dépens.
En vain de la Nature il preſſe les mammelles;
Il la tourmente en vain d'extorſions nouuelles,

Soit qu'il creuſe la Terre, ou qu'il dépeuple l'Air,
Soit qu'il coupe les Monts, ou qu'il ſeche la Mer;
La Gloire ne vit point de la moëlle des Mines,
De la graiſſe des Monts, ny du lait des Collines:
Le ſang des Animaux, l'eſprit des Elemens,
Sont pour l'entretenir de mauuais alimens.
Encore moins veut-elle auoir pour ſa Nourrice,
La ſole Ambition, ou la ſale Auarice.
Vous le ſçauez, SEIGNEVR, auecque tout ſon train,
L'Ambition n'a rien que de creux & de vain:
Et ſa table en dépenſe, en pompe ſi fameuſe,
N'étale qu'vn amas de matiere venteuſe,
Que l'enflure accompagne & le vertige ſuit,
Et qui non moins les ſens, que la raiſon ſeduit.
L'Auarice au ſein ſec, & ſillonné de rides,
Ne peut, au lieu de lait, de ſes mammelles vuides,
Fournir qu'vn pus malin, qui bien loin de nourrir,
Feroit d'vn poiſon lent voſtre gloire mourir.
Il eſt, vous l'auez veuë, vne belle Colline,
Qu'vn Ciel toûjours ſerain, toûjours pur illumine,
Où ſont diuers Reduits, de ruiſſeaux ondoyans,
Et d'arbres immortels haut & bas verdoyans.
Les Muſes, de tout temps & Vierges & Nourrices,
Habitent ce païs d'innocentes delices.
Là, leur ſoin principal, & des Graces leurs Sœurs,
Eſt de cueillir les fruits, & ramaſſer les fleurs,
Dont ſe font ces extraits, & ces eſprits de vie,
Qui preſeruent les noms, du Temps & de l'Enuie.
Voſtre Gloire, SEIGNEVR, iamais ne vieillira;
Vn jour perpetuel de ſon front jallira;
Et les Ans luy ſeront juſqu'à leur fin propices,
Si vous la reſinez au ſoin de ces Nourrices.
N'en doutez point, SEIGNEVR, leurs Bois viuẽt toûjours,
Des Graces arroſez, cultiuez des Amours:
On y cueille en tout temps des feüilles immortelles;
Ie connois les endroits, où naiſſent les plus belles:

Et le Sçauant Aueugle inſtruit des doctes Sœurs,
Ne ſceut pas mieux que moy mettre en œuure leurs fleurs.
Ordonnez ſeulement; & bien-toſt la Couronne,
Qui de feux eternels, ſous la Lyre rayonne,
Iettera moins d'éclat, aux yeux de l'Vniuers,
Que celle qui pour vous, reluira dans mes Vers.

AVIS DES MVSES
A MONSEIGNEVR
LE PRINCE DE CONTY.
ENTRETIEN V.

Elles l'exhortent à la Gloire, & luy en montrent le chemin par les voyes du trauail & de l'Action.

APRES dix ans passez en cét illustre Mont,
Qui d'vn bois de Lauriers se couronne le front;
Armand à son départ prenant congé des Muses,
Les Muses de douleur à son départ confuses;
Rompirent leurs bouquets, couperent leurs cheueux;
Et de leurs luts cassez firent de tristes feux.
Les Echos d'alentour à leurs cris répondirent;
Les veines des rochers de regret se fendirent;
Des Arbres iusqu'au cœur la verdure secha;
Et de leurs bras courbez, la feüille s'arracha.
Dans ce trouble commun de leur commune perte,
La plus belle des Sœurs, comme la plus diserte,
Aux pieds d'Armand posa son laurier & ses fleurs,
Et luy tint ce discours accompagné de pleurs.
Armand grand de naissance & plus grand de merites,
Auant l'ordre fatal qui veut que tu nous quittes,
Auecque ces soupirs de douleur exprimez,
Reçois ces derniers mots que l'amour a formez.

Il te peut souuenir auec quelle tendresse,
I'ay gouuerné tes pas, i'ay conduit ta ieunesse,
Ta gloire & tes vertus te seront de mes soins,
D'eternels argumens, & d'illustres témoins.
I'ay fait en ces vertus, i'ay fait en cette gloire,
Ce que fait le Sculpteur en l'image d'yuoire.
La matiere en est riche, elle est née auec toy;
Mais la forme est de l'art, & cét art est de moy.
Ie veux que ton Esprit eust de brillantes aisles;
Ie veux qu'il soit du rang des Estoilles nouuelles:
I'ay soustenu son vol, son essor i'ay conduit,
Au dessus des sentiers du iour & de la nuit.
I'ay rangé ses rayons, i'ay purgé sa lumiere,
Des obscures vapeurs que répand la matiere.
Aussi dans ce beau Ciel aux Heros destiné,
Où nul Esprit ne va qui ne soit couronné,
Il tient le plus haut lieu du plus brillant étage;
Il en répand au loin ses rays & son image;
Et les feux d'alentour restent également,
Effacez de son lustre & de son mouuement.
Mais c'est peu, que d'vn vol qui tout autre surpasse,
Ton Esprit ait gagné ce lumineux espace.
Il y faut demeurer quoy qu'il puisse auenir;
Et dans cét ascendant ta gloire maintenir.
On a vû s'égarer des Astres de leur route;
On en a vû tomber de leur brillante voûte.
Dans le Ciel, comme à terre, il est des pas gliſſans;
Et Circe fit iadis des charmes si puissans,
Qu'elle obligea la Lune à quitter sa carriere;
A manquer à sa charge, à perdre sa lumiere.
Armand, ie ne crains point qu'vn pareil accident,
Abbate ton Esprit de son haut ascendant.
Son feu ne sera pas de ces feux de Cometes,
Qui semblent pour vn temps égaler les Planetes;
Et défaits tout à coup de leur éclat trompeur,
Ne laissent à nos yeux qu'vne triste vapeur.

Toûjours plus éclatant & plus prompt à bien faire,
Il étendra ſes rays à plus d'vn Hemiſphere:
Et traiſnant apres ſoy par ſon impreſſion,
Les Eſprits moins puiſſans & de moindre action;
Noble & iuſte Moteur des Spheres de la France,
Il reglera leur cours par ſon intelligence.
Quel honneur te ſera-ce, Armand, dans ces emplois,
D'auoir pour Concurrens des Heros & des Roys?
De voir à ton leuer les Nations tournées,
Conter par tes rayons leurs heureuſes iournées?
De voir de tes bien-faits les cœurs reconnoiſſans,
Monter auec leurs vœux meſlez à leur encens?
De voir ton nom porté ſur les voix de l'Hiſtoire,
Et ton portrait tiré par les mains de la Gloire?
Cét honneur eſt diuin, mais il eſt écarté,
Du ſombre & bas ſentier que tient la volupté.
On ne va pas ſi haut en ſuiuant des Syrenes;
En marchant ſur les fleurs des delices humaines.
La verdure & le frais, le myrthe & le jaſmin,
Sont d'vn autre païs, ſont vn autre chemin.
De la baſſeſſe, Armand, le calme eſt l'heritage;
De la Gloire & des Grands la peine eſt le partage.
Les Vents les plus mauuais reſpectent les roſeaux;
Et le Cygne s'ébat ſans trouble ſur les eaux:
Au lieu que des Sapins les glorieuſes teſtes,
S'expoſent en montant à toutes les tempeſtes:
Et que l'Aigle ne peut s'éleuer dans les airs,
Qu'en ſe faiſant le but des vents & des éclairs.
Ce grand & noble Corps, ce ſecond Luminaire,
De toutes les Beautez la ſource & l'exemplaire,
Eſtant toûjours illuſtre, eſt toûjours agité;
Il trauaille en hyuer, il trauaille en eſté:
Et de la main de Dieu ſa teſte couronnée,
Ne repoſa iamais vne ſeule iournée.
Tous les Aſtres qui ſont comme luy glorieux,
Ne ſont pas moins actifs ny moins laborieux.

Le repos eſt la part de ces foibles Eſtoiles,
Qui toûjours à couuert & toûjours ſous leurs voiles,
Conſeruent loin du bruit, dans vn cercle écarté,
Sans honneur & ſans nom leur petite clarté.
Bien dauãtage, Armand, ces Formes bien-heureuſes,
Ces Eſprits directeurs des Spheres lumineuſes,
Iour & nuit en trauail, iour & nuit bien-faiſans,
Diſpenſent aux humains les ſaiſons & les ans.
Et le Ciel où ſe tient la grande Ame du Monde,
Cette teſte d'eſprit & de iour ſi feconde,
Toûjours en mouuement, toûjours en action,
De ſon iuſte Moteur ſuit l'agitation:
Tandis que le bas Corps de la baſſe Nature,
Ioüit d'vn calme laſche & d'vne paix obſcure.
La peine eſt donc, Armand, le partage des Grands:
Et tes Peres t'en ſont de celebres garans.
Leurs pas te ſont marquez, leur vie eſt ton exemple:
Et la Gloire l'appelle apres eux à ſon Temple.
Ne la retarde point, deſia tes grands Ayeux,
A ta courſe attentifs t'applaudiſſent des Cieux:
Et pour te couronner au bout de la Carriere,
Te faiſant de leurs rays vn cercle de lumiere,
Semblent ne vouloir eſtre à l'auenir heureux,
Que des reflexions de ta gloire ſur eux.
De la Muſe à ces mots les larmes redoublerent,
Et du ſein de la Terre où ſes larmes coulerent,
Il ſe fit à l'inſtant vne nouuelle fleur,
Plus pure que la Roſe, & plus haute en couleur,
Où du grand nom d'Armand la glorieuſe empreinte,
D'vn beau mélange d'or & d'écarlate teinte,
Comme vn Aſtre nouueau ſembla d'vn nouueau iour,
Eclairer la Montagne & le bois d'alentour.

AV MESME.

ENTRETIEN VI.

Que l'ancienne dignité des Lettres se doit rétablir par son exemple & par sa faueur.

LEs Reynes des Esprits, les neuf Filles sçauantes,
Du Monde en sa ieuneſſe autrefois Gouuernãtes,
Ordonnoient les Citez, établiſſoient les Loix,
Viuoient dans les Palais domeſtiques des Roys:
Et d'vne égalité legitime & commune,
Faiſoient tout ce que fait aujourd'huy la Fortune.
Mais cét ordre changé par vn âge ferré,
Qui ſucceda bien-toſt au bel âge doré,
Les Vices déchaiſnez l'innocence chaſſerent;
Les Muſes auec elle au Deſert ſe ſauuerent:
La Fortune ſe mit en credit à ſon tour,
Elle eut incontinent des autels à la Cour:
Et ſans peſer le droit, ſans oüir la Iuſtice,
De l'honneur & du bien ſe fit diſtributrice.
L'ignorance regna durant ce mauuais temps,
Elle fut ordinaire aux Cabinets des Grands.
La Nobleſſe d'alors mal inſtruite & groſſiere,
Pareille au marbre brut qui ſort de la carriere,
Ne receuoit des Arts ny forme ny couleur:
Toute ſa gloire eſtoit vne rude valeur:
Et ſans la majeſté que la ſcience donne,
Les Roys ne rempliſſoient qu'à demy leur Couronne.

En France ſeulement, & ſous le Ciel des Lys,
Il naſquit de tout temps des Eſprits plus polis:
Et les neuf doctes Sœurs eurent auec Aſtrée,
Aux Cabinets des Roys aſſez facile entrée.
Mais quoy? ce n'eſtoit pas pour y faire ſejour;
La Fortune à regret les voyoit à la Cour.
Tout leur office eſtoit d'y chanter à le feſte,
Ou de quelque Hymenée, ou de quelque conqueſte:
De parfumer les Grands, de leur cueillir des fleurs,
Et de peindre leurs noms en diuerſes couleurs.
Vne ſaiſon meilleure enfin eſt arriuée,
Armand fils de Henry leur gloire a releuée.
Il leur fera reprendre auec leur dignité,
La fraiſcheur qui faiſoit leur premiere beauté.
On ne les verra plus par d'indignes offrandes,
Aux pieds de la Fortune abaiſſer leurs guirlandes,
On ne les verra plus tendre aux Riches la main;
Ny vendre des bouquets, pour acheter du pain.
Non moins que de lauriers de pourpre enuironnées,
Et par les mains d'Armand de perles couronnées;
Sans craindre de rebut au Louure elles viendront;
Et leur rang ſous le Dais en gloire elles tiendront.
Le Parnaſſe jadis ſi pauure & ſi ruſtique,
Viſité par les Grands, deuiendra magnifique:
Et ſes arbres ſacrez autrefois negligez,
D'illuſtres Eſcuſſons à l'auenir chargez,
Feront par vn accord honorable à la France,
L'vnion de la Gloire auecque la Science.

CARTE DE PARIS,

A MONSEIGNEVR

LE CHANCELIER.

ENTRETIEN VII.

Il fait vne deſcription de la grandeur & des richeſſes de Paris; des Egliſes, des Palais, & des Promenoirs; & ajouſte, ſelon la diuerſité des choſes, diuerſes reflexions Hiſtoriques, Morales & Chreſtiennes.

SEGVIER, à qui Themis pour le bien de la Terre
A commis ſa Balance & fié ſon Equerre;
Suſpendez vn moment les penibles emplois,
Que donne à voſtre Eſprit la tutelle des Loix.
Et ſouffrez qu'vne teſte, à tant d'autres ſi chere,
Se décharge des ſoins d'vn ſi lourd Miniſtere.
Les Eſprits gouuerneurs des Globes eſtoilez,
Qui d'vn branſle ſi iuſte & ſi fort ſont roulez,
Ont pour ſe diuertir, l'eternelle Muſique,
Qui naiſt des mouuemens de ce Mõde harmonique.
Et voſtre belle Aſtrée Intendante des Temps,
Qui partage les droits des Saiſons & des Ans;
Se relaſchant par fois, & quittant la Balance,
Dont le bien & le mal, aux Iours elle diſpenſe;

Prend la celeſte Lyre, & chante les accords,
Du haut Monde & du bas, des Eſprits & des Corps.
Voſtre ame, grand SEGVIER, eſt vne Intelligence,
Des plus fortes qui ſoient dans le Ciel de la France:
Mais elle eſt dans vn corps; & les corps les plus hauts,
Ont comme les plus bas, leur ombre & leurs deffauts.
Le Soleil qui nous regle, & qui nous illumine,
S'éclipſe aſſez ſouuent, & plus ſouuent decline:
Et l'Eſprit lumineux dont il eſt aſſiſté,
Ne le garantit point de cette infirmité.
Le voſtre, quoy que grand, quoy que plein de lumiere,
Eſt ſujet, comme vn autre, au poids de la matiere;
Et ce poids, pour durer, & ſeruir reglément,
Demande le repos, apres le mouuement.
Ce beſoin m'a conduit dans vne Solitude,
Où, loin de l'embarras, loin de l'inquietude,
Domeſtiques des Grands, Ordinaires des Cours,
Ie ioüis ſans chagrin de la beauté des iours:
Et me fais, quand ie veux, vne pompeuſe Scene,
De ce Monde abbregé, que va baignant la Seine.
Le Spectacle eſt illuſtre; & les penſers diuers,
Que Paris me fournit, exprimez en ces vers,
Vous ſeront, dans ce cours de fatigues publiques,
Ce qu'aux Eſprits moteurs ſõt leurs douces Muſiques.
Que ce Theatre eſt grãd! qu'il me remplit les yeux,
De Phantoſmes luiſans, ſublimes, ſpacieux!
Et quel ſi vaſte Eſprit, peut à cette Structure,
En ſoy-meſme trouuer vne égale meſure?
Iadis, quand les Geans Charpentiers & Maſſons,
Changeoient en baſtimens les foreſts & les monts;
Quand ils mettoient la Terre & les Fleuues en brique,
Vid-on rien de plus grand, rien de plus magnifique?
Et ces murs ſi vantez, ces Chaſteaux ſourcilleux,
Dont les Ouuriers voyoient les nüages ſous eux,
Et dont l'ombre eſt encor ſi haute dans l'Hiſtoire,
Autrefois dans le Monde eurent-ils plus de gloire?

Mais, ces Entrepreneurs, auſſi hardis que vains,
Auſſi forts qu'indiſcrets, n'eſtoient pas inhumains:
Et le ſang des Eſtats, les pleurs des Republiques,
N'entroient point au ciment, qui lioit leurs Fabriques.
Qui me garantira, que de tant de Palais,
Que ie voy là charger la Terre de leurs faix,
Pas vn ne ſoit taché de ſang ny de rapines,
Pas vn ne ſoit baſty de morts ny de ruines?
Il eſt vray, cette Ville eſt le Chef, eſt le Cœur,
Qui du Corps de l'Empire a touſiours fait l'honneur:
Mais vn Chef qui tout ſucce, vn Cœur qui tout attire,
N'épuiſera-t'il point tout le Corps de l'Empire?
Et quel enfin ſera le deſtin de ce Corps,
S'il n'a de fonctions, & s'il ne fait d'efforts,
Qu'afin de mettre à ſec iuſqu'à la moindre veine,
Pour remplir vne teſte, auſſi vaſte que vaine?
La Mer inſatiable, où vont toutes les eaux,
Des Fleuues, des Torrens, des Lacs & des Ruiſſeaux,
Rend au moins par filets, & redonne en fontaines,
Les tributs que ſon ſein reçoit à cuues pleines.
Et toy, Ville ſans borne, Abyſme de treſors,
Tu n'épans que diſette & famine au dehors.
Les entrailles des Monts, & les veines des Mines,
La moelle des guerets, & le ſang des Collines,
Le butin des Citez, la dépoüille des Bourgs,
Vont à toy ſans relaſche, & d'vn rapide cours.
Les écrits fabuleux qui reſtent du vieil âge,
Nous font valoir les noms d'vn Pactole & d'vn Tage,
Fleuues fameux & vains, pour peu de grains dorez,
De fauſſes viſions, de faux iours colorez.
Ceux qui coulent icy, ne roulent pas vn ſable,
Eclatant des couleurs d'vne nouuelle Fable:
A pleins bords, on y voit, l'or & l'argent meſlez,
Par cent diuers canaux diuerſement roulez:
Ces Metaux attirans auec eux y conduiſent,
Tout ce qu'ont de plus beau les Païs qu'ils épuiſent.

Débordement étrange, où les meubles de prix;
Les Marbres d'outre mer, les Perles, les Rubis,
Les ouurages de l'Art, & ceux de la Nature,
Precieux de matiere, & rares de figure,
Sur le courant de l'or & de l'argent portez
En foule, & sans arrest, viennent de tous costez!
Quels Fleuues si fameux, & de si noble source,
Descendent vers la Mer d'vne pareille course?
Mais quelle Mer si vaste, en son humide enclos,
Nourrit ou des Poissons, ou des Monstres si gros,
Qui depeuplent les Lacs, qui les Estangs rauagent,
Et iusques aux marais, iusqu'aux bourbiers fourragẽt?
On ne voit point le Thon, pour chercher du butin,
Monter par les canaux du Danube & du Rhin.
On ne voint point l'auide & pesante Baleine,
Courir les bords de Loire & les riues de Seine:
Et Paris est peuplé de Riches deuorans,
Qui pour s'emplir tonsiours, & se faire plus grands,
Le foible & le petit de loin aneantissent;
Et de loin les Païs & les Temps engloutissent.
Que de confuses voix, que de bruits differents,
Les vns aigres & prompts, les autres doux & lents,
Des Places, des Maisons, des Carrefours s'entendent;
Et sur tous les quartiers de la Ville s'étendent!
Vne Nimphe qui veille & les iours & les nuits,
Dans vne creuse nuë ouuerte à tous ces bruits,
Sans choix les y reçoit, sans choix les distribuë,
Aux Vents courriers de l'Air, qui passent sous sa nuë;
Et qui sans distinguer les faux d'auec les vrais,
A cent Bureaux diuers, les portent sans relais.
Les plus impetueux prennent les bruits de trouble,
Que leur haleine augmente, & leur course redouble.
D'autres prennent les bruits, qui naissent de la Cour,
Où la Fortune roule & de nuit & de iour.
D'autres ceux du Palais, où cent bouches ouuertes,
Tãtost châtent leurs gains, tãtost plaignẽt leurs pertes.

Et ceux qui ſont commis ſur tous les autres Vents,
A porter les paquets du Païs des Amants,
Laiſſant tout autre bruit, ſe chargent des nouuelles,
Que font les Gazetiers du Cours & des Ruelles.
Il monte auec ces bruits, ſi confus, ſi diuers,
Vn amas de vapeurs dont les toits ſont couuers.
Où l'Air en eſt chargé, la lumiere plus ſombre,
Auecque l'épaiſſeur prend la couleur de l'ombre:
Et ce voile, aux boüillons d'vn long creſpe pareil,
A peine eſt penetré des rayons du Soleil.
Que le Ciel eſt plus doux, & la clarté plus pure,
Où, loin des corrupteurs de la ſimple Nature,
La Terre encore vierge, & les Bois innocens,
Conſeruent la vertu qui fut au premier temps!
Là, ſans infection, ſans mélange on reſpire,
L'Air auſſi doux qu'il ſort des lévres du Zephire:
On y reçoit le iour, auſſi clair, auſſi net,
Qu'il s'épand des regars de l'Aſtre qui le fait:
Et les eaux qu'on y boit, ſont par tout auſſi belles,
Que les Nimphes les font jallir de leurs mammelles.
Ce n'eſt pas comme icy, que mille corps bruſlez,
Et mille autres boüillis, ſont par troupe immolez,
A ce Dieu des Gourmands, ſourd, aueugle, immobile,
Qui met pour vn repas, en feu toute vne Ville.
Ce n'eſt pas comme icy, que tout put d'vn encens,
Qui fait tourner la teſte, & renuerſe le Sens;
Soit qu'vn folaſtre Amant, parfumeur de paroles,
En compoſe vne offrande à de vaines Idoles;
Soit qu'vn faux Courtiſan, en charge ces Dieux vains,
Que la Fortune moule & dore de ſes mains.
Où le Luxe eſt en regne, où les molles Delices,
Entretiennent ſous luy, le commerce des Vices,
Il n'eſt rien de ſi ſain, qui n'en ſoit alteré;
Le Ciel en eſt moins pur, le iour moins éclairé;
Et le mal s'étendant par toute la Nature,
Tout air deuient broüillas, & toute terre ordure.

Vers la riue, où le Fleuue entre auec majeſté,
De cent petits Ruiſſeaux ſes Sujets, eſcorté;
Des Cyclopes François la Forge reſonnante,
Aux regards étonnez ſur le bord ſe preſente.
Là, de bronze fondu les tonnerres ſe font,
Qui des Alpes tantoſt vont écorner le front;
Tantoſt vont foudroyer les Chaſteaux de l'Eſpagne;
Et tantoſt du Flamand deſoler la Campagne.
Que plutoſt ne voit-on ce bruyant attirail,
Rouler contre Biſance, & contre ſon Serrail?
Que ne voit-on plutoſt tomber ſous cette foudre,
Alger, Thunes, Biſerte, & le Grand Caire en poudre?
Ne ſera-ce iamais, que ſous vn Ciel plus doux,
Aux Chreſtiens, les Chreſtiens ceſſeront d'eſtre Loups?
Et qu'à s'entre-égorger leurs ames occupées,
Seront plus iuſtement de ſang Maure trempées?
Que ces Monts ſomptueux en Egliſes voûtez,
Sur de longues foreſts de colonnes portez,
Sont de la Pieté de nos premiers Monarques,
D'illuſtres monumens, & de pompeuſes marques!
Que l'œil eſt ſatisfait, de les voir couronnez
D'autres ſuperbes Monts, en Moles façonnez,
En Moles ſourcilleux, dont les cimes énormes,
Paroiſſent des Païs leuez en Plate formes!
Les Princes & les Rois de ces bien heureux temps,
Splendides au dehors, modeſtes au dedans,
Par vne glorieuſe & celebre alliance,
De leur zele conjoint à la magnificence,
Sanctifioient ainſi la pompe & la grandeur;
Mettoient par leur Vertu la dépenſe en honneur.
Et tandis que les Arts trauaillant à leurs gages,
De mille bras tendus autour de ces Ouurages,
Suſpendoient ces rochers, ces carrieres mouuoient,
Et ſi haut, ſous le Ciel, la maſſe en éleuoient;
Plus haut, ſur d'autres Plans, & ſur d'autres meſures,
Les Anges, artiſans d'eternelles ſtructures,

Leur baſtiſſoient au Ciel, des Palais ciſelez
De marteaux lumineux & de coins éroilez,
De coins & de marteaux, dont le bruit harmonique,
Formoit à tous les coups vn concert de Muſique:
Et faiſoit retentir la Cour des Immortels,
Du nom de ces Heros zelez pour les Autels.
A quoy ſe ſont reduits ces hauts & vains ſpectacles,
Dont le Monde abuſé fit iadis ſes Miracles?
Babylone n'eſt plus, ny ſes Murs ſi vantez,
Ny ſes fameux Iardins ſur le vuide plantez:
Le Mauſolée eſt mort, auſſi bien que Mauſole:
Epheſe a veu tomber ſon Temple & ſon Idole:
Et ces Monts cimentez, poſez ſur d'autres Monts,
Pour faire vne grãde ombre, & porter de grãds Noms,
Pyramides & Phare, à peine dans l'Hiſtoire,
A peine ſur la Carte ont ſauué leur memoire.
Tant de vains Baſtiſſeurs, apres les Elemens
Tranſportez, démolis, changez en Monumens;
Apres les Nations de trauaux épuiſées;
Apres vn Monde mis en Arcs, en Coliſées;
Enfin, qu'ont-ils acquis auecque tant d'orgueil,
Qu'vne immortalité de ſupplice & de deüil?
Le ſort eſt bien diuers, qu'ont eu les entrepriſes,
Des Princes fondateurs de ces nobles Egliſes:
Tant que ces grands Vaiſſeaux retentiront des Voix,
Reſonneront des vœux du fidele François;
De leurs ſaints Fondateurs les voix renouuellées,
Aux prieres, aux voix de leurs Neueux meſlées,
Des celeſtes canaux, la pluye attireront,
Sous laquelle nos Lys à iamais fleuriront:
Et ces Moles, ces Tours, ces hautaines Carrieres,
Que l'Aube renaiſſante éclaire les premieres,
Iuſqu'au moment fatal de l'effroyable Iour,
Qui des Aſtres fixez doit terminer le tour,
De leur zele ſeront, non moins que de leur gloire,
A la Poſterité, l'irreprochable hiſtoire.

Que Paris eſt changé depuis cét heureux temps!
Que de nos Deuanciers nous ſommes differens!
Et qu'il s'en trouue peu, qui ſur ces beaux Modelles,
Se baſtiſſent au Ciel des Maiſons éternelles!
L'Auarice aujourd'huy preſte à l'Ambition,
Pour baſtir de rapine & de concuſſion:
Et le Luxe inſolent, qui preſide aux ſtructures,
Ne garde en leurs deſſeins ny regles ny meſures.
On voit d'icy monter leur ſuperbe ſommet
Qui ſon orgueil, au Louure, auec peine ſoûmet.
On voit s'étendre au loin leurs ſpacieuſes maſſes,
Pour leſquelles Paris manque d'air & de places.
Là, les Salons ſont peints, les meubles ſont dorez
Des larmes & du ſang des pauures deuorez:
Là le pré de la Veuue, & le champ du Pupile,
Font, changez en Buffets, vne montre inutile:
Et les biens confiſquez des Riches apauuris,
En cuiſine, en débauche, en ſpectacles ſont mis.
Combien de Regions aujourd'huy démolies,
Ont fourny de matiere à ſemblables folies?
Et combien de Païs ont eſté deſolez,
Combien de Droits rompus, de Deuoirs violez,
Afin qu'vn Roturier mieux logé que les Princes,
Euſt vn Mõde en Maiſons, euſt en Parcs des Prouinces?
Quand au Parquet de Dieu ces Corſaires citez,
Par l'Ange Executeur luy ſeront preſentez;
Quand il leur déployra la Carte des ruines,
Et le Plan des Deſerts qu'auront fait leurs rapines;
Quel ſera leur effroy, d'y voir à longs torrens,
Les larmes & le ſang par la plaine courans?
D'y voir des Nations la ſubſtance fonduë,
Et par diuers conduits en des gouffres perduë?
D'y voir les champs couuerts de corps à l'air ſechez,
Apres auoir eſté par l'Vſure écorchez;
Et les Maiſons à ſac, les campagnes en friche,
Pour faire en vne nuit, de cent Pauures vn Riche.

Mais lors que leurs treſors, leurs meubles, leurs habits,
Sous le poids du Preſſoir, deuant Dieu ſeront mis,
Quels en ſerõt cõtre eux les bruits, les voix, les plaintes,
Quelles ſources de ſang en verront-ils épraintes?
Et qui les ſauuera des effroyables cris,
Qu'alors fera contre eux, vn grand Peuple d'Eſprits,
Qui pâles & défaits, pour demander juſtice,
Et preſter à l'enuy la main à leur ſupplice,
En troupes, du Preſſoir, contre eux s'éleueront,
Et leurs cris, à la voix de leur ſang meſleront?
Mais s'il eſt des Maiſons où regnent des Harpies,
Et ſemblables Oyſeaux, auſſi cruels qu'impies;
Il en eſt d'autre part, où ſont auec ſplendeur,
Le Pouuoir legitime, & la iuſte Grandeur.
Que l'éclat eſt pompeux, qui s'épand de ce Dôme,
La demeure des Roys, & le Ciel du Royaume!
Là, l'Eſprit de l'Eſtat, l'Eſprit de Majeſté,
A ſa Sphere immobile, a ſon Siege arreſté:
Et du Monde François, toutes les Auantures,
Ont là leurs reglemens, leurs formes, leurs meſures.
Les Vents qui font voguer nos Flotes ſur la Mer,
Se forment dans ce Ciel auant que naiſtre en l'Air.
Là regne la Vertu, qui de ſes influences
Diſpoſe la matiere aux Mines des Finances:
Et d'vn autre rayon prepare le métal,
Dont les Foudres ſouffrez ſe font dans l'Arſenal.
De ces Metaux regnans, le fatal alliage
Forme comme elle veut, ou le calme, ou l'orage:
Et ſelon que le poids de ces Meraux meſlez,
Donne le mouuement aux Princes ébranlez,
Leurs Eſtats agitez d'vne émeute commune,
Roulent ſous cet Empire, au gré de ſa Fortune;
Comme autour d'vn Rocher, les boüillons s'éleuans,
Par leur pante portez, ou pouſſez par les Vents,
Roulent aueque bruit, tandis que de ſa maſſe,
Le Rocher ſouſtenu ſe conſerue en ſa place.

En cela, ce Palais au Celeſte eſt pareil,
Qu'il a comme le Ciel, ſa Lune, & ſon Soleil;
Et cent Aſtres diuers d'aſſiette & d'influence,
Mais tous également ſujets à défaillance.
Depuis que le Soleil roulant par ſes Maiſons,
Donne le iour au Monde, & regle les Saiſons;
Vne ſi continuë & ſi longue Carriere,
N'a rien diminué de ſa beauté premiere:
Et nous ne voyons pas, qu'il en ſoit deuenu,
Apres tant de mille ans, plus froid ny plus chenu.
Bien ſemble-t'il au ſoir, qu'il baiſſe & qu'il vieilliſſe,
Bien ſemble-t'il qu'il meure, & qu'il s'enſeueliſſe:
Mais s'il meurt tous les iours, par vn contraire ſort,
Tous les iours il renaiſt, il ſuruit à ſa mort:
Et remis ſur ſon Char auec ſon Diadéme,
Il eſt toûjours vn autre, & toûjours eſt le meſme.

Nos Roys ont dans leur Ciel vn bien autre Deſtin:
Leur courſe a ſon midy, comme elle a ſon matin:
Mais apres leur Couchant, il ne vient point d'Aurore,
Qui leur rende leur Pourpre, & leur teſte redore.
Ils meurent, ſans iamais renaiſtre du tombeau,
Comme le iour éteint renaiſt du ſein de l'eau:
Et l'éclat ſouuerain qui leur Thrône enuironne,
Le iour majeſtueux que répand leur Couronne,
Quand le moment fatal les a mis au cercüeil,
Ne laiſſent que de l'ombre à la nuit de leur deüil.
Mais il nous reſte au moins, de tãt de grãds Monarques,
Malgréces ſombres nuits, de glorieuſe marques:
Ie ſçay que la Grandeur n'a pas aſſez de poids,
Pour garantir du Vent les veſtiges des Roy:
Leur Suite fait du bruit, & leur Pompe embaraſſe,
Mais embaras & bruit ne laiſſent point de trace,
Et les pas d'vn Geant, non plus que ceux d'vn Nain,
Imprimez aujourd'huy, ne ſeront plus demain.
Il n'eſt que la Vertu, dont la piſte eternelle,
Quelque Temps, quelque Vent qui la bate de l'aiſle,

Dans

Dans le noble Sentier aux Demy-Dieux ouuert,
Répand vne lueur qui jamais ne ſe pert.
Celles que les Vertus de nos Roys ont tracées,
Aux yeux de leurs Neueux, en exemple laiſſées,
Dans le Ciel des Heros à jamais brilleront,
Et de Signes nouueaux ſon Globe embelliront.
Là ſeront des premiers ces Leopars ſauuages,
Par l'Anglois établis Gardes de ſes riuages,
Tant de fois par nos Roys ſous leurs Dunes chaſſez,
Et malgré leur fierté tant de fois terraſſez.
Là le Serpent Lombard à la peau tauelée,
Sera ce qu'eſt au Ciel la Couleuure étoilée:
Et le Fleuue Eridan, ſi ſouuent écorné,
Prés de luy paroiſtra de Lys enuironné.
Le Lyon des Flamans, & l'Aigle Germanique,
Auront leur place au Nort, dans ce Ciel heroïque:
Et plus bas vers le Sud, le Croiſſant Sarraſin,
Par ſes cornes fera remarquer ſon déclin.
De la Rebellion, comme d'vne Meduſe,
La teſte s'y verra de ſa peine confuſe:
Et ſa Sœur l'Hereſie, autre Monſtre fecond,
En Serpens tortueux qui naiſſent de ſon front,
Y paroiſtra prés d'elle, écumant de colere,
Et les deux bras liez d'vne double Vipere.
Sçauans qui preſidez aux études des Grands,
Qui leur montrez le cours des Siecles & des Ans,
Ayez ſoin chaque jour, de mettre en leur memoire,
Quelqu'vn de ces grãds Nõs qui brillẽt dãs l'Hiſtoire;
Et faites leur ſçauoir, que ces Signes, pour eux,
Doiuent eſtre plus forts que les Signes des Cieux.
Mais il faut à ce Globe adjouſter vne Carte,
Qui de deuant leurs yeux ny jour ny nuit ne parte.
Là vous leur ferez voir, les Peuples que nos Roys,
Suiuis de leurs Ayeuls, ont remis ſous la Croix:
Les Païs où les Turcs, ceux où les Heretiques,
Ont mordu le terrain ſous le fer de leurs piques:

Les Coſtes & les Ports, les Plaines & les Monts,
Qu'ils ont par leurs exploits enrichis de grãds noms.
Icy, les Mers au joug de leurs Digues rangées:
Là, les Alpes du joug des Tyrans déchargées:
Là, le Pô, là le Rhin à la Seine alliez:
Là ſous elle le Tage & l'Ebre humiliez:
Et ſoit le long des bords que laue le Boſphore,
Soit vers ceux d'où le Iour vient cõduit par l'Autore,
Soit vers les ſaints Climats d'où le triſte Iourdain
Soûpire apres la France, & la reclame en vain;
Montrez leur les endroits, où leurs Peres cüeillirent;
Les Palmes, qu'aux Lauriers dãs l'Europe ils joignirẽt;
Et ceux, que leur Valeur fit gemir ſous le faix,
Des armes & des corps des Sarraſins défaits.
Qu'vn Heros à former, ſur cette Carte apprene,
Où la Gloire l'appelle, où ſon Aſtre le mene.
Loin des yeux, loin du cœur d'vn Homme genereux,
Les Païs où l'Auare adreſſe tous ſes vœux;
Le Perou, l'Abingar, le Tage, le Pactole,
Où naiſt des bas Eſprits la jaune, & lourde Idole,
L'Etoile de la Gloire, & le cours de l'Honneur,
Iamais n'ont là conduit les deſirs d'vn grand cœur.
Cõbien d'Hõmes d'Eſtat, cõbien d'Hõmes de Guerre,
Dans ce Louure ont ſeruy de ſpectacle à la Terre;
Et ſifflez par les vns, par les autres loüez,
Apres leur montre faite & leurs rolles joüez,
Par vn retour fatal à l'inconſtance humaine,
A d'autres ont laiſſé leurs habits & la Scene?
La Cour eſt vn Theatre, où les Princes Acteurs
Donnent la Comedie aux Peuples Spectateurs.
Le Theatre ſubſiſte; & ſa face changeante,
Quelquefois eſt funeſte, & quelquefois plaiſante.
Les Ieux y ſont diuers; l'Ambition, l'Amour,
La Faueur, la Diſgrace y regnent tour à tour:
Et la Fortune, illuſtre & fameuſe Fripiere
D'atours de toute mode, & de toute matiere;

Selon les qualitez, les emplois, & les noms,
Distribuë aux Acteurs, Colliers, Manteaux, Bastons:
Preste aux vns de la Pourpre, aux autres des dorures;
Les distingue d'habits, de masques, de coëffures:
Et le Ieu terminé, sans respecter le Grand,
Sans plaindre le petit, ses bien elle reprend:
Et laisse les Acteurs dépoüillez de parure,
Egaux en nudité, comme égaux en nature,
Semblables à ces bois qu'on a veus pour vn temps,
De clinquans, de festons, de couleurs éclatans,
Et que l'on voit, apres la Feste terminée,
La pasture du feu sous vne cheminée.
Cét Enclos où ce Bois, & vieil & verdoyant,
Attaché par le pied, de la teste ondoyant,
Fait de ses bras touffus de sombres Galleries,
Est le fameux Enclos des belles Tuilleries.
Là s'alloit délasser de ses soins autrefois,
Henry le plus vaillant & le meilleur des Roys:
Et là se delassant, son repos heroïque
Affermissoit encor la seureté publique.
Là, de seconds desseins sur les premiers formant,
Pour rétablir l'Estat du faiste au fondement,
Il regloit selon l'art de la Haute Police,
L'assiette & la grandeur de ce vaste Edifice.
Là, d'vn cœur satisfait de ses gestes passez,
Regardant d'vne part, les Ligueurs terrassez,
Et de l'autre, l'Espagne ébranlée & craintiue,
Mettre les armes bas, & luy tendre l'Oliue;
Gardé par sa Clemence, armé de ses Bien-faits,
Il meditoit le Plan d'vne durable Paix:
Et dans le mesme temps, pour tenir la Campagne,
Soit contre la Castille, ou contre l'Allemagne;
En cas que la Discorde entrepriſt quelque effort,
Soit du costé du Sud, soit du costé du Nort,
Sur la Carte qu'offroit à ses yeux la Victoire,
Son Esprit luy traçoit des routes à la Gloire.

Si, ſous les pieds des Roys, ſous les pas des Guerriers,
Fauoris de Bellone, il germoit des Lauriers;
Qu'il en ſeroit venu le long de ces Allées,
Si ſouuent autrefois par ce Heros foulées!
Que de Roſes encore y naiſtroient chaque jour,
Selon les vains ſouhaits des Galans de la Cour,
Si les Soleils qu'ils font, ſoit en Vers, ſoit en Proſe,
Pouuoient faire pouſſer vn ſeul bouton de Roſe!
Mais quoy? tant de Soleils ſi bien faits, ſi bien feints,
N'ont pas plus de vertu que des charbons éteints;
Et jamais on n'a veu d'Iris, ny de Beliſe,
Colorer vn Oeillet, meurir vne Ceriſe.

Ces Aſtres figurez, auec tous leurs faux rais,
Sont aux rides, au rhume, à la fiévre ſujets:
Ils ont leur part du hâle, & leur part de la pluye:
Vn vent les fait ſuer, vn autre les eſſuye;
Et ce feu ſi vanté qui dans leurs yeux reluit,
N'échauffe point l'Hyuer, ny n'éclaire la Nuit.
A ce feu cependant, quoy que froid, quoy que ſombre,
Volent nos Papillons à la foule & ſans nombre.
On les voit par eſſains, ſur le déclin du jour,
Accourir de la Ville, arriuer de la Cour:
Le bruit confus que font leurs aiſles tau elées,
Eſt porté par le Parc, & le long des Allées:
Et celle-là ſe croit la Reine des Beautez,
Qui tient de ſon éclat les plus Grands arreſtez;
Et qui les voit tomber à la foule ſous elle,
Comme les moucherons tombent ſous la chandelle.

Que leurs ſoins ſont à plaindre! & qu'inutilement
Leurs Eſprits, pour leurs yeux, ſe donnent ce tourmẽt!
Cette Beauté trompeuſe à laquelle ils accourent,
Qu'auec empreſſement par troupes ils entourent,
N'eſt qu'vn nüage creux, au dehors coloré,
Qu'vn Ardent ſeducteur, d'vn faux jour éclairé:
Le nüage s'écoule, & l'Ardent ſe diſſipe,
L'vn & l'autre diſſous retourne à ſon Principe.

Sans qu'il demeure rien, ſoit de vray, ſoit de feint,
Du nüage fondu, ny de l'Ardent éteint.
Et pour cette vapeur changeante & volatile,
Pour ce vain Compoſé de peau, de ſang, de bile,
On ſe laiſſe creuer les yeux par vn Follet,
Qui ſe rit des faux pàs, des Aueugles qu'il fait:
On tourne obſtinément le dos à la lumiere,
Qui r'appelle l'Eſprit à la Beauté premiere:
Et l'on ſe fait en feux, en chaiſnes, en tourmens,
Vne mort dans la vie, vn Enfer dans le temps.
Que ces lõgs rangs d'Ormeaux formẽt ſur la Riuiere,
Vne delicieuſe & plaiſante Carriere!
Ils ſont tous de meſme âge; ils ſont tous alliez.
Et leurs bras de concert l'vn dans l'autre pliez,
Sans le ſecours de l'Art, ſont à cinq grandes routes,
Contre l'ardeur du jour, de naturelles voûtes.
Là mille Chariots plus brillans, plus dorez,
Que ceux qui font le tour des Globes azurez,
Gouuernez de meſure, & paſſant file à file,
L'vn à l'autre ſe font vn Theatre mobile.
A ces Chars, les cheuaux par couples attelez,
De boucles, de cordons, de plaques étoilez,
Quoy que vains, quoy que fiers de l'or dõt ils reluiſẽt,
Le ſont encore plus des Aſtres qu'ils conduiſent;
Si l'on doit hazarder ſa foy ſur les ſermens,
Que debitent pour rien les volages Amans;
Et ſur la vanité, que prennent les Coquetes,
D'égaler leurs cheueux aux rayons de Planetes.
Cent riches Faineans couchez ſur le veloux,
Là tantoſt font les fiers, & tantoſt font les doux;
Toûjours preſts, doux ou fiers, à faire vne conqueſte,
Les canons aux genoux, & la poudre à la teſte.
Voila donc les Heros, voila les Conquerans,
Que la Sphere de Mars reſeruoit à ce temps.
Quelles Troupes, quels Forts tiendrõt cõtre la Foudre
De ſemblables canons, & de ſemblable poudre;

Soit que sur les ramparts de Milan démolis,
Vn jour ces Preux nouueaux aillent planter nos Lys;
Soit que de leurs Ayeuls renouuellant la trace,
Ils aillent attaquer le Tiran de la Thrace?
C'est sans doute à ceux-là que l'Oracle a promis?
La chûte de l'Empire à Mahomet soûmis,
De si loin qu'on verra leurs testes farinées,
Et d'enttraues de lin leurs jambes enchaisnées,
Du Serrail étonné les Tours s'ébranleront;
Les Bachas de la Porte en trouble s'enfuïront;
Et la seule terreur de ces armes nouuelles,
Fera du faiste au fond trembler les Dardanelles.
Combien estoient jadis de ceux-là differens,
Les Brennes, les Harcours, les Bruns, les Iosserans,
Qui les Croix & les Lys jusqu'au Iourdain porterent,
Et de sang Sarrasin tant de fois l'empourprerent!
Ces vieux Braues, formez de la main des Vertus,
Moulez dans le harnois, & par le fer battus,
Estoient bien d'autre alloy, que les jeunes Brauaches,
Qui ne sont que rubans, que plumes, que mousta ches.
Que seruent maintenant dans les nobles Maisons,
Les Lyons, les Sangliers, les Aigles en blasons;
Si de cette Heroïque & guerriere Noblesse,
Il n'est rien demeuré qu'vne lâche foiblesse?
Si le sang qui faisoit en ces bien-heureux temps,
Des esprits & des nerfs, des ongles & des dents,
Aujourd'huy qu'vn air mol toute chose consume,
N'engendre que du poil, ne fait que de la plume?
Tout s'en va maintenant en boucles de cheueux,
En mollesse d'habits, en nüance de nœuds:
Et sur deux coups d'escrime, appris dans vne Sale,
Aux Rolans, aux Renauds vn Clerc d'armes s'égale.
Semblables Preux se font dans la Lice du Cours,
Sous les bras des Ormeaux, à l'ombre des beaux jours;
Et parmy les filets, que tendent des Chasseuses,
Plus cruelles aux cœurs, qu'aux yeux delicieuses.

Leur chaſſe journaliere eſt de ces Cœurs niais,
Qu'vne legere amorce attire dans leurs rets.
Les ſimples ſont à craindre auſſi bien que les fines:
L'vn ſe prend à la grace, & l'autre par les mines:
L'vn en veut à l'Eſprit, & l'autre en veut au Sang:
Quelques-vns vont au Bien, quelques autres au Rang:
Et par troupe on en voit ſe prendre à la pipée,
Du plaſtre & des couleurs d'vne vaine Poupée.
Ces Cœurs pris de la ſorte, & liurez aux Amours,
Oyſeaux, Cignes de plume, & de griffes Vautours,
Tantoſt ſont leur joüet, & tantoſt leur curée,
Selon que leur humeur s'y trouue preparée.
Les bizarres qu'ils ſont, ſur ces Ormes perchez,
Tant que regne le hâle, y demeurent cachez,
Et ſe font vn abry du verdoyant feüillage,
Qui contre le Soleil leur preſte ſon ombrage.
Mais quand le jour decline, & que l'heure du frais,
Appelle au Cours ouuert, ces Tendeuſes de rets;
Par troupes auſſi-toſt voltigeant autour d'elles,
Ils fõt grãd bruit des mains, ils fõt grãd vẽt des ailes,
Et jettent par bouquets, ſur elles, en paſſant,
Force Soucis qu'ils vont à l'entour ramaſſant:
Bouquets, qui ſur le ſein ſe changent en épines:
Soucis, qui juſqu'au cœur étendent leurs racines;
Et laiſſent du venin, qu'ils portent par les ſens,
La jauniſſe au dehors, & l'aigreur au dedans.
Que ces tours meſurez, que ces pompeuſes files,
De Carroſſes roulans ſous ces voûtes mobiles,
Font vn riche Tableau du Monde & de ſon Cours,
Des tours de la Fortune, & du train de nos jours!
La vie, à la pluſpart, n'eſt qu'vne promenade,
Où tout ſe fait par montre, où tout n'eſt que parade:
La Fortune y fournit aux petits comme aux Grands,
Carroſſes & cheuaux, équipages & rangs:
Les vns luiſent de pourpre, & brillent de dorures,
Tous les yeux vont apres l'éclat de leurs parures,

Et le Char du Soleil d'eſcarboucles greſlé,
A peine en ſa carriere entre mieux attelé:
D'autres mal en liurée, en ſuite, en équipage,
Paſſent comme Valets reſeruez au bagage:
Et d'autres demy-nus en charettes traiſnez,
Comme Gens à ſouffrir, à moutir deſtinez,
Aux yeux des Spectateurs font vne triſte Scene,
Du train de leur miſere, & du cours de leur peine.
La route s'ouure à tous, & ſelon que le Sort
Diſpoſe de la montre, ou l'on entre, ou l'on ſort:
Il aſſigne à chacun ſon temps & ſon eſpace:
L'vn viét quand l'autre part, l'vn verſe où l'autre paſſe.
Les Grands le plus ſouuent ſous leur maſſe affaiſſez,
Dans leur propre attirail reſtent embaraſſez:
Et l'excez de leurs biens, les ſuites de leurs charges,
Ne trouuant ny chemins, ny tournans aſſez larges,
Ils tombent l'vn ſur l'autre; & choquans ou choquez,
Couurent le champ d'éclats rompus ou diſloquez;
Tandis que les Petits déchargez d'équipage,
Dégagez d'embarras, ont vn libre paſſage.
Mais & Petits & Grands apres fort peu de tours,
Quand l'ombre de la Mort les rappelle du Cours,
A peine laiſſent d'eux le long de la Carriere,
La trace ſur la terre & dans l'air la pouſſiere.
A quoy ſe ſont reduits tant d'orgueilleux Mortels,
Habitans autrefois de ces fameux Hoſtels?
Que nous en reſte t'il outre la pourriture,
Qu'vn Eſcuſſon menteur mis ſur leur ſepulture?
Leurs Timbres leurs Colliers, leurs Baſtons en métal,
Apres qu'ils ont au Sort payé le droit fatal,
Ne ſeruent qu'à garder des ſouris & des mouches,
Le funebre appareil de leurs dernieres couches;
Tandis que de leurs corps dans la biere pouris,
La terre eſt engraiſſée & les vers ſont nouris.
Ainſi les Nations, ainſi les Races roulent,
Pareilles à ces flots qui l'vn ſur l'autre coulent;

Et

Et font d'vn vieux canal, & d'vne nouuelle eau,
Vn Fleuue toûjours vieux, comme toûjours nouueau.
Mais ſi la loy du Sort veut que les Villes meurent,
Quelle loy peut vouloir que les Hõmes demeurent?
Vingt fois Paris eſt mort, il eſt renè vingt fois,
Depuis qu'il fut baſty par les premiers Gaulois:
Vingt fois il a changé d'eſprit, de corps, de face:
Il n'a de ce qu'il fut que le nom & la place:
Et cette ſi ſuperbe & ſi vaſte Cité,
N'en eſt plus que la Tombe & la Poſterité.
Sous ces Murs ſõptueux, dans ces Cours magnifiques,
Sont enterrez des Parcs, des Sales, des Portiques;
Et cent Palais anciens par le temps démolis,
Sous ces Palais nouueaux giſent enſeuelis.
Mais quand le jourviẽdra, que cette Ville immenſe,
L'attrait des Nations, la gloire de la France,
Branſlant au mouuement des Elemens croulez,
Brulant du feu des Cieux l'vn dans l'autre meſlez,
De ſon vaſte débris, fera ſur la Campagne,
De ruïnes couuerte vne ardente Montagne;
Où ſeront, vains Amans, vos Idoles alors?
Auares, où ſeront vos friuoles treſors?
Le feu conſumera juſqu'aux cendres des Belles:
Sous luy rentes & fonds iront en étincelles:
Et les métaux fondus rouleront à ruiſſeaux,
Comme apres vn orage, on voit rouler les eaux.
En vain la Seine alors, & la Marne boüillantes,
En deſordre ſortant de leurs riues bruſlantes,
Au ſecours de Paris leurs eaux apporteroient,
Et ſur l'embraſement leurs cruches verſeroient:
Dans ce commun peril & la Marne & la Seine,
De leur propre ſalut elles-meſmes en peine,
D'vn cours precipité vers la Mer s'enfuyront,
Et leur canal à ſec aux flãmes laiſſeront.
Là deſſus, Hommes vains, faites les Magnifiques;
Eleuez des Foreſts & des Monts en Portiques;

Mettez des mines d'or & d'azur en lambris;
Vuidez l'Inde d'yuoire, & de pierres de prix;
Et changez la ſubſtance & la moelle des Villes,
Et ſuperfluitez chargeantes & fragiles.
Apres tant de trauaux, quel ſera le ſuccés,
De cette vanité nourrie à ſi grands frais?
Vn feu tombé du Ciel, ou ſorty des Abyſmes,
Pour nettoyer la Terre, & pour punir les crimes,
Aux Citez, aux Palaïs, aux Temples ſe prendra;
Le vil au precieux, ſans reſpect confondra;
Et du Luxe diſſous & reduit en pouſſiere,
De voſtre chaſtiment tirera la matiere.
Mais déja le Soleil s'auance vers ſon lit,
Plus ſon cours l'en approche, & plus il l'embellit:
Et pour le receuoir, les Ombres & les Heures,
Rappellét la fraiſcheur dans leurs moëtes demeures.
SEGVIER, ce jour ſi beau, ſi tranquile, & ſi doux,
Si nos vœux ſont oüis, ſera ſuiuy pour vous,
D'vn Siecle encor plus beau, plus ſerain, plus trãquile,
Et de proſperitez ſans nüages fertile.
Ce ſouhait fait pour vous, eſt la commune voix
Des Muſes & des Arts, des Vertus & des Loix:
Et l'Eſprit Intendant commis à la Contrée,
Où dans vn jour égal regne la belle Aſtrée,
Ne peut rien de meilleur, pour le bien des Humains,
Que de laiſſer long-temps ſa Balance en vos mains.
Iamais on ne la vid plus juſte, ou plus legale:
Quelque tour qu'elle prenne, elle demeure égale:
Et tous les mouuemens que luy donnent vos doigts,
La mettent dans l'aſſiette où la veulent les Droits.
Ainſi l'infatigable & juſte Intelligence,
Qui regle les Saiſons, & les jours leur balance,
Equitable aux Hyuers, auſſi bien qu'aux Eſtez,
Les maintient dans les temps qui leur ſont limitez:
Et le poſte, le rang, l'eſpace leur aſſigne,
Sans dechet d'vn moment, ſans defaut d'vne ligne.

Telle eſt voſtre Iuſtice à maintenir les Loix,
A tracer les deuoirs, à diſpenſer les Droits.
Perſonne, deuant vous, de lumieres plus pures.
N'en diſtingua les Points, n'en marqua les meſures:
Et comme de ce Corps ſans forme & ſans clarté,
Où tout eſtoit confus, rien n'eſtoit limité,
La parole de Dieu, lumineuſe & feconde,
Fit ſortir l'harmonie & la beauté du Monde:
Ainſi, de ce Chaos de Droits embaraſſez,
D'Intereſts peruertis, de Deuoirs renuerſez,
Vous tirez la clarté, l'ordre, & la conuenance,
Qui regnent ſous les Loix dans le Ciel de la France.
Les Muſes d'autre part, ont de voſtre faueur,
Tout ce que maintenant elles ont de bon-heur.
En cét âge de fer, dont la fatale roüille
S'attache à toute choſe, & toute choſe ſoüille;
Vous leur faites à part, malgré le mauuais temps,
Vn air plus épuré, des jours plus éclatans.
Vos Etoiles leur ſont des Planetes nouuelles:
Et tant que l'influence en regnera ſur elles,
Sur leurs teſtes jamais les fleurs ne flétriront,
Les Lauriers dans leurs Bois jamais ne ſecheront:
Et le long du Parnaſſe, il s'ouurira des veines.
Qui ſe déchageront en or dans leurs Fontaines.
Que puiſſent donc, SEGVIER, juſques à nos Neueux,
Ces Etoiles auoir vn Aſcendant heureux:
Que puiſſantes toûjours, & que toûjours benignes,
Elles tiennent vn rang illuſtre entre nos Signes:
Et que voſtre grand Nom par les Muſes graué,
Sur tous les troncs du Bois par elles cultiué,
Quelque Bize qui ſouffle, & quelque temps qu'il faſſe,
Croiſſe auec leurs Lauriers, & jamais ne s'efface.

LE MINISTRE SANS REPROCHE.

A MONSEIGNEVR

LE PRESIDENT DE BAILLEVL

Sur-Intendant des Finances, & Chancelier de la Reine Regente.

ENTRETIEN VIII.

Il fait le Portrait d'vn parfait Miniſtre, & repreſente les qualitez qu'il doit auoir pour eſtre ſans reproche en ſa naiſſance, en ſa conduite & en ſa vie.

MINISTRE ſans défaut, BAILLEVL à qui la France,
A confié ſon ſang, & commis ſa ſubſtance;
Au moins pour vn moment ſuſpens les nobles ſoins,
Que t'impoſent pour nous ta Charge & nos beſoins;
Et joüis de ta Gloire, en ces vers exprimée,
Sur le Tableau qu'a fait de toy la Renommée.
C'eſt apres tes Vertus, c'eſt apres ton Portrait,
Que j'entreprens de peindre vn Miniſtre parfait:
Et pour tes Succeſſeurs, en ce nouuel Ouurage,
Ie trace vn Exemplaire en traçant ton Image.
Celuy qui dans l'Eſtat, ſous le Prince & la Loy,
De Nocher ſubalterne a le penible employ:
S'il n'eſt né ſous le Dais, & parmy les Balluſtres,
Si ſon Berçeau ne fut de matieres Illuſtres,

Doit au moins cõme toy, BAILLEVL, eſtre d'vn Sang,
Remarquable en couleur, & releué de rang.
Mal-aiſément le Vice emporte la Nobleſſe:
Elle a plus de vigueur, elle a moins de molleſſe:
Les titres, les blaſons & les marques d'honneur,
Sont vn puiſſant remede aux foibleſſes de cœur:
Et la corruption gaſte peu de perſonnes
A l'ombre des Lauriers & deſſous des Couronnes.
Le Peuple ſouffre auſſi plus à l'aiſe le faix,
Et ſent moins les liens qu'vne main noble a fais:
Et iamais il ne plaint le culte ny l'hommage,
Que la Loy veut qu'il rende au Prince en ſon Image,
Quand elle eſt rare & belle, & que l'eſtoffe & l'art,
Montrent qu'elle n'eſt pas l'ouurage du hazard;
Et que c'eſt par merite, & non pas par mépriſe,
Qu'elle occupe la Baſe où la faueur l'a miſe.
Il ſe plaint au contraire, & ſe plaint juſtement,
Lors que pour habiller plus magnifiquement,
Ou pour mettre en couleur quelque Idole de boüe,
Que l'aueugle Fortune a faite ſur ſa roüe;
Lors que pour l'embellir, lors que pour la dorer,
Pour luy donner du nom, pour la faire adorer,
Et couurir richement l'ordure qui la ſoüille,
Par mille inuentions le Public on dépoüille.
Et le Public auſſi qui n'eſt pas retenu,
Deteſte hautement ce Phantoſme inconnu;
Et iamais ne luy fait offrande ny couronne,
Qu'il ne meſle vne injure à chaque fleur qu'il donne.
Mais, BAILLEVL, la Nobleſſe & l'éclat du blaſon,
La pureté du ſang, les Titres, la Maiſon,
N'ont ſans la Probité qu'vne lueur ſiniſtre,
Qui ne fait qu'ébloüir le Peuple & le Miniſtre.
Qu'il ait donc pour remplir & ſa charge & ſon rang,
La pureté du cœur, comme celle du Sang:
Qu'il ſoit de bonnes mœurs, comme de bonne race;
Que du Vice par tout il éuite la trace;

Et malgré le torrent il ſuiue comme toy,
Les routes de l'Honneur & de la bonne Foy.
Que de ſes Peres morts, il reſpecte la gloire;
Qu'il garde de noircir leurs noms & leur memoire;
Qu'il craigne de meſler de la nuit à leur iour;
Qu'eſtant Aigle de race, il ne viue en Vautour;
Et ne démente point par des tâches honteuſes,
D'vn illuſtre Ecuſſon les couleurs glorieuſes.
Il eſt indigne auſſi d'auoir dégeneré;
D'eſtre ſous vn grand titre vn Fantoſme doré:
D'eſtre ſur vn bel arbre vne ſale chenille,
Qui met l'infection en ſa propre famille:
D'eſtre né dans la Pourpre, & d'eſtre par ſes mœurs,
Vne tigne à ronger l'honneur de ſes Majeurs.
Mais cette Probité n'eſt pas vne pratique,
De mines, de façons, d'impoſture publique.
Elle n'enſeigne pas à meſurer vn mot;
A reformer vn poil, à faire le deuot:
Et pour de menus gains, par vn infame vſage,
Couurir vn mauuais cœur d'vn innocent viſage:
Comme font aujourd'huy nos Sophiſtes de mœurs,
Qui ſont tout compoſez de fard & de couleurs.
Auſſi n'eſt-elle pas vne Comedienne;
Son front ne promet rien que l'action ne tienne:
Son cœur eſt gouuerné par de juſtes reſſors,
Qui meuuent auec luy la montre du dehors:
Et conſtante en ſa vie, égale en ſes paroles,
Sans adorer du temps les fragiles Idoles,
Sans immoler le Droit & le Pauure aux Puiſſans,
Elle donne aux Vertus tout ce qu'elle a d'encens.
Le Miniſtre, BAILLEVL, qui l'a pour Directrice,
Suit en tout comme toy, l'Honneur & la Iuſtice.
Il eſt fidele au Prince, & plus fidele à Dieu:
Il donne à chaque Loy ſa meſure & ſon lieu:
Et faiſant l'entre-deux du Peuple & du Monarque,
Auec ſoin de chacun les intereſts il marque.

A les vnir enſemble il met tous ſes efforts;
Il ne décharne point la teſte pour le corps:
Et pour enfler la teſte & la remplir de graiſſe,
Il ne fait pas auſſi mettre le corps en preſſe.
Il ménage en commun leurs droits & leurs beſoins;
Et d'vn Eſprit égal leur partage ſes ſoins.
Il ſçait que c'eſt au corps à ſouſtenir la teſte;
Qu'à la ſeruir, la main doit eſtre toûjours preſte;
Que les pieds pour ſon bien doiuent toûjours courir;
Et les deux bras ſuer afin de la nourrir.
Mais il ſçait bien auſſi que ſur vn corps debile,
La teſte quoy que ſaine eſt vn poids inutile:
Que les Perles & l'Or la couronnent en vain,
Si le ſang manque au bras, & les nerfs à la main:
Et qu'il luy ſert de peu qu'elle ait cent Diadémes,
Si ſes membres reduits à des langueurs extrémes,
Succombent ſous le faix d'vn honneur ruïneux,
Qui les charge, & ne peut ſe conſeruer ſans eux.
Le Miniſtre éclairé de ces hautes lumieres,
Gardant auecque ſoin les Prouinces entieres,
Et du Prince par là gardant l'authorité,
N'en exigera rien que par neceſſité:
Et ne tirera point d'vne main inhumaine,
Le ſang auec le lait, la chair auec la laine.
On luy permet de tondre & non pas d'écorcher;
Il doit cueïllir le fruit, & non l'arbre arracher.
L'Eſpargne que remplit la décharge des veines,
Qui ruiſſellent des monts auſſi-bien que des plaines,
Tarit dés le moment que puiſant à pleins ſeaux,
On veut juſqu'à la bouë en ſecher les ruiſſeaux.
Il faut auec ménage entretenir leur courſe,
Et non pas leur oſter tout eſpoir de reſſource.
Il faut & ſçauoir prendre, & ſçauoir s'abſtenir:
Ce qu'on donne au preſent, on l'oſte à l'auenir:
Et de l'auidité la rapine indiſcrete,
Fait d'vn an d'abondance vn ſiecle de diſete.

Tu le sçais bien. BAILLEVL, vn Impost relasché,
A souuent tout vn Peuple au deuoir attaché.
Deux gouttes de sueur à propos épargnées,
Ont auecque les cœurs les Prouinces gagnées:
Et par les cœurs gagnez on a plus auancé,
Qu'on n'eust fait par leur sang dãs l'Espargne amassé.
Ta conduite en cela moderée & discrete,
S'accommode aux besoins de l'Estat qu'elle traite.
Tu n'appesantis point d'vn esprit inhumain,
Sur ce grand Corps debile, & ton cœur & ta main.
Tu ne mets qu'à regret la lancette en tes veines,
Tes pleurs suiuẽt son sang, & ses maux sont tes peines.
Et si les mauuais temps & leurs neccessitez,
Te laissoient le pouuoir d'vser de tes bontez,
On te verroit bien-tost & reparer ses pertes,
Et resserrer le cours de ses veines ouuertes.
Aussi ne veux tu pas gagner sur la saison:
Tes soins sont pour l'Estat, & non pour ta Maison:
Et ces deux grands Demons, l'Argent & la Fortune,
Qu'vne foule de vœux à toute heure importune,
De leurs charmes iamais n'ont ébloüy tes Sens;
Ny vû sur leurs Autels vn grain de ton Encens.
Ie veux qu'encor icy le Ministre t'imite,
Que le bien de l'Estat ses interests limite:
Et que de la Fortune, & de l'Argent vainqueur,
De leurs pieges gluans, il éloigne son cœur.
Vn auare Ministre est le commun Corsaire,
Des Riches déja faits & des Riches à faire;
Il est le Dragon craint du Petit & du Grand;
Des plaines & des monts il est le mauuais vent;
Sa Maison est l'écuëil, où sans bruit, sans orage,
Sans fleuues débordez, les Villes font naufrage.
Il met sans secheresse & sans sterilité,
La famine par tout & la neccessité:
Et l'Exterminateur, l'Ange de qui l'espée,
Des pechez & du sang des Peuples est trempée,

Gaſte moins de Païs par les ſaccagemens.
Détruit moins de maiſons par les embraſemens,
Et de tous ſes trois Fleaux, moins de Peuple conſume,
Que l'auare ne fait d vn ſeul trait de ſa plume.
Auſſi ie le compare aux Cometes affreux,
Qui rouges des malheurs qu'ils traiſnent apres eux,
Et nourris des eſprits, & du ſang de la terre,
Annoncent aux Humains la Famine & la Guerre.
Cependant ces Flâbeaux ioints aux Aſtres des Cieux,
Les traittent de pareils, & font les glorieux:
Et pour entretenir leurs funeſtes lumieres,
Epuiſent la Campagne, épuiſent les Riuieres:
Tirent toute l'humeur des deux bas Elemens;
Enleuent de leur ſein leurs plus purs alimens;
Suçent auec ardeur juſques aux moindres veines,
Des plus fertiles monts, & des plus graſſes plaines:
Et ſignalent par tout d'vne triſte clarté,
La famine du Monde, & leur auidité.
Ainſi dans vn Eſtat vn auare Miniſtre,
Pareil à ces Flambeaux de lumiere ſiniſtre,
Fait de ſon intereſt le Droit & la Raiſon;
Epuiſe le Public pour remplir ſa maiſon;
D'vn éclat vſurpé couure l'éclat des Princes;
Du luxe de ſa table affame les Prouinces;
Et fait luire chez ſoy parmy l'or & l'azur,
La ſubſtance du Peuple, & ſon ſang le plus pur.
Mais celuy qui vainqueur de l'infame auarice,
Ne va qu'au bien public par cette noble lice;
Et de Pere commun ſçait remplir comme toy.
Les glorieux deuoirs dans cét illuſtre employ:
Celuy-là dans l'Eſtat n'eſt pas comme vn Comete,
Miniſtre infortuné de mort & de diſete.
Il eſt comme vn Soleil, pompeux diſtributeur
De fruits & de beaux jours, de calme & de bonheur.
On ne le verra point faire le magnifique,
Des miſeres du Temps, & de la faim publique.

Comme il leue à regret, ce qu'il leue il le rend;
Et par diuers canaux sur l'Estat le répand.
D'hommes & de rampars il en ceint les frontieres;
Aux torrens étrangers il en fait des barrieres;
Il en fait équiper pour la garde des Ports,
Des bastions flottans & de mobiles Forts:
Il en nourrit les Arts, ces modestes Nourrices,
Des Graces, des Vertus, des honnestes Delices.
Et les Impostz qui vont en ses coffres par grains,
Changez par la vertu de ses fideles mains,
Sur le Peuple & le Roy, quand la matiere est preste,
Retournent en richesse, en victoire, en conqueste.
Ainsi l'Astre Intendant des ans & des saisons,
Dispense les vapeurs & les exhalaisons,
Ces humides tributs que pour le bien du Monde,
Il leue également sur la terre & sur l'onde.
Il n'en abuse pas à faire nuit & jour,
Des festins superflus aux Astres de sa Cour;
A peupler ses Maisons de nouuelles figures;
A couurir ses cheuaux & son char de dorures.
Il en forme la foudre, il en forme l'éclair;
Il en nourrit les vents sur les eaux & dans l'air,
Il en fait des esprits & du lait aux riuieres;
Il en tire des fruits les fecondes matieres:
De Diademes verts il en pare les monts;
Il en dore les champs de fertiles moissons;
Et sans rien reserver pour ses propres vsages,
Répand le tout en grains, en vins, en pasturages.
Le Ministre vainqueur des auares desirs,
Doit aussi surmonter le Luxe & les Plaisirs.
Ie ne veux pas qu'il soit ny vilain ny Cynique,
Ie luy veux le cœur grand, & la main magnifique.
Mais ie ne luy veux rien d'insolent ny de vain;
Rien qui frappe les yeux de l'orgueil de son train;
Et fasse soupçonner la credule Commune,
Que du sang de l'Estat il enfle sa Fortune.

Le Peuple a l'Ame baſſe, & le cœur enuieux;
La grandeur & l'éclat bleſſent ſes mauuais yeux:
Il ne voit point de pourpre, il ne voit point de ſoye,
Qu'il n'accuſe de ſang, & ne blâme de proye.
Tous les Riches qu'il voit de pompe enuironnez,
Luy ſemblent des Dragons ſanglans & couronnez:
Il murmure de tout, de tout il ſe lamente:
Tout le bien qu'il n'a pas l'affame & le tourmente.
Il maudit aujourd'huy les caroſſes des Grans:
Il maudira demain leur ſuitte & leurs clinquans.
Et ſi la ſechereſſe apporte la famine,
Ou s'il vient vn torrent qui les bleds déracine,
Il impute aux excés des Riches débauchez,
La famine venuë, & les bleds arrachez.
Le Miniſtre auiſé, qui connoiſt le Vulgaire,
Bien loin d'aigrir ſes maux par vn Luxe contraire;
Et de faire d'vn train ſuperbe & renommé,
Vn ſomptueux ſcandale au Bourgeois affamé:
Maintiendra ſa Maiſon d'vne juſte balance,
Entre la ſale épargne & la folle dépenſe.
L'Honneur, la Modeſtie, & la Frugalité,
En chaſſeront le Luxe auec la Vanité:
Et ſans y tourmenter les Arts, ny la Nature,
Tout ſeul il en ſera l'éclat & la parure.
Ces ornemens, BAILLEVL, qui ſont du Siecle d'or,
Durent en ta Maiſon, & la parent encor.
Sans richeſſes elle eſt richement aſſortie,
De ton nom, de ta gloire, & de ta modeſtie.
Et les ſuperbes lits, les tapis étrangers,
Les vaſes d'outre-mer, les jardins d'Orangers,
Les fleuues ſuſpendus, & les Bois domeſtiques,
Apres toy n'y ſeroient que des beautez ruſtiques.
Celle qu'vn chaſte Hymen a lié auec toy,
Se fait de ton exemple vne agreable loy.
Elle s'eſt de tout temps pour l'honneur declarée;
On ne la vit iamais que de vertus parée:

Et non moins par ſes mœurs que par ſon amitié,
Elle montre qu'elle eſt ta ſeconde moitié.
Il en eſt qui d'orgueil follement enyurées,
N'ont rien de qualité que les riches liurées.
L'équipage, le train, les valets reueſtus,
La dépenſe & le jeu ſont toutes leurs vertus.
Iour & nuit on les void comme vaines Idoles,
Se paiſtre de vapeurs ſans arreſt & friuoles;
Flairer icy des fleurs, humer là de l'encens;
Prendre tous les appas de l'Eſprit & des Sens;
Changer deux fois le jour d'habit & de viſage,
Et joüer à chaque heure vn nouueau perſonnage.
Mais cette Femme forte a ſa grace d'ailleurs;
Son luſtre eſt de ſa vie, & non de ſes couleurs.
Et telle qu'on la voit dans la pompe du Louure,
Brillante des éclairs dont ta gloire la couure;
Telle on la vit jadis en ton éloignement,
Eclairer ſon Deſert & ton banniſſement.
Elle fut en ce poinct au grand Planete égale,
Qui ſur le Louure, au Cours, à la Place Royale,
Où de tant de Beautez luy-meſme eſt éclairé,
N'a pas plus de lumiere, & n'eſt pas mieux paré,
Qu'aux riues de la Mer, où ſes rayons ne voyent,
Que des rochers noyez, & des flots qui les noyent.
Vne Femme qui fait de l'honneur ſon atour,
Et qui fut au Deſert ce qu'elle eſt à la Cour,
Ne ſe verra iamais par ſa vaine dépenſe,
Des Peuples apauuris conſumer la ſubſtance.
On ne la verra point par vn ſuperbe abus,
Se parer de l'Epargne, & joüer les tributs:
Et le ſang du Soldat reduit en pierreries,
Les ſueurs du Public miſes en broderies,
Iamais ne chargeront ſes ſomptueux habits,
De larcins éclatans, & de meurtres de prix.
Cette Frugalité, BAILLEVL, eſt neceſſaire,
A qui veut conſeruer l'eſtime du Vulgaire:

Mais il faut qu'il ajouſte à la Frugalité,
La douceur, la clemence, & la ciuilité.
Ces Portiers arrogans, & ces ſuperbes Gardes,
Hautains de leurs couleurs & de leurs hallebardes,
Etablis pour fermer la porte aux demandeurs,
En repouſſent l'Amour, les Graces & les Cœurs.
Que le Miniſtre donc ſoit d'vn accés facile;
Que ſon Hoſtel ouuert, ſa parole ciuile,
Sa mine ſans orgueil, ſon cœur ſans paſſion,
Son accueil obligeant ſans affectation,
Et tous ces hameçons où les ames s'accrochent,
Luy gagnent les eſprits de tous ceux qui l'aprochent.
Qu'il oſte comme toy par ſa facilité,
La rigueur & l'enflure a ſon authorité,
N'as-tu pas au credit allié la clemence,
Ciuiliſé le Fiſq & la Sur-intendance?
N'as-tu pas corrigé les aigreurs du deuoir;
Accordé la douceur auecque le pouuoir;
Et parmy les Tributs remettant la Iuſtice,
Fait du treſor public la Grace directrice?
Cette humeur debõnaire eſt l'hameçon des cœurs,
Et le ſigne certain des ſolides grandeurs.
Le genereux Palmier, des bras & du feüillage,
Preſente aux voyageurs ſes fruits & ſon ombrage.
Les plus petits buiſſons ſemblent ſe heriſſer:
Et pour peu qu'on les touche, ils cherchent à bleſſer.
On ne voit ſur la Mer ny gardes, ny barrieres,
Qui defendent l'entrée aux petites riuieres;
Et d'vne face égale elle reçoit les eaux,
Du Tage au grauier d'or, & des pauures ruiſſeaux.
Le Ciel a des clartez ſereines & fertiles;
Ses regards ſont benins & ſes chaleurs vtiles.
Les Hoſtes lumineux de ces Globes ardens,
Sont ſans bile & ſans fiel, ſans ongles & ſans dents.
Le feu ſuperieur ne fait point de fumée,
La Sphere n'eſt iamais de foudres allumée:

La teſte du grand Monde eſt tranquille & ſans bruit;
C'eſt des pieds que nous viēt ce qui grōde &qui nuit.
Le Miniſtre formé ſur ce parfait modele,
A l'adreſſe ajouſtant le courage & le zele;
Dans le corps de l'Eſtat ſans bruit gouuernera,
La Sphere qu'à ſes ſoins le Prince aſſignera:
Et d'vne égalité majeſtueuſe & forte,
Quelque Mōde qu'il meuue,&quelquefaixqu'il porte,
Fuſt-il auſſi chargé qu'on feint que l'eſt Atlas,
Il n'en fera iamais l'empreſſé, ny le las.
La Grandeur eſt modeſte, & ſe meut en ſilence;
La foibleſſe s'agite auecque violence.
Au lieu que les ruiſſeaux ſujets à déborder,
Ne ſçauroient remuer vn caillou ſans gronder;
Ces Fleuues ſouuerains dont les ondes fertiles,
Engraiſſent la campagne, & nourriſſent les Villes,
Marchent ſans faire bruit ſous le poids des vaiſſeaux,
Et roulent grauement la maſſe de leurs eaux.
Et les Anges moteurs de ces Scenes roulantes,
De ces Spheres d'eſprits, & de feux éclatantes,
Conduiſent les ſaiſons, font le jour & la nuit,
Et gouuernent les Cieux auecque moins de bruit,
Qu'vn chetif artiſan n'en fait auec la rouë,
Qui donne la figure à ſes vaſes de bouë.
Pour acheuer, BAILLEVL, le Miniſtre parfait,
Et ſur ta vie encor prendre ce dernier trait:
Il faut que ſon appuy ſoit des graces celeſtes;
Toutes autres faueurs ſans elles ſont funeſtes.
Que Dieu dans ſon Eſprit ſoit au deſſus du Roy:
Que la Morale y ſoit ſubalterne à la Foy.
A ſon dam feroit-il vne folle entrepriſe,
Si pour hauſſer le Louure, il abbatoit l'Egliſe;
S'il vouloit éleuer le Trône ſur l'Autel;
Et ſur l'Eſtat du Ciel mettre vn Eſtat mortel.
Vn Miniſtre Chreſtien doit agir d'autre ſorte,
Que n'agit en Turquie vn Bacha de la Porte.

Il doit auoir appris, que les Sceptres des Roys,
Ne ſont que des éclats ſeparez de la Croix:
Que ces Bandeaux fameux par leur pouuoir ſupréme,
Ne ſont que des filets d'vn plus haut Diadéme:
Que de l'Ombre de Dieu leur Pourpre a ſa clarté:
Que de ſa Face ils ont toute leur majeſté,
Et que ſans employer ny foudres ny tempeſtes,
Sans laſcher de quarreaux ny de feux ſur leurs teſtes,
En ceſſant de leur luire il peut les effacer:
Il peut d'vn ſouffle ſeul leur Fortune caſſer:
Et la precipitant de ſa ſuperbe niche,
En mettre vne en ſa place, & plus grãde & plus riche.
Que le Miniſtre donc, BAILLEVL, ſoit comme toy,
Autant fidele à Dieu, que fidele à ſon Roy.
Qu'au Louure, qu'à l'Egliſe il ſerue de colonne:
Qu'appuy de la Thiare, appuy de la Couronne,
Il garde de meſler dans vne meſme main,
Le Sceptre à l'Encenſoir, le Diuin à l'Humain.
Qu'il ſçache enfin qu'il eſt en vn Païs d'orages:
Qu'aux plus belles ſaiſons il s'y fait des nuages:
Que la greſle & la foudre y frappent chaque jour,
Ou quelque arbre fameux, ou quelque grande tour:
Qu'il voye auec eſprit, tant de hautes Statuës,
Qui ſont en ſon chemin par le vent abbatuës,
Et qui n'ont rien laiſſé de leur vaine grandeur,
Qu'vne celebre poudre, & qu'vn fameux malheur.
Qu'il meſure leur chutte, & liſe dans leur cendre,
Ce qu'il doit éuiter, & ce qu'il peut attendre.
Mais la Vertu, BAILLEVL, te menant par la main,
L'orage déchaiſné t'attaqueroit en vain.
Quoy qu'il faille paſſer, torrent ou precipice,
On verra pour t'aider deſcendre la Iuſtice:
Et d'vn double lien fait d'vn acier fatal,
Ta Fortune attachée apres ſon piedeſtal,
Ne branlera iamais, pour vent ny pour tonnerre,
Des coups qui font tomber les Idoles de terre.

LE PALAIS DE LA FORTVNE,

A MONSEIGNEVR LE PREMIER PRESIDENT.

ENTRETIEN IX.

Il fait la description du Palais de la Fortune, & represente les perils & les trauaux de ses Courtisans, les tromperies & les impostures de ses faueurs, sous diuerses figures de Blanques, de presens, de Loteries, de festins, de jardins, & d'autres semblables images.

MINISTRE souuerain de l'Empire des Loix,
Arbitre des Deuoirs, Dispensateur des droits,
LAMOIGNON, pour le moins tandis que l'interuale,
Qui sur nostre Orison, les Iours aux Nuits égale,
Rappellant au repos l'Année & le Soleil,
Leur laisse plus de temps à donner au Sommeil;
Permettez à vos soins, souffrez à vos pensées,
Du tumulte & du bruit des Cliens harassées,
De sortir de la foule & se rendre au loisir,
Qui leur prepare vn sage & vertueux plaisir.

Homere

Homere, Theocrite, Euripide, Virgile,
Vous attendent en troupe assemblez à Basville.
Vous leur rendrez l'esprit, quand vous les reuerrez:
Ils vous couronneront, vous les éclairerez.
Homere le premier vous offrira son Sage,
Qui des Biens & des Maux vous apprendra l'vsage:
Et vous diuertira de cent éuenemens,
Mieux feints, plus instructifs, que tous ceux des romãs.
Euripide fera sur ses diuerses Scenes,
Marcher auecque train les Passions humaines:
Et Virgile à vos yeux déployra le Destin,
D'Albe Mere de Rome, & du Peuple Latin.
Mais, sur tous, les Bergers fauoris d'Arethuse,
Conduits par Theocrite, inspirez de sa Muse,
Feront pour vous, au son de leurs doux chalumeaux,
Répondre les vallons, & danser les ormeaux.
Ay-je assez de merite, auray-je assez d'audace,
Pour me joindre à ces Grands arriuez du Parnasse?
Et pourray-je, comme eux, à vostre Esprit fournir,
Dequoy le délasser dequoy l'entretenir?
Ie viens tout fraischement d'acheuer vn voyage,
Que i'ay fait sans trauail, comme sans équipage,
Par des chemins couuerts, où les aisles du Temps,
Ne pousserent iamais neiges, gresles, ny vents:
Et les Esprits tout purs, conduits de leur lumiere,
Vont sans suite de corps, & sans train de matiere.
Le voyage m'a plû; ie l'ay fait seurement,
Et passant d'vn climat à l'autre, en vn moment,
I'ay veu des raretez, & trouué des merueilles,
Dans le Monde connu jusqu'icy sans pareilles;
Quoy que l'on ait écrit, quoy que l'on ait chanté,
Du vieux Palais de Circe, autrefois si vanté,
La suite en est étrange, & digne de memoire;
Et ie vay, Lamoignon, vous en faire l'Histoire.
Dans vne Isle branlante, & de sable mouuant,
Qui suit le cours des flots, & roule au gré du vent;

Il se voit vn Palais, sans regle, & sans mesure,
Mais d'vne extrauagante & bizarre structure;
Dont l'ouurage subit, sans le secours de l'Art,
S'éleua de morceaux assemblez au hazard.
On n'y consulta point le Niueau, ny l'Equerre,
Pour aligner le Plan, pour ajuster la pierre:
Et les appartemens en tumulte dressez,
Sur les pieds du Compas, n'y furent point tracez.
La bouë, en tel endroit, étalée en parade,
Y fait vne Corniche, y couronne vne Arcade:
En tel autre le chaume & le plastre meslez,
S'éleuent sur la porte, au Porphyre égalez.
Des bois demy-pourris y regnent sur la face:
D'autres bois vermoulus sur le faiste ont leur place;
Et des Marbres de prix loin des yeux, loin du jour,
Sont laissez sans honneur dans vne Basse-cour.
La plus grande merueille, & la plus étonnante,
Est, que tout l'Edifice a la face changeante;
Et sans autres ressors, que le souffle des vents,
Par des conduits secrets du sable s'éleuans,
Il reçoit tous les jours differentes figures,
Mais toutes sans dessein, sans ordre & sans mesures.
Là, regne la Fortune; elle tient là sa Cour;
Et de tous les Climats, que voit l'Astre du Iour,
Les Humains à la foule à ce Palais accourent,
Au trauers des écueils, & des Mers qui l'entourent.
Tous ont la mesme enuie, & font le mesme effort,
Pour vaincre les perils, & pour gagner le bord:
Mais la fin est diuerse, où l'enuie est commune;
Et les mesmes efforts n'ont pas mesme fortune.
Les vns, apres auoir lutté, ramé long-temps,
Contre les flots émeus, contre les mauuais Vents;
Auant qu'auoir touché, qu'auoir veu le riuage,
Dans le sein de la Mer, acheuent leur voyage.
Les autres dans des barques, par les courans portez,
Ou contre les écueils par les vagues jettez,

Des bancs & des écueils, où leurs mẽbres pourriſſent,
Du ſuccés de leurs vœux, les Paſſans auertiſſent.
Ceux qu'vn vẽt plus heureux cõduit juſques auport,
Pour auoir meilleur temps, n'ontgueres meilleur ſort.
La porte du Palais à peu de gens ouuerte,
Laiſſe les rebutez ſur la plage deſerte;
Où la nuit ſans repos, le jour ſans pauſe errans,
Et de ſoins, de chagrins, d'ennuis ſe déchirans,
Ils maudiſſent les bancs, les écueils, & l'orage,
Qui n'ont pû terminer leurs maux par vn naufrage:
Et pareils à des chiens, qui de longs hurlemens,
Se plaignent de leur faim, à l'air, à l'ombre, aux vents,
Ils rodent à l'entour des fatales murailles;
Et de cris, en rodant, ſe rompent les entrailles.
Là, ie vis des Sçauans, & des Braues connus,
Les vns eſtropiez, les autres demy-nus;
Les vns d'armes chargez, les autres de volumes,
Preſenter au Portier leurs lauriers & leurs plumes:
Mais auec leurs lauriers, & leurs plumes exclus,
Ils frapoient l'air de cris, & de vœux ſuperflus:
Et cependant des Sots, & des Poltrons eſclaues,
Aux yeux de ces Sçauans, au mépris de ces Braues,
Entroient à porte ouuerte, & paſſoient librement,
Iuſques où la Fortune a ſon appartement.
Là meſme des Beautez par les Vertus menées,
Et de mille agrémens par les Graces ornées,
Demeuroient à la porte, & pour elles en vain,
Les Graces de la voix, les Vertus de la main,
Suppliioient le Portier, qui bizarre & ſauuage,
A peine pour les voir détournoit le viſage;
Et laiſſoit le pas libre, à des Spectres coëffez,
Sous leurs habillemens, ſous leur fard étouffez.
Ie vis encore là des Gens d'vne autre ſorte,
Que le Portier farouche éloignoit de la porte.
Ces Gens-là, me dit-on, aimant ſans eſtre aimez,
Eſtoient de leur chagrin, jour & nuit conſumez.

Les plus discrets d'entre eux obstinez au silence,
A leurs ombres à peine en faisoient confidence:
D'autres, moins retenus, aux Vents le commettoient,
Et les Vents plus hardis, aux Echos le portoient.
En vain les vns pensoient charmer de la Guitarre,
Du Portier inhumain, l'humeur fiere & bizarre:
Et les autres en vain luy presentoient des Vers,
De dorures, de fleurs, & de parfums couuers.
Le sçauoir, la valeur, la naissance, la mine,
L'Esprit mesme, qui vient d'vne source diuine,
Sont là des foibles noms, sont des droits impuissans:
L'Introducteur n'agit ny d'ordre ny de sens:
Et tandis qu'vn Heros à sa porte soûpire,
Pour luy faire dépit, il accueille vn Satyre.
Tous ceux que le Hazard, commis à cet employ,
Reçoit sans consulter ny merite, ny loy,
Apres cette faueur de si loin poursuiuie,
N'y sont pas en assiette à faire plus d'enuie.
Il faut que ie découure à la Posterité,
De ce lieu, que l'on croit des Heureux habité,
Les diuers logemens, les differens offices,
Et de ces faux Heureux, les soins & les seruices.
Les Hommes inspirez ont droit d'aller par tout;
Ils courent l'Vniuers, de l'vn à l'autre bout:
Et jusqu'à ce Desert, où la Nuit est immense,
Où l'espace est sans corps, comme sans existence,
Il n'est point de Climat, soit vray, soit fabuleux,
Où ne passe l'Esprit, qui marche deuant eux.
Guidé de cet Esprit, sans craindre le naufrage,
Ie trauersay la Mer, ie gagnay le riuage,
Et vis, sur son credit, le bizarre sejour,
Où la Fortune tient son inconstante Cour.
La porte du Palais me fut à peine ouuerte,
Que la Reyne Fortune à mes yeux découuerte,
Parut sur vn Balcon en saillie auancé;
De là sur vn grand Peuple, à l'entour amassé,

Elle jettoit Mereaux, Bulletins, & Boulettes,
Qu'elle tiroit ſans choix, de deux riches Caſſettes.
Mereaux diuers de coin, comme diuers de prix;
Bulletins vrais & faux, diuerſement écrits;
Boulettes de matiere & de poids differentes,
Et toutes, de meſme or également brillantes.
Mais cet or infidele, & cet éclat trompeur,
En toutes n'eſtoient pas des garans de bonheur:
Et peu de ces Mereaux, buletez de promeſſes,
Portoient des lots d'honneur, ou des lots de richeſſes.
Auſſi les yeux leuez, & les bras étendus,
Chacun ſuiuoit ces dons au hazard épandus,
Les vns couroient deuant, d'autres pouſſoiẽt derriere:
Le tumulte & la preſſe éleuoient la pouſſiere;
Leur foule leur eſtoit vn obſtacle commun,
Ce que cent pourſuiuoient, n'eſtoient pris de pas vn.
Et la Fortune aimoit à voir dans ce deſordre,
Les vns s'égratigner, & les autres ſe mordre.
Elle rioit, de voir, de tant de Concurrens,
Les viſages diuers, les geſtes differens;
Quand les vns abuſez, plaignoient leur auanture,
Et de leurs Bulletins deteſtoient l'impoſture.
Les autres hors d'haleine, & de ſueur moüillez,
Sanglans de coups de dents, & de poudre ſoüillez,
Ne trouuoiẽt en leurs mains, qu'vne trõpeuſe argille,
Déguiſée au dehors d'vn éclat inutile.
D'autres en petit nombre, à leur gré ſatisfaits,
Des lots auantageux, écheus à leurs ſouhaits,
S'épandoient vainement aux yeux de leur Déeſſe,
En battemens de mains, en longs cris d'allegreſſe:
Et pour luy r'engager leurs ſermens & leur foy,
Abjurant tout deuoir, reniant toute loy,
Par vne apoſtaſie infame, & criminelle,
Luy veüoient de n'auoir de culte que pour elle.
Quoy? diſois-je, étonné de voir ſi peu de fruit,
Pourſuiuy de ſi loin auecque tant de bruit;

On s'expoſe aux écueils, on ſe liure aux orages,
On trauerſe des Mers fameuſes en naufrages,
Pour diſputer icy, de l'ongle & de la dent,
Des promeſſes en l'air, des lots jettez au vent?
Que les deſirs ſont faux, les conuoitiſes vaines,
Qui pour ſi peu de gain, nous dõnent tant de peines!
Que leurs fols Pretendans ont l'Eſprit enchanté!
Que du Droit, que du Vray, leur Sens eſt écarté!
Et que de pas perdus, que d'eſperances vuides,
Pour quiconque ſe fie à de ſi fauſſes Guides!
Cependant les Heureux, qui ſur leurs Bulletins,
Croyoient pouuoir pretendre à de meilleurs deſtins,
Auec empreſſement, arriuent à la Salle,
Où la Reyne du Lieu ſes richeſſes étale.
Ie m'y rends auec eux, & demeure ſurpris,
D'y voir les Lots diuers d'artifice & de prix.
Les vns brilloient au loin, d'vne viue lumiere,
Qui ſortoit par éclairs du fond de leur matiere.
Les autres éclatoient de rayons empruntez,
Et d'vn juſte rapport l'vn à l'autre ajouſtez.
Les plus riches treſors, les objets les plus rares,
Des cœurs ambitieux, & des Eſprits auares,
Diademes de Pourpre & de Perles meſlez,
Sceptres de Diamans & de Rubis greſlez,
Et cent autres Atours, tiſſus par la Fortune,
Soit d'étoffe de prix, ſoit d'étoffe commune;
Soit legers ou maſſifs, ſoit obſcurs ou luiſans,
Pour attirer les yeux, ſont là mis ſur les rangs.
Mais que leur mõtre eſt fauſſe! & qu'elle en fait acroire
Soit aux Eſprits piquez du deſir de la Gloire;
Soit à ceux, qui vaincus de plus groſſiers deſirs,
A des biens plus peſans, terminent leurs plaiſirs!
Parmy ces Lots d'argent, de gloire, de puiſſance,
Ie n'en vis point d'Eſprit, de Vertu, de Science:
Point qui donnaſt du Sens, ou qui promiſt du cœur:
Pas-vn qui fuſt Nobleſſe, Eloquence, ou Valeur:

Et là ie reconnus l'erreur de la Commune,
Qui cherche les vrais Biens, où regne la Fortune.
Elle peut éclaircir, elle peut colorer,
Elle peut meſme encore enrichir & dorer;
Mais auec ſa richeſſe, aueque ſa dorure,
La bouë entre ſes mains, ne perd point ſa nature.
Vn brutal, vn vilain, comblez de ſes bien-faits,
Ne changent point d'eſprit ny de corps ſous le Dais.
Vn Nain eſt Nain par tout, quelque rãgqu'õ luy dõne:
Et de quelques brillans qu'éclate vne Couronne,
Vn Negre, par le hale & le temps bazané,
Ne deuient pas plus beau, pour eſtre couronné.
Au deſſus de ces Lots, il ſe voit des Peintures,
Fameuſes d'artifices, & riches de bordures,
Où ſont de la Fortune en grand repreſentez,
Les bizarres amours, & les déloyautez.
Là, ſans conſiderer, ny vertu, ny nobleſſe,
Cette capricieuſe & phantaſque Maiſtreſſe,
Se liure à des Valets, s'abandonne à des Nains,
Qu'elle meſme couronne & pare de ſes main
Les Graces, les Vertus, les Muſes irritées,
A ſemblables amours ne ſont point inuitées:
Et les parts monſtrueux, ou les auortemens,
Sont le fruit naturel de ces embraſſemens.
Dans les autres Tableaux, on voit les Tragedies,
De ſes déloyautez, & de ſes perfidies:
Ses Amans, au gibet à ſes yeux attachez:
Ses Mignons, en morceaux, par les Peuples hachez:
Ses preſens mis au feu, ſes Couronnes foulées,
Et par l'Executeur ſes faueurs violées.
Là ſur les Bulletins, les Lots furent liurez;
Et tous ces faux Heureux de leur ſort enyurez,
De la mine, & des mains, les tours accompagnerent,
Que leurs eſprits fumeux à leurs teſtes donnerent.
Mais tous ces Biens trõpeurs, auſſi faux qu'incertains,
Eſtant ſoucis aux cœurs, eſtant chardons aux mains,

Pas vn d'eux n'en receut, qui de ſon Auarice,
Ou de ſa Vanité, ne portaſt le ſupplice.
I'en vis, qui bien à peine eurent le dos chargé,
De l'Or, que leurs billets leur auoient ajugé,
Qu'vne ſoudaine bile auſſi-toſt répanduë,
Et le long de leurs corps, comme cire étenduë,
Leurs eſprits altera, leurs humeurs corrompit,
Le jaune dans les yeux, & dans l'ame leur mit.
Leurs regards, leurs pẽſers, leurs deſirs s'en teignirent;
Iuſques dãs leur cerueau, leurs ſonges s'en peignirent:
Et ſur l'illuſion de leurs yeux colorez,
Tous les objets pour eux, eſtant d'or, ou dorez,
L'ardeur que leur cauſoit cette fauſſe teinture,
Portoit leur vaine ſoif, ſur toute la Nature.
Ie vis bien dauantage; il vint à chacun d'eux,
Des ongles plus crochus, plus ſanglans, plus hideux,
Que ceux de ces Griffons, qui dans le ſein des Mines,
Se nourriſſent de morts, s'engraiſſent de rapines.
Vn autre, au meſme inſtant qu'il ſe vid couronné,
Du Lot riche & pompeux à ſon front aſſiné,
Le ſentit heriſſé de pointes épineuſes,
Brillantes au dehors, au dedans douloureuſes,
Qui naiſſant tout à coup, luy percerent la peau,
Mirent leurs aiguillons juſques dans ſon cerueau;
Et par là, le repos & le ſens en chaſſerent,
Et l'eſprit de vertige & de trouble y pouſſerent.
Son front ainſi ſanglant, & d'vlceres ouuert,
Fut d'vn eſſain nombreux en vn moment couuert,
D'vn eſſain ramaſſé de mouſches differentes,
Toutes également auides & mordantes:
Quelques-vnes eſtoient de couleur de Soucy,
Les autres paroiſſoient d'vn teint plus obſcurcy;
Et les jaunes faiſoient, non moins que les obſcures,
A oui l'agiteroit, de plus aſpres piqueures.
Là, ie compris le ſens des plaintes de ces Roys,
Qui du joug de leur charge ont décrié le poids:

Ie

Ie compris, que le tour qui leur teſte enuironne,
Part moinsqu'il ne peſe,&moins qu'il n'aiguillonne:
I'appris que les rayons qui ceignent la Grandeur,
Sont des cloux à l'eſprit, ſont des ronces au cœur:
Et qu'il n'eſt point de Ruche en mouſches ſi feconde,
Que le ſont en chagrins les Couronnes du Monde.
Vn autre, pour ſon Lot, eut vn marbre carré,
De Saphirs, de Rubis, d'Opales entouré,
Où la Nature heureuſe à peindre d'auenture,
Auoit d'vn grand Palais ébauché la ſtructure:
Et la main de l'Ouurier, au bonheur du hazard,
Ajouſtant la methode & les regles de l'Art,
Auoit fait vn Tableau, de ſi riche maniere,
Que l'Art n'y laiſſoit point de prix à la matiere.
Là, du fameux Sejan l'hiſtoire ſe voyoit;
Rome, l'auguſte Rome, à ſes pieds ſe ployoit:
Senateurs & Conſuls, auparauant ſi braues,
Deuenus ſes flateurs, deuenus ſes Eſclaues,
De l'épaule, à l'enuy, vers le Ciel le hauſſoient,
Tandis qu'à deux genoux les Peuples l'encenſoient.
Tibere le premier preſidoit à la feſte,
Et luy-meſme s'oſtant le Bandeau de la teſte,
Sembloit auecque luy, le vouloir partager,
Et du faix de l'Eſtat ſur luy ſe décharger.
Le Tibre, l'Ocean, la Ville dominante,
Et du Monde Romain, la Fortune Intendante,
D'vn geſte de reſpect, venoient luy preſenter,
Le timon general, qu'il ſembloit accepter:
Et cent bras occupez à tailler ſon Idole,
Déja luy deſtinoient ſa place au Capitole.
Riche & belle apparence, à qui ne s'arreſtoit,
Qu'à ce que le deuant du Tableau preſentoit!
Mais apparence triſte, & de mauuaiſe augure,
A qui, par le lointain, regardoit la peinture!
Là, tout à coup Sejan ſe voyoit renuerſé,
Et de l'énorme poids de ſa maſſe froiſſé.

La Fortune en paſſant l'entraiſnoit de ſa Rouë;
Et laiſſoit, de ſon corps, les pieces dans la bouë.
La populace émeuë, à ſa chûte accouroit;
Et ſes membres épars, de fureur déchiroit.
Les vns la corde au col, promenoient ſes Statuës,
Des Temples, des Palais, des Places abbatuës;
Les autres, dans le feu, les jettoient par morceaux:
Mille Sejans de bronze en couloient à ruiſſeaux;
Et cet Emulateur de la Grandeur diuine,
A la fin deuenoit vn meuble de Cuiſine.
Deux ſemblables Tableaux hardiment deſſinez,
Furent ſur leurs billets, à deux autres donnez:
Dans l'vn, ſur le deuant, ſe voyoit Beliſſaire,
Rouge du ſang des Gots, qu'il venoit de défaire.
Auec leurs Eſcadrons à ſes pieds terraſſez,
Leurs Etendars eſtoient l'vn ſur l'autre entaſſez:
Icy, le ſang couloit; là, montoient les fumées,
Qu'on euſt dit, qui reſtoient de l'ardeur des Armées.
Le Vainqueur paroiſſoit aſſis ſur vn Eſcu,
Oſté dans le combat, au General vaincu:
Deux Aigles l'accrochoient du bec & de la ſerre,
Et prenant leur eſſor, l'éleuoient de la terre,
Tandis que la Victoire au deſſus voltigeoit,
Et d'vn feüillage vert le Guerrier ombrageoit.
Mais, que dans ce Tableau, le braue Beliſſaire,
Eſtoit ſur le derriere à luy-meſme contraire!
Là, pauure & mendiant, ſans retraite & ſans pain,
A l'aumoſne il tendoit cette terrible main,
Sous laquelle il tomba tant de ſuperbes teſtes;
Par laquelle il ſe fit tant d'illuſtres conqueſtes:
Cette main, qui le vol des Aigles gouuernoit;
Qui leur donnoit l'eſſor, & qui les retenoit;
Qui tant de fois jadis, les auoit engraiſſées,
Du ſang des Roys défaits, & des Villes forcées.
Les Peuples étonnez de le voir abbatu,
Accuſoient la Fortune, & blâmoient la Vertu:

L'vne tournant le dos, d'vne mine insolente,
Paroissoit se railler, de ce trait de changeante:
Et l'autre, d'vn visage aussi triste que fier,
Sembloit leuer les mains, pour s'en justifier.
Le troisiéme Tableau montroit en basse-taille,
Sur vne lame d'or, vn reste de bataille.
Là, sur vn tas sanglant de differens harnois,
Sur les corps de cent Chefs, joints à ceux de cét Rois,
Bajazet couronné des mains de la Victoire,
Eclatoit d'vne affreuse & formidable gloire.
Les Trônes abbatus, & les Sceptres cassez,
Se voyoient à ses pieds, l'vn sur l'autre entassez.
La Grece assujettie, & de chaisnes chargée,
La Thrace gemissante, & sous le joug rangée,
Luy montroient en pleurant dans des Pots ciselez,
Les cendres qui restoient de leurs Païs brulez:
Et de peur de se voir au mesme sort reduite,
L'Egypte, deuant luy, sembloit prendre la fuite.
Le lointain du Tableau, bien diuers du deuant,
Faisoit voir par l'effort d'vn soudain coup de Vent,
Ce Conquerant décheu du faiste de la Gloire,
Où l'auoit par degrez éleué la Victoire.
Là, pris, chargé de fers, mis en cage, & traisné
Apres son Ennemy, comme vn Dogue enchaisné,
Il sembloit le front bas, le sang sur le visage,
Et la teste cassée aux barreaux de sa Cage,
Dépiter Tamberlan, la Fortune, & le Sort,
D'empescher qu'il sortist de leurs mains, par la mort.
De la Sale, où ie vis tenir la Loterie,
Ie passay de plein pied, dans vne Galerie,
Où d'vn riche Festin l'appareil étalé,
En apparence, au moins, pouuoit estre égalé,
A la pompe de ceux que les Princes du Monde,
Composent du butin de la terre & de l'onde.
Mais tout cet appareil si beau, si precieux,
Estoit moins pour le goust, qu'il n'estoit pour les yeux:

Et reſerué deux Plats de Nulles parfumées,
Qui paiſſoient le cerueau d'agreables fumées;
Deux de Creſme foüetée, & quatre de Soucis
Colorez de faux or, de faux miel adoucis;
Tout le reſte n'eſtant qu'ingenieuſes feintes,
Soit de fruits contrefaits, ſoit de viandes peintes,
Ie reconnus aſſez qu'en vn Feſtin ſi vain,
Tout abuſoit l'Eſprit, rien n'appaiſoit la faim.
Mais rien ne me ſurprit, comme fit vn Seruice,
De Maſſepains formez d'vn exquis artifice.
Quelques-vns paroiſſoient en Palais éleuez,
Tous les Secrets de l'Art s'y voyoient obſeruez:
Pilaſtres, Chapiteaux, Colonnes, & Corniches,
S'y montroient en petit auſſi juſtes, que riches.
Quelques autres eſtoient en Trônes façonnez;
En Sceptres, en Colliers, d'autres eſtoient tournez:
Et d'autres arrondis en Couronnes Royales,
Brilloient de Diamans, de Rubis, & d'Opales.
Mais tout cela n'eſtant qu'vn Sucre delié,
Et de minces glaçons ſubtilement lié,
Pour peu qu'on y touchaſt, Corniches & Colonnes,
Palais & Tribunaux, Thiares & Couronnes,
S'en allant par éclats au moindre mouuement,
Se déroboient aux yeux comme à l'attouchement.
Les Vins que l'on ſert là, fumeux, ſoulfrez, cauſtiques,
Ne font, plus on en boit, que des Foux Hydropiques.
De ces Foux alterez, les vns enflez & vains,
Comme ſi l'Arc-en-Ciel eſtoit entre leurs mains,
S'érigent en Seigneurs de la Terre, & de l'Onde,
Et traittent de Vaſſaux tout le reſte du Monde.
Les autres enyurez, perdant le ſouuenir,
Du fumier, d'où n'aguere on les a veus venir,
Sur les vapeurs du vin qui trouble leur memoire,
Et qui leur fait trouuer des Ayeux dans l'Hiſtoire,
Y prennent à credit des titres & des noms,
Se forgent ſur le vieil, de nouueaux Eſcuſons:

Et pour accompagner leurs vaines Armoiries,
Mettent des Prez, des Bois, des Ponts en Seigneuries.
De là, ie fus conduit dans vn Salon voûté,
Et de force rocaille au hazard encroufté:
Du bas iuſques au faiſte, vne Rouë exhauſſée,
Sur vn double piuot s'y voyoit balancée:
Ie ne ſçay quoy de beau, de lumineux, de grand,
Paroiſſoit au deſſus, comme en vn Cercle ardent.
Ie vis tout le dehors de cette Rouë enorme,
Armé de cloux diuers de métal, & de forme.
I'en vis de plomb, d'acier, de fer, de ce metal
Dont l'éclat aux Eſprits, comme aux yeux eſt fatal.
Mais or, acier, & fer, piquoient d'égale force,
Tous les vains Pretendans, qui ſeduits par l'amorce,
De ce ie ne ſçay quoy, qui ſous la Voûte luit,
Faiſoient, pour y monter, grande preſſe, & grãd bruit.
Ils pouſſoient à la foule, autour de la Machine;
Leur folle ambition s'expliquoit par leur mine:
Les bras hauts & bandez, le corps droit & tendu,
Et ſur les pieds leuez à demy ſuſpendu,
Chacun d'eux employoit la force & la ſoupleſſe,
Pour grimper ſur la Rouë, & monter de viſteſſe,
Tandis que ſon repos leur ſouffroit d'eſperer,
D'en atteindre la cime, & de s'en emparer.
Les vns faute d'adreſſe, ou de perſeuerance,
Auſſi-toſt laſchant priſe, & perdant l'eſperance,
Abandonnoient la place à ceux qui les ſuiuoient,
Et le long de la Rouë en grimpant s'éleuoient.
Ie leur voyois à tous les jambes vlcerées,
Les bras enſanglantez, & les mains déchirées.
Par tout ie leur voyois les piqueures des cloux;
Et les plus precieux n'eſtoient pas les plus doux.
Mais tous, ſoit dans les yeux, ſoit dans l'air du viſage,
Tantoſt mõtroient leur crainte, & tãtoſt leur courage,
Selon qu'entre leurs bras la Machine tournoit,
Ou que ſa fermeté leurs efforts ſouſtenoit.

Plus auec ces efforts, ils s'approchoient du faiſte,
Et plus l'exhauſſement leur ébranloit la teſte:
Et ſemblables à ceux, qui du vin étourdis,
Ont l'eſprit en deſordre, & les ſens interdits,
Ils ſuiuoient au dehors, par de bizarres geſtes,
De leurs cerueaux mal ſains les vapeurs indigeſtes.
Quand tout à coup la Rouë aueque bruit tourna,
Et les plus éleuez à terre ramena.
Le tour fut ſi ſubit, & de telle viſteſſe,
Qu'il ſurmonta leur force, & trompa leur adreſſe.
Ceux qui laſcherent priſe, au loin furent jettez;
Les autres plus tenans, de la Rouë emportez,
De leur ſang, & la Rouë, & le paué tremperent,
Et leurs corps écraſez en exemple laiſſerent,
A tous les Pretendans, qui malades comme eux,
Des Simptomes que donne vn cœur ambitieux,
Expoſent leur ſalut, au branle d'vne Rouë,
Que le Hazard gouuerne, & dont le Sort ſe jouë.

De là, portant les yeux, par vn Balcon ouuert,
Au dehors baluſtré d'vn Iaſpe noir & vert;
Ie découure vn Iardin ſans ordre & ſans figure,
Où le Hazard fait plus, que ne fait la Nature.
Des Arbres qu'on y voit ou venus, ou plantez,
Si les vns ſont tardifs, les autres ſont haſtez:
Les vns chargez de fruit, & parez de feüillage,
Etendent à l'entour vn agreable ombrage:
Du faiſte juſqu'au pied les autres écorchez,
En vain leuent au Ciel, leurs bras nus & ſechez.
Mais & les mieux en fruit, & les mieux en verdure,
N ont ny durable bien, ny durable parure:
Et pour les dépoüiller, il ne leur faut ſouuent, [vent.
Quelque éleuez qu'ils ſoient, qu'vn coup de mauuais

I'en vis, qui grands jadis, alors couchez à terre,
De leurs troncs noirs encore, & brûlez du Tonnerre,
Apprenoient aux Paſſans, qu'il regne dans les Cieux,
Vn Eſprit, qui par tout, bat les Ambitieux.

Et comme i'admirois, qu'vne flâme legere,
Qui ne fait qu'ouurir l'air d'vne aisle passagere,
Eust assez de vertu, pour détruire des Corps
Fournis de bras si longs, munis de pieds si forts;
Vn soudain tourbillon descendu d'vn nuage,
Sur vn Pin, qui sembloit vouloir brauer l'orage,
L'enleue en ma presence; & poussant auec bruit,
L'écorce & les rameaux, les feüilles & le fruit,
Luy fait en l'abbatant, malgré sa lourde masse,
Perdre jusqu'à son ombre, & jusques à sa place.
Là, rien ne me donna plus grand étonnement,
Que certains Champignons, qui faits en vn moment,
Nez dans l'obscurité, formez de pourriture,
Et venus d'vne source aussi basse qu'impure,
Montant à la hauteur des Arbres les plus forts,
En Voûte par dedans, en Dôme par dehors,
A des Moles pareils, de leur enflure vaine,
Epuisent l'air au loin, & dessechent la plaine.
Mais ces fruits mõstrueux, bientost détruits desvents,
Foulez des Animaux, ne durent pas long-temps:
Vne nuit les éleue, vne nuit les dissipe,
Et les fait retourner à leur sale principe.
Apres on me montra l'Attelier où se font
Les Dieux, que la Fortune, ou taille, ou moule, ou fond.
Là, sans ordre ie vis de cette grande Ouuriere,
Les ouurages diuers de forme & de matiere,
Les vns déja parfaits, les autres ébauchez,
Les vns hauts sur la base, & les autres couchez.
I'y remarquay peu d'or, & beaucoup de dorure;
Peu de iuste merite, & beaucoup d'imposture.
Des Colosses de plastre, au dehors éclatans,
Mais sans cerueau, sans cœur, & sans nerfs au dedans,
Quoy que de basse étoffe, & de façon grossiere,
D'vn air hagard pourtant, & d'vne mine altiere,
Semblent là s'apprester de la teste & des mains,
A receuoir le culte, & l'encens des Humains.

D'autres taillez de bois, d'autres moulez d'argile,
Et d'autres de matiere ou plus riche, ou plus vile,
Mais tous dorez ou peints, tous vuides ou bourrez,
Soit de linges pourris, soit de draps déchirez,
Attendent là le temps d'eſtre mis en parade,
L'vn au bout d'vn Salon, l'autre ſur vne Eſtrade;
Celuy-cy ſur l'Autel, celuy-là ſous le Dais;
Et chacun de tenir ſon rang dans le Palais.
En tout cet Attelier, ie ne vis point d'Ouurages,
Capables de ſouffrir le Temps, & ſes outrages.
Les plus fermes n'eſtoient que plaſtre coloré,
Que terre ciſelée, ou que bois figuré.
Marbre, Iaſpe, Porphyre, & ſemblables matieres,
Que le Soleil durcit dans le ſein des Carrieres,
Rebelles à l'Ouurier, dures aux inſtrumens,
Veulent vn long trauail, demandent vn long-temps:
Et la Fortune pronte, étourdie, & volage,
Peut à peine deux fois toucher vn meſme ouurage.
Il faut que ſon ſujet, dés la premiere main,
S'ajuſte à ſon caprice, & ſuiue ſon deſſein.
Auſſi, tout ce qui part de cette prontitude,
Eſt ſans ſolidité, comme il eſt ſans étude:
Et tout ce qu'elle ébauche en courant, & d'vn trait,
Le Temps courant comme elle, à ſes yeux le défait.
Mais bien loin de porter, pour ſauuer ſes Ouurages,
La main deuant le Temps, & deuant les orages;
Ne la voyons-nous pas elle-meſme ſouuent,
Sans attendre l'effort ny du Temps, ny du Vent.
Quelquefois par dégouſt, quelquefois par caprice,
D'autrefois par dépit, ou par pure malice,
Abbatre ſes Geans, ſes Coloſſes moulez,
Auecque Piedeſtaux, & Cubes éboulez?
Et ſans conſiderer ny couleur, ny dorure,
Sans auoir de reſpect, pour titre, ou pour figure,
Rompre, caſſer, briſer, & reduire en plaſtras,
Des Dieux de ſa façon, teſtes, jambes, & bras?

Ie vis, non loin de là, de ſemblables rauages,
De ſes plus renommez, de ſes plus beaux Ouurages.
De grands Corps autrefois des Peuples adorez,
D'offrandes & d'encens autrefois honorez,
S'y voyoient en morceaux étendus ſur la terre,
Comme l'on voit, apres la chûte du tonnerre,
Des Cheſnes abbatus, & des Pins renuerſez;
Les troncs & les rameaux, en éclats diſperſez.
Ie paſſay, pour ſortir, à trauers ces ruines,
De Colloſſes, d'Autels, de faux Dieux, de Machines;
Et par tout où j'allois, mes pieds à chaque pas,
Heurtoient de quelque Idole, ou la teſte, ou le bras.
Enfin ſortant de là, par vne fauſſe yſſuë,
Qui des plus éclairez à peine eſt apperceuë;
I'entray dans vn Deſert, où d'vne & d'autre part,
Des Rochers eſcarpez effroyoient le regard.
C'eſt à cette tragique & pitoyable Scene,
Qu'aboutiſſent les Ieux de la Fortune humaine.
Là, de ſes vains Amans, ſi cheris autrefois,
Les vns eſtoient cloüez à de funeſtes bois:
Les autres pourriſſoient ſur des roches affreuſes,
De leur ſang, de leurs os, de leur cendre boüeuſes;
Et d'autres ſe voyoient d'enhaut precipitez,
Et moulus des cailloux, qu'on leur auoit jettez.
I'en vis, qui depuis peu chaſſez par la Fortune,
Errant de jour au hale, & de nuit à la Lune,
Déchirez, demy-nus, affamez, languiſſans,
Le deſeſpoir au cœur, le trouble dans le ſens,
Cherchoient ſur les Torrens, & ſur les precipices,
Le chemin qui conduit à la fin des ſupplices:
Et faiſoient retentir de pitoyables tons,
Le ventre des rochers, & le ſein des Vallons.
Ie plaignis leur malheur, je regrettay la peine,
Qui ſuit les Pretendans de la Grandeur Humaine:
Et reuins confirmé dans le juſte mépris,
De tout ce que le Monde a mis à ſi haut prix.

Mais, Sage LAMOIGNON, ſans tableau, ſans figure,
Vous en auez toûjours reconnu l'impoſture.
Ce qu'en tout autre fait l'étude auec le temps,
L'Eſprit l'a fait en vous, aueque le bon Sens.
Et ſans la dureté de ces fieres Maximes,
Dont l'Ecole Stoïque arme ſes Magananimes;
Sans les preſeruatifs de ces Dogmes hautains,
Dont ſes Sages ſe font plus farouches que ſains;
Vous auez tenu bon, contre l'erreur commune,
Qui ſouſmet & Petits & Grands à la Fortune.
L'Encenſoir à la main, on ne vous vid jamais,
Incliné deuant elle attendre ſes bienfaits.
Ce que vous en auez, eſt moins de ſa largeſſe,
Qu'il n'eſt de la Vertu, qui de force ou d'adreſſe,
Sur cent droits alleguez, l'a portée à donner,
Toute injuſte qu'elle eſt, dequoy vous couronner.

Auſſi voſtre Grandeur que le merite a faite,
Ne peut eſtre au reproche, au murmure ſujette;
Comme ſont ces Grandeurs, que moule le Hazard,
Où le Droit, le Deuoir, le Choix n'ont point de part.
Elle eſt entiere & juſte, ordonnée & legale,
D'vne matiere pure, & de meſure égale;
Et faite ſur vn Plan des Sages approuué;
Et ſelon leurs ſouhaits, par le Prince éleué.

Tout le Public en joye accompagna l'Ouurage,
D'vn battement de mains, & d'vn commun ſuffrage.
Et la Fortune aueugle, au bruit de tant de voix,
Dont les Peuples rauis felicitoient les Loix,
Apprit auec regret, que ſans auoir pris d'elle,
Ny de Materiaux, ny meſme de Modele,
La Vertu toute ſeule, euſt apres ſes Patrons,
Deſſiné ce Chef d'œuure, & l'euſt fait de ſon fonds.

Que c'eſt vne loüange à peu de Grands commune,
D'eſtre Grand, ſans deuoir ſa taille à la Fortune!
De n'eſtre pas l'Ouurage, & l'effort du Hazard;
Mais l'effet de l'Eſprit, du Merite, & de l'Art!

De n'eſtre pas vn Nain, ſur vne haute Baſe,
Qui d'vne part accable, & qui de l'autre écraſe!
Vn Nain qui ne ſe void, que par le fond d'autruy,
Et n'a rien d'éleué, que ce qui n'eſt pas luy:
Mais d'eſtre haut ſans Baſe. éleué ſans Colonne,
Et de ſoy-meſme auoir Mortier, Pourpre & Courõne;
Iouïſſez-en long-temps, Illuſtre LAMOIGNON,
Faites regner au loin, vos Vertus, voſtre Nom;
Et qu'apres vous encor, leur Image immortelle,
Soit des grands Magiſtrats la Regle & le Modele.

DE LA VIE CHAMPESTRE.

A MONSEIGNEVR

LE DVC D'ESTRE'E, Mareſchal de France.

ENTRETIEN X.

Il repreſente le repos & les plaiſirs dont on joüit à la Campagne : Il en décrit les beautez & les richeſſes, les occupations & les diuertiſſemens : Il adjouſte aux deſcriptions, de nouuelles Fables ſur l'origine des Fruits & des Plantes ; & accompagne le tout de reflexions morales.

HEVREVX trois fois celuy, ſage & braue D'ESTREE,
Qui rangé ſous les Loix de l'innocente Aſtrée,
Loin des troubles du Monde, & du tracas des Cours,
A ſa mode & ſans bruit, chez ſoy roule ſes jours!
Purgé des vains abus de la folle Commune,
Il ne preſente point d'encens à la Fortune;
Soit à celle qui tient le vague frein des eaux,
Et de ſon ſouffle fait le deſtin des vaiſſeaux:
Soit à celle qui regne où la Mort & la Guerre,
Fauchent à bras ſanglans les Peuples de la Terre:

Soit à celle qui taille & moule de ſes mains,
Les Dieux d'or & d'argent adorez des Humains.
Auſſi ne craint-il point, que le cours de ſa Roüe,
Le renuerſant à terre, & le chargeant de boüe,
Il prepare à ſa honte, aux Petits, comme aux Grands,
Vn bizarre ſujet de rire à ſes dépans.
Ses deſſeins renfermez dans les juſtes limites,
Qu'aux deſirs naturels le deuoir a preſcrites,
Ne ſont point emportez par les illuſions,
Que ſuiuent au hazard les folles Paſſions:
Folles qui ſans auoir de Phare ny de Guide,
Courant apres le plein, ſe perdent dans le vuide.
Ces Fleuues, où l'on void parmy l'argent des flots,
Le grauier jauniſſant de l'éclat des lingots;
Et ces Monts ſi vantez, où l'auide Auarice,
Cherche ſon Paradis, & trouue ſon ſupplice,
Ne ſont pas de ſa Carte, & ſont encore moins
De ſes pretentions, qui ne vont qu'aux beſoins.
Auſſi iamais ſon Cœur en ſemblables voyages,
Ne rencontra d'écueils, ny ne ſouffrit d'orages;
Et iamais ſon eſpoir, non plus que ſon Eſprit,
Cinglant vers le Perou, de naufrage ne fit.
Il croit, dans la Maiſon que luy laiſſa ſon Pere,
Poſſeder en petit, l'vn & l'autre Hemiſphere.
Sans ſe commettre aux Vents, ſans errer ſur leur foy,
Il trouue les treſors des deux Indes chez ſoy.
Tout ce qu'on void de beau, de grãd, de magnifique,
Qui du Char du Soleil, tombe ſur l'Amerique;
Rubis & Diamans, Opales & Saphirs,
Inutiles appas des friuoles deſirs,
N'ont rien de comparable aux viues pierreries,
Qui parent ſes jardins, & couurent ſes prairies.
La le riche Oranger tout d'vn temps luy produit,
Des Perles en ſes Fleurs, & de l'Or en ſon Fruit;
Mais de l'Or embaumé, des Perles parfumées,
Et d'vn eſprit ambré, juſqu'au cœur animées.

Là meſme, la Grenade au front peint & doré,
Et d'vn cercle Royal ſuperbement paré,
Naiſt du feu de ſa fleur, qui dans ſa teſte paſſe,
Et comme par boutons en Rubis s'y ramaſſe,
En humides Rubis, dont l'aimable fraiſcheur
Deſaltere la bouche, & réjoüit le cœur.
Tantoſt il aime à voir la pourpre de la Roſe,
Sous le jour renaiſſant, pompeuſement écloſe,
Diſputer de la force, & de l'éclat du teint,
Auecque le rayon du Soleil qui la peint.
Et tantoſt ſon plaiſir eſt de voir la nuance,
Que cent diuerſes Fleurs font de leur alliance,
Sur le viuant émail d'vne Planche à fond vert,
Où chacune à l'enuy ſe produit & ſe perd.
Etendu quelquefois à l'ombre d'vne treille,
Où le ſilence dort, où le Zephire veille,
Il aime à comparer le murmure des eaux,
Au concert inégal d'vne troupe d'Oyſeaux.
Pres de là cependant, quelque innocent Tityre,
Par la voix des roſeaux que ſon haleine inſpire,
D'Amarille ſe plaint, qui rit en l'écoutant,
Et laiſſe à decider leurs querelles au Vent:
Le Vent plus humain qu'elle, à ſa plainte s'arreſte,
Son troupeau pour l'oüir ſemble leuer la teſte:
Et le tronc des Peupliers, quand ſa voix ſe tairoit,
Confident de ſa peine, en chifre en parleroit.
Repoſant d'autrefois au bord d'vne Riuiere,
Qui ſe fait de ſon lit vne longue carriere,
Et ſert comme d'vn Bain, où le Soleil de jour,
Où la Lune de nuit, ſe baignent tour à tour,
Il aime à voir nager, les coulantes images,
Des arbres, des troupeaux, des oyſeaux, des nuages,
Il ſe plaiſt à conter du regard en reſvant,
Les cercles & les plis, qui ſe font ſous le vent:
Et voyant comme l'eau roule ſans retenuë,
Vers l'immenſe Baſſin d'où ſa ſource eſt venuë;

Que, ny l'abry des Bois, ny le vert de ſes bords,
Ny des guerets voiſins les jauniſſans treſors,
Ny meſme les Palais qui couronnent ſa riue,
Ne peuuent vn moment la retenir captiue;
Qu'elle coule toûjours, & va ſans s'arreſter,
Tant que ſon poids la peut par ſa pante porter.
Ainſi, dit-il, nos jours, ainſi nos ans s'écoulent;
Et la Mort eſt le terme, où leurs cercles nous roulent.
Tous les temps, tous les lieux, menent à cette fin:
Comme on y va le ſoir, on y va le matin:
Les Monts les plus hautains, les plus baſſes vallées,
Vers ce giſte fatal, ont d'égales allées.
On paſſe ſous le chaume, on paſſe ſous le Dais:
On meurt à l'Hoſpital, on meurt dans le Palais.
Il n'eſt point de Grandeur, de Beauté, de Richeſſe,
Qui puiſſe de nos jours arreſter la viteſſe:
Et quoy que les chemins en ſoient fort differents,
Les Petits n'y vont pas plus viſte que les Grands.
Mais les eaux arriuant à la fin de la courſe,
Où leur poids naturel les porte dés leur ſource,
Inſenſibles au trouble, inſenſibles au vent,
N'en ſçauroient receuoir de mauuais traitement.
Elles ne ſouffrent rien, ny pour eſtre aualées
Des monſtrueux troupeaux des Campagnes ſalées;
Ny pour aller ſe rompre aux cornes des Rochers,
Que l'Element trompeur cache auxyeux des Nochers.
Il n'en eſt pas ainſi du cours de noſtre vie:
Bonne ou mauuaiſe, elle eſt à ſon terme ſuiuie,
Ou de biens ou de maux, comme il eſt arreſté,
Par l'arreſt déciſif de noſtre Eternité,
Mortelle pour les vns, pour les autres vitale,
Et pour tous, ſans meſure, & d'étenduë égale.
Il n'eſt point d'Eſtat neutre, entre ces deux Eſtats,
Il faut tenir le haut, ou ſe reſoudre au bas:
Il faut regner au Ciel, ou bruler dans l'Abiſme,
Des feux que la Iuſtice a preparez au crime.

Et puis, voyant nager sur la face des eaux,
Les images du Ciel, des arbres, des oyseaux;
Il est ainsi, dit-il, des plaisirs de ce Monde,
Ce ne sont que portraits representez sur l'onde:
Tout en est inconstant, tout en est imposteur;
Tout n'est que faux-semblant, & que trompeuse fleur:
Le fond en est liquide, & l'image changeante,
Elle coule & se perd dés qu'elle se presente:
Sans que le vent la trouble, & qu'il souffle dessus,
Elle passe auec l'onde, & ne retourne plus.
Et les Hommes trompez de ces ombres mobiles,
De ces charmes tissus d'images volatiles,
Délaissant le vray Bien, le vray Beau, le vray Grand,
Abandonnent leurs cœurs & leurs esprits au vent:
Et comme Papillons errans à l'auenture,
Courent a la couleur, se paissent de figure.
Le Tuorbe à la main, sous vn Chesne par fois,
Il défie à chanter tous les Chantres des Bois.
Les jeunes Rossignols à l'enuy luy répondent:
D'vn ton plus enroüé, leurs Maistres les secondent:
Les Echos d'alentour accourent au concert;
L'vne vient jusqu'à luy, l'autre en chemin se perd;
Les plus fortes au loin reportent l'harmonie,
Déja déconcertée, & demy desvnie:
Elle entre dans les troncs que les ans ont vsez,
Dans le sein des rochers que le Temps a creusez:
Elle inspire aux Tillots vn sentiment de feste:
Ils semblent en danser des bras & de la teste.
Et s'il est comme on dit, des Nimphes dans les Bois,
De leurs Salons roufus, s'amassant à sa voix,
Sans se montrer à luy, les vnes l'enuironnent,
D'inuisibles festons les autres le couronnent:
D'autres suiuent ses airs, d'vn doux & bas accent,
Que leurs bouches à peine osent commettre au vent:
Il les sent bien pourtant, soit à leur fraische haleine,
Où le muguet se mesle auec la marjolaine;

Soit

Soit au feu de leurs yeux, qui brillent au trauers
De leurs voiles feüillus, & de leurs masques verts;
Soit à leur mouuement, ou mesmes à leur rire,
Dont l'éclat est pareil à celuy du Zephire,
Quand le mignard s'ébat à secoüer les pleurs,
Que l'Aube à son réueil a versez sur les fleurs.
Mais lors que de ses Bois à ses Estangs il passe,
Que ses yeux satisfaits en mesurent l'espace,
Alors il aime à voir, d'vne part, les Poissons
Asseurez du Pescheur, & de ses hameçons,
Accourir à son ombre, & pour luy faire feste,
A l'enuy, hors de l'eau, vers luy leuer la teste;
Et montrer à l'enuy l'or, l'azur, & l'argent,
Dont leurs dos écaillez éclatent en nageant.
Il se plaist d autre part, à voir dans les jonchées,
Loin des traits du Chasseur, les Sarcelles nichées,
Sans bruit faire la ronde autour des longs roseaux
Qui pour leur seureté naissent du sein des eaux.
Il se plaist à les voir, pour leurs petits craintiues,
Trembler à tous les bruits qui leur viennent des riues
Et demander de l'œil à l'air, au jour, aux vents,
Par où, sur eux pourroient descendre les Milans.
Les joncs & les roseaux. semblent pour les deffendre,
Cõme vn Corps de Piquiers, le bois haut les attendre:
Et l'eau qui semble aller s'en informer au bord,
Reuient à menus plis en faire son rapport.
Là mesme, il aime à voir les Cignes qui s'ébatent:
Les neiges de leur plume au loin sur l'onde éclatent:
Les plus frais des Zephirs, les plus doux des Amours,
Leur sautent sur le dos, & gouuernent leur cours.
Les Zephirs de la main & du soufle les guident;
Les Amours mieux instruits de leurs bãdeux les bridẽt.
A ce plaisant manege, on void les blancs Oyseaux
Faire cent tours diuers dans la lice des eaux:
Tantost dresser le cou, tantost ouurir les aisles,
Comme s'ils preparoiẽt quelques chãsons nouuelles.

Mais leur gosier les trompe, & leur confuse voix,
N'a plus ces doux accens, qu'elle auoit autrefois.
Quand sur les bors fleuris du tortueux Meandre,
Les troupeaux assemblez venoient pour les entendre;
Les Peupliers d'alentour dansoient à leurs chansons;
Et leur douce harmonie enchantoit les Poissons.
Encore semblent-ils d'vne gorge enroüée,
Regreter leur musique autrefois tant loüée,
Et se plaindre, en voyant leur image dans l'eau,
De n'auoir maintenant de Cignes que la peau.
D'autrefois, quand le frais à la chasse l'appelle,
Sur les premiers rayons de l'Aurore nouuelle;
Il marche au son du Cor, suiuy de trente Chiens,
Qui d'vne viue ardeur secoüant leurs liens,
Du regard, des naseaux, de la voix, de l'haleine,
Ont auant le signal couru toute la plaine.
L'effroy s'étend au loin porté sur tant de voix;
L'Echo les multiplie en tous les Forts du Bois;
Et non moins les Sangliers, que les Biches, s'étõnent,
Du tumulte & du bruit, dont leurs giftes resonnent.
Cette guerre pourtant sans cruauté se fait,
Le sang qui s'y répand ne laisse aucun regret,
Les meurtres innocens n'y font point de Veufvage,
Sans colere on y peut éprouuer son courage;
Et soit Sangliers ou Cerfs, des Morts, auec honneur
Le butin se partage au signal du Veneur.
Mais aussi-tost qu'il voit que l'Autonne s'appreste;
Que déja le raisin luy couronne la teste;
Que du soin des moissons le Soleil déchargé,
Pour colorer les fruits, a de rayons changé;
Son plaisir est de voir la viue mouscheture,
Que la jaune Renette ajouste à sa dorure:
De voir la Bergamote aux bras de l'Espalier,
Qui semblent pour l'offrir vouloir se delier;
De voir sur le Meurier, comme vn feu vegetable,
La Meure qui toûjours changeante & variable,

Paroiſt ſelon les traits du rayon qui la peint,
Tantoſt charbon ardent, tantoſt charbon éteint.
De là, ſe promenant, pres d'vn Mur de verdure,
Dont cent fruits differens releuent la peinture,
Il taſte de la main, & marque du regard,
Ce qui doit toſt meurir, ce qui doit meurir tard:
Et comme auec amour il cultiue la plante,
Qui répond à ſes ſoins, & comble ſon attente;
Auſſi, ſeuere au bois qui manque à ſon deuoir,
Et d'vne fauſſe montre a trompé ſon eſpoir,
Il le fait auec honte arracher de ſa place,
Et la remplit d'vn plant, de plus heureuſe race.
Plus bas, où ces Iardins s'étendent en valons,
Il viſite auec ſoin les couches des Melons.
Il en void de petits ſous des voûtes de verre,
Repoſer mollement ſur le ſein de la Terre:
Il en voit de plus grands, qui n'ont le corps couuert,
Que de l'abry rampant de leur feüillage vert.
D'vn rayon nourricier le Soleil les cultiue,
Et pour en corriger la chaleur exceſſiue,
Le plus frais des Zephirs, & le mieux parfumé,
A l'heure que le jour eſt le plus allumé.
Voltigeant autour d'eux, de ſon aiſle les touche,
Et leur laiſſe l'odeur qui luy reſte à la bouche,
Soit des baiſers de Flore, ou de ceux qu'il a pris,
Des levres de la Roſe, & de celles du Lys.
Mais ſon plus grand plaiſir, eſt, lors que ſes penſées,
Rappellant les recits des Hiſtoires paſſées,
Il voit du ſouuenir, les diuers changemens,
Arriuez autrefois aux malheureux Amans:
Et que ſans l'éloigner, ſon eſprit le promene,
Delà la Fable Grecque, & delà la Romaine.
Ce Grenadier, dit-il, fut vn Prince jadis,
Auſſi braue qu'aucun du temps des Amadis.
Il fut de ce Païs, dont la Reyne Iſabelle,
Chaſſa long-temps aprés, le Moriſque infidelle.

Mais quand il y naquit, le Monde jeune encor
Eſtoit aux plus beaux ans du premier Age d'or.
Eſpeux en vain chery de la Sage Almenée,
Que la Mort luy rauit auant leur Hymenée,
Il crut, outré d'amour, & tranſporté de deüil,
Deuoir tout eſſayer, pour la ſuiure au cercüeil.
Et, dés qu'il vid le feu ſe prendre à la matiere,
Qui de ce chaſte corps fut la couche derniere,
Sautant ſur le bucher, ſur la flame paſſant,
Et les charbons, de force, en ſa bouche pouſſant,
Il acheua d'aimer, de viure, de ſe plaindre;
Et le bucher à peine acheua de s'éteindre,
Qu'vne Plante en ſortit, dont le fruit au dedans,
Remply de grains pareils à des charbons ardens,
Fut appellé Grenade; & toute la Prouince,
En prit auſſi le nom, en memoire du Prince.
Ce Meurier fut vn More, ajouſte-t'il apres,
Habile ſur tout autre à bien lancer les traits,
Qui de la genereuſe & vaillante Olgatide,
Auec elle chaſſant, par malheur homicide,
Eperdu de ſa faute, emporté de douleur,
Se mit le meſme dard juſqu'à la hampe au cœur;
Et mourant ſur le ſein d'Olgatide mourante,
De ſon corps, il ſe fit vne nouuelle Plante,
Dont le bizarre fruit, plus ſauoureux que beau,
Retint du braue More & le ſang & la peau.
L'Orange & le Citron nez ſur le bord du Tage,
Et par l'Hymen vnis en la fleur de leur âge,
Perirent dans le Fleuue, où l'éclat des ſablons,
Ayant tiré trop pres, la Nimphe aux cheueux blons,
Surpriſe de la vague, & loin du port jettée,
Elle fut du courant, vers la Mer emportée.
En vain Citron courut, en vain il fit effort,
Pour la ſuiure à la nage, & l'oſter à la Mort:
Auec elle il mourut, & les flots étoufferent,
Ses ſoûpirs qui vers elle en mourant ſe tournerent

Du Fleuue au ſable d'or le Dieu s'en offenſa,
Il en gronda ſes flots; & de ſa main pouſſa,
Les corps des deux Eſpoux vers la riue voiſine,
Où ſur eux agiſſant d'vne vertu diuine,
Deux Arbres il en fit, dont le fruit fut doré,
Du plus riche grauier de ſa ſource tiré.
Et pour comble d'honneur, deux Amours arriuerent,
Qui la fleur & le fruit de leurs pleurs embaumerent.
Ainſi, ſe promenant, il reuoit de l'eſprit
Les Fables qu'autresfois en jeuneſſe il apprit.
Le verdoyant Laurier luy remet en memoire,
De la chaſte Dafné la fuite & la victoire.
Il penſe voir Clitie, en cette haute fleur,
Qui retient du Soleil la forme & la couleur;
Et qui de cent rayons, comme luy couronnée,
A la teſte à toute heure, à ſes regards tournée.
Mirtille ſous le Mirte en memoire luy vient;
De ſon mauuais deſtin la fable l'entretient.
Il croit le voir encor dans la Mer agitée,
Battu des Vents émeus, & de l'onde irritée,
Sur la coſte de Chipre, enfin des flots pouſſé,
Mourir couuert d'écume, & tout le corps froiſſé.
Il croit voir la Déeſſe à qui l'Iſle eſt ſoûmiſe,
Du malheur de Mirtille affligée & ſurpriſe,
Auec empreſſement crier à ſes Amours,
De quitter leurs ébats, d'aller à ſon ſecours.
Mais au lieu du Berger, apres beaucoup de peine,
Apres cent charmes faits du geſte & de l'haleine,
Il ne vient en leurs bras qu'vn Buiſſon parfumé,
Qui fut Mirte du nom de Mirtille nommé.
La Déeſſe l'agrée; & ſans delay commande,
Que chacun de la troupe en cueillevne guirlande.
Les Graces, les Amours, les Plaiſirs, & les Ieux,
En coupent des ſions, s'en ceignent les cheueux:
Les Pigeons limonniers qui traiſnent la Déeſſe,
De ſon char détachez y volent de viteſſe:

Et ſur cette nouuelle, on y voit vn eſſain
D'autres Amours courir le Moineau ſur la main:
L'vn y met ſon carquois, l'autre ſon arc y place,
Vn autre y pend les cœurs qu'il a pris à la chaſſe:
Et de ce Mirte ſont tous les Mirtes venus,
Que le Monde a depuis conſacrez à Vénus.
Apres ces jeux d'eſprit, ſur les Fables paſſées,
Reprenant tout à coup de plus hautes penſées;
Dans la diuerſité des Arbres & des fruits,
Auec tant d'abondance à la foule produits,
Il admire de Dieu les ſoins & les tendreſſes,
Qui vont juſqu'aux plaiſirs, juſqu'aux delicateſſes:
Et preparent à l'Homme, auec luxe & ſans frais,
Des feſtins à ſon gouſt, à ſes yeux toûjours preſts.
Et l'Homme cependant, ingrat à ce bon Pere,
Conte pour rien ſa grace, & pour moins ſa colere:
Et ſans leuer l'eſprit, ſans tourner ſes regars,
Vers la main, d'où le bien luy pleut de toutes parts,
Il n'en vſe pas mieux que l'Animal immonde,
Qui ſe gorgeant de gland, contre le Cheſne gronde.
Qui pourroit expliquer le plaiſir qu'il reſſent,
Quand ſur le ſep feüillu le raiſin meuriſſant,
Il voit, tant que ſes yeux étendent leur portée,
Sur le flanc des coſtaux vne foreſt plantée,
Qui ſous le frais abry de ſon ombrage vert,
Tient la rouge moiſſon de Septembre à couuert!
Mais quãd le Vendangeur, au ſignal que luy donne,
La Balance aux plats d'or, qui partage l'Autonne,
Rangé par Eſcadrons & le fer à la main,
Sur la vigne deſcend, que la pique arme en vain;
Qu'il aime à voir la troupe, au pillage échaufée,
Tantoſt les bras chargez, luy dreſſer vn Trofée
Du butin plantureux par grapes arraché,
Et d'vn tiſſu d'oziers, en feſtons attaché;
Tantoſt traiſner chez luy ſur les cuues branlantes,
Des coſtaux fourragez les dépoüilles ſanglantes.

Cependant le Preſſoir, à tour de bras roulé,
Ecraſant le raiſin déja demy foulé,
Semble preſter ſon branle & ſon bruit à la joye,
Que donne aux Vendangeurs vne ſi douce proye.
Leurs Filles à ce bruit répondent en danſant,
D'vne action ruſtique & d'vn air innocent:
Leur Bal n'eſt pas de ceux, où regne l'artifice;
Ou l'Enuie a les yeux toûjours en exercice,
Et de parfums mortels les flambeaux infectez,
Empoiſonnent la veuë & l'eſprit des Beautez.
Si leur teſte n'eſt pas de dorures parée,
Auſſi n'eſt-elle pas d'épines déchirée;
Et les ſoucis, les ſoins, les chagrins, les dépits,
Vermine naturelle aux precieux habits,
Dans la ſimplicité de leur habit champeſtre,
N'ont rien qui les nourriſſe, ou qui les faſſe naiſtre.
Que ce repos de vie, & ce calme des jours,
D'Estree, eſt preferable au tumulte des Cours!
Et qu'vn Hõme eſt heureux, que ſon Aſtre, ou l'orage,
Que ſon choix, ou le vent, conduit à ce riuage!
Gagnez-le s'il ſe peut, maintenant que pour vous,
La Mer eſt bonne encore, & l'air tranquille & doux.
Vos courſes juſqu'icy, toûjours fauoriſées,
Ont eu le Ciel propice, & les Saiſons aiſées.
Voſtre Nom ſur le Tibre, eſt encore en honneur;
Voſtre Sens y regna, non moins que voſtre cœur:
Et ces Sages peſtris de phlegme & d'artifices.
Politiques formez du ſein de leurs Nourrices,
Voſtre double Aſcendant le gagnant ſur le leur,
Vous ont veu Capitaine, autant qu'Ambaſſadeur,
Découurir leurs deſſeins démonter leurs machines;
Détourner les effets de leurs ſecretes Mines;
Appuyer l'intereſt, & l'honneur de nos Rois;
De la France dans Rome authoriſer les droits;
Et ſans toucher à ceux que l'Euangile donne,
A la double Clef d'or, à la triple Couronne,

Separant le Diuin, d'auecque le Romain,
Seruir nos Alliez, du Sens & de la main.
Les Alpes vous ont veu General de nos Troupes,
Assujetir l'orgueil de leurs superbes croupes:
Et leur front de tout temps, au foudre accoustumé,
Ne vit point sans suer, de vostre bras armé,
Partir auec éclat l'effroyable tonnerre,
Qui frapa l'Espagnol, & mit ses Forts à terre.
De là d'vn pas hardy, jusques au Rhin passant,
Ligues, Places, Cantons, deuant vous renuersant,
Vous donnastes la chasse aux Aigles Allemandes,
Au bruit de vostre Nom porté deuant vos Bandes;
Et vainqueur des Rochers, des Fleuues, des Saisons,
Vous fistes reuenir la Paix chez les Grisons.
Par vn rare bonheur, trois Regnes, deux Regences,
Temps en chutes fameux, fameux en décadences,
Vous ont veu sans branler, au milieu du fracas,
Des Colosses détruits, & renuersez à bas,
Conseruer vostre rang, & ne changer de place,
Qu'afin de la laisser plus haute à vostre Race.
Soyez donc satisfait, & vous rangez au Port:
Ne donnez plus sur vous de prise au mauuais Sort:
Quelque doux que vous soit, l'Astre qui vous éclaire,
Il peut changer d'affiette, & vous estre contraire.
Il n'est rien qui toûjours garde le mesme train:
Ce qui luit aujourd'huy, s'éclipsera demain:
On verra dans le fond, ce qu'on voit sur le faiste:
On aura sous les pieds, ce qu'on a sur la teste.
Si les Astres, que Dieu, de son doigt a formez,
Qu'il a de la splendeur de sa face allumez,
Ont leur haut & leurs bas, leurs rayõs & leurs ombres;
Ont tãtost des jours clairs, & tãtost des jours sombres;
Que sera-ce de ceux que la Fortune fait,
Qui n'ont qu'vn faux dehors, & qu'vn bizarre trait?
Se peuuent ils promettre vn cours sans décadance,
Vn Ascendant sans chute, vn jour sans défaillance?
D'oiuent

Doiuent-ils s'aſſeurer d'auoir toûjours le haut,
De rouler ſans declin, de luire ſans defaut?
Si l'acier ſe détruit, ſi le bronze eſt fragile,
Que deuiendra la bouë, & que fera l'argile?
Les Vents ſont incertains, & le Temps eſt trompeur,
L'orage ne ſe fait que d'vn peu de vapeur;
Et ce peu de vapeur, eſt la ſeule machine,
Dont Trônes & Palais la Fortune ruïne.
Nulle Grandeur encor n'a point eu d'Aſcendant,
Qui l'ait pû garantir d'vn pareil accident.
Les Pins accouſtumez à vaincre la tempeſte,
Abbatus à la fin luy ſoûmettent la teſte:
Ils ont beau ſe roidir du pied, du corps, des bras;
Quand leur deſtin le veut, ils ſont portez à bas.
Les Vaiſſeaux qui cent fois ont ſurmonté l'orage,
Non moins que les Eſquifs, ont leur tẽps de naufrage,
Et ſouuent on les void, par vn étrange ſort,
Perir entre la Rade & la chaiſne du Port.
La Fortune auroit beau joindre le bronze au plaſtre
Pour appuyer les Dieux poſez ſur ſon Theatre;
Beau remparer de fer ces Coloſſes hautains,
Qu'elle expoſe à l'encẽs, cõme aux yeux des Humains:
Il n'eſt bronze ny fer qui l'ouurage ſouſtienne;
Il faut qu'enfin le tout à ſon neant reuienne.
Tout le Theatre vn jour luy-meſme perira;
Et tombant ſur ſes Dieux, il les écraſera,
Au premier coup de Vent, qu'vne Eſtoile contraire,
Appellera du Nord afin de les deffaire.
Combien en ſçauons-nous, qui jadis à la Cour,
De charges releuez, expoſez au grand jour,
Etourdis des clameurs d'vne ſuite idolatre,
Apres auoir paru ſur le haut du Theatre,
Abbatus par l'orage, ont à peine laiſſé,
L'ombre & le ſouuenir de leur bon-heur paſſé?
A peine en a-t'on veu retourner la pouſſiere,
A la confuſion de leur maſſe premiere.

Et puis, ne faut-il pas, apres vn ſi long cours,
Ménager quelque tẽps, mettre à part quelques jours,
Pour éclaircir ſon conte & pour ſe faire quitte,
Auant qu'au grand Parquet, l'Heure noire nous cite?
A ce Parquet, D'ESTREE, il nous faut tous conter;
Il n'eſt Pape, ny Roy, qui s'en puiſſe exempter:
Et l'Eſtat éternel qui le conte doit ſuiure,
Merite bien, tandis que nous auons à viure,
Que noſtre premier ſoin, ſoit de nous décharger,
De tout ce qui nous peut à la Mort engager.
Rendez-vous donc, D'ESTREE, où l'heure vous cõuie,
Mettez en ſeureté la fin de noſtre vie.
Quoy que voſtre Couchant ait encor des rayons,
Auſſi beaux, auſſi purs, qu'aucuns que nous voyons;
Le plus ſerain Couchant, peut auoir ſon orage,
Le rayon le plus pur eſt ſujet au nuage:
Et ſouuent le Soleil, apres vn heureux cours,
Sans broüillas acheué, ſur la route des jours,
Atriuant à ſon Lit, trouue vne mauuaiſe heure,
Qui trouble ſon repos, qui noircit ſa demeure;
Et contre ce malheur ſe voyant ſans garant,
I ſe couure la teſte, & ſe couche en pleurant.

LE THEATRE DV SAGE.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.

ENTRETIEN XI.

Il fait vne representation des principales pieces du Monde, de l'harmonie & de l'ordre des Saisons, de l'vnion & de la concorde des Elemens ; & faisant remarquer en chaque partie de la Nature la grandeur & la bonté, la sagesse & la puissance de Dieu, il prepare l'Esprit à sa connoissance, par la connoissance des choses visibles.

DE MESMES, en ce temps, que regnent les Spectacles,
Dont les petits Esprits se font de grands miracles;
Que l'vn fait du Theatre, & l'autre fait du Bal,
De sa Felicité l'article capital;
Que d'autres sur la foy d'vn Fou qui les conuie,
A luy voir sur la corde au peril de sa vie,
Mettre à l'essay sa teste & sa dexterité,
Se font vn passe temps de sa temerité.

Souffrez que deuant vous, ie découure vne Scene
En ornemens pompeuſe, en ſtructure hautaine;
Vne Scene agreable à l'Eſprit, comme aux Sens,
Belle pour tous les yeux, comme pour tous les temps:
Mais Scene ingenieuſe, où par tout, la ſageſſe,
Par tout l'intelligence eſt jointe à la richeſſe.
Là vous ne verrez pas vn Oedipe inhumain,
D'vn couſteau parricide enſanglanter ſa main:
Vn Oreſte emporté d'vn zele illegitime,
Chaſtier ſur ſa Mere vn crime par vn crime.
Vous ne verrez point là, l'Amante de Iaſon,
Apres l'honneur perdu, perdre encor la raiſon:
Et juſqu'à la fureur, dépitée & jalouſe,
Se dépoüillant du cœur, & de Mere & d'Epouſe,
Faire de trois Enfans égorgez en vn jour,
Vne offrande barbare à ſon tragique Amour.
Les autres vains ſujets du Theatre profane,
Cleopatre, Panthée, Artemiſe, Ariane,
Et pareils argumens ornez de fictions,
Pour donner du credit aux folles paſſions,
Ne ſe produiſent point ſur cette Scene auguſte,
Où rien ne ſe fait voir, que de grand & de juſte.
Là, voſtre haut Eſprit, vos yeux intelligens,
Voſtre droite raiſon compagne du bon Sens;
Là, d'erreur & d'abus vos oreilles purgées,
Et de l'illuſion des faux bruits dégagées,
Trouueront vn Spectacle, vn concert, des plaiſirs,
Tels que les peut donner le Sage à ſes deſirs.
Le Mõde eſt vn Theatre ouuert aux yeux des Sages:
La Scene en eſt diuerſe & de diuers étages:
Les vns plus lumineux, plus hauts, plus étendus,
Se font voir ſur le faiſte en voûte ſuſpendus:
Et les autres plus lourds, plus chargez de matiere,
Moins ornez de façon, moins dorez de lumiere,
De leur maſſe affermis, à tout le Baſtiment,
Dans le lieu le plus bas, ſeruent de fondement.

Eleuez vos regards à ces Voûtes mouuantes,
De Flambeaux eternels jour & nuit rayonnantes:
Que la montre en eſt noble ! & qu'il y fait beau voir,
Le Globe du Soleil, comme vn roulant Miroir,
Qui riche de ſon fonds, brillant de ſa lumiere,
Qui s'épanche toûjours, & toûjours eſt entiere,
Allume en tournoyant, ſoit ces Signes dorez
Cachez de jour aux yeux, & de nuit éclairez;
Soit ces Flambeaux errans, dont les courſes fatales,
Tracent de l'Auenir le Sort & les Annales!
Voyez-vous l'étenduë, oyez-vous les accords,
De ces Païs tournans, de ces immenſes Corps?
L'étenduë en paroiſt hors de toute meſure,
Hors de tous les compas de noſtre Architecture:
Et les accords n'en ſont entendus que des yeux,
Inſtruits par la Sageſſe au bel ordre des Cieux.
Mais quel immenſe Eſprit, quelle Idée infinie,
Entre dans ces grands Corps, en regle l'harmonie?
Et ſans manquer d'vn point, ſans relaſcher d'vn ton,
De leur diuerſité forme leur vnion?
Quelle ſi vaſte main, tant de Globes embraſſe,
Sans ployer ſous leur faix, ny s'emplir de leur maſſe?
Que tu me fais pitié, vanité des Humains!
Que i'ay compaſſion des œuures de tes mains;
Lors que ie les compare à ces luiſantes Voûtes,
Où les Aſtres, les Temps, les Eſprits ont leurs routes!
Si la Terre, ſi longue, & ſi large à nos yeux,
N'eſt qu'vn Point r'enfermé dãs les Cercles des Cieux;
Que ſeront à l'égard de ces Cercles immenſes,
Les caduques ſujets de tes folles dépenſes?
Que ſeront tes Palais, que ſeront tes Hoſtels,
Auec de ſi grands yeux regardez des Mortels,
Que des Nids façonnez, que des Cages dorées,
Et ſur de petits plans, auec art figurées?
Choſe étrange pourtant ! les Eſtats démolis,
Ne ſuffiſent qu'à peine à faire vn de ſes Nids:

Et ces Cages qui ſont ſi baſſes, ſi petites,
Se baſtiſſent du ſang des Nations détruites.
Il y faut épuiſer la Nature & les Ans;
Il y faut conſumer des Peuples d'Artiſans;
Et ces vaſtes Païs, d'azur, & de lumiere,
Tirez du ſein du vuide, & formez ſans matiere,
Arrondis ſans compas, ſuſpendus ſans piuot,
Ont à peine couſté la dépenſe d'vn mot.
Cepẽdant ces grãds Corps, faits ſans autre machine,
Fondez ſans autre appuy, qu'vne haleine diuine,
Ne cedent point au Temps, ne s'alterent iamais,
Ioüiſſent dans leur rang d'vne eternelle paix:
Et les plus hauts efforts de la Grandeur Humaine,
Moles, Palais, Hoſtels faits auec tant de peine,
De Monts ſur d'autres Monts en terraſſes placez,
En Dômes arrondis, en colonnes dreſſez;
Sans que la Foudre y jette vne ſeule étincelle,
Sans que le moindre Vent les batte de ſon aiſle,
S'éboulent ſous le Temps, qui ſans faire de bruit,
Chaque jour en paſſant, quelque piece en détruit.
Encore ne peut-on rendre les Hommes ſages;
Leurs Eſprits amoureux de leurs menus ouurages,
Enchantez d'vn Salon, d'vn Cabinet épris,
Et d'autres petits trous eſtimez de grand prix,
Font ceſſion des droits que leur offre la Grace,
A ce Palais ſi riche, & de ſi vaſte eſpace,
Où le grand jour, qui regne en tous les logemens,
Se fait de feux plus beaux que ceux des Diamans:
Où depuis le plus haut, juſqu'au plus bas étage,
Les Aſtres figurez ſont mis en parquetage:
Où le Temps deſtructeur, ny les Ans de ſon train,
Ne porteront iamais ny la dent, ny la main.
Conſiderons encor ce pompeux Luminaire,
Qui Deſers & Citez ſans difference éclaire.
Il n'a point d'autre jour pour luire chez les Rois,
Que chez les Bucherons butez parmy les Bois.

Voyez comme il nourrit d'vne meſme lumiere,
Le Cedre & le Buiſſon, la Vigne & la Bruyere:
Et d'vn meſme rayon, il fait le blanc du Lys,
La pourpre de la Roſe, & l'azur de l'Iris.
Son feu regne par tout ; & rien dans la Nature,
N'eſt ſi couuert de nuit, ſi ſerré de froidure,
Qui ne s'épanoüiſſe, & qui n'ouure ſon cœur,
A la fecondité que porte ſa chaleur.
L'Eplan vif & leger, ſous l'ondoyante plaine,
Ne l'éuite non plus que la lourde Baleine:
Dans ſes veines le fer, non moins que l'or la ſent;
Et le plomb s'en échauffe auſſi bien que l'argent.
Il ne dédaigne rien, il entre en toute choſe;
Il ſe preſte au Pauot, comme il fait à la Roſe:
Et depuis le Phœnix, qui ſe brûle à ſes feux,
Iuſques au Mouſcheron, tout en eſt amoureux.
La Terre toute ſeule à ſes bienfaits ingrate,
Et jalouſe de l'or dont ſa couronne éclate,
Se plaiſt à l'obſcurcir de differens amas,
Soit de noires vapeurs, ſoit de ſombres frimas.
Luy, toûjours en bonté, comme en beauté le méme,
Secoüant de ſon front & de ſon Diadéme,
Le voile humide & noir, dont on veut l'étouffer,
Ne laiſſe pas de luire au Monde, & l'échauffer.
Il fait encore plus ; & malgré le nuage,
Tournant tous ſes regars ſur celle qui l'outrage,
Inſenſible à l'offenſe, & ſenſible à l'amour,
Il luy donne la vie en luy donnant le jour.
Que ce grand Oëil du Ciel, ce Cœur de la Nature,
Eſt de l'Oëil Createur vne riche peinture:
Dieu, comme le Soleil, emplit de ſes bontez,
Les lieux deſerts, non moins que les lieux habitez:
Il ne diſtingue point les rangs, ny les fortunes:
Aux petits cõme aux grands ſes graces ſont cõmunes:
Il void de meſmes yeux, porte de meſmes doits,
Nourrit de meſmes ſoins, les Sujets & les Roys:

Et depuis le roſeau qui ſur les ondes ploye,
Iuſqu'au Cedre hautain qui ſur les Monts ondoye,
Depuis ce Feu regnant, qui ſur nos teſtes luit,
Iuſqu'à ces petits vers, qui s'allument de nuit,
Il n'eſt rien que ſa main n'éleue & ne cultiue;
Rien qui ſous ſes regards, & dans ſon ſein ne viue.
Celuy qui s'eſt ſoûmis au culte de la Croix,
Celuy qui du Talmud ſuit les bizarres loix,
Le Maure, le Payen, le Turc, & le Marane,
Le pur & le ſoüillé, le ſaint, & le profane,
Sujets à ſa conduite, & nourris de ſes ſoins,
Par tout le trouuent preſt à remplir leurs beſoins.
Il conſerue ſon calme, au milieu des Moſquées,
De l'encens qui ſe brule aux Demons offuſquées:
Sans dépit, il ſoûtient de ſa main, les Autels
Des Serpens & des Chats adorez des Mortels:
Aux courſes du Pirate il preſte ſes Etoiles;
Il luy preſte les vents qui rempliſſent ſes voiles:
Et ſa Mer, comme luy, ſert ſans diſtinction
Le Deuot de la Mecque, & celuy de Sion.
Merueilleuſe Bonté, diuine Patience,
Qui ne t'alteres point de tout ce qui t'offence;
Qui nourris en ton ſein, qui portes en tes bras,
Et tes Enfans ſoûmis, & tes Enfans ingrats:
Et pour ſauuer vne Ame, au ſalut deſtinée,
Souffres de cent Pecheurs la troupe mutinée;
Qu'à iamais dans le Ciel les Bienheureux Eſprits,
Brillans de tes clartez, de ton amour éprïs,
De l'ardeur de leurs cœurs, & du vent de leurs aiſles,
Te faſſent vn concert de flames éternelles.
Que ſur la Terre encor, ceux qui ſuiuent ta Loy,
Faſſent des Encenſoirs de leurs cœurs deuant toy,
De viuans Encenſoirs, qui de ton feu s'allument,
Et tout le Monde au loin de ta gloire parfument.
Mais comme le Soleil, Source des plus beaux feux,
Ne paroiſt, quoy qu'il faſſe, en rien plus merueilleux,

Qu'en ce qu'il fait au Ciel, où ſes rayons fourniſſent,
La lumiere & la force aux Globes qu'ils rempliſſent;
De meſmes, il n'eſt rien en quoy Dieu faſſe voir,
Plus de grandeur meſlée auec plus de pouuoir,
Plus de gloire alliée auecque plus de grace,
Qu'il fait en ce ſupréme & magnifique eſpace,
Où tous les Bien-heureux qui compoſent ſa Cour,
De ſes reflexions ont la vie & le jour.
Là, ſelon que ſur eux, plus ou moins il rayonne,
Il étend ou reſtreint, le tour de leur Couronne:
Il emplit plus ou moins, leurs yeux de ſa clarté:
Et l'image qu'en eux exprime ſa Beauté,
Eſt ou forte ou legere, eſt ou grande ou petite,
Selon le champ qu'elle a du fond de leur merite.
Ainſi, de ſes rayons par le Ciel épandus,
Receus diuerſement, diuerſement rendus,
Le Soleil illumine Eſtoiles & Planetes;
Et leurs Spheres ſous luy, ſont obſcures ou nettes;
Selon que leur matiere apporte à ſa clarté,
Ou plus de politeſſe, ou plus de pureté.
La Nuit ſur ce Theatre a ſon ſang & ſa montre:
Iamais auec le Iour elle ne s'y rencontre;
Elle aime à ſe montrer en ſilence & ſans bruit:
Vne Troupe étoilée en pompe la conduit:
Les vnes vont deuant, les autres vont derriere:
Toutes ont ſur le front cinq pointes de lumiere:
Toutes ont dans les mains des bouquets de pauots,
Dont l'influence inſpire aux hommes le repos.
La Lune au teint d'argent, regne ſur cette bande;
Douze rais tortillez luy font vne guirlande;
Sa face à jours diuers, juſques à quatre fois,
Change d'air & de front dans le décours d'vn mois.
Quelquefois tenebreuſe, & de creſpe voilée,
Elle ſemble vne Veufue en deüil & deſolée.
Son Frere d'autrefois, à ſes yeux ſe montrant,
D'vn regard amoureux la lumiere luy rend:

Il renaiſt ſur ſon front vne lueur cornuë,
Qui les ombres diſſipe & menace la nuë:
Sa face pleine apres, forme vn cercle pareil,
A celuy qu'en naiſſant nous forme le Soleil.
Cependant rõde & pleine, elle a des taches ſombres,
Soit que ces taches ſoient des rides ou des ombres.
Souuent elle decline ; & ſa clarté ſouuent,
S'obſcurcit des vapeurs que luy pouſſe le vent:
Elle va quelquefois juſqu'à la défaillance,
Sans receuoir ſecours de ſon Intelligence:
Et ſans que le Soleil, ſon Frere & ſon Amant,
Luy donne en ſon Eclipſe aucun ſoulagement.
Le Soleil, quoy qu'il regne, & qu'il ait la lumiere,
Du pur écoulement de la Source premiere;
Quoy qu'il ſoit établi l'Intendant des Saiſons,
A ſes defauts luy-meſme, & ſes declinaiſons.
Choſe étrange pourtant, que rien dans la Nature,
Ne ſoit exempt de tache, & libre de ſoüillure!
Les Corps les plus parfaits, & les plus acheuez;
Les Eſprits les plus grands, & les plus éleuez,
Les plus fortes Vertus, les Ames les plus hautes,
Ont leurs obſcuritez, leurs chutes, & leurs fautes.
L'vn a le vuide au front, l'autre l'a dans le cœur:
L'vn manque de conduite, & l'autre de valeur:
Chaque fruit a ſon ver, chaque jour a ſa nuë;
Chaque homme a ſa foibleſſe ou ſecrete ou connuë.
Il n'eſt rien d'accomply, rien de plein parmy nous:
Le rude eſt joint au fort, le fade eſt joint au doux:
Celuy-là qui s'eſtime vn Soleil en lumiere,
Eſt taché des deffaux, qui ſuiuent la matiere:
Celle-là qui ſe penſe vn Aſtre en pureté,
A l'humeur mal-faiſante, & le ſouffle infecté:
Cet autre dont l'eſprit croit éleuer ſes aiſles,
Au deſſus du bas Monde & des choſes mortelles,
A les dents d'vn Dragon, & les yeux d'vn Serpent;
Rien ne ſe peut ſauuer du venin qu'il épand:

S'il n'eſt pernicieux, du moins eſt-il auare;
S'il n'eſt aigre & mordant, il eſt au moins bizare.
Il n'eſt pas juſqu'au Ciel, où les Eſprits volans,
Quoy qu'éclairez de Dieu, quoy que pour Dieu brûlás,
Ne ſouffrent des deffaux, qui comme vne fumée,
Meſlée auec le feu d'vne lampe allumée,
Retardent leur chaleur, tachent leur pureté,
Et font comme vn broüillas qui ternit leur clarté.
Auſſi, toûjours confus, & plus rouges de honte,
Que du feu, qui du cœur à la face leur monte,
Ils ſemblent ſe cacher des voiles que leur font,
Leurs aiſles, qui du pied les couurent juſqu'au front.
Encore apres cela, l'Homme s'en fait accroire;
Il affecte la montre, il ſe pique de gloire:
Vne ſimple étincelle, vne foible lueur,
Qui luy ſort de l'Eſprit, luy fait groſſir le cœur:
Et ſouuent, cependant, cette lueur qu'on loüe,
N'eſt qu'vn éclat trompeur, qui dore de la boüe:
Cette étincelle n'eſt qu'vn feu de ver luiſant,
Formé de pourriture, & de phlegme peſant.
Et tandis que le Ciel void tomber ſes Colonnes,
Que les Anges confus mettent bas leurs Couronnes,
Vne bale de cendre aux Aſtres veut voler,
Vn Mouſcheron ſe veut aux Anges égaler.
Que diray-je du Temps, & de ſes harmonies?
Du Cercle, où les Saiſons, comme Sœurs bien vnies,
Toutes de meſme taille, & de meſme grandeur,
Font ce Branle eternel, ſi juſte en ſa rondeur,
Qui ſur le meſme rang, par ordre les ramene,
Et tour à tour les fait Maiſtreſſes de la Scene?
L'vne jeune & parée, a des fleurs ſur le ſein,
D'autres fleurs ſur le front, & d'autres à la main:
Vne troupe de Iours beaux & frais l'accompagne;
De leurs aiſles les vns éuentent la campagne:
Les autres de leur ſouffle allument en paſſant,
Les flames de la Roze, & de l'Oeillet naiſſant.

L'autre halée & chaude, eſt toûjours couronnée,
D'vne treſſe d'épics en guirlande tournée;
Tous les Iours de ſon train rouges, ſecs & brulans,
Ont le viſage en feu, comme l'ont tous ſes Vents.
La troiſiéme moins brune, & de chaud moins halée,
Porte au front la Grenade, à l'Orange meſlée:
D'vne Corne elle épand toute ſorte de fruit,
L'Abondance l'eſcorte, & le Plaiſir la ſuit:
Et des grenas de vigne attachez autour d'elle,
La font paroiſtre aux yeux auſſi riche que belle.
La derniere a le Corps de froidure gelé;
Son habit de frimas & de neige eſt collé;
De longs glaçons pointus luy couronnent la teſte;
La Biſe l'accompagne auecque la tempeſte;
Et les Iours de ſa ſuite obſcurs, chenus, & courts,
Sont & les plus fâcheux & les plus laids des Iours.
Choſe étrange! ces Sœurs en tout ſi differentes,
Aux reglemens du Temps, ſans delay déferentes,
Promptes à leurs deuoirs, contentes de leurs droits,
Se bornent dans les tours aſſignez à leurs mois.
Toutes également exactes & loyales,
A garder de leurs rangs les juſtes interuales,
Soit qu'il faille rentrer, ou qu'il faille ſortir,
Ne ſe laiſſent iamais de leur cours diuertir.
A paroiſtre à ſon tour chacune eſt ponctuelle;
Chacune apres ſon tour à ceder eſt fidelle:
Et comme il n'en eſt point, qui ſe faſſe preſſer,
A l'heure qu'il luy faut le Theatre laiſſer;
Il n'en eſt point qui tarde, & qui ſe faſſe attendre,
Du moment qu'il luy faut ſur la Scene ſe rendre.
Que ce concert eſt beau! que les Iours & les Mois,
Sont à l'honneur de Dieu d'harmonieuſes voix!
Que ce train ponctuel, que cette exacte ſuite,
Depuis vn ſi long-temps, ſi juſtement conduite,
Nous montre bien qu'il eſt vn Eſprit Createur,
Qui ſoit comme Intendant, ſoit comme Directeur,

Gouuerne ces accords, ces cadences meſure,
Et maintient l'Harmonie en toute la Nature!
En vain allegue-t'on vn aueugle Hazard:
L'aueuglement icy ne peut auoir de part.
Vn Phantoſme ſans yeux, ſans eſprit, ſans oreilles,
Ne peut eſtre l'Autheur de ſemblables merueilles.
Si le Hazard ne peut trouuer le mouuement,
Qu'à la main du Ioüeur demande l'Inſtrument:
S'il ne peut rencontrer le nombre & la cadence,
Que veut du Baladin, la regle de la Danſe;
Comment trouueroit-il ſur la Scene des Temps,
Ces branles ſi reglez, ces accords ſi conſtans,
Qui ſe font par le cours des Mois & des Années,
D'vn train toûjours égal, toûjours juſte tournées.
Sous la Sphere où la Lune a ſon appartement,
La place eſt aſſignée au plus noble Element.
De là comme vne tiede & ployable ceinture,
Des froideurs de la Lune, il deffend la Nature;
Et corrige en paſſant, d'vn chaud doux & benin,
Ce que ſon influence apporte de venin.
Là, nourry de ſoy-meſme, & viuant ſans matiere,
Il conſerue ſa flame auſſi pure qu'entiere.
Auſſi, ſans s'éleuer, ſans deſcendre iamais,
Dans ſa Sphere il joüit d'vne éternelle paix.
Les Vents juſques à luy ne portent point leurbouche;
Les Hyuers n'ont frimas ny neige qui le touche;
Et tandis que ſous luy, l'air en ruiſſeaux ſe fond,
Que les foudres tombans Tours & Palais défont,
Que la cime des Bois & des Montagnes fume,
Sous la chute des feux que la Tempeſte allume;
Cependant ſans fumée, auſſi bien que ſans bruit,
Et de jour en repos, comme en repos de nuit,
Il maintient ſon ardeur dans vne conſiſtance,
Qui n'a rien du bas Monde, & de ſon inconſtance.
Ce feu Superieur, qui brûle ſans fumer,
Eſt vn rare Modele, à qui veut bien aimer,

Mais aimer purement, & d'vne noble flame,
Qui ſe tienne toûjours à la cime de l'Ame;
Sans iamais s'abaiſſer aux ſales alimens
Que la graiſſe & le corps donnent à leurs Amans.
Auſſi, l'Amour pudique eſt vne deſcendance,
Eſt vn écoulement de la premiere Eſſence:
C'eſt vn Feu de ce Feu, qui de ſoy meſme épris,
Entre dans tous les corps & dans tous les Eſprits;
Et de l'effuſion de ſa viue lumiere,
Donne le teint, le trait, la forme à la Matiere.
Ce feu dõc qui nous vẽt du Centre des beaux feux,
Veut eſtre toûjours pur, & toûjours lumineux:
Il ne peut rien ſouffrir, qui ſoüille ny qui fume,
Dans vn cœur, où le Beau de ſa lueur s'allume.
Il cherche le ſecret, il aime à ſe cacher:
Il fuit auecque ſoin tout ce qui peut tacher:
Il va toûjours par haut; & ſans iamais deſcendre,
Comme il eſt tout eſprit, il ne fait point de cendre.
Ny dans les mauuais Iours, ny ſous les mauuais Vents,
Il ne ſe change point au changement des Temps:
Et quoy que le Malheur de nuages le bate,
Quoy que ſur luy l'Enuie en orages éclate,
Il laiſſe ſans s'éteindre, & meſme ſans baiſſer,
Le nuage ſe fondre, & l'orage paſſer.
L'Air au deſſous du Feu, tient la place ſeconde;
C'eſt le commun treſor de ce qui vit au Monde;
La part en eſt égale au Petit comme au Grand;
On le prend au Deſert, à la Cour on le prend;
Le Forçat en joüit ſous la rame qu'il traiſne;
L'Eſclaue n'en perd rien ſous le poids de ſa chaiſne;
Et juſqu'en ces cachots, où iamais il ne luit,
Où le Iour n'eſt receu qu'à l'abry de la Nuit;
L'Air entre ſans le Iour, quelque noir qu'il y faſſe;
Et ſeul, malgré la Nuit, il y remplit ſa place.
Ce Corps de tous les Lieux, ce Lieu de tous les Corps,
Qui ſe trouue au dedans, qui ſe trouue au dehors;

Eſt au Sage vn Portrait, quoy qu'il ſoit intuiſible,
De cet Eſprit immenſe, ineffable, inſenſible,
Qui ſans ſortir de rien, à tout exterieur,
Sans ſe reſtraindre en rien, à tout interieur;
Eſt le centre & le lieu, l'eſpace & la meſure,
Des Corps grands & petits qu'embraſſe la Nature.
Cõme il emplit les grãds ſans croiſtre & ſans groſſir,
Il emplit les petits auſſi ſans s'accourcir;
Et le meſme par tout, a la meſme étenduë,
Dans vne goute d'eau ſur l'herbe répanduë,
Qu'en ce vaſte Element, où Baleines & Thons,
Flotent comme dans l'air, volent les Mouſcherons.
L'Air eſt le Magazin, où ſe fait l'équipage,
De l'Archange guerrier, qui preſide à l'orage.
Là, ſe forgent ſans fer ces Bombes de vapeur,
Dont les Moles, les Tours, les Montagnes ont peur.
Là, ſont les Coutelas à lames flambloyantes,
Et les lances de feux & d'éclairs ondoyantes;
Là, ſont ces Chariots, qui de force traiſnez,
Par les Vents limonniers à leur joug enchaiſnez,
Du bruit de leurs harnois, & de leur attelage,
Font le Monde trembler, du haut au bas étage.
Là, ſe forgent encor ces foudres acerez,
De ſix flames ardens, de ſix pointes ferrez,
Qui mettent tout en feu, quand au ſon du Tonnerre,
Décochez du nuage, ils tombent ſur la Terre.
Armement merueilleux! & qui nous fait bien voir,
Qu'aupres de Dieu, les Rois ont fort peu de pouuoir,
Pour s'armer, il leur faut épuiſer en machines,
La Terre auec ſes Bois, les Monts auec leurs Mines;
Reduire par Cantons le pauure Genre humain,
Tantoſt à la chemiſe, & tantoſt à la faim;
Traiſner des Legions d'or & de fer couuertes,
Par les reſtes affreux des Prouinces deſertes:
Et tout cet appareil à ſi grands frais dreſſé,
Auecque tant de peine, & de bruit amaſſé,

Si Dieu dans leur Party, sur le tout ne se range,
Ne sçauroit leur suffire à raser vne grange.
Les Armemens de Dieu qui s'éleuent sans frais,
Qui se forment sans corps, ont bien d'autres effets.
Il fait fondre les Monts du souffle de sa bouche;
Il met à sec les Mers où sa seule ombre touche;
Et du ton de sa voix, les foudres allumez.
Les Tonnerres émeus, & les Vents animez,
Renuersent les Citez auec les Citadelles;
Et détruisent les Camps des Nations rebelles.
Bien dauantage encor, d'vn regard de ses yeux,
Mais de ces yeux qui font la guerre aux glorieux,
Des plus fermes Estats il abbat les Colonnes;
Et fait aller en cendre & Sceptres & Couronnes.
Cependant, chose étrange! on tremble sous les Rois,
Le ventre contre terre, on se range à leur voix,
Et l'on n'obeït point à celuy qui sans foudre,
Peut mettre auec les Rois les Royaumes en poudre.
L'Air n'est pas seulement la matiere & le lieu,
De l'Armement qui sert aux coleres de Dieu:
Il est encore fait pour seruir de Ceinture,
A l'étroite vnion de toute la Nature:
Pour seruir de Canal aux longs écoulemens,
Qui descendent du Ciel, sur les bas Elemens:
Et prester vn passage, aux rayons de lumiere,
Qui font viure les Corps, & peignent la Matiere.
C'est là, que sont pendus ces Arosoirs flotans,
Qui dispensez par l'Ange étably sur les Temps,
Desalterent la Terre, & les Plantes nourrissent,
De l'eau, qu'à leurs besoins, de mesure ils fournissent.
Puissance merueilleuse! admirable pouuoir,
Qui d'vn crespe roulant se fait vn reseruoir;
Où l'eau par sa vertu, sans appuy suspenduë,
Et comme par vn crible auec poids épanduë,
Produit icy des fleurs, là des feüilles produit;
Icy nourrit la souche, & là nourrit le fruit;

Se

Se meſle à la racine, & ſe meſle à l'écorce;
Fait là de la verdure. & là fait de la force:
De meſme que le lait, dont l'Enfant ſe nourrit,
Donne aux yeux ce qui brille, au teint ce qui fleurit,
Donne la force aux nerfs, à la chair la molleſſe,
La conſiſtance aux os, à la peau la tendreſſe;
Et le meſme par tout, forme en ce petit corps,
Les reſſors au dedans, & la montre au dehors.
Sous l'Etage de l'Air, eſt l'Etage de l'Onde,
Ample & riche ornement de la Scene du Monde,
Où du grand Artiſan la grandeur ſe fait voir,
Comme dans vn mobile & liquide Miroir,
Qui tantoſt en repos, & tantoſt en tourmente,
Sa Clemence & ſon Ire aux Humains repreſente.
Qu'il eſt plaiſant à voir, quand ſes flots applanis,
Et comme vn marbre égal au niueau reünis,
Paroiſſent vne glace ondoyante & fidelle,
Qui ſe change en Rubis, ſous l'Aurore nouuelle!
Le Soleil vient apres, qui fait de ſes rayons,
Sur ce mobile champ mille rares crayons.
Pour ne point apporter de trouble à ſon ouurage,
Et receuoir à plein les traits de ſon Image,
L'Element s'applatit; & preſte à ſes pinceaux,
Sans rides & ſans plis la ſurface des eaux.
Là, de ſoy-meſme il fait vne ardente figure,
Qui montre deux Soleils aux yeux de la Nature.
Les Pilotes ſurpris de leur égalité,
Ont peine à diſtinguer le vray, de l'imité:
Et l'on diroit à voir les arbres du riuage,
S'incliner à tous deux, & battre leur feüillage,
Que l'amour naturel, qu'ils ont pour le Soleil,
Les porte encore à faire honneur à ſon pareil.
Les Poiſſons d'autre-part, accourent à la foule,
A ce nouueau Soleil, qui s'allumant s'écoule:
Les miroirs naturels dont ils ſont émaillez,
Brillent à la lueur de leurs dos écaillez;

Et les plis qui ſur eux en cercles s'arrondiſſent,
La nuance & l'éclat au loin en reflechiſſent.
Mais que cet Element eſt de ſoy bien diuers,
Quand les Vents orageux, Miniſtres des Hyuers,
De leur grotte laſchez ſur la Plaine ondoyante,
Y portent auec eux le trouble & la tourmente!
Alors on voit les flots, de leurs aiſles foüetez,
Mugiſſans de dépit, de fureur agitez,
Iuſqu'à la Region où la foudre s'allume,
Pouſſer auecque bruit vn deluge d'écume.
Le Ciel s'en obſcurcit; le Soleil effrayé,
De peur d'en eſtre éteint, ou d'en eſtre noyé,
Ramaſſe ſes rayons, reſſerre ſa lumiere,
Et couuert d'vn nuage, acheue ſa carriere.
Auſſi-toſt retombant auec vn bruit pareil,
Apres auoir en vain effrayé le Soleil,
Ils ſemblent ſe deuoir abbatre dans l'Abyſme,
Où iamais rien n'alla, que la peine & le crime.
Toſt apres on les void, comme Moles roulans,
L'vn à l'autre enchaiſnez, & pouſſez par les Vents,
Menacer & Falaiſe & Dune de naufrage,
Et tourner vers les bords leur colere & l'orage.
A les oüir mugir, à les voir écumer,
Qui ne croiroit qu'ils vont Châps & Monts abyſmer?
Qui ne craindroit de voir la fabrique du Monde,
Retourner au Chaos de la Terre & de l'Onde?
Cependant ces fougueux vers le bord arriuant,
Quoyqu'enflez de courroux, quoyque pouſſez du Vent,
Vaincus par la Vertu d'vn ſecret caractere,
Adouciſſent leur fougue, & perdent leur colere.
Vne ligne que Dieu ſur le ſable traça,
Vn mot d'authorité que ſa bouche y laiſſa,
Sont les Digues sãs corps, ſont les rãparts ſans maſſe,
Qui repriment leur courſe, & brident leur audace.
Ils ont beau ſe groſſir, ils ont beau s'éleuer,
Il leur faut là ſe rompre, il leur faut là creuer.

La parole de Dieu leur impoſe ſilence;
La trace de ſes doits retient leur violence;
Et ſoit effet de crainte, ou ſuite de dépit,
Apres de longs efforts reculant vers leur lit,
Ils ne laiſſent du leur, à la riue écumeuſe,
Que du grauier bourbeux, & de l'algue baueuſe.
Que cette obeïſſance & ce reſpect des flots,
Qui ſuſpendent leur cours, bridez auec deux mots,
Deuroient faire de honte à tant d'Eſprits rebelles,
Que ny les Loix de Dieu, ny les Loix naturelles,
Ny peine, ny loyer, ny douceur, ny pouuoir,
Ne peuuent r'amener aux termes du deuoir!
Vn Element fougueux, indocile, indontable;
Se range ſous vn frein, fait de trois grains de ſable;
Et l'Homme à qui Dieu meſme a de ſes propres doits
Imprimé ſon Image, eſt rebelle à ſes Loix.
Loin de ſuiure l'Inſtinct de cette noble empreinte,
Eclatante d'eſprit, & de lumiere teinte,
Qui voudroit qu'il allaſt du moins par intereſt,
A ce Beau Primitif, dont il eſt le Portrait:
Il perd le Corps & l'Ame à ſuiure des nuages,
Formez d'vn air trompeur, & de fauſſes Images:
Et pour cette impoſture, il ſe fait deſerteur,
De ſon Bien, de ſa Fin, & de ſon Createur:
Il rompt tous les liens de loyers & de peines,
Qui doiuent gouuerner les Volontez humaines:
Et l'eſpoir ny la peur de la vie auenir,
Dans la ſujetion ne le peuuent tenir.
La Mer toûjours égale, toûjours & ſans meſure,
Donne & reçoit les eaux de toute la Nature.
Par les chemins couuerts d'vn Monde ſouſterrain,
Sources, Fleuues, Eſtangs, deſcendent de ſon ſein;
Et dans ſon meſme ſein, Eſtangs, Fleuues, Fontaines,
Par des chemins ouuerts r'entrent à cuues pleines.
Mais comme en ſe vuidant, elle ne baiſſe point,
Elle s'emplit auſſi ſans s'éleuer d'vn point.

Elle a le meſme fond, & la meſme étenduë,
Soit quand l'humide Hyuer de ſa Cruche épanduë,
A torrens a verſé, ſur les champs inondez,
De ſes Treſors neigeux les amas débordez;
Soit quand la Canicule alterée & fievreuſe,
De ſechereſſe ardente, & de ſoif furieuſe,
A ſuccé juſqu'au ſable, & ſources & ruiſſeaux,
Et de toute la Terre a conſumé les eaux.
Elle eſt par tout la meſme, & ſoit ſous la Ceinture,
Où le hale éternel a noircy la Nature:
Soit ſous celle, où l'Hyuer luy fait de ſes glaçons,
D'éternelles pâleurs, & d'éternels friſſons,
La Mer également haute, large & profonde,
Conſerue ſans déchet l'immenſité de l'Onde:
Et toute immenſe auſſi qu'elle eſt, & qu'on la void,
Elle ne croiſt non plus qu'vn Point, ny ne décroiſt.
Ainſi cet Ocean Eternel, inuiſible,
Qui de ſa gloire remplit le Monde intelligible,
Et par diuers ruiſſeaux en ce Monde deſcend,
De ſoy toûjours eſt plein, & de ſoy toûjours grand.
Les Cieux, les Elemens, les Eſprits, la Matiere,
Sortent de ſon Eſſence, & la laiſſent entiere:
Elle s'épand par tout ſans ſe diminuer;
Elle peut ſans déchoir ſes dons perpetuer:
Et tant de Nations celeſtes & brillantes,
Tant de Peuples d'Eſprits, & de Flames roulantes,
Tant de Corps de matiere & de formes diuers,
Dont l'aſſemblage fait le Corps de l'Vniuers,
Sortirent de ſon ſein, lors que nâquit le Monde,
Cõme encor tous les jours, on void du ſein de l'Onde,
Sortir ſans intereſt, non moins que ſans effort,
L'écume & le grauier qu'elle rejette au bord.
Comme il ne décroiſt point, auſſi ne peut-il craiſtre,
Auec le Monde né, mille Mondes à naiſtre,
Fuſſent-ils comme encens à ſon honneur brûlez,
Fuſſent-ils en offrande à ſa gloire immolez,

Ne luy donneroient pas vn rayon dauantage;
Ne le feroient en rien plus heureux ny plus ſage:
Et mille Chœurs nouueaux de Miniſtres volans,
Comme Lampes d'Amour, autour de luy brûlans,
Ne pourroient, quoy qu'épris d'vne ardeur eternelle,
Ajouſter à ſa gloire vne ſeule étincelle.

Mais qui pourroit conter les Peuples écaillez,
Les vns ſans ornement, les autres émaillez,
Ceux-cy petits de corps, ceux-là de corps énormes,
Et tous diuers d'inſtincts, d'eſpeces, & de formes,
Qui dans le vaſte ſein de l'humide Element,
Ont le repos, le cours, le giſte, & l'aliment?

Là ſous les flots chenus de la plaine coulante,
La Baleine ſe meut comme vne Iſle roulante:
Ses nageoires qui ſont pareilles à des vans,
Mettent l'onde en écume à l'entour de ſes flancs:
Et du terrible écueil de ſon affreuſe teſte,
D'vn ſouffle égal à ceux qui portent la tempeſte,
Deux fleuues élancez vont noyer les Oyſeaux,
Et font paſſer la Mer ſur les Mats des Vaiſſeaux.

Là, des autres troupeaux ſans voix & ſans haleine,
Les vns pres des rochers au chant de la Sirene;
Les autres pres des bancs, paiſſent l'algue & les joncs,
Aux concerts que leur font les trompes des Tritons.
Tous, ſans diſtinction de forme ny de maſſe,
Grands & petits ont là leurs paſquis & leur place.
Quoy que pleins de la Mer, ils ne l'épuiſent point,
Quoy qu'infinis en nombre, ils y ſont cõmevn point:
Et tant de Corps diuers, n'y font pas plus de foule,
Que l'écume qui paſſe, ou le grauier qui coule.

Tous les Eſtres ainſi ſont dans l'Immenſité,
Que leur ouure le ſein de la Diuinité:
Ils en ſont tous remplis, & iamais ne l'empliſſent;
Ils ne l'vſent iamais, & toûjours s'en nourriſſent;
Et de tous les coſtez, ils ne trouuent que Dieu
Qui ſert à tous, de fin, de centre & de milieu.

Qu'vne Ame eſt bien-heureuſe auec cette penſée!
Qu'il luy doit eſtre doux, de ſe trouuer placée,
Dans vne Mer de Biens, de Gloire, & de plaiſirs,
Dont vne ſeule goute aſſouuit ſes deſirs!
Il n'eſt point là d'écueil, il n'eſt point là d'orage,
Qui puiſſe l'obliger à craindre le naufrage.
Le port s'y prend par tout, & le fond nulle part;
On s'y peut abyſmer, ſans courir de hazard;
Plus on s'y precipite, & plus le precipice,
Y rend la chûte heureuſe, & la perte propice.
La Terre eſt miſe au centre; & fait le fondement,
Dans le corps de ce vaſte & riche Baſtiment.
Mais quoy que la moins noble elle n'ait en partage,
Que les ameublemens qui ſont du bas étage;
Elle a dequoy pourtant, & ſe faire admirer,
Et faire du Structeur la puiſſance adorer.
Qui ne l'admireroit, cette Maſſe immobile,
Qui ſans gond, ſans piuot, ſans ſuport & ſans pile,
De pouſſiere formée, & ſuſpenduë en l'air,
Des Vents toûjours battuë, & des flots de la Mer,
Ferme à l'aſſaut des Vents, ferme à l'aſſaut de l'onde,
Subſiſte de ſon poids dans le vuide du Monde?
Mais qui n'admireroit le Structeur tout-puiſſant,
Qui ſans materiaux, ſans outils bâtiſſant,
A ſi bien aligné le plan de cette maſſe;
L'a ſi bien, ſur vn point affermie en ſa place;
A pris auec tant d'art, de ſes dimenſions,
L'exacte ſymmetrie & les proportions;
Et l'a dans l'air aſſiſe en ſi juſte diſtance,
Du Cercle qui la ceint de ſa circonference;
Qu'également par tout à ſes points répondant,
Et d'vn égal aſpect le Ciel la regardant,
Elle en reçoit auſſi, d'vne influence égale,
Qui iamais ne s'épuiſe, & vient ſans interuale,
L'eſprit qui dans ſon ſein, par ſes veines s'épand,
Et quoy que Vierge, Mere & Nourrice la rend.

Mais Nourrice en tout temps, comme en tout temps
Elle eſt de tous coſtez de ſa Famille ceinte; [enceinte,
Famille de Geans, de Nains, de Corps diuers,
Les vns nus de naiſſance, & les autres couuers;
Les vns ſans mouuement, & les autres mobiles;
Les vns forts & puiſſans, & les autres debiles.
Elle les porte tous, ſans ployer ſous le poids,
De tant de Nations d'Animaux, & de Bois,
De tant d'Arbres Geans reueſtus de verdure,
Qui de ſon large ſein tirent leur nourriture;
Qui la ſuccent toûjours, & meſme a, res cent ans,
Quoy que chenus de mouſſe, & ridez par le temps,
Ne ſe trouuent pas moins collez à ſa mammelle,
Que ceux dont la naiſſance eſt encore nouuelle.
Mais lors qu'apres l'Hyuer, le Belier étoilé,
Ramene le Soleil jeune & renouuellé;
Qu'il eſt doux de la voir reprendre auec l'Année,
De verdure pompeuſe, & de fleurs couronnée,
La premiere jeuneſſe, & les premiers atours,
Que luy vid autrefois le Premier né des Iours,
Quand à la voix de Dieu, feconde deuenuë,
De ſeche qu'elle eſtoit, de confuſe, & de nuë,
Elle ſembla vouloir diſputer d'agrément,
Et conteſter de gloire auec le Firmament!
Sa Famille feüilluë alors renaiſt comme elle;
Chaque arbre alors reprend vne vertu nouuelle;
De chenus qu'ils eſtoient, on les void rajeunir:
On les void à la grace, à la fleur reuenir:
Et leurs bras qui ſembloient engourdis de froidure,
Recouurant la vigueur auecque la verdure,
Sous l'aiſle des Zephirs, ſous celle des Oyſeaux,
Qui joignent leurs concerts au murmure des eaux,
Paroiſſent reſſentir leur nouuelle jeuneſſe,
Et par leur mouuement font voir leur allegreſſe.
Que pour nous la Nature a bien fait d'autres Loix!
Les Arbres tous les ans reuiuent vne fois;

Leur jeuneſſe reuient fleurie & couronnée,
Auecque la Saiſon qui rajeunit l'Année,
Et l'Homme que les Ans vne fois ont changé,
Sur qui l'hyuer de l'âge vne fois a neigé,
Courbé de peſanteur, & chenu de vieilleſſe,
Iamais ne refleurit, iamais ne ſe redreſſe.
Il n'eſt point de Printẽps pour luy, qu'apres le Temps;
Qu'en ces lieux éleuez ſur la route des Ans,
Où l'âge eſt ſans declin, & la vie immortelle,
Sans ſe renouueller ſe void toûjours nouuelle.
Heureux trois fois celuy, qui paſſera du Cours,
Où le Pere des Temps a limité ſes jours,
A ce Iour permanent, à ce Temps immobile,
Où la vie eſt durable, aſſeurée & tranquile!
Qui joüira ſans fin de cette Eternité,
Où les Fleurs ſans Printemps, où les Fruits ſans Eſté,
Se forment des rayons d'vne viue lumiere,
De toute ombre épurée, & de toute matiere.
De Mesmes, aſpirons, ſi nous auons du ſens,
A ce Iour détaché de la chaiſne des Ans,
Qui ſubſiſte tout ſeul, ſans principe & ſans terme,
Sans Aube qui le mene, & ſans Nuit qui l'enferme.
Tous les Iours d'icy bas, courts, changeans, orageux,
N'engendrent que ſoucis, & qu'épines ſous eux:
Tous ſont ſujets aux Vents qu'excite la Fortune,
Qui peu ſouuent propice, & ſouuent importune,
Se plaiſt à la tempeſte, à la pluye, aux broüillas;
Bat ſans diſtinction, le haut comme le bas;
N'épargne point le Cedre, épargne moins la Palme;
Et fait vn an d'hyuer, pour vne heure de calme.
Voſtre Nom ſi fameux, des Muſes ſi vanté,
Aux bords de la Viſtule, & ſur l'Elbe chanté,
A-t'il rompu le Vent, & deffait le nuage,
Quand ſur luy quelquefois ils ont pouſſé l'orage?
Vos deux Freres, ſi grands, ſi ſages, ſi parfaits,
L'vn Directeur des Loix, & l'autre de la Paix,
N'ont-ils

N'ont-ils pas eu leur part au Temps qui fait la pluye,
De meſme qu'ils l'ont euë à celuy qui l'eſſuye?
On ſçait que la Vertu, le Sçauoir, le Renom,
Sont vn fonds de tout temps fixe en voſtre Maiſon:
Et que vous naiſſez tous, naturels Politiques,
Magiſtrats naturels, au bien des Republiques.
On ſçait que voſtre Sens & voſtre Probité,
Qui des plus enuieux le cœur ont merité,
Vous auroient fait regner où regne la Iuſtice,
Quand vous n'en tiendriez pas le Trône par office.
Et que ne dit-on point, du poids qu'à voſtre voix,
A deffendre le bien, à ſoûtenir les droits,
Du Pupille accablé, de la Veufve opprimée,
De l'Innocence infirme, & d'appuy deſarmée?
Que ne dit-on encor de cette fermeté,
Qui donne de la force à voſtre probité,
Qui iamais ne ploya, ſous ces Vents fauorables,
Sous qui le Cedre meſme & le Pin ſont ployables;
Et contre le deuoir iamais ne fléchiroit,
Quand du fameux Perou, tout l'or la chargeroit?
Que ne dirois-je auſſi, de la belle maniere,
Dont vous ciuiliſez Themis, toûiours ſi fiere?
De cet air obligeant, de ce doux entretien,
Qui l'Hõneſte Hõme, en vous, joint à l'Hõme debien;
Et par vne charmante, & nouuelle figure,
Vnit la bonne grace à la Magiſtrature?
Mais tout cela, De Mesme, eſt borné du preſent,
Qui ne ſera que poudre, au premier coup de Vent;
Et ne nous laiſſera de la Grandeur humaine,
Au deça du cercueil, qu'vne ombre creuſe & vaine.
Changeons donc de viſée; & tournons tous nos ſoins,
A ce Bien eternel, où tous les Biens ſont joints,
Où tous les Biens, qui ſont ſous le Temps, volatiles,
Sont de la fermeté de leur Centre, immobiles:
Là, roûjours en deſir, & iamais en dégouſt,
En joüiſſant de Dieu, nous joüirons de tout.

DE LA PAIX DV SAGE.

A MONSIEVR

DE MONTMOR,

Conseiller du Roy en ses Conseils, & Maistre des Requestes de son Hostel.

ENTRETIEN XII.

Il represente le repos & la felicité du Sage, purgé d'auarice & d'ambition; Les inconstances & les vicissitudes de la Fortune; La bizarrerie & l'extrauagance de ses amours: & montre que ses presens & ses careſſes contribuënt moins à la douceur de la vie, que l'étude de la Sageſſe.

HABERT, à qui le Ciel dés l'enfance premiere,
Fit part de cette pure & diuine lumiere,
Qui sans la jonction de l'étude & des ans,
Fait les Sages & les Sçauans;
Que vous estes heureux d'auoir loin de l'Enuie,
Trouué le repos de la vie;
Et mis vostre Esprit à couuert,
Soit de l'Ambition qui tant de Monde perd;

Soit de l'infame & barbare Auarice,
Qui de soy-méme, est le premier supplice!
Vous auez trouué le secret,
De viure sans reproche, & mourir sans regret:
Et l'assiete haute & solide,
Où vostre Ame n'a rien de bas ny de timide,
Est celle où se doit conseruer,
Le Sage qui voudra, comme vous, s'éleuer,
A cette Region de bonace éternelle,
D'où la Paix void le trouble & le hazard sous elle.
Tout est, par tout ailleurs, variable & mouuant:
Icy regne la vague, & là regne le vent:
L'vn voguant à souhait, dans la Mer fait naufrage:
L'autre est dans l'air, abbatu de l'orage:
Il ne se void que chute & reuolution,
Au Païs de l'Ambition:
Tel qui paroit vn roc, se casse comme vn verre;
Tel qui monte au matin, sur le soir tombe à terre.
Combien en a-t'on veu, combien en voyons-nous,
Qui n'estant pas fondez en vertu, comme vous,
Et portant à faux sur le vuide,
D'vne apparence peu solide,
Precipitez en s'éleuant,
Ont seruy de joüet au vent;
Et sont retombez dans l'orniere,
Où fut leur Fortune premiere?
Combien de Colosses dorez,
Des Peuples & des Grands en commun adorez,
Apres auoir de l'imposture,
De leur vaine dorure,
Abusé quelque temps,
Les Peuples & les Grands;
De leur baze abatus, par vn éclat de foudre,
Ont à peine laissé ce qu'il faloit de poudre,
Pour en couurir, de leurs Titres passez,
Les caracteres effacez?

La Fortune bizarre & fantaſque Potiere,
Met en œuure toute matiere;
Dans ſes moules, & ſous ſes mains,
L'argile prend vn tour reſpecté des humains:
Et les couleurs qu'elle luy donne,
Les traits diuers dont elle la façonne,
La font auec honneur au Palais receuoir;
Chacun ſe preſſe pour la voir;
On l'approche de la Couronne;
La Cour en troupe l'enuironne;
Et de tous coſtez les Flateurs,
La chargent de parfums, & la couurent de fleurs.
Mais le jeu n'eſt pas de durée;
L'argile peinte & figurée,
Auſſi-toſt que l'enuie à la Fortune en vient,
Perdant l'appuy qui la ſoutient,
De ſa hauteur tout à coup renuerſée,
Et ſur la terre en cent pieces caſſée,
Deuient bouë aux pieds des paſſans,
Qui luy reprochent leur encens.
D'autres ont dit que la Fortune,
Eſtoit vne Princeſſe à mille Amans commune:
Toute vieille qu'elle eſt, elle fait tous les jours,
Nouueaux deſſeins & nouuelles amours.
Aujourd'huy gracieuſe, & demain mépriſante,
Mais chaque jour libertine & changeante,
Elle aime à l'auanture, & ſe donne ſans choix,
Aux Valets comme aux Roys:
Pour des Nains mõſtrueux, pour des Negres eſclaues
Elle a quitté des Sages & des Braues:
Et ſon caprice a mis des Filoux, en des lieux,
Preparez pour des demy-Dieux.
Vous le ſçauez, HABERT, vous à qui les Hiſtoires,
Ont déployé leurs plus ſecrets Memoires;
Vous qui n'ignorez rien de tout ce que le Temps,
A renfermé dans le treſor des Ans.

Vous auez veu les traits de ſa folie,
Dans la Ville autrefois Reyne de l'Italie:
Et dans cet autre, où le grand Conſtantin,
Tranſporta des Romains l'Empire & le Deſtin.
Des Valets nez au joug, deſtinez à la chaiſne,
Ont eſté careſſez de cette folle Reyne:
Et Bizance l'a veuë, auec emportement,
Se faire d'vn Eunuque, vn ridicule Amant.
Mais vous ſçauez auſſi, par où ſon inconſtance,
Termina cette extrauagance;
Et quelle fut la pitoyable fin,
De ſon Eutrope & ſon Ruffin.
Rome ne la vid pas plus ſage,
Et ne la vit pas moins volage:
Le Peuple Dominant ſe dépita cent fois,
Et cent fois murmura de ces bizatres choix:
Le Senat meſme Intendant de l'Empire,
Eut beau faire & beau dire;
Elle ne changea point de mœurs;
Elle aima juſqu'aux Eſcrimeurs;
Et ſans honte ſe fit, en public, idolatre,
D'Eſclaues tirez du Theatre.
Penſez-vous qu'elle ait parmy nous,
Ou fait de meilleurs choix, ou pris de meilleurs goûts?
Combien de fois ſur les bords de la Seine,
De ſes folles amours a-t'elle fait la vaine?
Combien de fois a-t'elle au Peuple abandonné,
Celuy qui de ſes mains fraiſchement couronné,
Venoit de paroiſtre auec elle,
Dans vn Char de façon nouuelle,
Eclatant de plus d'or, & faiſant plus de bruit,
Que celuy des Heros que la Gloire conduit?
Mais quād cette chāgeante & fantaſque Maiſtreſſe,
Auroit de la conſtance, auroit de la ſageſſe;
Croyez-vous qu'elle pût auecques ſes faueurs
Contenter les Eſprits, & retenir les cœurs?

A-t'on la nuit moins douce, & moins tranquile,
Dans vn lit d'vne étoffe vile,
Et sous vn plancher peint de gris,
Que sous ces precieux lambris,
Où l'Art est en dispute auecque la Nature,
Et la Matiere auecque la Figure?
Dequoy sert-il, pour reposer en paix,
D'estre dans vne Alcoue éleuée à grands frais?
D'auoir en Cabinets, d'auoir en Parquetages,
L'Inde venuë en France, à trauers cent naufrages?
Qui ne sçait point que les Soucis
Sont la vermine des grands Lits?
Que, ny quenoüilles d'or, ny draps de toile fine,
Ny couuertures de la Chine,
Ny tout ce que le Luxe a de rare & de cher,
Ne sçauroit les en dénicher?
On les void ces fâcheux reptiles,
Sur le Satin ramper à longues files:
Toute la nuit le Riche les entend,
D'vne sourde & maligne dent,
Sans respecter ny façons ny matieres,
Ronger rideaux & cantonnieres;
Et le Sommeil voltigeant à l'entour,
Y peut à peine entrer auec le jour.
Tous les autres presens que fait auec largesse,
Cette bizarre & volage Maistresse;
Tout ce que l'on desire, & tout ce que l'on suit,
Ne peut, mesme en son sein, faire vne bonne nuit.
Combien dans l'Ecarlate ont le visage bléme?
Combien ont le vertige auec le Diadéme?
Et si l'auguste tour qui ceint le front des Rois,
Où luit l'Authorité, d'où descendent les Loix,
De la teste des Rois n'oste pas les racines,
De mille piquantes épines;
Croira-t'on qu'vne Mithre, vn Mortier, vn Cordon,
Pieces de moindre prix, & de bien moindre nom,

Receus des mains de cette Extrauagante,
Arreſte les deſirs d'vne Ame mécontente,
Et pour la r'afermir, luy donne plus de poids,
Que le Sceptre n'en donne aux Rois?
En vain ſur l'Or, & ſur les Pierreries,
On ſe repaiſt de riches réueries:
On brille en vain de Soye & de Clinquans,
Les ſoins & les chagrins n'en ſont pas moinspiquans,
Les Lingots du Perou, les Perles du Mexique,
Ne peuuent rien contre la Sciatique:
Et le parchemin d'vn Breuet,
De Duc & Pair, ſous le cheuet,
De quelque ambition qu'vne teſte ſoit pleine,
Ne guerit point de la Migraine.
Ruelles, Cabinets, Portiques & Salons,
Ne ſont qu'eſpaces vains embellis de grands noms,
Où de tout temps la Vertu mal venuë,
Où la Paix à peine connuë,
N'ont pû iamais ny de jour ny de nuit,
S'accommoder au trouble, & ſupporter le bruit.
Dans le vuide pompeux de ces riches demeures,
On voit voler à toutes heures,
Certains Oyſeaux de nuit, domeſtiques des Grands,
Et des Palais naturels Habitans,
Les Cœurs voluptueux, gaſtez de pourriture,
Les Orgueilleux bouffis d'enflure,
Les Auares d'or alterez,
De ces Oyſeaux ſans repos deuorez,
Sont les Images veritables,
Du Promethée introduit dans les Fables.
Officiers & Valets, les armes à la main,
Pour les garder veillent en vain;
L'importune & maligne engeance,
Sous leurs armes paſſant, trompant leur vigilance,
Se va percher, en dépit d'eux,
Sur le coſté des Maiſtres malheureux.

Il n'eſt veſtemens, ny patures,
Qui preſeruent de leurs piqueures:
Le ſang vient des cœurs déchirez;
Il vient des Eſprits vlcerez;
Les Cordons & les Croix s'en moüillent;
L'Ermine & la Pourpre s'en ſoüillent;
Et les Manteaux meſmes des Rois,
S'en trouuent tachez quelquefois.
Sans cela, tous les Biens qui paſſent,
Soit que le Sort les oſte, ou que les Ans les caſſent;
Soit que l'vſage en ſoit changeant & peu certain;
Soit qu'ils aillent de main en main,
D'vn flux égal au flux de ces Fleuues ſi viſtes,
Qui font tant de chemin, & ne font point de giſtes;
Ces Biens toûjours coulans, toûjours preſts à couler,
Qu'à la moindre ſecouſſe on void choir ou branler,
Ne ſont pas Biens, à qui le Sage
Se doiue fier dauantage,
Que l'on ſe fie aux feüilles que le Vent,
Sur la plaine va pourſuiuant.
Vous n'eſtes pas, HABERT, de ceux que la Fortune,
Vaine Idole de la Commune,
Tient de ſes liens enlaſſez,
Et dans ſa Rouë embaraſſez:
Fatale & dangereuſe Rouë,
Dont l'aueugle Hazard ſe jouë;
Et qui de tant de monde entraiſne auecque ſoy,
Le repos & l'honneur, l'innocence, & la foy.
Tandis que ceux qui roulent apres elle,
Follement abuſez de ſa courſe infidelle,
Moitié ſalis, & moitié déchirez,
Sont à trauers la bouë, & les ronces tirez;
Vous regnez dans la Paix, que la Philoſophie,
Donne à ceux qu'elle deïfie.
Tantoſt vous conuerſez auec l'Antiquité,
Qui par la barbarie & la ferocité,

Des mauuais temps, autrefois abolie,
Dans la Grece & dans l'Italie,
Sous vn Ciel plus benin, & dans vn air plus doux,
A trouué Rome & l'Attique chez vous.
Tantoſt vous preſidez aux doctes Conferences,
Qui ſe font par vos ſoins, ſur les droits des Sciences;
Et deuant vous Ariſtote & Zenon,
Aſſiſtez des Docteurs Partiſans de leur nom,
Debattent en repos, & d'vn ton pacifique,
La Cauſe du Lycée, & celle du Portique.
Vous terminez par vos déciſions,
Leurs differens & leurs pretentions:
Et vos auis ſont mis en titres d'Axiomes,
Entre les Loix des deux Royaumes,
Au deſſus de tous les Decrets,
Des vieux Latins & des vieux Grecs.
Quelquefois reuoyant les Cartes
Du Monde Epicurien, découuert par Des Cartes,
Vous ſuiuez de l'Eſprit les mouuemens diuers,
De ces corps en plein jour de tenebres couuerts,
De ces eſſains errans d'Atomes fantaſtiques,
Qui dans ces Païs Chimeriques,
Voltigeant au hazard, font tous les changemens
Des Saiſons & des Elemens.
Voyageant d'autrefois par voſtre Galerie,
Sur vn Monde en tapiſſerie;
Sans vaiſſeau vous allez de l'vne à l'autre Mer,
Sans aiſles vous paſſez les Regions de l'Air.
Vous trouuez au Midy, ces obſcures Minieres,
Qui ſont de tous nos ſoins les brillantes matieres.
Vous découurez au Nort, des Mõts toûjours couuerts
De la blanche toiſon, qu'y laiſſent les Hyuers.
Et de là coſtoyant le riuage, où l'Ibere,
Se va perdre en la Mer, qui borne l'Hemiſfere,
Vous remontez vers le Leuant,
Sans le ſecours des flots, & ſans l'aide du Vent.

Par tout où vous paſſez, vous accordez les Princes,
Vous reglez leurs Conſeils, vous marquez leurs Pro-
Et tout cela ſe fait par le pouuoir, [uinces;
De voſtre Eſprit, & de voſtre Sçauoir.
Quand il vous plaiſt, ces fameux Secretaires,
Qui des Siecles paſſez ont écrit les Affaires;
Soit ceux que la Grece a portez,
Soit ceux que l'Italie autrefois a vantez,
Vous découurent des Politiques,
Gouuerneurs des Eſtats, Moteurs des Republiques,
Les Machines & les reſſors,
Les adreſſes & les efforts.
Vous voyez là de ces Teſtes capables,
Les projets en orgueil, comme en maſſe, effroyables.
Les Solons, les Ceſars, & pareils Artiſans,
Etalent deuant vous leurs deſſeins & leurs plans.
Là les Catons, & les Fabrices,
Gens ennemis du Luxe, & Cenſeurs de Delices,
Mais humains pourtant & courtois,
Et Tuteurs modeſtes des Loix,
Apprennent à voſtre Ame, auſſi droite qu'entiere,
Cette obligeante & ciuile maniere,
Dont vous ſçauez les Deuoirs balancer,
Regler les Intereſts, & les Droits diſpenſer;
Et dont vous maniriez les Affaires publiques,
Suiuant le train des plus grands Politiques,
Si vous n'auiez toûjours preferé le repos,
Aux injures des Vents, au tumulte des flots,
Dont, par fois la Fortune, & par fois la Nature,
Selon que des Saiſons le veut la conjoncture,
Iette au trauers des bancs, pouſſe dans les rochers,
Les grands Vaiſſeaux & leurs Nochers.
Virgile quelquefois, & quelquefois Horace,
Pour vous entretenir deſcendent du Parnaſſe:
Chacun d'eux vous fait part,
Des ſecrets de ſon Art:

Et chacun d'eux, en vous quittant, vous donne,
Quelques feüilles de ſa Couronne,
D'autrefois vous preſtez vos yeux,
Vous étendez vos ſoins, aux Simples curieux,
Dont, chez vous, le Soleil éleue les ſemences,
De ſes plus pures influences.
Ceux qu'il nourrit vers le riche Berceau,
Que le Iour naiſſant a ſur l'eau,
N'ont pas la teinture ſi viue;
Quoy que dés le matin, l'Aurore les cultiue,
De la pointe des meſmes feux,
Dont elle peint, en traits ſi lumineux,
Les Rubis, la Perle, & l'Opale,
Que des riues du Gange elle apporte à Cefale.
Et tout ce qui nous vient, de ces bords rougiſſans,
Où l'Arabe cueille l'Encens,
Ne vaut pas la ſeule Amaranthe,
Qui de pourpre & d'or éclatante,
Semble tirer ſon luſtre & ſa beauté,
De l'innocente & pudique clarté,
De cette Ieune Nompareille,
Qui de voſtre Maiſon maintenant la merueille,
En vertu, comme en grace vn jour,
Doit faire l'honneur de la Cour.
Que ces emplois, HABERT, ſõt bien plus honorables,
Sont bien plus innocens, que tous ceux des Cõtables!
Que vous eſtes heureux, à beaucoup moins de frais,
Que les Donneurs d'Auis, & les Faiſeurs de Preſts!
Voſtre bonheur au moins eſt pur & legitime;
On ne peut vous en faire vn crime:
Et l'on ne met point vos Contans,
Entre les miſeres du Temps.

GAZETTE DV PARNASSE,

A MONSEIGNEVR LE DVC DE Sᵀ AIGNAN.

ENTRETIEN XIII.

En cette Gazette du Parnasse, qui eſt vn Païs où toutes choſes ont de l'eſprit & de la voix; vne Sirene raconte vne nouuelle Metamorphoſe : Vn Perroquet fraiſchement venu des Indes, fait recit des preparatifs qui s'y font pour le Commerce des François; & la Sirene conclud par le bruit que la reputation du Roy fait en toute l'Aſie.

HONNEVR de la Cour de ce temps,
Modele des Braues galans,
Amy de Mars & de Minerue,
Saint Aignan, que Dieu vous conſerue:
Et que voſtre Aſtre allant toûjours,
De meſme train, de meſme cours,
Sans qu'orage le diuertiſſe,
Sans que nuage l'obſcurciſſe,
Monte d vn heureux aſcendant,
Par deſſus l'Enuie & le Vent,

Et tienne le haut dans l'eſtime
Du Prince le plus magnanime,
Le mieux fait, le plus fortuné
Qui depuis Pharamond ſoit né.
Souffrez tandis qu'on vous habille,
Que d'vne auanture gentille,
Qu'au Parnaſſe hier on m'apprit,
I'amuſe vn moment voſtre Eſprit.
Car Rubans, Collets, & Manchettes,
Vains filets des vaines Coquettes,
Liens plus vains des vains Amans,
Ne ſont pas vos amuſemens;
Et quelque Galant qu'on vous croye,
Vous n'eſtimez de petite oye,
Que l'aſſortiment qui ſe fait,
De l'épée & du piſtolet.
La coſte droite du Parnaſſe,
Prend ſa pente vers vne place,
Ceinte d'vn rang de Lauriers vers,
De Roſes ſans pointes couuers,
Et d'vn cercle que la Fontaine,
Luy fait en roulant vers la plaine.
Là naiſſent ſur le bord des eaux,
Certains melodieux Oyſeaux,
Diuers d'eſpece & de plumage;
Mais qui parlent tous vn langage,
Harmonique, rond, meſuré,
Et diuinement inſpiré:
Et les voix qu'à la Renommée,
Preſte cette troupe emplumée,
Quand elle arriue à ce Reduit,
Sont celles qui font tout le bruit,
Dont ſes Trompettes retentiſſent,
Et ſes Gazettes ſe r'empliſſent.
Mais toutes ces voix ne ſont pas,
D'aſſauts, de ſieges, de combas.

Il en eſt de Paix & de feſte,
Comme de Guerre & de conqueſte;
Et le Recit que ie vous fais,
Eſt vn de ces Recits de Paix,
Qu'vne harmonieuſe Syrene
Chantoit au bord de la Fontaine,
Où vont boire tous les Eſprits
De l'amour des Muſes épris.
Les Graces toûjours obligeantes,
Toûjours belles & bienfaiſantes,
D'vn ſoin commun auoient nourry
Vne Beſte à poil de Soury,
Vne ſinguliere Levrette,
Mignonne, careſſante, adrete;
Qui ſçauoit faire mille tours,
Qui les accompagnoit toûjours,
Soit qu'aueque l'Amour leur Frere
Elles joüaſſent chez leur Mere.
Soit qu'auec Flore & le Printemps,
Le Fauory des jeunes Ans,
La fleur d'orange ſur la teſte,
Elles fuſſent à quelque Feſte.
Auſſi les trois charmantes Sœurs,
Ne nouriſſoient que de douceurs,
La Levrete aimable & gentille
Qu'elles appellerent Ionquille.
Elles luy donnoient maſſepains,
Et biſcuits peſtris de leurs mains;
Et de friandiſes pareilles,
Luy jettoient de pleines Corbeilles.
Tous les matins pour l'embellir,
Elles auoient ſoin de cueillir,
Tout ce qui fleurit ſous l'haleine,
Dont Zephire embaume la plaine,
Et toûjours ſa gorge éclatoit,
D'vn cercle d'or qu'elle portoit,

Où pendoient trois fines Opales,
Natureiles Orientales,
Sur leſquelles d'vn petit trait,
L'Amour ſon Portrait auoit fait:
Et l'auoit dans le meſme eſpace,
Ioint à celuy de chaque Grace,
Les eſtimant contre la Mort,
Pour Ionquille vn charme aſſez fort.
Mais la mort inuincible aux charmes,
Comme elle eſt inſenſible aux larmes,
Sans conſiderer de ſi prés,
Ny les pierres ny les portraits,
Soit peu diſcrete, ou trop ſeuere,
Elle qui pardonne à Cerbere,
Sur la Levrete mit la dent,
Et ie vay raconter comment.
Là-haut ſur la voûte azurée,
Dans la grande Sale dorée,
Qui brille d'vn jour eternel,
Se fit vn feſtin ſolemnel.
Les Graces aueque Ionquille,
Plus propre qu'vne jeune Fille,
Se trouuerent à ce Feſtin,
Qui dura du ſoir au matin:
La Levrete pour l'amour d'elles,
Receut cent careſſes nouuelles,
Et cent morceaux délicieux,
Soit des Déeſſes, ſoit des Dieux.
Le jeune Eſchanſon de la troupe,
Luy donna du lait dans ſa coupe;
Toutes les Muſes à l'enuy,
De chaque plat qui fut ſeruy,
Le plus délicat enleuerent,
Et la Mignonne en regalerent.
Sur la fin auant que ſortir,
Chacun voulant s'en diuertir,

Luy renouuella ſes careſſes,
Qu'elle paya de ſes ſouplesſes.
Les Graces luy firent des nœus,
D'vne treſſe de leurs cheueux.
La Nuit, de ſix boutons d'Etoiles,
Détachez des bords de ſes voiles,
Luy fit vn précieux collier,
Que Vénus luy voulut lier,
D'vn galant fait de Nompareille,
Qu'elle auoit alors ſur l'oreille.
L'Aurore meſme alloit donner,
Ses perles pour la couronner,
Quand la Canicule offencée,
De la voir ainſi careſſée,
D'enuie & de rage grondant,
Luy vint porter vn coup de dent.
A cette atteinte peſtilente,
Ionquille mourant ſe lamente;
Les Graces aueque douleur,
Pleurent leur perte & ſon malheur.
La troupe en eſt toute affligée;
Et la Canicule vengée,
De crainte de punition
Va ſe cacher ſous le Lyon.
Pour faire honneur à la Levrete,
Que chacun plaint, chacun regrete;
Ses yeux en Etoiles changez,
Aupres de Vénus ſont rangez.
De ſon cuir que teignit l'Aurore,
Et qui fut parfumé de Flore,
Vn corps de juppe fut formé,
D'or & de perles recamé,
Que les Graces ſe reſeruerent,
Et dont THERESE elles parerent,
Le jour que ſolennellement,
A LOVIS ſon Royal Amant,

Elle

Elle fut en pompe menée,
Par la Paix & par l'Hymenée.
Ainſi la Syrene conclut,
Et dans l'inſtant qu'elle ſe tut,
Vn Oyſeau de figure étrange,
Arriué de delà le Gange,
Long-temps où repoſer chercha,
Et ſur vn Laurier ſe percha.
Sur la nuance de ſa plume,
Vne viue pourpre s'allume;
Le bleu ſe meſle auec le vert;
Le jaune dans le blanc ſe pert,
Et les frais Rubis de la Roſe,
Au ſouffle du Zephir écloſe,
Quoy que brillans, quoy que dorez,
Ne peuuent eſtre comparez,
A ceux que porte au bout des aiſles,
Cet Oyſeau des Terres nouuelles.
A peine ſe fut-il perché,
Et du bec au Laurier touché,
Que perdant ſon accent ſauuage,
Et parlant vn nouueau langage,
Il nous étonna du recit,
Qu'en termes rimez il nous fit,
Des raretez des Terres neuues,
De la richeſſe de leurs Fleuues;
Et du bruit que dans ces Païs,
Fait déja le Grand Roy des Lys.
Il nous apprit que vers la riue,
Où l'Indien de couleur d'oliue,
Voit le Char qui porte le Iour,
Commencer ſon oblique tour,
Déja les plus riches Prouinces,
Recherchoient aueque leurs Princes,
Sur le merite, ſur la foy,
Sur les forces d'vn ſi grand Roy,

Depuis le Chinois, juſqu'au Perſe,
Son ſupport & noſtre commerce,
Que les riuages de leurs Mers,
De Treſors en barres couuers,
Tendoient les bras à nos Pilotes,
Ouuroient leurs Havres à nos Flotes.
Que plus que iamais diligent,
L'Aſtre qui fait l'or & l'argent,
Dés que l'Aurore le r'appelle,
Employoit d'vne ardeur nouuelle,
En faueur du Roy des François,
Le plus noble de tous les Roys,
Les plus precieuſes matieres,
Qu'il nourriſſe dans les Minieres.
Que les Eſtoiles aujourd'huy,
A l'enuy trauailloient pour luy,
En Foreſts odoriferantes,
En pierres fines & luiſantes:
Qu'on voyoit ſur toutes ces Mers,
Les Nereïdes aux yeux pers,
Tantoſt ſur les vagues portées,
Et par les Daufins eſcortées,
Solliciter le Dieu des eaux.
De leur amener nos Vaiſſeaux:
Et tantoſt ſous vne falaiſe,
Chanter les beautez de THERESE,
Et faire aueque des boutons
Que leur ont peſchez les Tritons,
Diuerſes façons de parure,
Pour ſa robbe & pour ſa coëffure.
A ce recit que fit l'Oyſeau,
La Syrene aſſiſe ſur l'eau,
Ajouſta que vers le Scamandre,
Vn grand bruit s'eſtoit fait entendre,
De la tombe où git en repos,
L'ombre d'Achille auec ſes os:

Qu'vn bruit pareil, où Babilonne,
De ſes Murs l'Eufrate couronne,
Auec pareil étonnement,
Eſtoit ſorty du Monument,
Où ſe conſerue d'Alexandre,
La memoire auecque la cendre;
L'vn & l'autre, de ſon cercueil,
Où vit encore ſon orgueil.
Répondant auec jalouſie,
Au bruit que répand par l'Aſie,
Et par les Mers des enuirons,
La Meſſagere à cent clairons,
Qui de ſes cent bouches à peine,
Peut fournir ce qu'il faut d'haleine,
Afin d'égaler de ſes voix,
Les Vertus du Roy des François.
Qu'à ſon nom ſans autre menace,
Les barbares Lunes de Thrace,
Auoient fait voir en leur paſleur,
Leur étonnement & leur peur;
Qu'on auoit veu ſous les auſpices,
Au Rhin, au Danube propices,
Le Turc vers le Rhab auancé,
Iuſqu'au Boſphore repouſſé;
Et dans vne terreur panique,
L'Aigle de l'Eſtat Germanique,
Ne reclamer pour ſe ſauuer,
Et ſon Aire ſe conſeruer,
Contre les Chaſſeurs de Biſance,
Que l'arc des Chaſſeurs de la France.
La Syrene ainſi le chanta,
Ainſi l'Echo le repeta;
Les Cignes voiſins qui l'oüirent,
A d'autres Cignes le redirent;
Vn ſouffle coulant ſur les eaux,
En fit prendre l'air aux roſeaux;

Et Pegaſe à cette nouuelle,
Hannissant & battant de l'aiſle,
Sembla regreter que ſon dos,
N'euſt à porter noſtre Heros,
Dans les Lices que la Victoire
Doit vn jour ouurir à ſa gloire.

PLAISANCE,

OV

LES DIVERTISSEMENS DE L'AVTOMNE,

A MONSEIGNEVR LE DVC DE MONTAVSIER.

ENTRETIEN XIV.

Il fait vne Description Poëtique de la Maison de Plaisance, qui est à Madame de Villesavin, & de la Campagne d'alentour; & rend conte des Diuertissemens innocens que l'on y prend durant l'Automne.

APPVYE' d'vn Balcon, qui couronne vne Allée,
De Iasmin d'Espagne éroilée,
La plume de Cigne à la main,
Ie vous écris à Saint Germain,
Saintemore aussi noble, aussi sçauant que sage,
Braue de sens, non moins que de courage;
Pour vous faire part des plaisirs,
Qui satisfont icy mes innocens desirs:

Et vous apprendre à quoy ie passe des journées,
Plus pures que n'en ont les Isles Fortunées,
Auec tout l'or & tous les diamans,
Qu'elles ont du credit des Faiseurs de Romans.
La celebre Maison, qu'on appelle Plaisance,
Est sur vne facile & modeste éminence,
Pres de la plaine où fut le Chasteau de Beauté,
Du temps des Valois si vanté,
Les Graces apres sa ruïne,
Considerant l'éminence voisine,
Delibererent d'y bastir,
Auec dessein de iamais n'en sortir.
Sur l'auis de leurs yeux, l'entreprise arrestée,
Est sans remise executée.
Cent Amours Artisans venus de toutes parts,
Auec les cordes de leurs arcs,
Prennent de toute la structure,
L'allignement & la mesure.
D'autres, du son que font leurs arcs bandez,
Et comme violons à leurs voix accordez,
Attirent apres eux arbres, pierres & brique,
Necessaires à la fabrique,
Sans attendre vn plus grand effort,
Que cet harmonieux accord,
Tous les materiaux d'eux-mesme se polissent,
Prennent leurs rangs d'eux mesme, & d'eux-mesme
Et forment tout le Bastiment, [s'vnissent,
Soit par instinct, ou par enchantement.
Qui sçait ce que l'Amour a d'attraits & de force;
Ce que l'harmonie a d'amorce,
Qui sçait qu'vne Cité, du faiste aux fondemens,
Se bastit autrefois au son des instrumens:
Et que ce fut l'Amour qui sans rouë & sans gruë,
Tira d'vne carriere aux Humains inconnuë,
Tous ces grands Corps si beaux & si diuers,
Dont l'assemblage a formé l'Vniuers;

Ne ſera pas de foy ſi dure,
Sur le fait de cette ſtructure.
Apres le logis éleué,
Et de toute piece acheué,
Les Amours ardens à l'ouurage,
Tournent leurs ſoins au jardinage.
Sans aller chercher d'autre bois,
Ils aſſemblent tous leurs Carquois:
Chacun d'eux en tire les fléches,
Dont ſe font dans les Cœurs de ſi puiſſantes bréches:
Et leur oſtant leurs fers dorez,
Et leurs aiſſlerons colorez,
Ils les plantent ainſi, ſans plume, & déferrées,
Sur des lignes qu'ils ont au niueau meſurées.
Les fléches des Amours, ſoient-ils grands ou petits,
Se font de plus d'vn bois, & ſont de plus d'vn prix:
Il en eſt de Roſier, qui leurs épines laiſſent,
Dans les Cœurs de ceux qu'elles bleſſent.
Il en eſt de bois de Laurier,
Par leſquelles on eſt ou Poëte, ou Guerrier.
D'autres qui ſont du bois où d'vn feu d'écarlate
La Royale Grenade éclate,
Ont pour leur but, par vn plus heureux choix,
Les Cœurs des Reynes & des Roys.
D'autres ſont de Ciprés, dont l'atteinte cruelle,
Porte la mort & le deüil auec elle:
Celles qui ſont de Palme impriment dans le Cœur,
Les piquans aiguillons qui portent à l'Honneur:
Et celles de cet Arbre, où l'Orange ſe dore,
Des jaunes rayons de l'Aurore,
Pouſſent l'Eſprit aux auares deſirs,
Comme celles de Myrthe attirent aux plaiſirs.
Toutes ces fléches differentes,
En vn moment deuinrent plantes,
Sous la main, ſous les yeux, au ſouffle des Amours,
Qui dõnent, cõme on ſçait, la vigueur aux beaux jours;

Et qui d'vne haleine feconde,
Font naiſtre & ſubſiſter tout ce qui vit au Monde.
Ainſi le Iardin fut planté;
Et ſans Soleil de Printemps, ny d'Eſté,
La terre en vne matinée,
Se vit richement couronnée,
De Roſes, de Iaſmin, de Myrthe, d'Orangers,
Et de tout ce qui fait l'ornement des Vergers.
Lap lace du Iardin la plus fauoriſée,
Et des Graces depuis toûjours la plus priſée;
Fut vn Reduit du reſte ſeparé,
Et d'vn Myrthe épais ramparé,
Où furent miſes les ſemences,
Des innocentes Bien-veillances.
Il vint là de menus Soucis,
Plus blancs & plus beaux que les Lys:
Pres des Soucis il y vint des Penſées
Pures, de bonne odeur, en floquons ramaſſées:
Il y germa des Soins ſemblables à ces fleurs,
Où la Nature a fait vn jeu de ſes couleurs:
Comme elles, en vn jour, ils naiſſent & flétriſſent,
Et comme elles auſſi iamais ils ne tariſſent.
Il y vint de plus par bouquets,
Certaine eſpece de Bien-faits,
Dont la touffe longue & pendante,
Comme pennaches d'Amaranthe,
Semble à la main ſe preſenter,
Et les deſirs des paſſans inuiter.
A ce lieu ſi plaiſant les Graces s'arreſterent,
Et le nom de Plaiſance en commun luy donnerent,
Auſſi toûjours depuis elles l'ont habité,
Sans auoir de regret au Chaſteau de Beauté.
C'eſt en ce lieu que ie paſſe l'Autonne,
Regalé tous les jours, des ſoins d'vne Perſonne,
Qui met le point de ſa felicité,
A faire bien auec facilité.

Les

Les Graces & la Complaisance,
L'éleuerent dés son enfance:
Elle en apprit le secret d'obliger:
L'art de gagner les Cœurs, & de les engager:
Elle en apprit comment les volontez se plient,
De quelle attache elles se lient:
Auec quelles douceurs, & de quelles façons,
Se preparent ces hameçons,
Qui donnent aux bien-faits du gouſt & de la force,
Et qui sont des Esprits la plus charmante amorce.
Aussi, depuis ces jeunes ans,
Bienfaisante par tout, carressante en tout temps,
Elle s'est fait vne habitude,
De seruir, d'obliger de mesme promptitude,
Que l'Air nous sert de son humidité,
Et le Soleil de sa clarté.
Vne source qui toûjours pleine,
Descend à gros boüillons sur le sein de la plaine,
Ne preste pas le secours de ses eaux,
A l'indigence des Ruisseaux,
Auec vne si pronte & si facile aisance,
Que preste à ses Amis la Dame de Plaisance,
L'obligeant secours de ses soins,
Necessaires à leurs besoins.
La Grace qui toute autre Grace
De bien loin en elle surpasse,
Est la sincere Foy, dont coule l'onction,
De la pure Deuotion.
Iusques au fond son Ame est teinte
De l'esprit de cette Huile sainte:
Le feu de son cœur s'en nourrit;
Son âge mesme en refleurit:
Par ses Bienfaits & par ses bons Exemples
Elle en vse à l'honneur des Autels & des Temples:
Et pour le bien des malheureux Humains,
La Charité le fait distiler de ses mains.

Dans vn sejour si beau, chez vne telle Hostesse,
En vn temps que le Ciel de ses dons fait largesse,
Vous pouuez bien juger, vous qui jugez si bien,
Si les plaisirs peuuent manquer de rien;
Et si les heures sont heureuses,
Qui sont de ses plaisirs riches & precieuses.
Dés le matin, si-tost que le Soleil,
Se laisse voir à son réveil;
Auec respect ie me presente,
Deuant sa clarté renaissante;
Et par ses rayons remontant,
Comme par vn chemin de flambeaux éclatant,
Ie m'éleue à la Mer des clartez eternelles,
Dont les Astres ne sont que foibles étincelles.
Qu'il est pompeux à voir, cet Astre Roy du jour,
Quand il se leue au milieu de sa Cour,
Qui par ordre & de rang, haut & bas l'enuironne,
Et de ses largesses rayonne!
Le Peuple ne void rien de toutes ces beautez:
Ses yeux au dehors arrestez,
N'ont point appris à percer la Matiere,
De leur obscure & pesante lumiere.
Ce n'est qu'aux Fauoris du Dieu Patron des Vers,
Que tous ces tresors sont ouuers:
Et pour eux, d'vne claire & precieuse glace,
Qui vient aux Rochers du Parnasse,
Certaines Lunetes ce font,
Par où d'vn regard net & pront,
Ils découurent du Beau la veritable face,
Sous l'enuelope de la Masse.
Muny dés le matin de ces yeux de crystal,
Et tourné vers l'aspect du Ciel oriental,
Ie voy ces portes azurées,
D'or & de pourpre figurées,
Rouler sur leurs gonds de vermeil,
Et s'ouurir au train du Soleil.

L'Aurore, comme la Fourriere,
Deuant luy marche la premiere;
Au lieu de craye, elle porte à la main,
Vn Rubis éclatant d'vn feu pur & ſerain:
Les reſtes de la nuit deuant elle s'enfuyent;
L'air s'éclaircit, les nuages s'eſſuyent:
Et les Bois qui ſembloient dans leur ombre perdus,
Se releuent les bras tendus;
Comme faiſant effort, pour aller à la ſuite,
De l'Aſtre qui les reſſuſcite.
Le Soleil monte cependant,
Sur vn grand Char d'écarboucles ardent;
Les Heures d'or & de perles chargées,
De part & d'autre à ſes coſtez rangées,
De leurs bras donnent mouuement,
Au Char qui roule également;
Et qui laiſſe ſur ſon orniere,
De longues traces de lumiere.
De ces traces, le long de l'air,
Il deſcend ſur la Terre, il deſcend ſur la Mer,
De lumineuſes étincelles,
Qui portent la chaleur & la vie auec elles.
En vn moment i'en voy l'œillet ſe colorer,
Le jaſmin ſe blanchir, l'orange ſe dorer.
I'en voy les roſes allumées,
Et d'vn eſprit de pudeur animées,
Menacer qu'elles brûleront,
Les mains qui les violeront.
Les Amours innocens vont des pieds & des aiſles,
A ces premieres étincelles:
Ils en r'allument leurs flambeaux;
Ils s'en font d'autres feux nouueaux;
Ils en preparent la ſemence,
Des Amitiez de pure bien-veillance:
Et par là naiſſent dans les cœurs,
Imbus de leurs viues chaleurs,

Le reſpect, le culte, l'eſtime,
Le tendre inſtinct, le deſir legitime,
Et tous les autres mouuemens,
Qui ſont les honneſtes Amans.
Des meſmes grains de celeſte lumiere,
L'or & l'argent viennent dans la Miniere:
La perle dans l'onde ſe fait;
Le rubis ſur la roche naiſt;
Et tout ce qui ſe voit de beau dans la Nature,
En prend l'eſprit & la teinture.
De là, tournant vers le prochain canal,
Ma veuë & mes yeux de cryſtal,
Ie voy ſur l'eau d'azur & d'argent émaillée,
La Nymphe de Marne éueillée,
Qui pour eſtre veuë & pour voir,
Se leue ſur ſon lit auecque ſon mitoir;
Et ſa treſſe humide preſente,
A la chaleur qui ſuit la clarté renaiſſante.
La blonde Troupe de ſon train,
Le peigne de joncs à la main,
Et l'éponge d'ambre trempée,
A la coëffer eſt occupée.
Le poiſſon d'argent étoilé,
Et ſur l'argent, de pourpre tauelé,
De tous coſtez accourt à la dorure,
De ſa flotante cheuelure,
Dont chaque poil eſt chargé d'hameçons,
Plus dangereux aux Amours qu'aux Poiſſons.
De part & d'autre du riuage,
Il ſe voit des lits de feüillage;
Où les Zephirs qui ſans faire de bruit,
Auoient dormy toute la nuit,
Se réueillent à la lumiere,
Que leur refléchit la Riuiere.
A peine ont-ils ſecoué le ſommeil,
Que ſe leuant le viſage vermeil,

La bouche enflée, & les aiſles couuertes,
De plumes jaunes, rouges, vertes,
Et de toutes autres couleurs,
Qui ſe forment du jour nué ſur les vapeurs;
Ils ſe répandent par la plaine,
Autant que peut les porter leur haleine;
Et vont entre les bras des arbres éueiller,
Les Nymphes qui voudroient encore ſommeiller.
Comme elles couchent habillées,
Sur des matelats de feüillées,
Sans autre tour de lit, & ſans autres rideaux,
Que le vert touffu des rameaux;
En vn moment ie les voy preſtes,
Ie voy degouter de leurs teſtes,
Le vif argent, qui de l'air écoulé,
A l'or de leurs cheueux le matin s'eſt meſlé.
Les vnes, auſſi toſt, le long de la prairie,
De beaux reſtes encore agreable & fleurie,
Se dépeſchent de moiſſonner,
Auant le chaud du jour, de quoy ſe couronner.
Les autres vont danſer au frais que leur preſente,
Du Saule amy des eaux, l'ombre verte & brandante;
Le Vent qui paſſe au trauers des roſeaux,
Pour répondre à leurs voix, s'en fait des chalumeaux;
Et pour accompagner la danſe,
L'arbre ſe meut des bras à la cadence.
Apres la danſe & les chanſons,
Les autres vont dreſſer des pieges aux poiſſons,
Qui ſuiuent comme vn rhé, le tiſſu des lumieres
Qui par lignes deſcend de leurs viues paupieres:
Les autres que le cor, & les confuſes voix,
Des Veneurs & des chiens appellent vers les Bois,
Vont ſur la route de Saint Maure;
Apres vn beau Chaſſeur, que la Lune & l'Aurore,
Encore en ce temps rauiroient,
Et ſur leurs Chars enleueroient;

Comme on dit qu'elles enleuerent,
Deux autres beaux Chaſſeurs, qui d'amour les bleſſe-
Sans le juſte reſpect qu'elles ont toutes deux, [rent;
Pour la Nymphe du ſang des Dieux,
Qu'vne Etoile plus fortunée,
A ſon Hymen a deſtinée.
On remarque en ſa mine vne noble fierté,
Qui ſert comme de pointe & d'arme à la beauté:
On luy voit ſur tout le viſage,
Vne teinture de courage;
Et tel eſt-il déja, que ſon Pere parut,
Lors que jeune Chaſſeur, les Lyons il courut,
Qui ſortis furieux des Campagnes Belgiques,
Et ſoûtenus des Aigles Germaniques,
Sur les champs de Rocroy, de leur chûte ſanglans,
Ou perdirent la vie, ou laiſſerent les dents.
Qu'il aime peu cette innocente chaſſe,
Où la valeur n'a point de place!
Que les Ours de Ruſſie, & les Loups Tranſſyluains,
Seroient bien à ſon gré plus dignes de ſes mains,
Que cette troupe fugitiue,
Que la Marne luy voit pourſuiure ſur ſa riue!
Et qu'il feroit au loin, dans les champs Polonois,
Bruire ſon arc & ſon carquois,
Si la Viſtule, vn jour, vouloit que ſon ſuffrage,
L'appellaſt à chaſſer le long de ſon riuage!
Ie paſſe ainſi le jour, tant qu'il eſt encor frais,
Tantoſt dans vn Parterre entouré de Ciprés:
Tantoſt le long d'vne terraſſe,
Des prez de cent toiſes de face;
Où viennent du coſtau voiſin,
Vert de feüille, & noir de raiſin,
Les ris & les chanſons des troupes innocentes,
Qui du ſang de la vigne ont les mains rougiſſantes.
Ces pures & ſimples chanſons,
Ne ſe chantent pas ſur les tons,

De cette Muſique hardie,
Qui s'entend à la Comedie,
Où le Chantre en l'air ſuſpendu,
Sur la foy d'vn reſſort quelquefois mal tendu,
Prepare auec éclat, & dans vne machine,
Vn ſpectacle de ſa ruïne.
Il n'eſt rien là que d'innocent;
L'Ambre n'eſt pas ce qu'on y ſent;
Auſſi les Soins qui vont aux belles Aſſemblées,
Toûjours de défiance & de chagrin troublées,
La noire Ialouſie, & les ſecrets Soupçons,
Qui meſlent de l'aigreur aux plus douces chanſons,
N'interrompent point la muſique,
De ce Chœur ſans art & ruſtique:
Et telle bouche, auec l'odeur des choux,
A quelque choſe de plus doux,
Que telle autre qui ſent les paſtilles d'Eſpagne,
Et qu'vn air coquet accompagne.
Mais lors que le Soleil de plus haut regardant,
D'vn trait plus droit & plus ardent,
Chaſſe dans les lieux les plus ſombres,
La fraiſcheur paſle, & les humides ombres:
Alors dans quelque Salon vert,
De Tillots & d'Ormes couuert;
Où ſous la voûte d'vne treille,
Ie lis, ie reſve, ie ſommeille;
Iuſqu'à ce que le chaud tombant auec le jour,
Laiſſe regner la fraiſcheur à ſon tour.
Les Nymphes alors déuoilées,
Sortent ſans peur d'eſtre hâlées:
Et les Amours de Plaiſance habitans,
En liberté paſſent leurs temps,
A force jeux, dont l'innocence,
Eſt de leur âge & de Plaiſance.
Les vns par couplets attelez,
Comme petits cheuaux aiſlez,

Tirent vne roulante chaiſe,
Où l'vn de la troupe à ſon aiſe,
En paſſant jonche le chemin,
De fleurs d'orange & jaſmin.
L'herbe languiſſante & couchée,
Se releue ſous la jonchée;
Et le Zephire qui la ſent,
En tire l'eſprit en paſſant.
Les autres par eſſains vont à la paliſſade,
Qui luit du feu de la grenade:
On les voit les bras étendus,
Ou de leurs aiſles ſuſpendus,
Ecraſer de leurs dents, qui paroiſſent d'opale,
Le doux rubis qui naiſt dans la Pomme royale.
D'autres ſur le canal, pour tromper les poiſſons,
Leur preſentent des fleurs miſes en hameçons:
D'autres paſſant ſur la fontaine,
Digne lauoir d'vne Sirene,
Auec leur ſouffle & leurs flambeaux,
Font naiſtre le feu de ſes eaux.
On y voit ondoyer vne flame pareille,
A celle qui ſe fait des eſprits de la treille.
Le baſſin de porphire en luit;
La Nymphe de frayeur s'enfuit;
Le rouge en vient aux cyprés qui l'entourent;
Pour l'éteindre, les vents y courent;
Et les Pigeons habitans de la tour,
N'y boiuent point apres, ſans y boire l'amour.
Semblables paſſe-temps les autres diuertiſſent;
Les ombres cependant juſqu'au noir ſe bruniſſent;
Les innocens joüeurs mettent fin à leurs jeux;
Et ie me retire auec eux.
A Saint Germain, vſez-vous mieux des heures,
Sous l'or & dans l'éclat de vos riches demeures?
Quel employ font auecque vous,
De ces jours ſi beaux & ſi doux,

Polibe, Tacite, Virgile,
Vos Courtisans aux champs aussi bien qu'à la Ville?
Quitteriez-vous leurs sages entretiens,
Pour les cris des Veneurs, & pour les voix des chiens?
Maintenant que la Paix qui regne sur la terre,
Vers le Bosphore a relegué la Guerre:
Vostre valeur au moins a pour s'entretenir,
Vn honorable souuenir:
Et sans sortir de son histoire,
Elle a chez elle vn ample fonds de gloire.
Hors de là, que pourriez-vous mieux,
Que d'aller à la guerre, auec les demy-Dieux?
Soit le long de ces bords, où l'écumeux Scamandre,
Cherche l'ombre de Troye, & pleure sur sa cendre:
Soit sur ces autres bords, où le Tibre regnant,
De l'Empire Latin le berceau va baignant?
Et n'est-ce pas pour vous, vn fait plus heroïque,
D'estre pres d'Alexandre, au combat du Granique,
Et là, vaincre en esprit Medes, Perses, Indiens,
Que de mettre aux abois vn Cerf auec des chiens?
Mais que me direz-vous de ces Graces sçauantes,
Qui d'Artenice autrefois les Suiuantes,
Le sont de Iulie à son tour,
Et pres d'elle chez vous font l'honneur de la Cour?
Que ie les croy noblement occupées,
Non pas à des joüets, non pas à des poupées;
Mais à former de l'esprit & des mains,
Le futur Heritier du plus grand des Humains.
Que n'esperons-nous point de cette nourriture,
Qui doit donner à l'or l'éclat & la figure;
Et par les traits d'vn art exquis,
Representer le Pere dans le Fils?
Quoy que la vaine Grece die,
Son Achille eut besoin d'auoir vne Iulie:
Elle eust tout autrement façonné son Esprit,
Que son Maistre double ne fit.

Au lieu qu'il eut vn air vain, brutal, & colere;
Il en euſt pris la ſcience de plaire;
L'art d'allier la Grace auecque la Valeur;
Et d'adoucir l'Eſprit, ſans affoiblir le Cœur.
Mais ma plume déja ſous mes doigts deuiẽt ſombre:
Le jourqui m'éclairoit n'eſt plusqu'vne grãde ombre:
Et le ſignal de ceux qui peſchent au flambeau,
M'appelle à me ranger auec eux pres de l'eau.

ADVIS CHRESTIEN,

A MONSIEVR LE MARQVIS DE LEVVILLE.

ENTRETIEN XV.

Il l'auertit du declin de son âge, & de la neceſſité de la Mort; & l'exhorte par les illuſions, & les viciſſitudes des choſes du Monde, de donner à ſon Salut les derniers ſoins, & les derniers iours de ſa vie.

MARQVIS, nous approchons du bout de la Carriere,
Le Temps vole, & nous porte à noſtre heure derniere;
Et le peu qui nous reſte & de vie & de jour,
En moy, malpropre aux Vers, cõme en vous à l'Amour,
Doit r'appeller nos ſoins à cet Vn neceſſaire,
Qui ne peut qu'vne fois ſe faillir ou ſe faire.
Dequoy vous ſeruiront à ce triſte moment,
Les Titres de diſcret & de fidele Amant?
Dequoy tant de Poulets, qui diuers en ramage,
Dans voſtre Cabinet, comme dans vne Cage,
Ne vous nourriſſent plus, que du vain ſouuenir,
D'vn Temps qui deſormais ne vous peut reuenir?
Chifres myſterieux, Deuiſes figurées,
Bagues, nœux, bracelets, & pareilles denrées,
N'ont ny cours ny credit, au Bureau deſtiné,
A payer le tribut à la Mort aſſiné.

Nos Couronnes non plus, ne ſont pas marchãdiſes,
Qui doiuent en acquit, par le Sort eſtre priſes:
Et les rudes Fermiers à cet Impoſt commis,
Des Muſes auſſi peu que des Vertus amis,
N'ont point encore fait cette grace aux Poëtes,
D'accepter en paymẽt leurs Lauriers pour leurs teſtes:
Les Rois meſme, Marquis, & les Heros vainqueurs,
Ne r'acheteront point leur vie auec les leurs.
Comme Homere mourut, auſſi mourut Achile:
Sous le ciſeau meurtrier tout eſt foible & fragile,
Et la fatale main, ſous laquelle nos jours,
Sur les cercles du Temps ont leur trame & leur cours;
N'a non plus de reſpect pour l'or que pour l'étoupe,
Et ſans diſtinction l'vn comme l'autre coupe.

Auiſons donc, Marquis, puis que rien icy bas,
Ne ſe peut affranchir de la loy du trépas;
Quelle route pourra, d'vne courſe mortelle,
Nous conduire au repos d'vne vie eternelle.
Sur le ſoir pour le moins, tendons à cette fin,
Où deuoient tous nos pas tendre dés le matin.
Ne nous amuſons plus à ces fauſſes figures,
A ces fantõmes creux, qui diuers de poſtures,
D'apparences diuers, à nos yeux ſe font voir,
Pour nous en faire accroire, & pour nous déceuoir.

Vous auez d'vne part l'extrauagante Idole,
De tout fantaſque Eſprit, de toute teſte fole;
La bizarre Fortune, à qui de tous coſtez,
Sacrifices, parfums, bouquets, ſont preſentez.
La trompeuſe, en paſſant, reçoit ce qu'on luy donne;
A l'vn montrant vn Sceptre, à l'autre vne Couronne:
Offrant à celuy-cy du bien & de l'honneur;
Et flatant celuy-là de quelque autre bonheur.
Auec emportement tous vont apres ſa Rouë,
D'où jaillit au hazard, l'or aueque la bouë;
Et qui par fois pouſſant les plus haſtez à bas,
A l'vn caſſe la teſte, à l'autre rompt les bras;

Et les laisse en passant, le long de son orniere,
Ou de fange couuers, ou chargez de poussiere.
D'autre-part, vous auez le Luxe ambitieux,
Basteleur à tromper les cœurs comme les yeux,
Qui de son faux Theatre en diuerses manieres,
Tantost par les façons, tantost par les matieres,
Arreste les Passans; & retient leurs esprits,
Du pompeux appareil de la Scene surpris.
Les Demons Intendans des friuoles Delices,
Folastres Inuenteurs de pareils artifices,
Abusent de leur part, en mille autres façons,
Des Troupeaux de Niais pris à leurs hameçons,
Qui sous l'appas succré d'vne douce imposture,
Ne laissent à leur goust, que de la pourriture.
Défaites-vous, Marquis, de ces illusions,
Ménagez mieux le Temps, & les occasions;
Le Temps court, & iamais sur ses pas ne retourne;
L'Occasion le suit, & iamais ne sejourne:
Et d'vn petit moment ménagé bien ou mal,
De nostre Eternité se fait le nœud fatal.
Voyez comme à leur fin toutes choses se rendent;
Sans arrest vers la Mer les Riuieres descendent
Le feu fut il nourry du plus fin Calambour,
Monte à son Element sans chercher de détour:
Et les Marbres qui sont éleuez en Colonnes,
En Corniches taillez, ciselez en Couronnes,
Dãs quelque hõneur qu'ils soiẽt, sur les Palais des Rois,
Vers leur centre commun, poussent de tout leur poids.
Allons ainsi, Marquis, à nostre commun centre,
Au Principe eternel, d'où tout vient, où tout r'entre:
Nous pourrons là cueillir toûjours à pleines mains,
Les Biens que nous n'auons icy bas que par grains;
Qui naissent en Avril, qui meurent en Autonne;
Et que le Temps rauit au moment qu'il les donne.
Là rien ne peut vieillir, rien ne peut s'effacer;
La fleur y donne place à son fruit sans passer:

Le jour n'y trouue point de nuit qui le noirciſſe;
Ny le Printemps d'Hyuer, qui ſes graces terniſſe,
Et le Beau toûjours pur, comme toûjours égal,
N'y connoiſt point les traits du declin ny du mal.
Il n'en eſt pas de meſme en ce lieu d'inconſtance,
Où le Bon ny le Beau n'ont point de conſiſtance;
Où iamais nous n'auons deux jours qui ſoiẽt pareils;
Où le broüillas éteint les plus brillans Soleils;
Et nos plus belles fleurs ſont dés leurs matinées,
Ou détruites du vent, ou par le froid fanées.
Vous n'eſtes plus celuy que la Meuſe autrefois,
Vit l'épée à la main, ſur les champs Hollandois,
En deſordre pouſſer les troupes bazanées,
Que l'Eſpagne enuoya du ſein des Pyrenées.
Vous n'eſtes plus celuy que vous vit ſur ſes bords,
Le Tar épouuanté de la foule des Morts,
Quand Lovis chaſtia d'vne Arme foudroyante,
La Rebelle Cité, Mere de Bradamante.
En ce temps là, le Dieu des belliqueux exploits,
Vous touchant à la main, vous emporta les doits;
Et Bellonne ſa Sœur, fiere & rude Maiſtreſſe,
S'approchant bruſquement, pour vous faire careſſe,
Vous laiſſa ſur la jouë vn gage de faueur,
Dont l'empreinte vous fait encore de l'honneur;
Mais ce tẽps-là, Marquis, n'eſt plus que dãs l'Hiſtoire,
Et ne peut reuenir, que ſur noſtre memoire.
Olimpe, comme vous, n'eſt plus ce qu'elle eſtoit,
Lors que dans tous les yeux l'éclair elle portoit;
Et que prenant par tout, droit & titre de Reyne,
Elle mettoit Heros & Sages à la chaiſne.
Déja ſes yeux ternis reſſemblent au Soleil,
Quand la Nuit le prepare à ſe rendre au Sommeil:
Sa taille ſi bien priſe, & ſi bien meſurée,
S'eſt, ie ne ſçay comment, perduë ou retirée:
Et les rides qui ſont les foſſes des Amours,
Sur ſon teint jauniſſant ſe creuſent tous les jours.

Amaranthe eſt encor jeune, fiere, hautaine,
Nulle Ame n'eſt fermée, à l'Amour qui la meine:
Et par tout où ce Guide, au flambeau la conduit,
De cœurs pris & liez vne chaiſne la ſuit.
Mais attendez vn peu que ſon heure décline,
Vers le dernier tournant, qui nos courſes termine;
Vous luy verrez tomber cette éclatante fleur,
Dont l'Avril de ſon âge entretient la fraiſcheur;
Vous verrez s'éclipſer les flateuſes lumieres,
Qui d'aiguillons de feu couronnent ſes paupieres;
Et toſt apres la cire en larmes coulera,
De l'amoureux flambeau qui dans ſes yeux mourra.
I'ay changé comme vous, & cette riche ſource,
D'où mes Vers deſcendoient d'vne ſi promte courſe,
Et traiſnoient en roulant, d'vn bruit harmonieux,
Perles, Or, Diamans, & Rubis auec eux;
Maintenant demy ſeche, & demy limonneuſe,
Ne me fournit qu'vne eau peſante & pareſſeuſe,
Qui coule goute à goute, & ne traiſne en coulant,
Que peu de joncs chargez d'vn ſable froid & lent.
Ma Couronne commence à perdre ſa verdure;
La feüille n'en eſt plus ſi fraiſche ny ſi pure;
Ma Lyre d'étenduë & ſourde ſous mes doits,
N'eſt plus comme deuant, d'accord auec ma voix:
Et le feu qui ſembloit de mon eſprit s'épandre,
Amorty par les ans, eſt reduit à la cendre.
Tout vieillit donc, Marquis, tout finit icy bas;
Le jour a ſon déclin, la vie a ſon trépas:
Et ſans nous amuſer au flux de cette vie,
Apres de faux plaiſirs, de vrais regrets ſuiuie;
Nous en deuons ſi bien, les reſtes diſpenſer,
Qu'ils nous portent à celle où rien ne doit paſſer.

IEV POETIQVE,

A MONSIEVR DES YVETEAVX, Conseiller d'Estat.

ENTRETIEN XVI.

Il fait la Description du lieu où il passe l'Automne, & luy rend conte des diuertissemens qu'il y prend.

LE Passy d'où ie vous écris,
Au pied d'vn Espalier de Poires d'ambre gris,
N'est qu'à deux pas du lit, où la Royale Seine
Aux yeux de Paris se promeine.
Aussi voit on d'icy, sur la lice des eaux,
Passer à tout moment des files de vaisseaux;
On entend l'Echo du riuage,
Qui se plaist à répondre au bruit de l'attelage;
Et du matin, de cent voix réueiller
Les vents, qui sous les Bois couchez pour sommeiller,
Se leuent en colere, & font fremir la plaine,
Par tout où passe leur haleine.
A gauche d'autre part, sous les arbres du Cours,
On voit à la fraischeur voltiger les Amours:
On les entend faire du bruit de l'aisle,
Quand sur le soir quelque Estoile nouuelle,

Vient

Vient r'allumer la pointe de leurs dars,
Du feu qu'épandent ſes regards.
D'autrefois on les voit étaler leur plumage,
Montez comme Cocqs de bagage,
Sur le faiſte vouté des Carroſſes dorez,
Qui vers Auteüil auec pompe tirez,
De plus d'éclairs font briller leur orniere,
Qu'il n'en tombe du Char, qui porte la lumiere.
On les voit là, ſur l'herbe deſcendus,
Aller comme à cheual, ſur leurs arcs détendus;
Leurs fleches leur ſeruent de gaules;
Ils voltigent au tour des Saules:
Les Zephirs volant apres eux,
Sautent à l'or de leurs cheueux:
Et de la Riuiere prochaine,
Les Nymphes du train de la Seine,
A petit bruit, nageant entre deux eaux,
Suiuent l'éclat de leurs flambeaux.
De là, parfois d'vne rapide courſe,
Tirant vers la fameuſe ſource,
Où l'on voit en toute ſaiſon,
Tant de corps langoureux chercher leur gueriſon,
Ils vont d'vne brûlante haleine,
Mettre le feu dans la fontaine;
Et quiconque y vient apres eux,
Surpris de ces humides feux,
En les beuuant boit vne maladie,
A quoy nulle eau ne remedie.
A main droite l'on voit le ſuperbe Meudon,
Hautain de ſa richeſſe, autant que de ſon nom;
Qui de la peſanteur de ſa lourde terraſſe
Epouuante le Fleuue, & la plaine menace.
Ces Architectes ſi hardis,
Qui la premiere Tour entreprirent jadis,
Formerent-ils iamais leurs Plans ſur des penſées,
Plus vaſtes & plus exhauſſées,

Que ceux, qui pour baſtir ce Mole ſourcilleux,
Laiſſerent vents & nuages ſous eux.
Sous le pied verdoyant, qu'auance la Colline,
Vers le Pont, ſous lequel l'onde en paſſant s'incline;
Cent logis ſomptueux, richement trauaillez,
Et couronnez de toits d'ardoiſes écaillez,
Semblent monter en l'air, pour étaler au Fleuue,
De leur ambition quelque hautaine preuue:
Mais tout hautains, tout ſomptueux qu'ils ſont,
Ils ſoûmettent l'orgueil de leur ſuperbe front,
A celuy de l'auguſte & magnanime Frere,
Du plus grand Roy, qui ſoit, de l'Hidaſpe à l'Ibere.
Là toûjours la Terre fleurit;
A toute heure le Iour y rit;
La Nuit meſme, quand elle y paſſe,
Affecte d'auoir de la grace:
Et l'Hyuer ſi mutin, ſi turbulent ailleurs,
Reſpecte là les moindres fleurs.
Et tout cela ſe fait, pour l'amour de Philippe,
Dont l'eſprit obligeant, tout nuage diſſipe;
Et qui depuis qu'il fut par les Graces nourry,
Pres d'elles demeuré, leur conſtant Fauory;
S'eſt fait par leur adreſſe, adroit en l'Art de plaire,
A ſous elles appris tous les airs de bien faire:
Et trouué le ſecret, ſi rare & ſi charmant,
De joindre au doux l'auguſte, & l'agreable au grand.
Plus bas on void dans vne plaine verte,
Vne fois tous les ans de jauelles couuerte,
Les eaux d'Iſſi, qui ſemblent s'éleuer,
Pour rafraiſchir le jour, & les vents abreuer.
Non loin de là, ſe découure la Barre,
Où par vn ſentiment auſſi juſte que rare,
On voit gemir Ormes, Charmes, Tillots;
On voit pleurer les Nymphes à grands flots;
Et les fleurs ſe liurer à la melancolie,
Depuis que la ſage Iulie,

Et le Braue ſçauant, que luy ſoûmit l'Amour,
Ont abandonné ce ſejour.
Mais à tout prendre, il n'eſt rien qui me plaiſe,
Comme la ſolitude, où ie reſve à mon aiſe,
Tantoſt au murmure des eaux;
Tantoſt à l'ombre des Ormeaux,
Qui de leurs bras feüillus ſont vne Gallerie,
Où ſans Tableaux & ſans Tapillerie,
En traits formez d'eſprit, & d'eſprit colorez,
Ie voy de tous les Temps, les exploits figurez.
Le Baſtiment n'eſt pas de ces hauts Edifices,
De rapines meublez, fondez en injuſtices;
Où le luxe inſolent met des Païs en Parcs,
Des Fleuues en Canaux, & des Monts en Rampars.
On n'y voit point le ſang des Races deuorées,
En Eſtrades d'yuoire, en Alcoves dorées;
On n'y void point l'eſpoir des Peuples ruinez,
En meubles ſuperflus, du Leuant amenez:
On n'y void rien des autres artifices,
Qui ſeruent de matiere aux bizarres Delices:
Mais on y void la mediocrité,
Priſe au compas de l'exacte Equité;
La bonne Foy, la conſcience pure
De toute honte & de toute ſoüillure:
Richeſſe rare en ce temps peruerty,
Où le ſale gain d'vn Party
Donne plus de credit, que la Vertu n'en donne,
A quelque Preux qu'elle couronne.
Les Graces ſont icy modeſtes & ſans fard;
Elles n'y prennent rien de l'Art:
Et par tout où marche Chriſtine,
Qui les égale en taille, & les égale en mine,
Elles vont deuant elle, & ſement ſon chemin,
De force Tubereuſe, & de force Iaſmin.
Le Soleil meſme eſt complaiſant pour elle;
Et par les mains de l'Aurore nouuelle,

Dés que le jour commence à se dorer,
Il fait ses fruits & ses fleurs colorer.
Ce matin ie l'ay veuë, en son habit de feste,
La guirlande au tour de la teste,
Les yeux brillans, le front serain,
De longs pinceaux de laque & de pourpre à la main,
Donner couleur à la Grenade,
Qui met en feu toute vne paliſſade.
En meſme temps & des meſmes pinceaux,
Coulant le long des arbriſſeaux,
Qui font à la muraille vne riche parure,
De fruits diuers & d'égale verdure,
Elle teignoit en rouge le Brignon,
Qui de Pomone fut autrefois le mignon:
Elle donnoit vn éclat au Panie,
Dont la Roſe euſt eu de l'enuie:
Et puis couchant vn vernis délicat,
Sur la claire peau du Muſcat,
Elle peignoit d'vne mignarde touche,
L'Amadote & la Moüillebouche.
A chaque trait qu'elle faiſoit,
Vn Zephir l'ouurage baiſoit,
Et d'vne haleine parfumée,
De l'eſprit des fleurs animée,
Il adjouſtoit à la couleur,
L'agrément de la bonne odeur.
Tandis que du prochain Bocage,
Les Oyſeaux éueillez, ſembloient de leur ramage,
A voix haute inuiter Chriſtine à receuoir,
L'Aurore qui la vouloit voir,
Apres auoir mis pour luy plaire,
Sans que Cefale ait oſé l'en diſtraire,
Tout ce qu'elle portoit de plus viues couleurs,
A peindre ſes fruits & ſes fleurs.
Ie pourrois, Vauquelin, le reſte vous déduire,
Mais voſtre tour eſt de m'inſtruire;

Et mon desir, est de sçauoir comment,
Cet Autonne se passe au riuage Normand.
Vostre agreable Chassereſſe,
Qu'à si grand tort vous taxez de vieilleſſe,
Quoy qu'elle n'ait de l'arriere-saiſon,
Que le bon sens & la fine raiſon,
Va-t'elle toûjours sur le sable,
D'vn arc à traits plombez, aux Ramiers redoutable,
Le long des bords, d'écume blanchiſſans,
Faire des meurtres innocens?
Ne s'eſt-il point rendu d'arreſt sur la querelle,
Des Nymphes de la Mer, & d'elle?
Ces jalouſes Dames des eaux,
N'aiment pas qu'à leur veuë, & parmy leurs roſeaux,
A leurs Tritons, les Dames de la terre,
Du feu de leurs regards, aillent faire la guerre.
Qu'elle laiſſe Thetis, & ſon moëte Element,
A l'Aquilon, ſon frenetique Amant;
Et qu'elle quitte les conqueſtes,
Qui ſont à faire au Païs des tempeſtes,
Aux Miniſtres fougueux des neigeuſes Saiſons,
Qu'Eole tient dans ſes priſons.
Mandez-moy, ſi le Fleuue d'Orne
Parle encore auſſi haut, leue auſſi haut la corne,
Qu'il faiſoit autrefois, quand vos nobles Ayeux,
Poëtes inſpirez des Cieux,
Tenoient rang vis à vis d'Horace,
Au lieu le plus beau de Parnaſſe.
Mais vn jet d'eau, qui ſemble en s'éleuant,
Faire effort contre l'air, & ſe plaindre du Vent,
De ſon bruit à finir m'inuite;
Et veut que ſans delay, pour le voir, ie vous quite.

Fin du premier Liure.

ENTRETIENS POËTIQVES,

LIVRE SECOND.

MIROIR FIDELLE,

A MADAME

LA COMTESSE DE LA SVZE.

ENTRETIEN I.

Il prend occaſion de la mort de Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres, & d'autres Perſonnes illuſtres, de luy repreſenter la neceſſité de la Mort, & l'inconſtance des choſes humaines: & de l'auertir de penſer à ſon Salut.

AVous, illuſtre Iris, à qui les Sœurs ſçauantes,
Des Sources, & des Bois du Parnaſſe Intendantes,
Ont inſpiré ces airs, ſi charmans & ſi doux,
Qui ſur la Seine ont fait tant de Cignes jaloux;

Cleon touché des maux de ce temps lamentable,
Ecrit sur vn Cercueil, qui luy tient lieu de Table,
Entre deux Flambeaux noirs, de larmes degoutans,
Ce charitable Auis sur les maux de ce Temps.

Prenez le deüil, Iris, renfermez vostre Lyre :
Ie l'auouë, on ne peut l'oüir qu'on ne l'admire:
Et les doits du Thebain, qui fit danser les Bois,
Ne sceurent pas mieux l'art de charmer que vos doits.
Mais en vne Saison, où regne l'infortune,
La plus douce Musique est la plus importune:
Et le Concert que font les Cloches dans nos Tours,
Rend les Cignes muets, & chasse les Amours.
On n'entend plus par tout que ces Bronzes funebres,
A toute heure annoncer d'eternelles tenebres:
On ne voit plus par tout, que funebres flambeaux,
Conduire les Viuans & les Morts aux Tombeaux.

Il n'est point aujourd'huy de maison qui ne pleure;
Aussi n'en est-il point, Iris, où l'on ne meure.
Le deüil est general; & sa triste couleur,
Des corps les plus parez, a fait tomber la fleur.
Les Palais de tristesse & de tenebres sombres,
Ne semblent habitez que de Familles d'Ombres:
Et dans les mesmes lieux, où d'vn riche appareil,
Mille Chars plus dorez, que celuy du Soleil,
Auec pompe traisnoient des Estoiles viuantes,
Des feux de leur Esprit & de leurs yeux brillantes,
On ne voit que l'horreur, on n'entend que le bruit,
De mille Chars plus noirs, que celuy de la Nuit.

Aussi la Parque, Iris, sans ménager personne,
Et le meur, & le vert également moissonne:
Et sans distinction de naissance & de rangs,
Elle abbat de sa Faux les Petits & les Grands.
Pitoyable moisson, où tombent en jauelles,
Les mortelles Grandeurs, & les Beautez mortelles!
Où Sceptres, Etendars, Diadémes, Cordons,
Riches de leur matiere, orgueilleux de leurs noms,

En gerbes ramaſſez, mis dans la Sepulture,
Sans iamais regermer, s'en vont en pourriture!
La recolte ſe fait par tout & chaque iour;
La Mort regne au Village, elle regne à la Cour:
Et ces Lits baluſtrez, & couronnez d'aigretes,
Où les Soucys rongeans font de nuit leurs retraites;
Ces Lambris cizelez, où les Soins font leurs nids,
Où volent les Chagrins, comme Chauueſouris,
Non plus que les Hameaux, n'ont ny Portier ny Garde,
Qui le droit & le coup de la Parque retarde.
Quel ſpectacle! de voir ſur de funeſtes Chars,
Les Femmes, les Maris, les Ieunes, les Vieillars,
Les Artiſans, les Roys, les Charlatans, les Sages,
Toute ſorte d'eſtats, de ſexes, de viſages;
Et la Mort au deſſus, la faux noire à la main,
Qui traiſne en herbe, en graine, en fleur, le Genre hu-
Quel Theatre! de voir dans la Caue fatale, [main.
Où ſans ordre, & ſans choix, cette moiſſon s'étale,
Les reſtes des Viuans à monceaux entaſſez,
Et comme paille ſeche, au hazart amaſſez.
Contemplez-les, Iris, & voyez quelle place,
Vous donnera la Mort, dans cette obſcure maſſe,
Soit au rang des Beautez, ſoit au rang des Eſprits,
Qui parmy les Humains, furent de quelque prix.
Mais y pourriez-vous bien connoiſtre à queique mar-
Ce qui iadis fut Laure, & ce qui fut Petrarque? [que,
Et quand voſtre Amarille auec vous y ſera,
Quel œil aſſez perçant vous y diſtinguera?
Qui pourra déméler ſes os & voſtre crane,
Soit du crane d'Agnez, ſoit des os de Diane?
D'Agnes qui triompha du Vainqueur des Anglois,
De Diane qu'aima le ſecond des Valois.
Eſt-il croyable, Iris, que cette pourriture,
Ait autrefois eſté la fleur de la Nature?
Que les troubles du Monde, & les embraſemens,
Soient nez de cette cendre, & de ces oſſemens?

Et

Et que ce froid amas de bouë & de pouſſiere,
Concurrant du Soleil, riual de ſa lumiere,
Soit par ſes jours ſerains, ſoit par ſes mauuais jours,
Ait fait & le Printemps, & l'Hyuer dans les Cours?
Mais pourquoy déterrer de vieux nõs de l'Hiſtoire?
Il en eſt trop, Iris, de plus fraiſche memoire:
Encore maintenant on meurt comme autrefois;
La Nature n'a rien relaſché de ſes droits:
Et la Parque, en ce temps, eſt la ſeule Partie,
Contre qui la Grandeur n'a point de garantie.
Le Cedre le plus haut, & le plus fort de bras,
Non moins que le Roſeau ſous elle tombe à bas;
Et ſa gloire eſt de voir, que tout ce qu'elle croule,
Soit Cabanne ou Palais, également s'éboule.
Du ſein de la Grandeur, aux yeux de la Vertu,
Le glorieux Pompone en vient d'eſtre abbatu:
Et pour l'en garentir, les Muſes deſolées,
L'Innocence, la Foy, la Paix écheuelées,
Le Siecle, le Public, la Iuſtice, & les Loix,
En vain ont allegué ſon merite & leurs Droits.
Qu'y ferions-nous, Iris? la Mort eſt vne Huiſſiere,
Inflexible au merite, au droit, a la priere.
La Pourpre, & le Mortier des Princes de Thémis,
Luy ſont, comme les fers des Coupables ſoûmis:
Et l'empire abſolu de ſa verge fatale
Qui range tout le monde, & tout le monde égale,
Appelle ſans répit au Parquet eternel,
Et Peuple & Magiſtrat, & Iuge & Criminel.
Le rang de Mareſchal, le Duché de Cardone,
N'ont pas fait Hodancourt plus heureux que Põpone.
L'Ibere, le Lombard, le Flamand, le Germain,
Sçauent ce que valloient & ſon cœur & ſa main.
Le Pô Fleuue regnant, que le Peuplier couronne,
De ſes exploits encore & de ſon nom reſonne:
Encore tous les jours, dans le Salon marin,
Ses Nimphes vont chanter ce qu'il fit à Thurin.

Des Alpes, comme vn foudre, il vint aux Pyrenées.
Les Tours de la Castille en furent étonnées:
Vingt fois le long de l'Ebre, & le long de ces bords,
Ou Tarragone étend ses ramparts & ses ports,
Il força la Fortune & le Demon d'Espagne,
A ployer leur orgueil, à quitter la Campagne:
Vingt fois leurs Escadrons deuant luy fugitifs,
Luy laisserent leurs Chefs, & leurs Drapeaux captifs.
Mais le Heros Guerrier, non plus que le Paisible,
N'a pû parer au coup de la Faux inuisible:
Elle a sans feu, sans fer, sans poudre executé,
Ce qu'en vain, cent Cantons, cent fois auoient tenté.
Peut-estre croirez-vous, que cette Impitoyable,
Si dure à la Grandeur, soit aux Graces ployable.
Vous le croiriez en vain, l'Esprit & la Beauté,
La Grace, la Vertu, n'ont point d'immunité:
Et tous les jours la Rose & l'Anemone meurent,
Au lieu que le chardon & la ronce demeurent.
Victoire, vous viuriez; & vos yeux, de leur jour,
Eclaireroient encor tous les yeux de la Cour:
Vostre mort auancée, & plainte de la France,
Ne feroit pas pleurer le Rhosne & la Durance:
Et vostre sage Mere auant vous n'auroit pas,
Sans dispense suby la rigueur du trépas;
Si l'Esprit, la Vertu, la Beauté, la Fortune,
Estoient des droits receus contre la Loy commune.
Deja jusqu'à dix fois la Lune renaissant,
De feux renouuellez a remply son Croissant,
Depuis que d'vne sourde & muette tristesse,
Nous regrettons la mort d'vne aimable Ducheſſe.
Le Ciel auoit en elle assemblé les tresors,
Qui font les beaux Esprits, & formẽt les beaux corps:
Elle fut douce & forte, habile & bienfaisante:
Elle fut d'vn cœur haut, d'vne Ame intelligente:
Et long-temps sur l'Iser, sur la Seine long-temps,
Receut de tous costez des fleurs & de l'encens.

Tout cela maintenant, n'eſt plus dans vne biere,
Qu'vne cendre ſans feu, qu'vne ombre ſans lumiere,
Son corps jadis ſi beau, par vn étrange ſort,
Se fletrit, ſe ſecha, ſix mois auant ſa mort,
De leurs larmes en vain les Graces l'arroſerent;
En vain de leurs bandeaux les Amours l'eſſuyerent;
Ny larmes, ny bandeaux, n'adoucirent ſon mal;
Tout ſecours luy fut vain contre le coup fatal:
Et la Parque, à ſon heure, arriuant pour la prendre,
N'en trouua ſous le Dais, que le nom & la cendre.
Voyez que c'eſt, Iris, de cette tendre fleur,
Où ſe cache l'Amour, quand il veut prendre vn cœur.
Elle naiſt au Printemps, au leuer de l'Aurore;
La Ieuneſſe la pare, & la Grace la dore;
Mille cœurs emplumez, auſſi legers que vains,
Charmez de ſon éclat, y volent par eſſains.
Les moins precipitez, de reſpect ou de crainte,
Battent l'aiſle de loin, & font oüir leur plainte:
Les autres plus hardis, voltigeant à l'entour,
S'empeſtrent follement dans les rets de l'Amour.
Ce petit jeu ſe paſſe auec la matinée;
Si-toſt que la Fleur ſeche, elle eſt abandonnée;
Tous ces vains Papillons, qui du teint amorcez,
Au tour d'elle s'eſtoient en foule ramaſſez,
Cherchent fortune ailleurs; & vont où les appelle
L'attrait d'vne jeuneſſe ou plus fraiſche, ou plus belle.
Bien dauantage, Iris, ſoit juſtice ou deſtin,
La plus-part de ces Fleurs ne durent qu'vn matin.
Vne importune pluye, vn vent froid qui les touche,
Les fait tomber deuant que le Soleil ſe couche.
La mort qui n'entend point à calculer les ans,
Couppe les cheueux blons, auſſi bien que les blancs;
Nous voyons tous les jours tomber ſemblables teſtes,
Sous ſes cruelles mains à couper toûjours preſtes.
Et comme quand vn Orme abbatu par le fer,
De ſon poids & du coup, tombe du haut de l'air,

Mille Oyſeaux differens de plume & de ramage,
Qui logeoient à l'abry de ſon jeune feüillage,
S'enuolent à ſa chute, & plaignent auec bruit,
Leur démenagement, & leur Palais détruit.
De meſme voyons-nous, qu'à la mort d'vne Belle,
Cent volages Amours, qui nichoient au tour d'elle,
S'écartent en deſordre, & vont ailleurs chercher,
Sans plus longue remiſe, où paiſtre, & ſe percher;
Tout preſts d'en faire autant, dés que la faux mortelle
Fera tomber ſous eux, cette Beauté nouuelle.
Vous le ſçauez, Iris, auſſi-toſt qu'à la Cour,
Quelque Grace naiſſante étale vn nouueau jour,
Vn amour Oyſeleur, de ſon ſifflet appelle,
Mille vains Pretendans à voler apres elle.
D'or, de pourpre, d'azur, les vns ſont éclatans,
Les autres font valoir la douceur de leurs chants;
Et d'autres Babillars, Perroquets de Ruelles,
Sanſonnets de Reduits, luy content des nouuelles.
Preſque tous contrefont cet Oyſeau ſans pareil,
Qui d'vn feu lent & pur ſe conſume au Soleil;
Et tandis que ceux-là vainement ſe conſument,
Plus vainement encor les autres la parfument.
Mais quand elle eſt à terme, & que l'arreſt du ſort,
L'appelle à rendre compte, & l'aſſigne à la Mort;
Voit-on que ces Galans entre eux prennent querelle,
Sur l'honneur de répondre & de payer pour elle?
Et ne les voit-on pas ailleurs le meſme jour,
Pipez d'autres appas, ſifflez d'vn autre Amour,
Aller auecque pompe étaler leur plumage,
Et faire vn vain debit d'vn ennuyeux ramage;
Tandis qu'à ce beau corps autrefois adoré,
Et ſous la tombe alors par les vers deuoré,
A peine arriue-t'il vne ſeule étincelle,
D'vne amour qu'ils juroient deuoir eſtre eternelle?
Dequoy luy ſert alors, d'auoir flatté ſes ſens,
De tant de vaines fleurs, de tant de faux encens?

Et dequoy d'auoir fait l'imaginaire Idole,
Aux mines, aux façons de leur culte friuole?
Peut-estre que ſes os de ces fleurs embaumez,
Ne ſeront ny du temps, ny des vers conſumez;
Et cet encens fera que dans la Sepulture,
Sa chair rende de l'ambre au lieu de pourriture.
Ne vous y trompez pas, les Dieux des Cabinets,
De Stances couronnez, parfumez de Sonnets,
Malades, ſur la terre auecque nous languiſſent;
Et morts, auecque nous ſous la terre pourriſſent.
Choſe étrange, & qui doit apprendre à la Beauté,
A ne ſe pas donner de la Diuinité!
Encor apres ſa mort la Roſe eſt parfumée;
La poudre du Iaſmin eſt encor eſtimée,
La Fleur de l'Oranger eſt douce en expirant,
Sa cendre meſme plaiſt par l'odeur qu'elle rend;
Et ce qu'on doit conter au nombre des merueilles,
Il eſt des corps pourris dont il ſort des Abeilles.
Vos ſemblables, Iris, ont bien vn autre ſort;
Elles ſont en horreur dés le jour de leur mort:
Et la fleur de leurs Corps changez en pourriture,
Ne laiſſe rien de ſoy que l'ombre à la Nature.
Prenez-y garde, Iris, cet exemple eſt pour vous:
Ne vous promettez pas d'auoir le ſort plus doux,
Toſt ou tard vous ſuiurez; & la rigueur des Parques,
Qui ne reſpecte pas les Palmes des Monarques,
N'aura point de reſpect pour ces Lauriers ſi vers,
Qu'a mis ſur voſtre front le Demon des beaux Vers.
Sapho jadis en fut comme vous couronnée,
Comme vous Cornelie en eut la teſte ornée,
La Grecque & la Romaine illuſtres comme vous,
Acquirent des Amans, & firent des Ialoux:
Mais leurs voix qui le chant des Cignes égalerent,
Leurs Lyres que les flots & les vents reſpecterent,
Iamais ne pûrent faire vn aſſez doux accort,
Pour toucher de pitié l'oreille de la Mort.

La Sireine qui fait l'eternelle harmonie,
De la Sphere sujete à Venus Vranie,
Vous inspire elle-mesme, & vous dicte ces Vers,
Qui sont l'ame des voix, qui sont l'esprit des airs,
Vn Amour concertant sous vous les fait redire,
A son Arc qu'il accorde aux tons de vostre Lyre,
Il les fait repeter aux Cignes qu'il instruit,
A chanter en volant par le frais de la Nuit.
Mais, Iris, ny l'Amour, ny l'aimable Sirene,
Qui d'esprits lumineux anime vostre veine;
Ny les Cignes chanteurs, ne feront point d'effort,
Pour chasser loin de vous les Oyseaux de la Mort.
Cette Aigle, vostre Garde & vostre Domestique,
De vos Peres Heros, la compagne heroïque,
En vain vous cachera sous les nombreux Lauriers,
Qui luy sont demeurez de leurs gestes guerriers:
En vain par dessus vous elle étendra les aisles;
Ces funestes Oyseaux vous rauiront sous elles.
Vostre grand Admiral, si puissant sur les eaux,
Pour les fuir, n'eut point d'assez legers vaisseaux;
Quoy que les Aquilons ministres de ses voiles,
Egalassent leur course à celle des Estoiles.
Ce que l'Esprit, la Gloire, & les Vers ne pourront;
La Grace & la Beauté, peut-estre le feront.
Les cloches dont le bruit plaint la mort d'Aretine,
Qui de taille & de port nous fut vne Heroïne,
Font entendre assez haut, que iamais la Beauté,
De la commune Loy n'aura d'immunité.
La Cour qu'elle asseruit, les Grands qui l'adorerent,
Les Captifs qui leurs fers apres elle traisnerent;
Ont-ils payé pour elle? ont-ils gagné du Sort,
Vn moment de répit pour differer sa mort?
Elle n'est plus, Iris, & le titre de Belle,
Qui ne la rendit pas meilleure ou moins mortelle,
Ne la fera iamais reuiure vne autre fois,
Pour mettre vne autre Cour sous le joug de ses loix.

Tous les ſoirs, le Soleil éteint par les tenebres,
Et comme enſeuely ſous de grands draps funebres,
Renaiſt tous les matins, auſſi jeune, auſſi beau,
Qu'il ſe fit voir aux yeux du Monde encor nouueau:
La Lune a tous les mois vne pareille grace,
Sa jeuneſſe reuient, ſa vieilleſſe ſe paſſe:
Tous les ans le Zephir reſſuſcite les Fleurs:
Et l'Aube, tous les jours rend la vie aux couleurs.
Il n'eſt pourtãt, il n'eſt qu'vn Printẽps pour les Belles;
Leurs jours ſõt d'vn momẽt, leurs nuits ſõt éternelles:
Et celuy qui les montre, & les cache à ſon choix,
Ne leur ouure iamais la Scene qu'vne fois.

Le Soleil qui diſſout les neiges ſurannées,
Du front de l'Apennin, du front des Pyrenées,
Auec tous ſes rayons, aueque tous ſes feux,
Iamais ne diſſoudra celle de vos cheueux,
Quand la triſte blancheur de la froide vieilleſſe,
S'épandra malgré vous le long de voſtre treſſe:
Et vos jours, à leur tour vne fois écoulez,
D'aucun Aſtre iamais ne ſeront rappellez.

Depuis que le Ciel roule, & que les feux qu'il porte,
Ont paſſé ſur la Terre, où Cleopatre eſt morte,
Iamais il n'a manqué tous les ans vne fois,
De redonner la vie, & la jeuneſſe aux Bois:
Il a remis l'eſprit dans le ſein des Campagnes:
Il a fait reuerdir la teſte des Montagnes:
Et iamais il n'a pû parmy tant de grands Morts,
Rétablir vne Belle, & r'animer ſon corps.

Allez au Cours, Iris, allez aux Tuilleries,
Voyez leurs promenoirs, voyez leurs Galeries;
Et cherchez dans ces lieux, ſi vous y trouuerez,
Les Beautez dont jadis ils furent éclairez.
Des Fleurs de la Fortune, & du Temps couronnées,
Elles ont là regné durant quelques journées,
Pareilles en leur pompe, à ces Flambeaux trompeurs,
Qui ſortis de la Terre, & nourris de vapeurs,

Paroiſſent des Soleils dans la nuë enflamée,
Et s'écoulent en pluye, ou s'en vont en fumée.
Leur mort deſabuſa les cœurs & les Eſprits,
Qui de leur faux éclat par les yeux s'eſtoient pris.
Tout ce train faſtueux de bruit & de lumiere,
Les quitta ſur la fin d'vne courte carriere:
Et rien n'en demeura, pour honorer leur deüil,
Que la fumée en l'air, & la cendre au cercueil:
Tandis que de leurs corps leurs Ames déchargées,
Conduites deuant Dieu, pour en eſtre jugées,
Pour eſcorte n'auoient que le Bien & le Mal,
Dont toute Ame eſt ſuiuie au dernier Tribunal.
Eſcorte heureuſe aux Bons, aux Meſchans redoutable,
Et non moins aux Meſchans, qu'aux Bons inéuitable.
Le Bien libre, éclatant, & déja couronné,
Par vn Guide celeſte auec l'Ame eſt mené.
Le Mal ſuit, cõme vne Ombre informe & mõſtrueuſe,
Traiſné par vn Demon d'vne figure affreuſe:
D'autres vont à l'entour, plus terribles alors,
Qu'ils n'eſtoient autrefois agreables au Corps.
Iris, il eſt ainſi, l'Amour, le Ieu, la Pompe,
Sont Demons déguiſez d'vn maſque qui nous trõpe:
La mine en eſt flateuſe, & les traits en ſont doux:
Mais le dedans eſt plein de fiel & de courroux.
Et quand l'Acte dernier conclut la Comedie,
De cette menſongere & fabuleuſe vie,
Ces Demons Baſteleurs alors ſe reueſtans,
Du Bourreau qu'ils auoient dépoüillé pour vn temps,
Seruent à leurs Suiuans de Miniſtres de peine:
Allument leurs buchers du feu de leur haleine:
Et leur font là payer d'vn eternel tourment,
L'vſage amer & court des plaiſirs d'vn moment.
Diſpoſez-vous, Iris, à ce dernier voyage;
Penſez-y quelquefois, dreſſez voſtre équipage.
Ie ne vous parle point de cheuaux, de mulets,
De Pages, d'Eſcuyers, de juppes, de collets,

De Meubles enuoyez des Terres inconnuës,
De ſuperfluitez par cent perils venuës.
Tout ce riche embaras dont ſe chargent les Grands,
Pour ſignaler leurs noms, pour diſtinguer leurs rangs,
N'ira pas auec vous juſqu'à la ſepulture:
Chacun eſt là remis au droit de la Nature:
Et de ce Droit commun l'indiſpenſable Loy,
Qui ne diſtingue point l'Eſclaue, ny le Roy,
Au delà du Tombeau, ne laiſſe aucune marque,
De baſſeſſe au Sujet, de grandeur au Monarque.
Aretine eſt allée au diuin Tribunal,
Sans Couronne, ſans Dais, & ſans manteau Ducal:
Les Ames à la mort montant là toutes nuës,
N'y ſont qu'à la couleur de leurs œuures connuës:
Et les ſeules Vertus, qui vous y meneront,
Feront là voſtre gloire, & vous couronneront.

CONSOLATION A EVDOXE.

ENTRETIEN II.

Il la conſole de ſa mauuaiſe fortune ; & par diuers exemples tirez de la Nature, de la Fable, & de l'Hiſtoire, il luy montre que de tout temps, la Beauté, la Vertu, & la Grandeur meſme, ont eſté maltraittées de la Calomnie & de la Fortune.

A L'ombre des Peupliers, qui le long de la Seine,
Font de leurs bras feüillus vne mobile Scene,
Eudoxe, en qui le Ciel aſſembla les treſors,
Qui ſont valoir l'eſprit, & qui parent le corps;
Se plaignoit à Cleon de la fatale enuie,
Qui s'eſtoit attachée à la fleur de ſa vie:
Et maudiſſoit le Sort, qui de ſes plus beaux jours,
De pluye & de broüillas auoit troublé le cours.
Vn deüil noble & modeſte eſtoit ſur ſon viſage,
Ce qu'eſt ſur le Soleil vn lumineux nuage:
Les plaintes en ſa bouche auoient de l'agrément;
La grace à ſa douleur donnoit de l'ornement;
Et de ſes yeux trempez les larmes épanduës,
Pareilles à ces grains de lumieres fonduës,
Que l'Aurore au matin répand en ſe leuant,
Emouuoient à pitié les peupliers & le vent.

Les peupliers la plaignoient du bruit de leur feüillage;
Et le vent de regret en battoit le riuage.
Cleon qui connoiſſoit ſon cœur & ſa vertu,
Afin de releuer ſon eſprit abbatu,
Iuſtifioit le Ciel, excuſoit la Fortune:
Alleguoit des humains la miſere commune:
Luy faiſoit obſeruer, que la Vertu iamais
N'eut auec le Malheur vne durable paix:
Et luy repreſentoit des Grandes de l'Hiſtoire,
L'image encor ſouffrante, & la triſte memoire.
Eudoxe, diſoit-il, vous accuſez à tort,
Les Aſtres & le Ciel de voſtre mauuais ſort.
Le Ciel ne peut mal faire à ſon plus rare ouurage:
Nul Aſtre ne peut nuire à ſa plus belle image:
La bonté ne fait point la guerre à la bonté:
Vn lys ne fut iamais par des lys mal-traité:
Et iamais on ne vit tomber le feu des roſes,
Pour conſumer les fleurs autour d'elles écloſes.
Les Aſtres comme vous, ſont doux & bien-faiſans:
Leurs yeux comme vos yeux, ſont chaſtes & luiſans:
Et s'il n'eſt des clartez à des clartez contraires;
Si les Beautez ne ſont des Beautez aduerſaires,
Ces celeſtes Beautez, ces lumineuſes Sœurs,
Ne ſe peuuent, Eudoxe, accuſer de vos pleurs.
Leur fortune en ce point à la voſtre eſt égale;
L'aduerſité leur eſt adherente & fatale.
Combien tous les matins, & combien tous les ſoirs,
De broüillas tenebreux, & de nuages noirs,
Effacent leur éclat, obſcurciſſent leur gloire,
Les font meſme pleurer ſur leurs Trônes d'yuoire?
Vne fois tous les mois la Lune perd ſon teint,
Son viſage decline, & ſon luſtre s'éteint:
Et ſoit fievre ou langueur, le mal qui la poſſede,
Depuis vn ſi long temps n'a point eu de remede.
Cet autre Corps ſi beau, qui voit tout, qui fait tout,
Qui pare l'Vniuers de l'vn à l'autre bout,

Ce Pere des beautez, ce Pere des lumieres;
Ce riche Createur des plus riches matieres;
Le Soleil n'eſt pas né pour eſtre plus heureux:
Souuent dés le matin malade & langoureux,
Il tombe en défaillance étouffé d'vn nuage;
Et perd de ſes rayons la vigueur & l'viſage.
La dignité, le rang, l'Ange qui le conduit,
Ne luy ſçauroient ſauuer vne mauuaiſe nuit.
Il a, tout beau qu'il eſt, fort peu de belles heures;
Le bon temps n'entre pas en toutes ſes demeures.
Et quelque or qui reluiſe en ſes douze maiſons,
Qu'il change au changement des mois & des ſaiſons;
Malade en la pluſpart, au milieu des dorures,
Il ſouffre des chaleurs, il ſouffre des froidures:
Et de ſes yeux bartus d'importunes vapeurs,
Souuent il ne nous vient que de l'ombre & despleurs.
Mais quoy? c'eſt le deſtin des choſes les plus belles!
Il ſemble qu'il ne ſoit de tourmens que pour elles.
Cet autre bas Soleil, precieux aux humains;
Ce metal qui fait tout ſans eſprit & ſans mains;
Cet Or que des rayons ſi puiſſans enuironnent;
Qui couronne les Rois, & que les Rois couronnent,
Déchiré par les mains de ſes propres Amans,
Souffre des criminels les plus rudes tourmens.
A peine eſt-il bien né, qu'il eſt mis ſur l'enclume;
Que le marteau le bat; que le feu le conſume;
Et que couru de tous, il eſt juſques au cœur,
Iaune de ſon ſupplice, & glacé de ſa peur.
Ces precieux boutons de lumiere endurcie,
Où la beauté du Ciel eſt peinte & racourcie;
La noble & chaſte Perle, & le beau Diamant,
Ont auſſi bien que l'Or à ſouffrir le tourment.
La Perle ſous les flots ſupporte l'amertume,
De tout vn Element de tempeſte & d'écume.
Et comme ſi c'eſtoit vn feu pris dans les Cieux,
Qui rend le Diamant ſuperbe & precieux;

Cet illuſtre Innocent lié par la Nature,
Sur le dos d'vn rocher ſterile & ſans verdure,
Eſt reduit au deſtin de ce fameux Voleur,
Qui déroba ce feu ſi fertile en malheur,
Dont la noire fumée attira ſur la terre,
Les fievres & la mort, les crimes & la guerre.
Tout ce que nous voyons de beau dans l'Vniuers,
Eſt ainſi tourmenté de ſupplices diuers.
La Reyne des Iardins, cette fleur ſi pompeuſe,
Eſt comme vous, Eudoxe, illuſtre & malheureuſe.
Elle a le front auguſte, & l'eſprit parfumé;
D'vne pourpre ſans fard ſon teint eſt allumé;
Et les rayons dorez dont elle eſt couronnée,
Font bien voir qu'à regner elle eſtoit deſtinée.
Ses parfums cependant, ſa pourpre & ſa beauté,
Luy ſont de foibles droits contre l'aduerſité.
Elle eſt plus que la Ruë expoſée aux rapines,
Aux injures du vent, aux pointes des épines:
Et ſon trône ſe voit piqué de tous coſtez,
Des traits que la Fortune a contre elle jettez.
Tel eſt l'injuſte ſort de cette fleur ſi belle,
Qui fait l'honneur des fleurs en la ſaiſon nouuelle;
Dont les feux ſont ſi purs & de ſi bonne odeur;
Et qui joint comme vous la grace à la pudeur.
Sa grace à l'impoſture eſt pourtant expoſée;
Elle eſt d'afferterie & de luxe accuſée:
De ſes feux innocens l'honneur eſt ſoupçonné:
Les traits dont on luy voit le corps enuironné,
Ces inflexibles traits du Sort qui la trauerſe,
Sont crus eſtre les traits de l'Amour qui la perce.
Le Soucy jauniſſant eſt il moins malheureux?
Ne prent-on pas ſon teint pour vn teint d'amoureux?
Quoy que d'vn noble inſtinct & d'vn feu sãs matiere,
Son eſprit lumineux n'aime que la lumiere.
Ces beaux & nobles Corps, ces Corps ſi bienfaiſans,
Les Aſtres ne ſont pas libres des médiſans.

Dit-on pas que Cefale eſt aimé de l'Aurore,
Que c'eſt pour ce mignon que ſa teſte elle dore,
Et que tous les matins en r'allumant le jour,
Elle joint à ſon feu le feu de ſon amour?
La fable eſt auſſi vaine, & n'eſt pas moins publique,
Qui nous feint que la Lune aime vn melancolique:
Et qu'elle paroiſt vuide, ou pleine de clarté,
Qu'elle s'éuanoüit, ou reprend ſa beauté,
Selon que la douleur du trait qui la tourmente.
Luy fait venir la fievre, ou plus forte, ou plus lente.
Il n'eſt Aſtre de marque en tout le Firmament,
Qui n'ait receu de nous vn pareil traittement.
On leur donne des noms & des faces de beſtes:
De plumes & de poil on profane leurs teſtes.
Les vns ont décrié la vertu de leurs rais:
Les autres en ont fait de monſtrueux portraits:
Et tous les jours encor mille vapeurs obſcures,
Eteignent leur lumiere, & changent leurs figures.
La médiſance donc, la peine & le malheur,
Sont le ſort general des choſes de valeur.

Vn ſemblable deſtin, ſi vous m'en daignez croire,
Vous eſt, parfaite Eudoxe, vn beau ſujet de gloire.
Et quoy que vous ſouffriez, encore vaut-il mieux,
Souffrir comme le font les Aſtres dans les Cieux,
La Palme ſous le vent, la Perle dans l'écume,
La Roſe ſur l'épine, & l'argent ſur l'enclume,
Que d'eſtre en la Nature vn membre rebuté,
Vne piece ſans art, vn corps ſans dignité.

L'Hiſtoire eſt vn theatre où des Beautez ſouffrantes,
A chaque page on voit les Ombres gemiſſantes.
Là le fer à la gorge, & le regret au cœur,
Lucrece de ſon ſang laue ſon deſ-honneur.
Là d'vn dépit meſlé de luxe & de colere,
Cleopatre à ſa mort incite vne vipere.
Là pour executer par vn nouueau tourment,
De ſon cruel Mary le cruel teſtament,

Monime meurt aux yeux des Graces & des Muſes,
Meurt aux yeux des Vertus de ſon malheur confuſes;
Et pour brauer la Mort, de ſon royal bandeau,
Se fait pour s'étrangler vn ſuperbe cordeau.
Là meſme Mariamne auſſi chaſte que belle,
Par vn Mary jaloux traittée en criminelle,
Sans reſpect de ſon nom, ſans reſpect de ſon rang,
Subit la cruauté d'vn Tribunal de ſang:
Et ce modeſte orgueil, cette grace hautaine,
Ces yeux des autres yeux le plaiſir & la peine,
Ce viſage où l'Amour regnoit ſous la Vertu,
Ce Chef-d'œuure ſans pair ſous le fer abbatu,
Eſt par l'injuſte arreſt d'vn Eſpoux tyrannique,
De la main d'vn Bourreau la victime tragique.
D'autres dans les rigueurs d'vne obſcure priſon,
Ont paſſé les beaux jours de leur belle ſaiſon.
Il coula de leurs yeux des fontaines de larmes:
Il en tomba des feux accompagnez de charmes:
Et leurs fers cependant ne furent point fondus,
Ny des feux, ny des pleurs de leurs yeux épandus.
La voix me manqueroit, Eudoxe, & la memoire,
Plûtoſt que ie n'aurois recueilly de l'Hiſtoire,
Tous les traits qu'autrefois la Fortune a jettez.
Soit contre les Vertus, ſoit contre les Beautez.
Le nombre en eſt trop grand; & dãs toutes les pages,
Il coule ſang ou pleurs de leurs paſles Images.
Voſtre merite, Eudoxe, eſtant égal au leur,
Pourriez vous refuſer d'entrer en leur malheur;
Et d'en ſouffrir au moins la part que vous deſtine,
Celuy qui ſous la fleur a fait naiſtre l'épine?
Il vous a fait des biens & grands & precieux;
Des biẽs qu'il ne fait voir que par grains ſous les Cieux:
Auec profuſion il vous en a comblée:
Autour de vous ſa grace eſt toute raſſemblée:
Et voulant faire en vous vn chef-d'œuure de prix,
Parfait au gré des yeux comme au gré des eſprits;

Pour vous faire, il choisit des ames les plus belles,
Et des corps les plus beaux les plus nobles modelles.
Au contraire, vos maux & legers & petits,
Sont de ceux qui nous sont en commun départis;
Qui d'vne pante égale & d'vne égale course,
Depuis que le Serpent infecta nostre Source,
Débordent sans respect de degrez ny de rangs,
Sur les testes du Peuple, & sur celles des Grands.
Nul estat ne s'en sauue; & contre ce deluge,
Sur les plus hautes tours il n'est point de refuge.
Ces Colosses fameux que la Fortune a faits,
Que la Fortune a peints & dorez à grands frais,
Bien qu'ils soient éleuez sur de hautes colonnes;
Bien qu'ils soiét à couuert sous de grãdes couronnes;
Comme les plus petits, haut & bas inondez,
Et battus de torrens autour d'eux débordez,
De leur vaine grandeur n'ont point d'autre auantage,
Que d'estre de plus haut exposez à l'orage;
De tomber auec bruit, & laisser en tombant,
Vne plus riche poudre à la mercy du vent.
Le Vulgaire abusé croit les hautes Fortunes,
Libres du commun joug, franches des loix cõmunes.
Il ne sçait estimer que l'éclat & le son;
Et ne distingue point le grand d'auec le bon.
Il donne son encens & ses vœux à la pompe;
Et cette pompe n'est qu'vn Spectre qui le trompe;
Qu'vn phantôme fardé, qui cache ses tourmens,
Sous la fausse lueur de ses faux ornemens.
Eudoxe, il est ainsi, cette fatale Rouë,
Où du sort des humains la Fortune se jouë,
Herissée au dessus, herissée au dessous,
Ne manque en nul endroit de crochets ny de cloux.
Les vns sont precieux & brillent de lumiere;
Les autres sont obscurs, & de vile matiere;
Mais obscurs & brillans piquent également:
Et quoy que le jeu porte, or, fer, ou diamant,
Diamant,

Diamant, or, & fer, en ce jeu d'auanture,
Font à quiconque y touche vne égale bleſſure.
Il eſt des malheureux, dans les plus grands Palais,
Il en eſt ſur le Trône, il en eſt ſous le Dais:
Il eſt des Patiens à qui dans les Balluſtres,
Il vient des maux de prix, & des geſnes illuſtres.
De leurs propres liens on les voit amoureux:
On voit leurs échaffaux éclater autour d'eux;
Et perſonne ne voit leurs ames déchirées,
Saigner de tous coſtez ſous leurs chaiſnes dorées.
Elles ſaignent, Eudoxe, & de leur cœur fendu,
On verroit leur eſprit goute à goute épandu:
On verroit de leur ſang leurs Couronnes moüillées;
On en verroit leur Pourpre & leurs perles ſoüillées,
S'il eſtoit des conduits entre l'ame & le corps,
Par où le ſang coulaſt de l'eſprit au dehors.
Mais ſans qu'il ſoit beſoin d'enuoyer ma memoire,
En chercher bien auant des preuues dans l'Hiſtoire:
Et ſans vous effrayer de phantômes venus,
Ou d'étranges païs, ou de temps inconnus.
Le Louure eſt à nos yeux de la grandeur humaine,
Et des peines des Grands vne pompeuſe Scene.
La Grace & la Vertu, la Gloire & la Beauté,
N'ont pû là ſe munir contre l'Aduerſité.
Sa longue & dure main qui n'épargne perſonne,
Sur le Trône ſouuent, ſouuent ſous la Couronne,
A piqué de nos Lys les glorieuſes fleurs;
Elle en a fait couler le ſang auec les pleurs.
Loüiſe cette Reyne & ſi belle & ſi ſage,
Qui fit de tant de cœurs le ſecret eſclauage;
Se crût eſtre elle-meſme eſclaue dés le jour,
Que l'Hymen la voulut couronner ſans l'Amour.
Son Eſprit fut geſné dans la Couche Royale;
La Couronne luy fut vne chaiſne fatale;
Le Louure vne priſon, le Trône vn échaffaut,
Erigé pour montrer ſon tourment de plus haut.

Elle y mourut auſſi d'vn long regret ſechée:
Comme vne belle fleur de ſa tige arrachée,
Qui miſe dans vn pot d'agate ou de vermeil,
Regrette ſon terroir, regrette le Soleil:
Et quelque éclat qu'elle ait dans ſa priſon dorée,
Seche enfin de l'ennuy d'en eſtre ſeparée.
Cette autre belle Fleur de l'Arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de braues Rois;
Marguerite pour qui tant de lauriers fleurirent,
Pour qui tant de bouquets chez les Muſes ſe firent;
Vit bouquets & lauriers ſur ſa teſte ſecher:
Vit par vn coup fatal les Lys s'en détacher:
Et le Cercle Royal dont l'auoit couronnée,
En tumulte & ſans ordre vn trop prompt Hymenée,
Rompu du meſme coup, deuant ſes pieds tombant,
La laiſſa comme vn tronc dégradé par le vent.
Eſpouſe ſans Eſpoux, & Reyne ſans Royaume,
Vaine ombre du paſſé, grand & noble phantôme;
Elle traina depuis les reſtes de ſon ſort;
Et vit juſqu'à ſon Nom mourir auant ſa mort.
Mais quelle aduerſité ſe peut trouuer égale,
Au malheur qu'a ſouffert ſa fameuſe Riuale?
Ce fut vn compoſé de grace & de vertu,
Auſſi rare, auſſi grand que ſiecle aucun ait eu.
L'Arne nous l'enuoya plus feconde & plus belle,
Que l'Aſtre qui preſide à la ſaiſon nouuelle.
Sa clarté fit fleurir la tige de nos Lys,
Qu'vne Eſtoile maligne auoit preſque abolis:
Et de leurs rejettons qui ſous ſa main germerent,
Le Tage, la Tamiſe, & le Pó ſe parerent.
Le Sort des Nations ſe forma de ſes loix:
Son Sang & ſes Portraits regnerent ſur les Rois:
Et pour ſe faire encor au cœur de cet Empire,
Vn regne ſomptueux de marbre & de porphyre,
Et laiſſer de ſa gloire & de ſa dignité,
Vne ſuperbe montre à la Poſterité,

Elle applanit des monts, épuisa des carrieres;
Sur des canaux voûtez suspendit des riuieres;
Fit rouler dans Paris ces liquides tresors,
Que la Seine étonnée admire de ses bors;
Et d'vn Louure second aux frais de la Nature,
Et par les mains des Arts éleua la structure.
Mais quoy? les plus grãds biẽs sont icy les plus cours:
Son Estoile déchut, & prit vn autre cours:
Et par son changement, changea de la Princesse,
La bonace en tempeste, & la joye en tristesse,
Depuis, nous l'auons veuë en son éloignement,
De cent funestes bruits plus funeste argument,
Et celebre joüet du Sort & de l'orage,
Errer de mer en mer, de riuage en riuage:
Estre à toute l'Europe vn spectacle de deüil,
Sans pouuoir rencontrer le calme qu'au cercueil;
Ny laisser apres soy, de sa premiere gloire,
Qu'vn grand titre à remplir vne tragique Histoire.
Eudoxe, il se voit donc des malheureux par tout:
Le Monde en est peuplé de l'vn à l'autre bout.
Le cedre & le roseau, la fougere, & la palme,
Ont en commun l'orage, ont en commun le calme:
Les Barques sur la mer, & les plus grands vaisseaux,
Souffrent également & des vents & des eaux:
Et des Palais hautains les orgueilleuses testes,
Sont comme les hameaux sujettes aux tempestes.
Ce n'est pas vn hazard, c'est vne juste loy,
Egale pour l'Esclaue, égale pour le Roy.
Nous deuons nous soûmettre à cette loy commune,
Sans charger de nos maux ce Spectre de Fortune,
Qui n'est qu'vn nõ sãs corps, & qu'vn phãtóme errant,
Que la Fable a formé de fumée & de vent.
La Vertu, sage Eudoxe, est comme vne Statuë,
Dont l'étoffe veut estre éprouuée & battuë.
Plus on la fait souffrir, & plus on l'embellit:
Le feu la purifie, & le fer la polit;

Elle reçoit ſon prix de la main qui l'agite;
Et c'eſt de ſon tourment que ſe fait ſon merite.
Ainſi parla Cleon, l'Echo luy répondit:
Et de l'eſprit d'Eudoxe vn rayon s'épandit;
Qui ſembla de ſon deüil diſſiper le nuage,
Et rendre auec le jour la joye a ſon viſage.

DE LA COVR,

A MADAME LA DVCHESSE DE SCHOMBERG.

ENTRETIEN III.

La Cour representée dans cette Poëſie, n'eſt pas vne Cour particuliere : elle eſt de toutes les Nations & de tous les Siecles. Il y a eu de Saints Papes, de Saints Empereurs, & de Saints Rois ; Mais il n'y eut iamais de Cour Sainte, qu'en ſouhait & en idée. Et afin que le Lecteur ne s'attribuë point le droit de deſcendre du general au ſpecifique, & de faire les applications particulieres ; il ſçaura que ce qui eſt dit icy en François, des déguiſemens & des artifices, des chutes & des malheurs, de l'ambition & de l'auarice, de l'indeuotion & des autres vices des Gens de Cour, Lucien l'a dit en Grec, Pierre de Blois en Latin, Gueuarre en Eſpagnol, & le Guarini en Italien.

VOus voila donc au port, genereuſe Ducheſſe,
Des vents cõme des flots voſtre Eſtoile maiſtreſſe,
A fait tomber les vents, a fait taire les flots,
Et malgré leur fureur vous a miſe en repos.
Ils ont beau murmurer, beau faire à la Fortune
Contre voſtre retraite vne plainte commune :

Il eſt doux au Pilote arriué dans le port,
D'oüir des flots émeus le tumulte & l'effort;
Et de voir à ſes pieds fermes ſur le riuage,
Creuer en écumant les Enfans de l'orage.
Ainſi, ſage Ducheſſe, il vous doit eſtre doux,
Apres tant de complots des vagues contre vous,
De vous voir des perils de la Cour retirée:
Et d'vn calme certain deſormais aſſeurée,
Sur le pas des Vertus fournir en paix le cours,
Que le Maiſtre des Temps a preſcrit à vos jours.
Cette grace n'eſt pas vne commune grace,
Soit petite Chaloupe, ou grand Vaiſſeau qui paſſe,
Le Golfe dangereux de ce faux Element;
Grands & petits y font naufrage également:
Et les maſts les plus hauts, les plus ſuperbes hunes,
N'ont pas vn autre Nort, n'ont pas d'autres Fortunes;
Que les moindres Eſquifs, qui ſans voiles flotans,
Sont le commun joüet des vagues & des vents.
Quoy que vous en ſçachiez, Ducheſſe bonne & ſage,
Encore pouuez-vous en ſçauoir dauantage.
Et pour vous exciter à rendre ſur le bord,
Vos offrandes à Dieu, qui vous a miſe au port,
Ie veux en peu de traits, mais de traits ſans figure,
Vous faire de la Cour, la fidele Peinture.
La Cour eſt vn Climat, où iamais il ne luit,
Où l'Erreur entretient vne eternelle nuit:
Et tout ce qu'on y voit de trompeuſe lumiere,
Reflechy du dehors d'vne creuſe matiere,
Impoſe aux yeux, nõ moins qu'il impoſe aux Eſprits,
De ſon luſtre abuſez, auſſi-toſt que ſurpris.
Auſſi, rien n'y paroiſt en ſa propre figure;
On n'y reconnoit point les traits de la Nature.
Tout s'y meut par reſſort, tout s'y fait auec art;
Iuſqu'aux yeux, juſqu'aux voix, tout eſt gaſté de fard;
Et par vn ſcandaleux, quoy que public vſage,
Pour cent maſques à peine on y voit vn viſage.

Les Vieillards ont les leurs comme les jeunes Gens:
Et les petits s'en font, comme s'en font les Grands.
Les traits en ſont changeans, les mines differentes;
Les couleurs de faux jours fauſſement apparentes;
Et ſelon les deſſeins, les temps & les ſujets,
Ils ſont noirs ou ſerains, ils ſont triſtes ou gais.
Les feintes amitiez, & les fauſſes tendreſſes,
La loüange ajoutée aux malignes careſſes,
Les petits ſoins rendus auec empreſſement,
L'indigne flaterie, & le trompeur ſerment,
Et ſemblables couleurs, à force plaſtre vnies,
Et d'vn luſtre apparent, par la Ruſe vernies,
Sont les materiaux dont à la Cour ſe font,
Ces maſques de l'Eſprit, de la bouche, & du front:
Dans les affreux Deſers, où la brûlante Afrique,
Nourrit de ſes Lyons la Race famelique,
Où l'eſprit des Dragons corrompt l'air & le jour;
Vit-on plus en peril, qu'on ne vit à la Cour?
Au moins dans ces Deſers, le Lyon ſanguinaire,
Ne ſçait point de l'Agneau la douceur contrefaire:
Le Tigre tauelé n'imite point la voix,
Du Cerf au front branchu, qui brame dans nos Bois:
Et iamais on n'y vit la Panthere inhumaine,
Prendre de la Brebis la figure & la laine.
Mais, Ducheſſe, à la Cour le Lyon fait l'Agneau,
Le Tigre prend du Cerf & la voix & la peau:
Le Vautour déguiſé d'ongle, de bec, & d'aiſle,
Fait tantoſt le Pigeon, tantoſt la Tourterelle:
Et le Griffon ſanglant du butin qu'il a pris,
S'eſſuye & contrefait l'Oyſeau de Paradis.
Dans ce déguiſement, quelle Sageſſe humaine,
Si Dieu ne la conduit, ne ſe trouuera vaine?
Qui ſe pourra ſauuer des ongles & des dents,
De ces Agneaux Lyons & Tigres au dedans;
De ces Griffons parez de plumes empruntées,
Déguiſez de façons & de mœurs imitées?

Auſſi comme en vn Bois aſſiegé de Voleurs,
On n'entend à la Cour, que bruits & que clameurs,
Soit de gens dépoüillez, ſoit de gens qui dépoüillent,
Et ſans pitié, du ſang des dépoüillez ſe ſoüillent.
On n'y voit que butin funeſte & déchiré,
Enuié par les vns, par les autres pleuré:
Que débris qu'en tombant les innocens fourniſſent,
Aux plans ambitieux des meſchans qui baſtiſſent.
Là, par vn art étrange, autrepart inconnu,
Que l'vſage a toûjours dans la Cour maintenu;
Du débris demeuré des Maiſons renuerſées,
Il s'en fait chaque jour, d'autres plus exhauſſées:
Et celles qui ſe font de ſemblables débris,
Sans ordre raſſemblé, ſans liaiſon repris,
Détruites à leur tour, ſeruent à la ſtructure,
D'autres, à qui ſe garde vne meſme auanture.
Auſſi, noble Ducheſſe, il n'eſt rien dans la Cour,
Qui ſe puiſſe aſſeurer d'y ſubſiſter vn jour.
Il y regne des vents dont le ſeul exercice,
Eſt de faire tomber haut & bas édifice:
D'abattre également & Cedres & Buiſſons:
D'arracher ſoit en fleur, ſoit en fruit, les moiſſons:
Et meſler ſans reſpect d'étoffe riche ou vile,
Les Coloſſes dorez aux figures d'argile.
La Fortune qui met au hazard & ſans choix,
En œuure tout plaſtras, toute terre, & tout bois;
Et qui ſe plaiſt à faire auec vn tour de Rouë,
Vne Idole d'honneur, d'vne maſſe de bouë;
Moula-t'elle iamais de Coloſſe plus vain,
Plus éleué de baze, & de corps plus hautain,
Que ce fameux Toſcan, dont l'effroyable maſſe,
A peine dans la Cour à d'autres laiſſoit place?
Celuy de Babilonne autrefois ſi vanté,
Eſtoit moins haut de taille, eſtoit moins bien planté:
Il ſembloit que l'on euſt épuiſé la Nature,
Afin d'auoir dequoy fournir à ſa parure;

Sa

Sa baze paroiſſoit de hauteur & de poids,
Se deuoir égaler au Trône de nos Rois:
Et la Cour à ſes pieds tous les jours en offrandes,
Entaſſoit a monceaux l'encens & les guirlandes.
Ce Coloſſe ſi fier, ſi haut, ſi ſpacieux,
Qui ſembloit de ſon front vouloir toucher les Cieux,
Frapé d'vn coup de vent, & déchu de ſa place,
D'vn funeſte joüet, reput la populace.
Sa teſte démolie, & ſes bras ruinez,
De funeſtes cordeaux par les places traiſnez,
Et pourris à la fin, reprirent dans l'orniere,
Leur premiere baſſeſſe, & leur forme premiere.
Mais à quoy bon citer ces pieces de hazard,
Que la Fortune fait ſans conſeil & ſans art?
Les Oints meſme de Dieu, quand de deſſus leur teſte,
Dieu retirant ſa main, les liure à la tempeſte,
Sujets comme tout autre, aux attaques du vent,
Tiennent moins contre luy que le ſable mouuant.
La France de ſes bords a veu la Tragedie,
Qui d'vn tiſſu ſanglant par les Demons ourdie,
S'eſt faite du meilleur & du plus doux des Rois,
Par le fer inhumain d'vn parricide Anglois.
De ſon front tourd'vn coup, trois Courõnes tõberent,
Et ſon coû ſans deffence à la hache laiſſerent.
Au Palais de Vital, ſes Ayeux aſſemblez,
D'vn acte ſi cruel dans le marbre troublez,
Semblerent détourner les yeux & le viſage,
Et vouloir s'éleuer pour venger cet outrage.
La Tamiſe en eut peur, & ſes flots murmurans,
D'vn flux precipité ſous leurs riues courans,
En deſordre à la Mer la nouuelle en porterent;
Et leur rapport finy, de regret ſe noyerent:
Et longtemps auec bruit, tous les Havres du Nort,
Fremirent de l'horreur de cette étrange mort.
D'vn Roy ſi malheureux, l'Ayeule malheureuſe,
Quoy qu'elle fuſt ſçauante, aimable, genereuſe,

N'eut pas le vent plus doux, ny le tẽps moins mauuais;
Et iamais ſon deſtin ne luy donna de paix.
Du Trône des François ſoudainement déchuë,
Quelque faueur du Ciel qu'y montant elle eut euë,
Il luy falut r'entrer, quittant la Cour des Lys,
Dans l'Hyuer eternel de ſon triſte Païs;
Plus triſte à ſon égard, pour la longue tourmente,
Que prepara contre elle vne Ligue inſolente,
Que pour la longue neige, & pour les longs frimas,
Qui d'vn Ciel engourdy tombent ſur ces climats.
La ſouuent fugitiue, & ſouuent priſonniere,
Mais forte dans la fuite, & dans les chaiſnes fiere,
Elle eut à ſuporter toutes les cruautez,
Où la firent paſſer ſes Sujets reuoltez.
Enfin abandonnée au gré de ſa Riuale,
De cette Elizabet à tant d'Ames fatale,
On la vit ſous la main d'vn infame Bourreau,
Laiſſer tout ce qu'alors le Monde auoit de beau.
En vain pour la ſauuer les Graces conſpirerent;
Leurs voiles ſur ſa gorge en vain elles jetterent;
Les yeux de l'Inhumain n'en furent point touchez:
Leurs voiles & ſon cou d'vn meſme acier tranchez,
Dans le ſang qui jallit leurs couleurs confondirent;
Et les Graces ſur elle en pleurs s'éuanoüirent.
Mais il s'eſt aſſez veu d'exemples en nos jours,
Du peu de fermeté qui regne dans les Cours:
Et ſans aller plus loin, cette belle Aſterie,
La merueille de l'Arn, l'honneur de l'Etrurie,
Mere de tant de Roys, Reyne de tant de Cœurs,
Qui porta ſes vertus plus haut que ſes grandeurs;
Quoy qu'au deſſus du vent, elle parut montée,
Fut-elle pour cela du vent plus reſpectée?
Quoy que le Diadéme éleué ſur ſon front,
Fut de ceux qui broüillas & nuages deffont,
Fut-elle pour cela moins ſujete aux nuages?
Son front en fut-il moins attaqué des orages

Quelque rang qu'elle tinſt, contrainte aſſez ſouuent,
De ſortir de ſa place, & la ceder au vent;
Nous l'auons veuë errer, ainſi qu'erre vn Planete,
Qui n'ayant point d'arreſt, & manquant de retraite,
Confus de ſon éclipſe, & vers la nuit panchant,
Sans couronne & ſans luſtre arriue à ſon couchant;
De meſme auons-nous veu ſur la terre & ſur l'onde,
Cette grande Princeſſe errante & vagabonde,
Sans demeure aſſeurée & ſans port arreſté,
Suiure de ſon deſtin l'Aſcendant démonté;
Perdre de ſa grandeur, chaque jour quelque marque;
Et ne laiſſer enfin pour dépoüille à la Parque,
De tant de dignitez, & de tant de treſors,
Qu'vn grand nõ ſans ſujet, & qu'vne ombre sãs corps.
Apres les mauuais temps qu'a veus voſtre Maiſtreſſe,
Ne vous étonnez pas, vertueuſe Ducheſſe,
Que ſans auoir égard à la fleur de vos ans,
Sans reſpect des Amours declarez vos ſuiuans,
Et ſans conſiderer ces Graces ſi pudiques,
Déja de voſtre train, déja vos domeſtiques,
Vn vent funeſte aux fleurs, & des Graces jaloux,
Se ſoit ſi rudement éleué contre vous.
De quelque noble feu que la Roſe s'al'ume,
De quelque doux eſprit que l'Oeillet ſe parfume,
Et la Roſe & l'Oeillet, ſoit au front du Printemps,
Soit ſur le ſein de Flore, ont à craindre les vents.
Et les Graces iamais, ny les Amours leurs freres,
N'ont pû charmer ces vents, ou jaloux, ou coleres.
En cela pour le moins vous euſtes le bonheur,
De faire dans le trouble éclater voſtre cœur;
Et par vne merueille à la Cour bien nouuelle,
On y vit vne fleur auſſi tendre que belle,
Plus forte que les vents qui font ployer les Pins,
Et de la teſte au pied, font trembler les Sapins.
Au bruit que l'on en fit, les Nimphes de la Seine,
La coëffure en deſordre, & toutes hors d'haleine,

Monterent ſur leur riue, & de leurs longs ſoûpirs,
Secondez de leurs flots, imitez des zephirs,
Pleurerent les Vertus auec vous rejettées,
Regreterent en vous les Graces maltraitées,
Et juſqu'au grand Salon, en coquille voûté,
De perles, de corail, & de nacre encrouſté,
Où le vieil Ocean Surintendant de l'Onde,
Regale chaque jour tous les Fleuues du Monde,
Elles furent crier, contre le mauuais vent,
Qui ſans les reſpecter ſur leurs bords s'éleuant,
Leur auoit arraché d'vne jalouſe haleine
La plus aimable Fleur, qui regnaſt ſur leur plaine.
D'autre-part à ce bruit, la Loire au lit d'argent,
Dépeſcha vers la Seine, vn Zephir diligent,
Pour vous ſeruir d'eſcorte, & de là vous conduire,
Vers l'heureuſe contrée, où s'étend ſon Empire.
Ses Filles pour vous voir, monterent ſur leurs bords,
Le jonc vert aux cheueux, la gaze ſur le corps,
Et telle qu'on les voit, quand auec Galatée
Au Cercle chez Thetis, leur Mere eſt inuitée.
Leurs yeux furent ſur vous attachez tout le jour,
Tantoſt auec reſpect, tantoſt auec amour:
Et par tout où vos pas, quelque trace laiſſerent,
Toute ſorte de fleurs par bouquets s'éleuerent.
La Cour vaine & trompeuſe, a toûjours ajoûté,
L'infame ſeruitude, à l'infidelité:
Et là ſans reſpecter les teſtes couronnées,
Toutes teſtes ſont d'or ou de fer enchaiſnées.
Ces priſonniers errans, ces malheureux Forçats,
Qui les chaiſnes aux pieds, & les rames aux bras,
Sont toûjours en priſon & toûjours en voyage,
Sous les coups du Comite, & ſous ceux de l'orage,
Ont vn joug plus leger, & des fers moins peſans,
Que ceux que la Fortune attache aux Courtiſans.
La Cour eſt, ie l'auouë, vne Galere peinte,
De rubans, de feſtons, de clinquans elle eſt ceinte;

La chiourme en eſt riche, & les bans precieux;
Les Forçats, de leurs rangs s'y tiennent glorieux;
Leurs rames ſont d'yuoire & de bouquets parées;
Leurs chaiſnes ſont grand bruit, & ſont toutes dorées:
Mais tant d'atours ſi beaux, ſi pompeux, ſi luiſans,
Soulagent-ils en rien le joug des Courtiſans?
Et pour eſtre à nos yeux ſi parez & ſi braues,
En ſont-ils moins captifs, en ſont-ils moins eſclaues?

Les chaiſnes des Forçats n'attachẽt que leurs pieds:
L'eſprit, le ſens, le cœur à la Cour ſont liez:
Il n'eſt pas juſqu'au ſouffle, & juſques au langage,
Quoy que ſi libre ailleurs, quoy qu'ailleurs ſi volage,
Qui n'ait là ſes liens tiſſus de nœuds diuers,
Soit d'intereſts connus, ſoit d'intereſts couuers:
Perſonne là ne vit, ne ſe meut, ne reſpire,
Qu'aueque dépendance, & ſous vn rude empire.
On n'y reconnoit point la liberté du choix,
Tout s'y remuë au gré, tout s'y fait par les loix,
De certains glorieux & ſuperbes Comites,
Qui ſans diſtinction de rangs ny de merites,
Oſent mettre le pied ſur les fronts couronnez,
Et traiſner apres eux les Princes enchaiſnez.

Le premier eſt l'Amour, qui bien qu'en apparence,
Il ſoit toûjours enfant de taille & d'innocence;
A l'inhumanité des plus cruels Bourreaux;
Inuente tous les jours des ſupplices nouueaux:
Fait aller les Forçats, qu'il a mis à la rame,
Tantoſt auec le fer, tantoſt auec la flame:
Les bat de ſon flambeau, les pique de ſes dars,
Et les lie à leurs bancs des cordes de ſes Arcs.

L'Ambition ſuccede à l'Amour tyrannique:
Elle eſt de tous les Grands la torture publique;
Leurs rames, leurs liens, & leurs chaiſnes ſe font,
De tout ce qui leur pare, ou les mains, ou le front,
Et non moins que leur frõt, leurs mains ſont vlcerées,
Des ſecrets aiguillons de leurs charges dorées.

Comme l'Ambition, l'Auarice a ſes bancs,
Et ſes Forçats diuers d'offices & de rangs,
Qui toûjours alterez & toûjours fameliques,
Ne peuuent ſe remplir des Fontaines publiques.
Outre la rame aux mains, & les charges au dos,
Qui de jour & de nuit leur oſtent le repos,
L'inhumaine Auarice à piquer toûjours preſte,
Leur met des aiguillons au cœur & dans la teſte;
Et de ces aiguillons, qui teignent de leur ſang,
Leurs chaiſnes, leurs fardeaux, leurs rames & leur banc,
Les malheureux qu'ils ſont, les piqueures cheriſſent,
Et de faux lenitifs la peine en adouciſſent.
Le metal leur en plaiſt; & ſa ſeule lueur,
Eſſuye aſſez leur ſang, ſeche aſſez leur ſueur:
Et les conſole aſſez, ſoit des aſpres morſures,
Que le ver de leur Ame ajoûte à leurs bleſſures;
Soit de mille reburs, qu'il leur faut endurer,
Pour mouler leur Fortune, & la faire dorer.

Mais ſans que l'Auarice en tourmens inuentiue,
Et ſans tréue, ſans paix, à leur nuire attentiue,
Mette en œuure ſur eux ſes ſecrets inhumains,
Les cruels, pour leur peine, ont aſſez de leurs mains.
L'vn de l'autre Brigan, l'vn de l'autre Corſaire,
Quelque petit butin qui ſe preſente à faire,
On les voit l'vn ſur l'autre, à la proye échauffez,
Egorgez égorgeans, étouffans étouffez,
S'arracher tour à tour d'vne main violente,
Auec l'habit rompu, la chair viue & tremblante.

Encore maintenant, comme du temps paſſé,
La Cour ſe peut nommer vn Monde renuerſé.
La Nature par tout ſi juſtement rangée,
Ne s'y reconnoit point, tant on l'y voit changée.
Là, comme ſi le jour roturier deuenu,
A peine meritoit d'eſtre des Grands connu,
Ses plus riches rayons ſont laiſſez aux ſouſpantes;
Les Alcoues n'en ont que des lueurs mourantes:

Et le Soleil chaſſé de l'Eſtrade & du Dais,
Va faire ſes preſents au quartier des Valets.
Choſe étrange & bizarre, obligeante Ducheſſe,
Ces vains adorateurs de la vaine Richeſſe,
Qui par tout veulent voir luire l'or à leurs yeux,
L'or qui n'eſt que le marc de la clarté des Cieux,
Ne ſçauroient ſuporter ce Globe de lumiere,
Qui de tous les metaux eſt la Source premiere.
Diray-je qu'on fait tout de trauers à la Cour?
Qu'on s'y leue de nuit, qu'on s'y couche de jour?
Que les Hommes menteurs juſque dans leur veſture,
Ne ſont du haut en bas qu'abus & qu'impoſture?
Vne juppe aujourd'huy juſqu'au genoüil leur pend;
Vne aiſſe de moulin ſur leur ſoulier s'étend;
Sous des cheueux d'emprunt leur viſage ſe cache;
Leur marcher eſt rompu d'vne double rondache:
Et i'attens que demain, ſi la mode y conſent,
Leurs mains prendront la botte, & quitteront le gand;
Leurs teſtes ſe verront de leurs chauſſes coëffées;
Leurs jambes de leur poil ſe verront étoffées;
Et leurs talons bien-toſt laiſſant les éperons,
Comme ceux de Mercure auront des aiſlerons.
Tous ces maux que ie côte, & tous ceux que ie laiſſe,
Se trouueront legers, vertueuſe Ducheſſe,
Si nous les comparons auec l'Impieté,
Dont l'air ſut à la Cour de tout temps infecté.
La Foy, les Sacremens, la Loy, les Euangiles,
Ne ſont au Courtiſan que fables inutiles.
Le Palais eſt ſon Temple, & les Dais ſont ſes Cieux;
Il porte là ſon culte, il trouue là ſes Dieux;
Mais des Dieux comme luy ſujets à pourriture,
Quoy qu'au dehors brillans & couuerts de dorure.
Auſſi pourueu qu'il ait ſon Paradis chez eux,
Sans pretendre plus haut, il ſe tient bienheureux.
Et tout ce qu'on luy dit du celeſte Royaume,
Ne paſſe en ſon eſprit que pour vn vain phantôme,

Qui le touche auſſi peu que tout ce qu'il entend,
Du Royaume d'Alcine, ou du Palais d'Atlant;
Et de tous ces Pays, que les faiſeurs de ſonges
Ont baſtis à credit ſur le fonds des menſonges.
De tout temps on l'a dit, il fut vray de tout temps,
La Pieté n'eſt pas de la ſuite des Grands,
Et la premiere fois que pour eſtre connuë,
Elle prit d'vn beau feu la forme dans la nuë,
Ce fut dans le Deſert, & non pas dans la Cour,
Que ce feu merueilleux ſe découurit au jour.
Encor ne fut-ce pas au faiſte d'vne Palme,
Que ſe prit de ce feu la flame pure & calme;
Ce ne fut pas au bras, ny d'vn Pin ſourcilleux,
Ny d'vn Cedre de corps & de teſte orgueilleux;
Ce fut à la blancheur d'vne épine rampante
Que ſans vent s'alluma ſon ardeur innocente.
La Pieté naiſt donc, non pas dans vn Hoſtel,
Où l'Homme ſe croit eſtre au deſſus du Mortel,
Non pas dans vn Palais, où la foule importune,
D'vn tas d'ambitieux adore la Fortune,
Mais dans vn lieu ſecret, & du monde écarté,
Où la pure Innocence, & l'humble Pauureté,
Auſteres dans la vie, & dans l'habit modeſtes,
Preparent la matiere à ſes ardeurs celeſtes.
Il eſt vray que le Ciel fait grace quelquefois:
Il a des feux d'élite, & des Ames de choix:
Il ſçait nourrir le Lys au milieu des épines;
Il ſçait produire l'Or dans le limon des mines;
Et jadis ſon Eſprit, à tout faire puiſſant,
Tira d'vne Fournaiſe vn air rafraiſchiſſant;
Et fit pour trois Enfans, du feu de Babilonne,
Vne Pourpre innocente, vne illuſtre Couronne.
Le meſme Eſprit peut bien ſuſpendre l'action,
De l'air qui dans la Cour a mis l'infection;
Et munir contre luy, quelques Ames de marque,
Comme l'eſt aujourd'huy noſtre jeune Monarque:

Comme le ſont encor deux Aſtres que la Cour,
A receus du climat où va mourir le Iour:
Deux Reynes qui toûjours ſeruiront de Modelles
Aux pieuſes non moins qu'aux ſages & qu'aux Belles:
Et qu'on mettra toûjours au rang de ces grands Feux,
Qui ſont en tout Païs ſerains & lumineux.
Le priuilege eſt rare, & de peu de perſonnes,
Qui n'ont point ſous le Ciel d'aſſez dignes Courõnes,
Semblables à ce Fleuue en Grece ſi vanté,
Qui ialoux de ſon onde & de ſa pureté,
Paſſe à trauers la Mer, ſans prendre d'amertume,
Et ſans charger ſes flots de grauier ny d'écume.
Mais ce Fleuue eſt vnique, il n'a point de pareil,
Depuis l'Inde où commence à naiſtre le Soleil,
Iuſqu'à cet Eſpagnol, dont la vague dorée,
Par honneur l'accompagne en ſa couche azurée.
Et le nombre eſt petit, de ceux qui comme vous,
Fauoriſez du Ciel, d'vn eſprit fort & doux,
Peuuent viure à la Cour, ſans ſe tacher des vices,
Enfans de la Grandeur, & Suiuans des Delices.

CARTE DE LA COVR.

ENTRETIEN IV.

Cette Carte eſt nouuelle & ſinguliere : Mais la Cour repreſentée en cette Carte n'eſt ny ſinguliere, ny nouuelle. Ceux qui ont quelque connoiſſance des Cours étrangeres, ou qui ont veu les anciennes dans l'Hiſtoire, pourront témoigner qu'on n'a voulu faire icy le Plan d'aucune Cour en particulier. L'ancien Vers Latin qui chaſſe de la Cour ceux qui veulent eſtre Deuots, les chaſſe auſſi bien des Cours Chreſtiennes que des Infideles : auſſi bien des Eccleſiaſtiques que des Seculieres. Et puis que la Volupté, le Luxe, l'Ambition, & les autres Vices des Courtiſans ſont les vices de toutes les Cours ; on ne ſçauroit dire que la peinture de leurs Logis qui ſe voit icy, ſoit vne cenſure particuliere d'aucune Cour ; Si bien que c'eſt vne inſtruction generale, pour tous ceux qui ont à viure à la Cour, où il eſt auſſi neceſſaire, & plus difficile de bien viure, que par tout ailleurs.

TELERIE, en ce temps que vos jeunes années,
Au gré de la Fortune & des Graces tournées,
Vous font autour d'vn Cercle de clarté,
Vn tiſſu de felicité:

Et que de voſtre ſage Pere,
L'Eſtoile auec éclat luit ſur noſtre Hemiſphere:
Souffrez qu'au lieu de l'encens & des fleurs,
Dont vous parfume vn peuple de Flateurs,
D'vne adreſſe ſoigneuſe, & d'vne main fidelle,
Ie vous trace en ces Vers vne Carte nouuelle,
Sur laquelle reglant tous vos pas à la Cour,
Vous puiſſiez tenir ſans détour,
Les droits ſentiers qui menent à la vie,
Que le Ciel, au deſſus du Temps & de l'Enuie,
Reſerue à ceux, que les proſperitez,
Du train de la Vertu n'auront point écartez.
La Cour eſt vn Païs de plaiſirs & de peines;
D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines:
Là, les vrais maux & les faux biens,
Sont vnis de ſecrets liens:
On ne peut là cueillir, que ſur des precipices,
La trompeuſe moiſſon des friuoles delices:
On ne peut là monter qu'en deſcendant:
On n'y peut gagner qu'en perdant.
Pour y joüir de la fumée,
Que donne à ſes Suiuans la vaine Renommée;
Pour y faire vn moment de lueur & de bruit,
Il faut ſuer le jour, il faut trembler la nuit:
Pour attirer ſur ſoy les yeux de la Fortune,
Amante, aux ſots, comme aux ſages commune;
Il faut ramper deuant elle à genoux;
Il faut baiſer ſes pieds, & ployer ſous ſes coups.
Sous l'émail le plus gay des plaines les plus vertes,
Des herbes malignes couuertes,
De leurs contagieux poiſons,
Corrompent les preſens des plus belles Saiſons:
Et ſouuent où l'on croit cueillir vne Anemone;
Où l'on croit prendre vn fruit dãs le ſein de Pomone;
On met la main ſur des ſerpens,
Qui ſous les fleurs en cachette rampans,

Sans delay font payer, auecque leur morſure,
D'vn ſupplice réel, vn plaiſir en figure.
Dans vn Païs ſi dangereux,
Qui ſera le Sage ou l'Heureux,
Qui n'en connoiſſant point la Carte,
Dés la frontiere ne s'écarte.
Si quelque Guide adroit & des routes inſtruit,
De bonne foy ne le conduit?
Avez donc, Telerie, agreable l'adreſſe,
Que ie donne à voſtre jeuneſſe;
Et ſuiuez conſtamment de l'œil & de l'eſprit,
Les ſentiers qui vous ſont marquez dans cet écrit.
La Nature & la Foy veulent que dés l'entrée
De cette perilleuſe & plaiſante Contrée,
Sur leur rapport, vous teniez aſſuré,
Que ce Païs ſi beau, ſi pompeux, ſi paré,
A vous, comme à tout autre, eſt vn lieu de paſſage;
Où vous auez à faire, ou court, ou long voyage,
Selon le temps qui vous eſt limité,
Par le Maiſtre des Temps, & de l'Eternité.
Cherchez aueque ſoin, voyez parmy les traces,
De tant de glorieuſes Races;
S'il eſt là demeuré quelqu'vn de ces Grands Rois,
Qui pouſſerent ſi loin le bruit de leurs exploits.
S'il eſt là demeuré quelqu'vne de ces Reynes,
Qui mirẽt tãt de cœurs, tãt d'eſprits ſous leurs chaînes;
Qui virent tant d'Amours, comme Inſectes volans,
Courir à la lueur de leurs regards brûlans.
Mais ſans aller chercher plus auant dans l'Hiſtoire,
Celles dont noſtre temps a perdu la memoire:
Sans nommer la d'Eſtampe, & la Valentinois,
Qui le Pere & le Fils ſoûmirent à leurs loix:
La charmante Verneüil, & la belle d'Eſtrée,
Reynes du plus grand Roy qu'ait veu cette Contrée,
Ne ſont plus que dans des Portraits,
Dont la poudre & les ans ont corrompu les traits.

Les vieux Ormes des Tuilleries,
Iadis les Confidens de leurs Galanteries,
Ont veu ſoixante fois leur teſte reflourir;
Autant de fois ont veu leur feüillage mourir,
Depuis que la noire Fourriere,
Qui prepare à chacun ſa demeure derniere,
D'vne couleur mortelle à toute autre couleur,
Sous le marbre fatal leur a marqué la leur.
Voyez donc, ſage Telerie,
Comme il vous faut conduire en vne Hoſtellerie.
Où, ſelon que le veut le Sort du Genre humain,
Vous entrez aujourd'huy, pour en ſortir demain.
Que voſtre premier ſoin, de quoy que l'on vous flate,
De quelque or qu'à vos yeux le logement éclate,
Soit de vous tenir libre, & de vous auertir,
Que toſt ou tard, il vous faudra partir:
Que dans vne immuable & celeſte Contrée,
Où la Nuit, & la Mort n'eurent iamais d'entrée,
Vne Cour vous attend, où de pompeux Hoſtels,
Deſtinez à loger des Princes immortels,
Luiſent d'eternelles matieres,
Dont il ne vient dans nos minieres,
Que cette craſſe lourde, & ce marc precieux,
Dont les Auares font leurs Dieux.
La route qui conduit à cette Cour celeſte,
N'a rien de perilleux, moins encor de funeſte:
Vous n'aurez ny torrens, ny mers à trauerſer,
Ny precipices à paſſer:
Et quand il vous faudroit aller par ces Montagnes,
Qui de Fleuues de ſoulfre inondent les campagnes,
Par ce Veſuue, & par ce Mont-Gibel,
Qui ſont les ſouſpiraux du Bucher eternel;
Les plaiſirs ſont ſi grands, & la gloire eſt ſi pure,
Qu'on a dans ces Palais de diuine ſtructure,
Qu'il n'eſt point de peril, point de peine à ſoufftir,
A quoy, pour aller là, vous ne dûſſiez courir.

La ſeule loy pourtant qui vous eſt impoſée,
Eſt de marcher toûjours en Perſonne auiſée;
Loin des chemins fangeux, où ſe pourroit gaſter,
L'habit qu'il vous faut là, ſans ſoüillure porter.
Il n'y va que des Tourterelles,
Des Ames pures & fidelles;
Que des Ermines, des Eſprits,
Dont la blancheur s'égale à la blancheur des Lys.
Les Eſprits de Vautour, qui de chair ſe nourriſſent,
Et dans leurs ordures pourriſſent,
Dans de ſales cachots confinez à l'écart,
A ce lieu de bonheur iamais n'auront de part.
Vous aurez en tout âge vne Ame toûjours pure,
De toute mortelle ſoüillure;
Si vous pouuez vous obliger au ſoin,
De porter vos pas toûjours loin,
De certaines Maiſons fatales,
Qui paroiſſent d'abord auguſtes & Royales;
Et ne ſont en effet, que Giſtes malheureux,
Non moins aux vrais plaiſirs, qu'aux Vertus dãgereux.
L'Artifice à l'entrée aueque l'Impoſture,
Loge dans vn Chaſteau d'étrange architecture.
Là, de la cime au fondement,
Tout porte à faux, tout ſe dément.
En vain la face en eſt éclatante & pompeuſe,
Son éclat ébloüit, & ſa pompe eſt trompeuſe:
Par tout le feint s'y void pour le vray ſuppoſé:
Pierres, marbres, metaux, tout eſt là déguiſé:
Et tout ce qui ſe fait ailleurs par la Nature,
Eſt là l'effet de la Peinture.
Les Hoſtes de ce Logement,
Raffinez en déguiſement,
Autant de fois y changent de viſage,
Qu'ils y changent de perſonnage:
Et les Grands comme les Petits,
Toûjours maſquez & toûjours traueſtis,

Dans le plus ſerieux des plus hautes affaires,
Comediens jurez, perpetuels Fauſſaires,
Depuis le front juſques au cœur,
Ne ſont que plaſtre & que couleur.
Auſſi publiquement on y fait marchandiſe,
De maſques plus menteurs, qu'il n'en viēt de Veniſe:
On y tient de pleins Cabinets,
De fauſſe bienveillance, & de plus faux bienfaits:
Et comme tout s'y dit, tout s'y voit en figure,
La voix meſme a là ſa teinture;
Et juſques au moindre regard,
Rien ne s'y fait qu'aueque fard.
Les Profeſſeurs en Alchimie
Tiennent là leur Academie:
La Nation des Baſteleurs,
La Communauté des Mouleurs,
Les Vendeurs de Pommade, & les Faiſeurs de plaſtre,
Les Tailleurs d'habits de Theatre,
Et tous les Corps des Charlatans,
Habiterent là de tout temps.
Pour vous faire fuir ce lieu de tromperie,
Il vous ſuffira Telerie,
D'apprendre que la bonne-Foy,
Du veritable Honneur fait le plus pur alloy:
Que le plus doux concert, la plus juſte harmonie,
Eſt celle de la langue auec l'Eſprit vnie:
Que de la ſouueraine & diuine Beauté,
Le premier trait nous vient auec la Verité:
Que le Menſonge eſt vne tache,
Que nulle pommade ne cache:
Et que la Piperie eſt de l'art des Valets,
Et des Ioüeurs de Gobelets.
La folle Vanité, d'enflure toûjours pleine,
Toûjours vuide de ſens, loge apres dans la plaine.
Le Vent regne en toute ſaiſon,
Haut & bas dans cette Maiſon:

Mille Giroüettes dorées,
A tourner toûjours preparées,
D'vn bruit aigre & confus, qui ſuit leur mouuement,
Font retentir le baſtiment.
Il ne s'y voit ny baſe, ny colonne,
Qui ne ſoit creuſe, & ne reſonne:
Tous les Marbres, pour peu qu'on y porte la main,
Se font oüir, comme ailleurs fait l'airain.
Il n'eſt pas juſqu'aux troncs, il n'eſt pas juſqu'aux ro-
Qui n'y ſoient ou tambours ou cloches: [ches,
Le plus bas ſouffle y deuient haute voix:
L'herbe eſt langue aux Iardins, la feüille l'eſt aux Bois:
Et les Salons, les Chambres, les Portiques,
En parole, non moins qu'en couleur, magnifiques,
Par l'importun babil de leurs diuers Echos,
En chaſſent bien loin le repos.
Tandis que tant de bruits, les teſtes étourdiſſent,
De fumée à longs traits les cerueaux ſe rempliſſent;
Elles ſe font au coque de l'encens,
Tantoſt plus fort, tantoſt plus doux aux ſens:
On ne voit la que Caſſoletes,
Pleines d'eſprits d'œillets, d'extraits de violetes:
On n'y voit que ſachets farcis,
De gomme d'Arabie, & de poudres de prix:
Matieres à nourrir les fumeuſes migraines,
Des teſtes vuides & mal ſaines.
Il s'y voit des Iardins, qui ſemblent des Tableaux,
Tant le vert en eſt gay, tant les fruits en ſont beaux:
Mais tout ce fruit, toute cette verdure,
N'eſt que tromperie & qu'enflure:
La montre du vert déceuant,
Se change ſous le premier vent:
Et le fruit impoſteur, auſſi-toſt qu'on y touche,
Deuient cendre en la main, & ſoulfre dans la bouche.
On entend là force Grillons,
On y voit force Papillons:

Les

Les vns rauis de leur muſique vaine,
A ſe chanter ſe mettent hors d'haleine:
Et les autres, pareils à de volantes fleurs,
Du luſtre & de l'éclat étourdis amateurs,
Tournent ſans choix, leur eſprit & leur aiſle,
Par tout où leur paroiſt quelque lueur nouuelle.
L'auanture du Grec autrefois ſi vanté,
Qui deuint amoureux de ſa propre beauté,
Plus d'vne fois le jour eſt là renouuellée,
Par quelque teſte éceruelée,
Qui ſans riual, & ſans ſujet s'aimant,
De ſoy-meſme ſe fait la joye & le tourment.
Par fois ſur les baſſins, par fois ſur les riuages,
Où le criſtal coulant ſert de fond aux images,
Ces bizarres Amans d'eux-meſmes affollez
De l'eſprit & des yeux à leurs ombres collez,
Vn vain tribut de vœux, ſans ſuccés leur adreſſent;
Du geſte, de la voix, du regard les careſſent.
Le Zephir enjoüé de leurs plaintes ſe rit,
Et pour s'en diuertir, à l'Echo les redit.
Là cependant les vns, de feux ſecrets languiſſent;
Les autres de ſoucy jauniſſent;
Et tous, ſans mouuement, ſur les ruiſſeaux panchez,
Paroiſſent, tant ils ſont à ſe plaire attachez,
Des Ombres, qui ſur le riuage,
A d'autres Ombres font hommage.
La Vanité Dame de cet Hoſtel,
D'vne Eſtrade ſuperbe éleuée en autel,
Tous les matins reçoit de cent guirlandes,
Et d'autant de bouquets les legeres offrandes.
Tour à tour cent Flateurs l'encenſoir à la main,
De menſonges muſquez, de fables douces plein,
Luy preſentent les ſacrifices,
De leurs vœux, & de leurs ſeruices;
Tandis qu'à peine ſon orgueil,
Luy permet de payer leur culte d'vn clin d'œil.

Autour d'elle, au lieu de peintures,
Des Miroirs enrichis de brillantes bordures,
Luy ſont d'autres muets Flateurs,
Qui ſans voix, à ſon gré menteurs,
La changent à ſes yeux, ſans rien changer en elle;
De vieille, la font jeune; & de vilaine, belle.
Ie paſſe ſes habillemens;
Ie ne dis rien de ſes ajuſtemens;
Ie ne parle point des Boutiques,
Où des peuples entiers d'Arriſans domeſtiques,
Trauaillent ſans repos les nuits comme les jours,
A luy preparer des atours.
La Mode bizarre & changeante,
De tout ce grand peuple Intendante,
Des caprices de ſon cerueau,
A toute heure fournit quelque deſſein nouueau.
Par fois la robe, & d'autre fois la jupe,
Toute la nuit ſa reſverie occupe:
Aujourd'huy la couleur, & demain la façon,
Luy ſera le ſujet d'vne longue leçon.
Cependant pour agir, ſelon qu'elle conſulte,
Tout eſt en feu, tout en tumulte,
Et le trauail ſuiuy de l'embarras,
Fait cent teſtes gemir, & ſuer deux cent bras.
Pres de la Vanité le Luxe a ſa demeure:
De l'vne à l'autre on va, ſans détour, à toute heure:
Vn petit Bois qui n'a que de l'ombre pour fruit,
Par vne ſombre allée à couuert y conduit.
Tous les treſors de l'Art, tous ceux de la Nature,
Sont en Materiaux, ſont en Architecture,
Dans cet orgueilleux baſtiment,
Où tout luit juſqu'au fondement.
Des Mõtagnes de Marbre ont fourny leurs entrailles,
A la ſtructure des murailles:
Et des Minieres d'or, des troupeaux d'Elefans,
Aux lambris ont fourny leurs veines & leurs dents,

Les richeſſes du Nil, & celles de l'Hydaſpe,
Y luiſent en paué de Porphire & de Iaſpe:
Et le butin de l'Inde où commencent les Iours,
La dépoüille de celle où ſe borne leur cours,
Dans les Salons, dans les Chambres éclate,
En Buffets de Vermeil, en Cabinets d'Agate.
L'appareil de l'Ameublement,
Cette pompe en rien ne dément:
La richeſſe & l'art s'y confondent,
Et les façons aux étofes répondent.
Diray-ie qu'en cette Maiſon,
Tout ſe trouue hors de ſaiſon?
Et ſoit deſordre ou priuilege,
L'Hyuer y void des fleurs, & l'Eſté de la neige?
Diray-je que pour y fournir,
A des repas qu'vne heure doit finir,
On fait venir des mets d'vn autre Pole;
On épuiſe les Mers, la Campagne on deſole;
On deffait par la flâme, on détruit par le fer,
Les Nations des Bois, & les Peuples de l'Air?
Diray-je qu'on y void des Deſers domeſtiques,
Des Païs en Iardins, des Foreſts en Portiques;
Et des Carrieres en Rondeaux,
Pour receuoir des Fleuues en jets d'Eaux?
Choſe étrange à conter, & plus étrange à croire!
Qu'vn corps de quatre pieds oſe affecter la gloire,
De remuer les fondemens,
Et l'aſſiete des Elemens;
D'offuſquer l'Air des entrepriſes foles,
De ſes immenſes Tours, de ſes ſuperbes Moles;
Pour donner à ſa vanité,
Vn eſpace moins limité!
Que pour eſtre tout ſeul au large dans le Monde,
Ses logis, à l'étroit mettent la terre & l'onde;
Et que ſa fin au bout de tant de frais,
Soit de pourrir entre deux ais!

Autant que vous pouuez desirer d'estre heureuse,
Vous deuez, Telerie, autant estre soigneuse,
D'euiter en toutes saisons,
L'vne & l'autre de ces Maisons.
Pourriez-vous bien auoir la pitoyable enuie,
De mettre tout le fruit d'vne si belle vie,
A vous charger de rubans & de nœus?
A consulter sur des coins de cheueux?
A vous tenir jour & nuit occupée,
De soins que se pourroit donner vne Poupée?
Si quelques soins pouuoient estre du choix,
Des testes de plastre & de bois.
Penseriez-vous qu'vne aulne de guipure,
D'vn raisonnable Esprit fust la digne parure?
Et que trois onces de filet,
Auec art tortillé sur le tour d'vn collet,
Vous dûssent conduire à la gloire,
Des Heroïnes de l'Histoire?
D'autres Estoiles, d'autres feux,
Que des mouches, & que des nœus,
Doiuent faire le Diadéme,
D'vn front purifié par les eaux du Bapteſme.
N'est-il pas, d'autre part, aussi cruel que vain,
D'épuiser de trauail vn tiers du Genre Humain;
De consumer les Siecles & les Races,
En Tours, en Dômes, en Terraces;
Et mesler dans vn bastiment,
Le sang des Peuples au ciment;
Pour faire vne ombre precieuse,
A quelque teste ambitieuse,
Qui n'estoit qu'ordure deuant,
Que la Faueur l'euſt mise au vent;
Et que la Fortune abusée,
De ses couleurs l'euſt déguisée?
Mais est-il de la Loy, qui veut que le Chrestien,
A son Frere indigent face part de son bien,

De s'engraiſſer d'Oyſeaux venus d'vn Ciel étrange;
De Poiſſons habitans de l'Oronte ou du Gange,
De Monſtres renommez par les morts des Chaſſeurs,
Et les naufrages des Peſcheurs,
De diſſoudre en ragouſts, de reduire en gelée,
La Perle auec l'Ambre meſlée;
Et de laiſſer encore à des Laquais,
De quoy faire d'autres banquets:
Tandis qu'on void mourir les Communes entieres,
Le long des grands chemins deuenus cimetieres:
Que les Meres ſur leurs enfans,
Expirent l'herbe entre les dents:
Que les arbres meſmes gemiſſent,
Sous leſquels, de beſoin, les Familles periſſent?
Eſt-il de cette ſainte, & charitable Loy,
De porter en bijoux le reuenu d'vn Roy,
Tandis que la Campagne en friche,
Ne preſte rien au pauure, & ne rend rien au riche?
Mais à quoy bon chercher hors de voſtre Maiſon,
Du conſeil, & de la raiſon?
Depuis que la Faueur par la Vertu conduite,
De voſtre ſage Pere a ſuiuy le merite;
La Modeſtie & la Frugalité,
Ne l'ont point encore quitté.
La meſure qu'il tient en ſa forme de vie,
N'arreſte point les yeux, n'attire point l'enuie:
Rien que de ſimple dans ſon train;
Dans ſa Famille rien de vain;
Et ce qu'vn Emporté chercheroit dans la montre,
Son Eſprit retenu dans l'ordre le rencontre.
Auſſi ne void-on pas en dorures chez luy,
Le ſang & la ſueur d'autruy.
On n'y void point le butin des Prouinces,
En meubles enuiez des Princes:
Moins encore y void-on le ſale gain des Preſts,
En Bagatelles de grands frais.

Tout ſon éclat, & toute ſa dépenſe,
Sont d'eſprit, & d'intelligence:
Et le bon Sens joint au bon Sentiment,
Eſt ſa ſuite par tout, & ſon ameublement.
Que c'eſt vne Vertu bien haute & peu commune,
D'eſtre ſi continent aupres de la Fortune,
Qui tente plus, qui donne plus d'amour,
Que toutes les Beautez qu'on adore à la Cour!
Rome nous vante en vain ſon illuſtre Fabrice,
Pour vn Sage purgé de Luxe & d'Auarice.
Il fut ſobre en vn temps, que les Seigneurs Romains
Beſchoient la terre de leurs mains;
Et que tout leur regal, apres vne Bataille,
Eſtoit d'vne citroüille, & d'vne gouſſe d'aille.
Mais d'eſtre temperant, où l'or coule à ruiſſeaux,
Et ſe peut puiſer à pleins ſeaux;
De ne ſe laiſſer point entraiſner par la foule,
Qui ſe precipite où l'or coule;
Et de ſe garantir de la corruption,
Qui vient du Luxe & de l'Ambition,
Où des gens inconnus, qu'vn ſoudain coup de rouë,
A leuez de l'orniere & tirez de la bouë,
Ont comme le Soleil, à changer de Maiſons,
Autant de fois que de Saiſons;
Où des Valets ſortis de la Cour des Cuiſines,
Plus riches que les Rois chez qui naiſſent les Mines;
En treſors ſuperflus, en meubles ſomptueux,
Ont le Mexique & le Perou chez eux:
C'eſt porter plus loin la Sageſſe,
Qu'elle ne fut iamais à Rome & dans la Grece:
C'eſt donner des Patrons à la Poſterité,
Qu'on n'a pas de l'Antiquité.
Le celebre Palais de la Galanterie,
Qui ſuit l'Hoſtel du Luxe, eſt celuy, Telerie,
Qu'il faut fuir auecque plus de ſoin;
Et qu'il eſt dangereux de voir meſme de loin.

L'air en eſt infecté, l'ombre en eſt peſtilente:
Les vents y ſont ſoulfrez, & la terre puante:
Et la plus ſeraine clarté,
Pour peu qu'elle en approche, y perd ſa pureté.
Aux feneſtres pourtant, & ſur le frontiſpice,
De ce dangereux Edifice,
On ne void que feſtons, & que chapeaux de fleurs,
Que bouquets de toutes couleurs:
Et dans vn Eſcuſſon qui regne ſur la porte,
Et qu'auec vn Satyre vne Sirene porte,
Deux flambeaux paſſez en ſautoir,
De la Reyne du lieu la puiſſance font voir.
Tout le Palais n'eſt que bouë époiſſie,
Et par le temps, comme Marbre durcie:
Mais aueque tant d'art le tout eſt compoſé,
Et de tant de couleurs, de tant d'or déguiſé;
Qu'il n'eſt point ailleurs de ſtructure,
Ou plus rare en Architecture;
Ou plus riche en ces ornemens,
Qui ſont l'ame & l'eſprit des plus beaux Baſtimens.
Dans les voûtes & ſur les friſes,
Il ne ſe void qu'amoureuſes Deuiſes,
Que Chiffres & cœurs enlacez,
Et de traits brûlans trauerſez.
L'aiguille n'a tracé dans les Tapiſſeries,
Ny le pinceau le long des Galeries,
Que les diuers euenemens,
Que la Grece menteuſe attribuë aux Amans.
Ce qui ſe lit dans les Metamorphoſes
Du changement de la couleur des Roſes:
La Fable des premiers Roſeaux,
Qui ſous les bras de Pan naquirent pres des eaux:
Celles des Fleurs, celles des Plantes,
Qui furent autrefois des fameuſes Amantes;
Y ſont à ceux qui font là leur ſejour,
De s argumens & des leçons d'amour.

La montre des Iardins répond à l'impoſture,
De la trompeuſe Architecture.
Tout ce qu'elle promet de beau,
N'a de beauté qu'vne apparente peau.
Le gouſt ſoulfré que retiennent encore,
Les fruits qu'on void ſur le Lac de Gomorrhe,
Eſt naturel à tout le fruit,
Qui dans ces Iardins ſe produit,
D'vn terroir ſec & meſlé de bitume,
Qui toûjours brûle, ou toûjours fume.
Comme ſi c'eſtoit peu de la mauuaiſe odeur;
Rien n'y vient qui ne ſoit venimeux juſqu'au cœur:
Et du faiſte juſqu'aux racines,
Les arbres les plus beaux y ſont armez d'épines.
On n'y void pas, comme par tout ailleurs,
L'Innocence alliée aux Fleurs:
Elles y ſont toutes empoiſonnées,
Et d'aiguillons toutes enuironnées;
Mais d'aiguillons qui piquent en brûlant,
Et qui portent au cœur vn feu ſecret & lent,
Qui de veine en veine ſerpente,
Et fait de tout le ſang, vne flame coulante.
Le centre du Parterre eſt vn large Rondeau,
Qui par diuers conduits, au loin répand ſon eau.
Elle n'eſt, ny tribut des prochaines collines,
Ny reuenu des montagnes voiſines:
Elle eſt des pleurs, de ces Foux malheureux,
Que le monde appelle Amoureux.
La Fontaine en tout temps ſe void enuironnée,
De cette Nation à pleurer deſtinée:
Et l'eau qui de leurs yeux à longs filets deſcend,
A petit bruit dans le Rondeau ſe rend.
Certains Enfans aiſlez, qui ſe plaiſent aux larmes,
Laiſſant au bord leurs flambeaux & leurs armes,
S'ébatent là quelquefois à nager,
Et d'autre fois à ſe plonger.

L'eau

L'eau qui leur ſert de bain, leur ſert encore à boire:
Ils aiment d'en puiſer dans leur carquois d'yuoire:
Mais juſqu'à s'enyurer, en vain ils en boiroient;
Iamais pourtant ils ne s'en ſoûleroient.
Deux carreaux de Soucys, deux autres de Penſées,
Brulantes quelquefois, & d'autrefois glacées,
De bordures de houx alentour heriſſez,
Et juſques au Baſſin pouſſez,
Sont arroſez des eaux de la Fontaine,
A rais de bord de larmes toûjours pleine.
Ces Soucys ne ſont pas de ces Soucys dorez,
Des cheueux de Clitie encore colorez,
Dont auec tant de ſoin, chez nous Flore ſe pare,
Quand pour la viſiter le Soleil ſe prepare.
Ceux-là mis ſur la teſte, ou portez ſur le ſein,
Y laiſſent le venin dont leur eſprit eſt plein:
Il n'eſt point de cerueau ſi fort qui ne ſe rende,
Aux vertiges que cauſe vne telle guirlande:
Il n'eſt point de cœur ſi bien fait,
Qui ne ſoit entamé d'vn ſemblable bouquet.
A ces Soucys piquans ſi l'on joint les Penſées,
Triſtes, noires, embarraſſées,
Que les Amours Iardiniers de ce Clos,
Soit de jour, ſoit de nuit, cultiuent ſans repos:
Si l'on joint la Melancolie,
D'où par boutons ſe produit la Folie:
Si l'on joint les chagrins, les ennuis, les regrets,
Qui viennent là, ſans ſoin, comme ſans frais:
Vous jugerez aſſez, s'il eſt de la prudence,
Pour ne point alleguer icy la conſcience,
De s'expoſer aux peines dont l'Amour,
Tourmente ſans pitié ceux qui ſuiuent ſa Cour.
Cependant au mépris de la prudence humaine,
Cette Cour fut toûjours, & ſera toûjours pleine.
On n'y diſtingue point les âges ny les rangs:
On y void les vieillars meſlez aux jeunes gens;

Et jusques dans les Galeries,
Iusqu'à la Basse-cour, jusques aux Escuries,
Le logis est toûjours si plein de suruenans,
Que souuent on y void les Riches & les Grands,
Faute de mieux, coucher sous les Soupantes,
Et dans les Cabinets reseruez aux Suiuantes.
Mais cette Fontaine de pleurs,
Ces Carreaux d'épineuses fleurs,
Et ces fruits infectez de bitume & de soulfre,
Ne sont pas tout le mal qu'en ce Palais on souffre.
De deux ruisseaux que le bassin répand,
L'vn à vingt pas de là par sa pante se rend,
Sur le cercle denté d'vne machine ronde,
Qui se meut haut & bas, à la chute de l'onde.
On void là les Amans entraisnez quelquefois,
Car les Amans sont gens de peu de poids,
Par le courant de l'eau, tomber sur cette Roüe,
Qui les porte en tournant dans vn fossé de boüe,
D'où releuez aussi legerement,
Et replongez d'vn mesme mouuement,
Plongez, & releuez, ne vont par leur torture,
Que de l'ordure au vent, & du vent à l'ordure.
L'autre Ruisseau qui coule aueque moins de bruit,
Est dans vne Forge conduit,
Où des Amours de mine affreuse,
De peau noire & brûlée, & de teste crasseuse,
Trauaillent à forger des fers,
D'étoffe & de façon diuers.
Entre leurs marteaux & l'enclume,
L'air d'alentour d'étincelles s'allume,
Tandis qu'à longs traits les Soûpirs,
Vents tout autres que les Zephirs,
Donnent vie & force à la braise,
Dont se nourrit le feu de la fournaise.
Des fers que font ces Amours forgerons,
Les vns sont courts, les autres longs.

La matiere en eſt differente;
Il en eſt de legere, il en eſt de peſante;
Les vns ſous la lime polis,
Sont de dorures embellis;
Et les autres chargez de craſſe,
N'ont que la rudeſſe & la maſſe.
Mais les obſcurs & les luiſans,
Les legers comme les peſans,
Et les polis auſſi bien que les rudes,
Font du tourment, & ſont des ſeruitudes.
Qui que ce ſoit, qui s'en charge vne fois,
Ne le fait point ſans gemir ſous leurs poids;
Et ſans que ſon ame ſerrée,
Et de leur étrainte vlcerée,
Verſe ſon ſang par les conduits du cœur,
Entre la honte & la douleur.
Non loin de là, des Loges détachées,
Et dans vn coin à l'écart retranchées,
Sont des Foux de cette maiſon,
Ou la demeure, ou la priſon.
Là ſont les vains Amans de l'Aube & de la Lune;
Ces Galans à grande fortune;
Ces Cephales bourrus, ces creux Endymions,
Qui juſques dans le Ciel portent leurs paſſions.
On les void là, quand les Eſtoiles,
A la Nuit ont laiſſé leurs voiles,
Les bras tendus & les yeux arreſtez,
Sur ces lumineuſes Beautez,
Leur conter leur amour, les traitter de Maiſtreſſes;
Leur adreſſer cent badines careſſes;
Et leur faire porter leurs poulets par les Vents,
Leurs Courriers & leurs Confidents.
D'autres encore plus fantaſques,
Iour & nuit à genoux deuant de ſales maſques,
Les noirciſſent d'encens, les couronnent de fleurs,
Qu'ils ſechent de baiſers, & qu'ils moüillẽt de pleurs.

D'autres ceruelles auſſi creuſes,
De leurs Singes ſont amoureuſes;
Et pour juſtifier leur choix,
Habillent ces Singes en Roys.
D'autres y ſont paſſionnées,
Pour des cruches enfarinées,
Qui nettes de cheueux, comme vuides de ſens,
Ne ſont que perruque & rubans.
Hercule en ce lieu là, ſouffleté par Omfale,
Tantoſt d'vn éuentail, tantoſt d'vne ſandale,
Chargé d'vne quenoüille d'or,
Et coiffé d'vn Appretador,
Fait rouler le fuſeau qu'il a pris en la place,
De ſa lourde & ſanglante Maſſe.
Là les Renauds & les Rolans,
Plus effeminez que Galans,
La treſſe ſur la cheuelure,
Et le miroir à la ceinture,
De goutes de baume arroſez,
Et juſqu'à la voix déguiſez,
Se ſont rangez ſous leurs Amantes,
Aux miniſteres des Seruantes.
On void là meſme Salomon,
Et d'autres Sages de grand nom,
Se voüer à des Dieux de plaſtre,
D'vn culte impie, & d'vn geſte idolaſtre,
Que leur Amour a figurez,
Et leurs Maiſtreſſes ont parez.
L'Appartement qui ſuit eſt de la Ialouſie,
Voiſine de la Freneſie:
Il prend ſes jours de tout coſté,
Soit du Soleil d'Hyuer, ſoit du Soleil d'Eſté:
Et de telle fabrique en eſt l'architecture,
Qu'il a pour chaque vent vne large ouuerture.
Mais les faux jours y font plus d'effet que les vrais;
Et les vents de trauerſe, y vont plus que les drais.

Pres de chaque feneſtre, & de chaque vedette,
Vn pied tournant ſouſtient vne lunette,
A laquelle vn Soupçon commis à voir de loin,
Attaché de l'œil & du ſoin,
Auſſi-toſt que quelqu'vn s'approche,
En donne auis d'vn coup de cloche.
D'autre part le logis de tant d'art eſt conſtruit,
Qu'afin de receuoir & de rendre le bruit;
Des niches au dehors en coquilles dreſſées,
Et de longs tuyaux trauerſées,
Iuſques au cabinet, par de ſecrets détours,
Portent les moindres voix, & les ſons les plus ſours.
Les portes & les auenuës,
Par des Eſpions ſont tenuës,
Qui ſoupçonnent juſqu'aux roſeaux;
Iuſqu'au murmure des ruiſſeaux;
Qui foüillent auec deffiance,
Iuſqu'aux Ombres, juſqu'au Silence:
Et pourſuiuent juſques aux voix,
Des Echos qui ſortent des Bois.
La paſle & ſeche Ialouſie,
Toûjours de froid, toûjours de peur ſaiſie,
Ingenieuſe à ſon tourment,
Tantoſt preſte l'oreille au vent;
Tantoſt la teſte à la feneſtre,
D'auſſi loin qu'elle void pareſtre,
Soit obſcure ou noire vapeur,
Soit corps réel, ou corps trompeur,
Elle l'altere & le fait croiſtre au double,
Par le ſurcroit qu'elle y met de ſon trouble:
Et d'vn peu de pouſſiere, ou de broüillas roulant,
Son fantaſque cerueau fait vn Dragon volant.
Les ordinaires exercices,
Dont la cruelle fait en tout temps ſes delices;
Sont de filer de funeſtes cordeaux;
D'appreſter des poiſons, d'aiguiſer des couſteaux.

Afin de la porter aux tragiques vſages,
De ces ſanguinaires ouurages,
Il ne luy faut qu'vn regard ſans deſſein,
Qu'vn billet innocent, qu'vn mouuement de main:
Et pour vn Madrigal, pour vne ſerenade,
Pour vn projet de promenade,
Sans diſtinguer, âge, ſexe, ny rang,
On la verra courir au ſang,
Et maſſacrer d'vne main de Megere,
Le Pere ſur le Fils, la Fille ſur la Mere.
Chez elle auſſi l'on ne void qu'oſſemens,
Des Amantes & des Amans,
Executez par les Furies
Commiſes à ſes Barbaries;
On n'entend là, dans le calme des nuits,
Que les ſifflemens & les bruits,
De leurs Ombres infortunées,
Et de tout autres fers que deuant enchaiſnées.
Le Deſeſpoir loge à l'extremité,
Dans vn Bois des Corbeaux, & des Loups frequenté;
Sous lequel vne affreuſe & puante voirie,
Termine le Palais de la Galanterie.
On y void des corps nus & ſechez par les ans,
Aux arbres attachez, branler au gré des vents;
Et par leur mouuement, dans l'air encore épandre,
De leurs amours éteints, la triſte & froide cendre.
On y void les tombeaux de cent infortunez,
Détruits auant que d'eſtre, & morts ſans eſtre nez.
Pres d'eux on void les os de leurs barbares Meres,
Qui pour cacher leurs adulteres,
Ont bû le parricide, ou receu dans leurs flancs,
Le cruel aiguillon fatal à leurs Enfans;
Et par vn contrecoup d'erreur ou de juſtice,
Dans l'eſſay de leur crime ont trouué leur ſupplice.
Là meſmes il s'éleue vn Rocher eſcarpé,
Sec & nu par la teſte, & par le flanc coupé,

Pareil en toute chose, au blanc Rocher de Grece,
D'où tantost le dépit, & tantost la tristesse,
Iadis precipitoient les malheureux Amans,
Qui ne pouuoient ailleurs guerir de leurs tourmens.
On ne void alentour, que restes de coëffures,
Qu'habillemens rompus, que bouts de cheuelures,
Que tristes lambeaux demeurez,
Des malades desesperez,
Qui de cet affreux precipice,
Sans retenuë allant de vice en vice,
Sont tombez dans l'extremité,
De l'Infamie, & de la Pauureté.
Ie laisse le tableau de ces sales Estuues,
Où dans de moëtes fours, & dans de chaudes cuues,
On ne void que des corps en sueur distilez,
Vermoulus d'vne part, & de l'autre pelez:
Que des spectres rongez d'vlceres,
A qui le fer & les cauteres,
N'ont laissé que des os de siroines couuers,
Pour le cercueil & pour les vers.
Cette Peinture, Telerie,
Est celle du Palais de la Galanterie:
Et si mes vœux sont exaucez,
Si vous suiuez les pas que l'on vous a tracez,
Si vous prenez l'adresse & la conduite,
Des Vertus qui toûjours vous ont si bien instruite;
Iamais vous ne verrez cet infame Palais,
Que dans l'ébauchement qu'icy ie vous en fais.
Outre que vous auez des patrons domestiques,
Illustres entre les Pudiques:
On ne manque pas à la Cour,
D'autres patrons exposez au grand jour.
Telle Artenice fut; telle encore est Iulie,
De tous les ornemens des Vertus embellie:
Telles d'autres encor, dont le Nom respecté,
D'aucun siniſtre bruit iamais ne fut gasté:

Telles sur toutes sont, deux diuines Merueilles,
Deux Reynes qui n'ont point, ny n'aurõt de pareilles.
On vous alleguera vous-mesme quelque jour,
Et vous pourrez seruir d'exemple à vostre tour.
Sur le faiſte d'vne Montagne,
Qui semble de son poids accabler la campagne,
Dans vn superbe & vaſte baſtiment,
La folle Ambition a pris son logement.
La cime sourcilleuſe en va juſqu'à ces nuës,
Des Demons seulement & des Aigles connuës,
Qui portent les fourneaux où ſe prepare en l'air,
La mine pour la foudre, & le feu pour l'éclair.
A la hauteur de la ſtructure,
De tout coſté répond l'Architecture.
On y void au dehors, auſſi bien qu'au dedans,
Des pieces qu'on diroit faites par des Geans.
Les Terraſſes y ſont des Montagnes entieres;
Les Pilaſtres, les Murs, les Voûtes des Carrieres.
Tout y ſuit les projets, tout y tient de l'Eſprit,
Du faſtueux Nembrot, qui jadis l'entreprit,
Sur les deſſeins qui luy reſterent,
Quand les Peuples ſe diuiſerent;
Et les Entrepreneurs de la fameuſe Tour,
Qui deuoit juſqu'au Ciel aller prendre le jour;
Confus du chaſtiment qui changea leur langage,
Abandonnerent leur ouurage.
Il ne loge là que des Gens,
Qui de pretention & d'eſtime ſont grands;
Qui ne reſvent que des Royaumes;
Que des conqueſtes en fantõmes:
Et chaque jour ont autour du cerueau,
Quelque Diademe nouueau.
Leurs exercices ordinaires,
Sont de dreſſer des Plans imaginaires;
De baſtir des Chaſteaux en l'air;
De mettre des vaiſſeaux en eſprit ſur la Mer;

De ſe preparer des Theatres,
Pour s'expoſer aux yeux des Peuples idolatres.
Il en eſt d'aſſez foux, d'aſſez preſomptueux,
De ſe former vn Ciel & des Temples chez eux.
Là ces Diuinitez fantaſques,
Sous de riches habits, & ſous d'illuſtres maſques,
Aiment à tromper les Mortels,
Qui portent leur encens aux pieds de leurs Autels.
Mais la Grauelle & la Colique,
Sans prendre part à cette erreur publique,
Sous l'ornement trompeur, & ſous le maſque vain,
Sçauent bien diſtinguer ce qu'elles ont d'humain:
Et par vne réelle & ſecrete torture,
Les payer de leur impoſture,
Ne fait-il pas beau voir ces Dieux de l'Vniuers,
Les mains & les pieds de trauers,
Au milieu d'vne Baluſtrade,
Cloüez par la douleur ſur vn Lit de parade,
Accompagner de cris & de contorſions,
Les offrandes des Nations:
Et meſler l'odeur des emplaſtres,
A l'encens de leurs Idolaſtres?
La Fortune peut tout, & regne abſolument,
Dans ce ſuperbe logement.
Qui que l'on ſoit, quoy que l'on ſçache,
On n'eſt là bien venu qu'auecque ſon attache:
Et ſans iamais agir par aduis, ny de choix,
Elle y donne au hazard les rangs, & les emplois.
Le plus commun pour elle, & le plus ordinaire,
Eſt d'abattre & baſtir, eſt de faire & deffaire:
Et ie ne trouue pas facile à deuiner,
Ce qu'elle ſçait le mieux, baſtir ou ruiner.
Quelquefois d'vn amas d'argile,
Ou de bouë encore plus vile,
Elle ſe plaiſt à former vn Palais,
Qu'elle embellit, qu'elle meuble à grands frais:

Et du soir au matin, lors que l'humeur luy change,
Elle reduit le tout à sa premiere fange.
Pour faire d'autre fois montre de son pouuoir,
Sans consulter ny raison, ny deuoir,
Elle charge vn Faquin tité des Escuries,
De titres & de Seigneuries:
Dans les Conseils & dans les Camps,
Elle le met à la teste des Grands:
Et deux momens apres, soit honte ou repentance,
D'estre venuë à cette extrauagance,
Elle deffait ce bizarre Heros,
Et luy remet la fourche sur le dos.
Vn de ses jeux est de mouler des Bosses,
Et remplit les Paruis & les Cours de Colosses.
Elle en fait de plastras pilé,
Auec la bouë & le chaume meslé;
Et quoy qu'ils soient d'obscure & de basse matiere,
Quoy que la forme en soit irreguliere,
Les déguisemens qu'elle y met,
Les bases d'argent qu'elle y fait,
Et les mensonges des peintures,
Auec art ajoustez à l'éclat des dorures,
Arrestent les regards, rempliſſent les esprits,
De leur vaine montre surpris.
Mais tantost vn coup de tonnerre,
Tantost vn tremblement de terre,
Ou l'insulte de quelque Vent,
De leurs bases les enleuant,
Les rejette dans la pouſſiere,
De leur origine premiere:
Et là par fois de nouueau ramassez,
Et dans d'autres moules passez,
De Dieux qu'ils paroiſſoient de hauteur & de mine,
Ils deuiennent enfin des meubles de cuisine.
Semblables accidens abbatent tous les jours,
Des plus grandes Maisons les Dômes & les Tours.

La Terre quelquefois entr'ouurant ſes entrailles,
Auec les fondemens deuore les murailles:
Et d'autrefois des Cieux, de colere fendus,
Le tourbillon, l'éclair, le foudre deſcendus,
Détruiſent juſqu'à l'ombre, & juſques à la place,
Des Moles éleuez auec le plus d'audace.
Mais ſans qu'il tombe rien des Cieux,
Sur ces Logis audacieux,
L'Emulation, & l'Enuie,
Dont par tout & toûjours la Grandeur eſt ſuiuie,
Y font autant que les Vents détachez,
Et que les feux ſur leurs faiſtes laſchez.
Ces tonnerres d'airain, ces bruyantes machines,
Qui verſent tant de ſang, qui font tant de ruines,
Ne vont que par la force, & de l'impreſſion,
Que leur donnent l'Enuie & l'Emulation.
Et la Guerre qui tout conſume,
De leurs mains prend le feu, dont elle les allume.
Les attaches du ſang ſont là ſans fermeté;
On n'y reſpecte point le droit de Parenté;
Et les Amitiez méconnuës,
Pour phantômes y ſont tenuës.
Dans la concurrence des rangs,
Les Enfans, de l'épaule y pouſſent leurs Parens;
Et les Parens, pour conſeruer leur place,
Du talon y pouſſent leur Race.
La Diſcorde qui regne entr'eux,
Leur brûle les flancs de ſes feux:
Et pour tout lien ne leur laiſſe,
Que les viperes de ſa treſſe.
Déchirez jour & nuit de ces liens mordans,
Et le cœur vlceré du venin de leurs dents,
Ils dorment auſſi peu, qu'on fait dans la Galere,
Aux cris & ſous les coups d'vn Comite colere.
Le Baluſtre, le Dais, l'Alcoue ſont des lieux,
Où les plus éleuez ne dorment gueres mieux.

C'eſt là que le ſoucy, le ſoin, & la triſteſſe,
Et cent autres Oyſeaux d'auſſi mauuaiſe eſpece,
Les vns dans le duuet nichez,
Les autres ſur le Lit perchez,
D'autres cachez dans les moulures,
De leur bruit & de leurs piqueures,
Chaſſent loin le Sommeil & la tranquilité,
Les Nourriciers de la ſanté.
Tous ces chagrins mordãs à la Grãdeur accourent,
Et pour la déchirer de toutes parts l'entourent;
Comme font les Oyſeaux, quãd de tout vn grand Bois,
Accourant à la triſte voix,
Dont la Chouette les appelle;
L'vn la picque du bec, l'autre la bat de l'aiſle:
Et ceux-là meſme qui ſont pris,
Ne pouuant l'approcher, l'agaſſent de leurs cris.
Combien d'ailleurs ſe foure-t'il d'épines,
Dans les étoffes les plus fines?
Combien s'engendre-t'il de vers,
Dans les draps éclatans dont les Grands ſont couuers?
Ces reptiles malins, ne reſpectent perſonne;
Ils cherchent à ronger juſques ſous la Couronne:
Ils percent l'or comme le bois;
Et le Baume ſacré n'en defend point les Roys.
Sur ce Plan, jugez, Telerie,
S'il eſt juſte que ie vous prie,
Qu'autant que vous aimez l'innocence & la Paix,
Vous vous gardiez d'entrer iamais,
Dans cette Region venteuſe,
Par le trouble & le crime également fameuſe.
Conſiderez à quelle ambition
Vous doit appeller l'Onction,
Du Sang diuin meſlé parmy le Creſme,
Que vous receuſtes au Bapteſme.
Les Trônes qui ſont mis par tant de vains Mortels,
En parallelle des Autels;

Les Sceptres qui ſont crus, ſur la terre & ſur l'onde,
Les timons gouuerneurs du grãd Vaiſſeau du Monde,
Les Empires du Gange à l'Ibere étendus;
Tous les Treſors en vn Treſor fondus;
Tout cela n'eſt qu'vne étincelle,
N'eſt qu'vn rayon de la Gloire eternelle.
Vous eſtes appellée à cette Eternité,
Où chaque Ame a ſa Cour, comme ſa Royauté:
Où les moindres lueurs dont les Saints ſe couronent,
Effacent le Soleil & les Aſtres étonnent.
Tournez donc là vos ſoins, portez là voſtre cœur.
Ne perdez pas pour l'ombre d'vne fleur,
Pour l'impoſture d'vn atome,
La joüiſſance d'vn Royaume.
Sur tout, pour vous garder ſans attache à la Cour,
Ayez toûjours les yeux ſur voſtre dernier jour:
Souuenez-vous que dans ce court eſpace,
Où l'Image du Monde paſſe,
L'herbe qu'vne heure fait fleurir,
Vne autre heure la fait mourir.
Le nuage doré qu'vn vent propice éleue,
Vn autre vent l'obſcurcit & le creue:
Et le Vaiſſeau contre vn roc échoüé,
Apres auoir ſur les vagues joüé,
Deuient luy-meſme de l'orage,
Le joüet apres ſon naufrage.
Songez encor, que tout ce qu'ont de fleur,
Le Bien, la Gloire, la Grandeur,
Eſt la fleur d'vne matinée,
Que le meſme Soleil void écloſe & fanée.
Que l'Abeille qui fait le rayon du plaiſir,
Apres auoir chatoüillé le deſir,
Deuient au ſein d'vne Ame molle,
Vn Vautour deuorant, qui iamais ne s'enuole,
Tant qu'il y reſte, ou regret à tirer,
Ou Conſcience à déchirer.

Que le plaiſir luy-meſme enfin n'eſt qu'vne goutte,
Qui ſeche ſur la langue, au moment qu'on le gouſte;
Et qui par vne fauſſe & trompeuſe douceur,
Porte l'abſinthe & la mort dans le cœur.
Ainſi par la Raiſon & la Foy gouuernée,
Et dans les droits ſentiers de la Vertu menée,
Suiuant toûjours le Plan que ie viens de tracer,
Vous pourrez ſans peril & ſeurement paſſer,
De l'ombre & des couleurs d'vne Cour temporelle,
Aux ſolides Grandeurs d'vne Cour Eternelle.

SECRET
DE LONGVE VIE,
A MADAME LA MARQVISE
DE LEVVILLE.

ENTRETIEN V.

Il luy represente le vray Secret de conseruer la santé de son esprit & de son corps ; & l'auertit des choses qu'elle doit éuiter, & des remedes dont elle doit vser, pour auoir vne vie longue & tranquille.

MARQVISE auſſi ſage qu'illuſtre,
Digne du Dais & du Baluſtre.
Si iamais la ſincerité,
La bonne foy, la probité,
L'honneur, la vertu, la franchiſe,
Ont merité qu'vne Marquiſe
Euſt droit de Baluſtre & de Dais,
Et de Fauteüil dans le Palais.
Profeſſeur d'vne Medecine
Auſſi delicate que fine,
Qui fait par de rares ſecrets
Des merueilles à peu de frais.

De la part des Graces Regentes,
Et de noſtre Eſcole Intendentes,
Ie viens auiourd'huy deputé
Directeur de voſtre ſanté,
Vous inſtruire d'vne methode,
Aiſée, agreable, commode,
Par laquelle malgré le temps
Auant-coureur des mauuais Ans,
Vous pourrez auoir vne vie
En tout âge digne d'enuie.
Le Secret pour vous bien porter,
Sans deſormais vous tourmenter,
A prendre Sené, ny Rubarbe,
De vos Docteurs à longue barbe,
C'eſt de bien purger voſtre cœur,
De toute teinture d'aigreur;
De tout chagrin qui rend la bile,
Ou plus aduſte, ou plus mobile:
Et de tout ſoin vieil ou nouueau,
Qui peut échauffer le cerueau.
Il n'eſt point de climat au Monde,
Où la terre ne ſoit feconde,
En moiſſons de mauuais Soucis,
Qui mal ménagez, & mal pris,
Quelque ſucre que l'on y mette,
Ont vne amertume ſecrete,
Qui ſe répandant par les Sens,
Corrompt la fleur des ieunes Ans,
Et fait venir auant l'Automne,
Le blanc dont l'Hyuer ſe couronne.
Cette triſte & funeſte fleur,
N'eſt pas d'vne ſeule couleur;
Elle eſt paſle, iaune, ou changeante,
Comme l'eſt la main qui la plante;
Et ſelon que ſes iours diuers,
Sont ou plus clairs, ou plus couuers.

Dans

Dans l'ame auec elle ſe gliſſe,
Ou l'infame & iaune Auarice;
Ou le paſle & fievreux Amour,
Qui bruſle de nuit & de iour;
Ou cette obſcure freneſie,
Que nous appellons Ialouſie.
Donc auec ſoin vous les fuyrez,
Fuſſent-ils pour vous plus dorez,
Que le premier que vit la plaine,
S'éclore du Corps de Climene.
Laiſſez les veilles aux Eſprits,
Du genre des Chauueſouris:
Laiſſez les aux noires Furies,
Meres des noires réveries,
Qui ne dorment pas vn moment,
Au continuel ſifflement,
Que font ſur leur front ſans coëffure,
Les Serpens de leur cheuelure.
On peut ſe diuertir au ieu,
Pourueu qu'on n'en prenne que peu;
Et que l'on ſe garde d'en faire,
Vne nourriture ordinaire.
Prime & Piquet perpetuels,
Poiure & ragouſts continuels,
Conſumant d'vne ardeur égale,
L'Eſprit de l'humeur radicale;
Et d'vn égal déreglement,
Détruiſant le temperament,
Les fiévres tierces & les quartes.
Viennent apres l'abus des Cartes,
Comme apres l'excez des ragouſts,
Les maux des pieds, ceux des genoux,
Les Grauelles, les Sciatiques,
Et pareils Bourreaux domeſtiques,
Par la Nature ſont laſchez
Pour chaſtier les Débauchez.

Eſt-il rien de moins ſalutaire,
Que d'eſtre toûjours ſedentaire,
Et dans vn fauteüil de veloux,
Eſtre expoſée aux meſmes cloux,
Que les Malheureux dont ſe iouë,
La Fortune auecque ſa Rouë?
Quels eſprits peut porter au cœur,
Vn air groſſi de la vapeur
De douze chandelles bruſlantes,
De douze joüeuſes ardentes,
Et d'autant de joüeurs fiefez,
Qui de conuoitiſe échauffez,
Meſlent en commun les fumées,
De leurs Paſſions allumées?
Pour guerir les obſtructions,
Que cauſent ces infections,
Vous prendrez toutes les ſemaines,
Six dragmes du Bois de Vincennes,
Sur autant de feüilles de Cours,
Teintes aux rayons des beaux iours;
Pourueu qu'il s'en trouue de pures,
Des contagieuſes morſures,
De certains Inſectes volans,
Armez d'aiguillons & de dents,
Qu'en vulgaire Amours on apelle;
Eſpece maligne & cruelle,
Dont la piqueure & le poiſon,
Sont à craindre en toute Saiſon.
Deux liures d'air pris ſur la Plaine,
Voiſine du Lit de la Seine.
Ou pris ſur la cime du Mont,
Où Boulogne éleue le front;
Et mis en Conſerue liquide,
Auec peu de ce frais humide,
Qui tombe au coucher du Soleil,
Vous feront vn plus doux Sommeil,

Que tous les Extraits chimeriques,
Des Chercheurs d'Eſſences chimiques.
Tournez l'eſprit, jettez les yeux,
Ou ſur la Terre, ou vers les Cieux;
Toutes ces Beautez vegetables,
Vos Riuales & vos Semblables,
Les Fauorites du Printemps,
Et les Filles des jeunes Ans:
Toutes ces Beautez éclatantes,
Du Monde celeſte habitantes,
Qui ſont Illuſtres comme vous,
Et comme vous ont l'eſprit doux,
Toûjours fraiſches, toûjours ſeraines,
Et ſans remedes toûjours ſaines,
Ne doiuent leur temperament,
Qu'au grand air, & qu'au mouuement.
L'Oranger qui meurt dans la Serre,
Se porte bien en pleine terre:
Et le Myrthe frais en plein vent,
Sous le couuert eſt languiſſant.
Les Tubereuſes r'enfermées,
Moins belles & moins parfumées,
Par leur triſteſſe & leur paſleur,
Semblent exprimer leur douleur.
Les Nimphes des eaux croupiſſantes,
Toûjours ſales, toûjours peſantes,
Infectent le tour de leurs lits,
Des vapeurs de leurs corps pourris.
Mais celles qui dans vne eau viue,
S'égayant le long de leur riue,
Prennent librement les détours,
Que l'aſſiete donne à leur cours;
En toute ſaiſon toûjours belles,
En tout âge toûjours nouuelles,
Se font ſuiure par les Zephirs,
Qui ſemblent de leurs chauds ſoûpirs,

Et du battement de leurs aiſles,
Montrer l'amour qu'ils ont pour elles.
L'Aſtre Pere de la Santé,
Comme Pere de la Beauté,
Le Soleil, par qui toutes choſes
Du ſein de la Nature écloſes,
Ont la vie & le ſentiment,
Ont l'enbonpoint & l'agrément,
Quelques riches, quelques pompeuſes,
Que ſoient ſes Maiſons lumineuſes,
Iamais ny l'Hyuer, ny l'Eſté,
Dans vn ſiege d'or arreſté,
N'y languit aueque les Heures,
Les Concierges de ces Demeures:
Il ſe maintient, marchant toûjours,
De meſme train, de meſme cours,
Le long de ces vaſtes Allées,
De feux celeſtes étoilées,
Où le diſpenſateur des Temps,
A marqué les Mois & les Ans,
Comme luy, ſa belle Germaine,
Qui toute la nuit ſe promene,
Dans vn Char émaillé d'argent,
Au deſſus des routes du Vent,
Se remet par la promenade,
Quand de quelque éclipſe malade,
Elle perd le jour & le teint,
De ſon paſle front qui s'éteint.
Ainſi, Marquiſe, ſi vous faites
Ce que font ces brillans Planetes,
Comme vous, depuis ſi longtemps,
Si bienfaits & ſi bienfaiſans:
Si comme les Fleurs dont l'Aurore,
Peuple le Royaume de Flore,
Vous ſçauez vous nourrir d'vn air,
Epuré, lumineux & clair,

Voſtre ſanté toûjours entiere,
Vos yeux toûjours pleins de lumiere,
Voſtre viſage toûjours frais,
Vos deſirs toûjours ſatisfaits,
Voſtre douceur toûjours égale,
Voſtre bonté toûjours loyale,
Voſtre cœur toûjours obligeant,
Voſtre Eſprit toûjours engageant,
Vous feront vne deſtinée,
Auſſi longue, auſſi fortunée,
Que voſtre merite le veut,
Et que voſtre Etoile le peut.

L'HYVER.

A MESDEMOISELLES DE RICHELIEV.

ENTRETIEN VI.

Il fait vne description de l'Hyuer, & des changemens qu'il a faits dans le petit Luxembourg : Il parle en passant par occasion de la grandeur du Cardinal de Richelieu ; & montre que les grandes Ames sont au dessus de la vanité, dont les Ames du commun sont touchées.

NYmphes d'vn Nom le plus grand que la Gloire,
Depuis long-temps ait commis à l'Histoire,
De quelle Region de la Terre ou de l'Air,
Vous peut estre venu cet insolent Hyuer,
Qui sans se r'adoucir deuant vostre Duchesse,
De ces lieux enchantez, agreable Maistresse,
Sans respecter l'Astre du grand Armand,
Qui du Ciel des Heros luit sur ce bastiment,
Regne chez vous, aussi chargé de neige,
Que s'il estoit dans la Nouerge;
Ou dans quelqu'vn de ces tristes climas,
Où le Ciel noir & froid, ne fait que des frimas?
Depuis qu'il est entré, l'outrageuse froidure,
A dépoüillé vos Arbres de verdure:

Le rire de leur feüille en larmes s'eſt changé:
Leur corps de glaçons s'eſt chargé:
Ieunes & vieux ont la teſte chenuë,
Les bras roides, l'écorce nuë:
Et les vertes Diuinitez,
A qui ſont des Iardins commiſes les beautez;
Auparauant toûjours ſi bien parées,
Dans leurs troncs maintenant à l'abry reſerrées,
Semblent dans ces logis de bois,
Auoir perdu juſqu'à la voix.
La Paliſſade où Fillerie,
Nymphe autrefois ſi belle & ſi cherie,
Laiſſa de ſes cheueux les filets ondoyans,
Changez en ſions verdoyans;
Contre la Loy, contre ſon priuilege,
Quoy que jeune, eſt blanche de neige:
Et ce qui luy reſte de vert,
Dans ſes propres détours cherche en vain du couuert.
Grands & petits Ciprés, tondus en Piramides,
Sont ou courbez de glace, ou de broüillas humides:
Le Soleil engourdy ne peut les eſſuyer;
Bien moins encor les peut-il appuyer;
Ses rayons émouſſez & ternis de froidure,
Sont moins que rayons en peinture:
Tout ce qui receuoit l'eſprit de leur chaleur,
Tout ce qu'ils mettoient en couleur,
Priué de leur fecond & lumineux commerce,
Ou cede au vent qui le renuerſe;
Ou ſur la tige languiſſant,
Semble gemir de la rigueur qu'il ſent.
Au lieu que de ſon nom l'Amarante hautaine,
Et de ſes pendeloques vaine,
Sa Pourpre auparauant au Soleil étaloit,
Et ſa Couronne à la ſienne égaloit;
Maintenant deffaite & mourante,
Et ſeulement Squelete d'Amarante,

Semble se plaindre, & demander raison
Des injures de la Saison.
Les esprits de cent fleurs auec elles gemissent,
Prés de leurs corps qui se fletrissent;
Les vns à la terre attachez,
Les autres dans le buy cachez:
Et tous attendent là, que la Saison nouuelle,
A de nouueaux Corps les r'appelle.
Mais, où n'a point porté son insolent effort,
Ce frenetique Enfant du Nort?
Il a gelé jusques aux veines,
Iusques au cœur de vos Fontaines:
Et dans leurs conduits n'a laissé,
Qu'vn corps pesant, immobile, & glacé.
Ces perles viues & roulantes,
Qui quelquefois, comme traits jaillissantes,
Iusques au Ciel sembloient vouloir aller,
Aueque l'or du jour leur vif argent mesler:
Et d'autrefois mollement épanduës,
Et dans leurs lits en repos étenduës,
Sembloient prendre plaisir à former vn Miroir,
Le matin au Soleil, à la Lune le soir;
D'inuisibles liens maintenant enchaisnées,
Et chez elles sans mur, sans porte empriſonnées,
Ont aussi peu de mouuement,
Qu'en a le plus lourd Element.
La Nymphe qui preside à toute la Fontaine,
Qui d'vne riche & large Porcelaine,
Fournit à vos bassins tous ces ruisseaux d'argent,
A la rigueur du froid, elle-mesme se rend.
Maintenant dans sa grotte elle s'est retirée,
Où de mousseline fourrée,
Sous vn habit tissu de menus joncs,
Et chamarré d'écailles de Poissons,
Son fond liquide à couuert elle serre,
Sous les tiedes vapeurs que luy preste la terre.

L'interieur

L'interieur de la Maiſon,
N'a pas moins à ſouffrir de cette aſpre Saiſon.
Le Iaſpe, le Criſtal, & le Porphyre en pleurent;
L'Or, l'Azur, & la Laque en meurent:
Vne froide ſueur en coule ſur le ſein,
Et des Hommes de marbre, & des Hommes d'airain:
Ces durs Enfans de la Sculpture,
Sont deuenus tendres à la froidure,
Leur poil en paroiſt heriſſé,
Et leur front de rides pliſſé.
Dans les Tableaux, les couleurs défleuriſſent,
Et les figures s'engourdiſſent:
Tout ce qu'on y voyoit de pront & d'agiſſant,
Y deuient lourd & languiſſant.
Icy le Villageois faucheur de la prairie,
D'vn païs de tapiſſerie,
Par l'excés du froid morfondu,
Demeure le corps roide & le bras étendu.
Là le Veneur chaſſant dans vne plaine,
Soit de peinture, ſoit de laine,
Auec ſes chiens & la beſte gelé,
Paroiſt ſur la terre collé.
Dans ce rare tableau de l'Europe rauie,
L'Animal rauiſſeur qui ſembloit auoir vie,
Tant il auoit le front hautain,
Le regard vif & de feu plein,
Etourdy, languiſſant, & morne,
Ne remuë à preſent ny le pied, ny la corne.
Les fleurs & les feſtons dont il eſtoit couuert,
Perdent leur éclat & leur vert:
L'Europe toute preſte à monter ſur ſa croupe,
Reſte immobile auec ſa belle troupe:
Et l'Amour qui déja faiſoit ſigne au Taureau,
De ſuiure auec ſa proye, & de ſauter dans l'eau,
Immobile luy-meſme & du corps & des aiſles,
Pour s'échauffer les mains, les tient ſous ſes aiſſelles.

Me croira t'on, Nymphes, ſi ie le dis,
Dans cette peſanteur des Aſtres engourdis,
Dans ce commun friſſon de toute la Nature,
De tenebres chargée, & morte de froidure,
Voſtre ſage Ducheſſe, a ſeule de ſon cœur,
Seule de ſon Eſprit conſerué la vigueur;
Son Ame toûjours forte & toûjours agiſſante,
N'en eſt en rien plus foible ny plus lente:
Ce qu'elle a de l'Etoile & de l'Eſprit d'Armand,
A bien ſceu vaincre vn autre vent,
Que celuy qui gele les arbres,
Et tire la ſueur des marbres.

On ſçait que la vertu de cet Homme ſans pair,
Victorieux par tout, ſoit ſur terre ou ſur mer,
Donna tant de renom, tant d'éclat à ſa vie,
Que la Fortune meſme en conceut de l'enuie.
Il luy faſchoit, que n'ayant point de part,
A ſes exploits conduits auec tant d'art,
La Vertu fut ſans elle, auecque la Sageſſe,
Des euenemens la Maiſtreſſe:
Et que tant d'autres grands Humains,
Soit Heros Grecs, ſoit demy-Dieux Romains,
Ne s'eſtant faits qu'auec ſa dépendance,
De ſon bras & de ſa puiſſance,
Le ſeul Armand de Richelieu,
Paſſant ſur le Heros, & ſur le demy-Dieu,
Euſt entrepris d'vne force nouuelle,
D'eſtre grand, d'eſtre heureux, d'eſtre vainqueur ſans elle.

Ne pouuant oppoſer à ſes nobles deſſeins,
Que des efforts injurieux & vains;
Elle voulut differer ſa vengeance,
Iuſques au temps que pour punir la France,
L'Aſtre qui gouuerne ſon ſort,
De ce grand Homme euſt auancé la mort.
La jalouſe, auſſi-toſt aſſemblant ſes machines,
Preparant ſes vents & ſes mines,

Penſa du grand Armand abattre la Maiſon,
Et dans ſa cheute enueloper ſon nom.
Voſtre Ducheſſe alors, auſſi forte que ſage,
Se trouuant toute ſeule oppoſée à l'orage,
Malgré les attaques des vents,
L'vn apres l'autre s'éleuans;
Malgré l'effort de la Tempeſte,
A la Fortune a tenu teſte.
Si quelque chevron détraqué
A la ſimmetrie a manqué;
Voſtre bonne & ſage Ducheſſe,
Soit par vertu, ſoit par adreſſe,
A le tout ſi bien attaché,
Que de ſa part rien ne s'eſt relâché.
Et que du grand Armand l'Eſprit & le Genie,
Entretiennent chez elle vne meſme harmonie,
Vont de meſme air, gardent le meſme train,
Que quand le Timon à la main,
Second Moteur de la Terre & de l'Onde,
Et premier Pilote du Monde,
Sous le plus juſte & le plus grand des Roys,
De l'Europe en la France, il ſoûtenoit le poids.
Auſſi rien que de grand, rien que de magnanime,
Ne s'ajuſte à ſon cœur, n'entre dans ſon eſtime:
Et ſa vertu ſans tache & ſans defaut,
Porte l'honneur plus loin, & le prend de plus haut,
Que ne firent iamais celles dont la memoire,
A le plus d'éclat dans l'Hiſtoire.
Là ſe voit la belle Iudith,
Qui d'vn coup tout vn Camp deffit:
Là Dobore vaillante & belle,
Regente du Peuple fidelle,
L'Epée au poing, le Harnois ſur le dos,
Pour mettre les ſiens en repos,
Marche à la teſte d'vne Armée,
Contre les Tyrans d'Idumée;

Et victorieuſe leur rompt,
Le joug des Hebreux ſur le front.
La vertu de voſtre Ducheſſe,
Eſt vne force ſans rudeſſe:
Et ce n'eſt pas aux Graces de ſon train,
D'auoir le fer au dos, & l'acier à la main.
Elle a pourtant, cette agreable Sage,
Ses conqueſtes & ſon courage:
Mais vn courage qui s'étend,
Bien loin de là les Mers où le Gange ſe rend:
Mais des conqueſtes ſalutaires,
A la paix, au repos des Vaincus neceſſaires.
Que ma pudeur icy à mon zele fait tort!
Que ie voudrois pouuoir violer vn accord,
Qui veut qu'à la Vertu ie faſſe violence,
Et l'étouffe par mon ſilence!
Encore vne Vertu qui doit porter ſon fruit,
Iuſques où le Soleil ſort du ſein de la Nuit.
Preſtez icy l'oreille, heroïque Ducheſſe,
Souffrez qu'auec reſpect ma voix ie vous adreſſe;
Et que ie vous faſſe ſçauoir,
Quelle eſt la regle du deuoir,
A quoy vous eſtes deſtinées,
Vous autres que le Ciel au bas Monde a données,
Pour l'enrichir & mieux, & plutoſt de vos biens,
Que le Soleil ne l'enrichit des ſiens.
Vous deuez par tout vous étendre,
Et par tout vos bienfaits épandre;
Comme la grande Mer, qui ſans diſtinction,
De Climat ny de Nation
D'vne largeſſe égale embraſſe les riuages,
Des Païs cultiuez, & des Païs ſauuages.
Les Peuples, qui de froid ſous le Nort ſont gelez,
Et ceux qui ſont de chaud ſous la Ligne brûlez:
Ceux qui ſont les premiers éclairez de l'Aurore,
Quand de ſes rais naiſſans l'hemiſphere ſe dore;

Et ceux que le Soleil, quand le ſoir l'obſcurcit,
De ſes rayons mourans vers le Tage noircit,
Tous ſe tournent vers vous, & vers les autres Ames,
Pareilles comme vous, à ces Globes de flames,
Qui toûjours bienfaiſans, & toûjours lumineux,
Attirent les deſirs des humains apres eux.
Mais auſſi deuez vous, Ducheſſe ſans ſeconde,
Pour l'honneur de vos jours, pour l'exẽple du Monde,
Eſtre bien au deſſus de la timidité,
De celles, qui de peur d'entrer en vanité,
Marchent toûjours de longs voiles chargées,
De ſilence & de nuit ſont toûjours ombragés,
Cherchent la ſolitude, affectent le ſecret,
Et ſouffrent le jour à regret.
La vanité iamais ne fut, ſage Ducheſſe,
Des grandes Ames la foibleſſe.
Où vit on iamais que le vent,
Au deſſus des Cieux s'éleuant,
Par vn Prodige étrange à la Nature,
Cauſaſt aux Aſtres de l'enflure?
Les Cedres, dont les flancs du Liban ſont chargez,
Se virent-ils iamais par des Mouches rongez?
Et iamais le grauier arreſta-t'il la courſe,
De ces Fleuues regnãs, qui ſont grãds dés leur ſource?
Voyez d'ailleurs, que ce n'eſt qu'en luiſant,
Que le Soleil eſt bienfaiſant:
Que le feu n'eſt plus feu, quand il eſt ſous la cendre;
Qu'il luy faut de l'air pour s'étendre:
Qu'vn fleuue qui ſe cache eſt vn fleuue perdu,
Fuſt-il par tout le corps de la terre épandu:
Et que les Vertus inconnuës,
Et dans l'obſcurité, dans le ſecret tenuës,
Hors du grand jour, & loin du bruit,
Sont des Plantes de peu de fruit.
Et puis n'eſt-il pas de la gloire,
Du grand Armand, l'honneur de noſtre Hiſtoire;

D'apprendre à tous, qu'on étend de ſon bien,
L'Empire de l'Egliſe, & le Monde Chreſtien?
Que ſa genereuſe Heritiere,
Suiuant la Charité, marchant à ſa lumiere,
Bien loin de s'attirer les regards enuieux,
Par le ſuperbe abus d'vn luxe ambitieux,
Iuſques dans vn Monde barbare,
Des ſujets à la Foy prepare;
Et fournit du ſien à la Croix,
Que l'on porte aux Syriens, aux Perſes, aux Chinois.
Nymphes, qui dans le ſein de voſtre chere Tante,
Auez le ſort ſi doux, & l'ame ſi conſtante;
Quel encens pouuez-vous brûler,
Quelle victime aux Graces immoler,
Qui de tant de bienfaits égale le merite,
Et de vos dettes vous acquite?
Les Meres Perles dans la Mer,
Sous les vents qui fondent de l'air;
Sous les flots qui roulent l'écume,
Toûjours dans la tourmente, & parmy l'amertume,
Ne laiſſent pas de fournir de leur lait,
Qui des pleurs de l'Aube ſe fait,
La nourriture aux Perles filles,
Qui ſe forment dans leurs coquilles.
Ainſi dans ſon Palais des Vertus habité,
A la Nacre argentée égal en netteté,
Voſtre Tante, à la Perle en pureté ſemblable,
Comme pour vous elle eſt en ſoins incomparable,
D'vn amoureux & tendre ſentiment,
Contribuë à voſtre aliment,
Vn extrait auſſi doux, vne eſſence auſſi pure,
Que la puiſſe fournir le ſein de la Nature:
Et malgré l'amertume & le trouble des flots,
Chez elle vous auez honneurs, biens, & repos.
Les Graces meſme, & les Muſes chez elle,
Vous font vne eſcorte fidelle;

Toſt ou tard la Fortune elle-meſme en ſera,
Et ſa vertu vous la regagnera.
Voyez pour ces bienfaits, pour cette bienueillance,
Iuſques où doit aller voſtre reconnoiſſance:
Et ſouffrez qu'acheuant, ie cede à la Saiſon,
Qui ſaiſit juſqu'à ma Raiſon;
Et de ſes glaces inhumaines,
A gelé juſqu'au feu qui couloit dans mes veines.

GVIRLANDE IMMORTELLE,

A MADEMOISELLE D'AGENOIS.

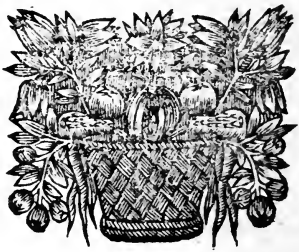
ENTRETIEN VII.

Il luy presente vne Guirlande faite de la main des Muses, & composée de fleurs du Parnasse, qui ne sont point sujetes aux injures de l'air, & sont les mesmes en toute saison.

NYMPHE au nom d'Agenois, que l'illustre Duchesse,
Qui fait du Grand Armand refleurir la Sagesse,
Soûtient de son exemple, & sur ses pas conduit,
A la Sfere eternelle où la Vertu reluit.
Aujourd'huy que pour faire honneur à vostre feste,
Les Heures ont paru la Guirlande à la teste;
Et que de ses cheueux meslez auec ses rais,
L'Aube vous a tissu de lumineux bouquets;
Permettez que des Fleurs que le Parnasse donne,
Autour de vostre front, ie fasse vne Couronne;
Elles vous pareront, vous les embellirez:
Du feu de vostre Esprit vous les purifirez:

Et malgré les Saisons aux Graces si cruelles,
Les Graces en seront sous la vostre eternelles.
La Rose la premiere offre pour estre à vous,
Vn teint noble & modeste, vn air pudique & doux:
Pour vous plaire elle s'est d'épines desarmée:
Du souffle des Zephirs elle s'est parfumée;
Et si-tost que ses feux sur vous éclateront,
Apres vous par essains les Amours voleront.
De sa robe à fond d'or, la Tulippe hautaine,
Si vous la receuez, en deuiendra plus vaine,
Que si sur le Balcon par où reuient le Iour,
L'Aurore à son leuer en faisoit son atour.
De Flore & du Printemps la Fleur auant-courriere,
Prendra de vous l'esprit, l'odeur, & la lumiere:
Et belle des beautez que vous luy donnerez,
Ne fleurira qu'autant que vous l'éclairerez.
Le Lys noble & pompeux, le noble & beau Narcisse,
L'vn de l'autre riuaux, en cet heureux office,
Feront à qui sur vous, de plus loin se verra;
A qui de plus d'argent, de plus d'or brillera:
L'vn prisera ce rang, plus que toutes les marques,
Qu'il donne & qu'il reçoit sur le frõt des Monarques:
L'autre par vn plus juste & plus beau changement,
Cesser a de s'aimer, & sera vostre Amant.
Sans regret, le Iasmin cette Estoile musquée,
Verra de vostre teint sa blancheur offusquée:
Et le jaune Soucy, sans regret ostera
Son amour au Soleil, & vous le donnera.
La Violete mesme à qui la Modestie,
Fut auec la douceur, par Flore départie,
Glorieuse d'entrer dans vn si riche atour,
Voudra se faire voir, & cherchera le jour.
L'Anemone qui fut jadis vne Bergere,
Fiere de sa beauté, sur les bords de l'Ibere:
Et le beau Martagon, qui par elle outragé,
Fut au nombre des fleurs auec elle rangé;

Tirant de voſtre front vn ſurcroiſt de lumiere,
N'auront plus de regret à leur forme premiere:
Et paroiſtront au feu de ce nouuel amour,
Des rubis détachez du Char qui fait le jour.
La Ionquille, l'Oeillet, l'Iris, la Campanelle,
La Flambe qui nâquit du bucher d'vne Belle,
Et cent autres encor qui vous couronneront,
Laiſſeront le Soleil, vers vous ſe tourneront:
Et pour comble à ces Fleurs, pour vous plaire amaſſées,
Cleon ajouſtera ſes plus belles penſées.



DE LA VRAYE FOY,

A MESDEMOISELLES DE HAVCOVR.

ENTRETIEN VIII.

Il les exhorte à quitter l'erreur où elles ont eſté nourries, pour prendre la Religion de leurs Peres : & leur repreſente par diuerſes raiſons & diuers exemples, que ſans la vraye Foy, il n'y a point de ſalut. Il a plû à Dieu que l'Aiſnée de ces deux illuſtres Perſonnes, ouuriſt les yeux à la Verité, & ſe fiſt enfin Catholique.

RARE couple de Sœurs, que tout le Monde admire,
Que dans la ſaine Foy, tout le Monde deſire,
Ne verray-je iamais le jour tant ſouhaité,
Qui renouuelle en vous cette pure clarté,
Dont l'Ange qui preſide au Sacre du Bapteſme,
Sous l'eau du ſaint Lauoir, vous fit vn Diadéme?
Ne ſera-ce jamais que ie verray vos yeux,
Deſſillez aux rayons que vous offrent les Cieux,
Reconnoiſtre l'erreur, qui de ſa nuit obſcure,
Détruit en vous la Grace, & gaſte la Nature?

Ie veux que dans vos Corps, ie veux qu'en vos Eſprits,
Tout ce qui peut charmer, ſans épargne ſoit mis;
Ie veux que les Vertus par les Graces menées,
Se ſoient dés voſtre enfance à vous ſuiure adonnées:
Dequoy vous ſeruira d'auoir plus de vertu,
Que les Preudes de Rome autrefois n'en ont eu?
Dequoy d'auoir l'Eſprit de celles dont la Grece,
Dans ſes Liures encor nous vante la Sageſſe?
Si tous ces ornemens ſoit d'Eſprit, ſoit de Corps,
Vous ſont comme ces fleurs dont on pare les morts?
Si vos Graces ſans foy, ſont comme les Figures,
Dont la beauté ſans vie orne les ſepultures?
Vous auez de l'éclat; les Cometes en ont,
Et jettent plus de feu que les Aſtres ne font:
Mais ſans foy, cet éclat qu'eſt-il que la fumée
D'vne vapeur volante, à ſa perte allumée?
Ie ſçay dans quelle eſtime eſt voſtre honneſteté;
Et l'éloge qu'on donne à voſtre pureté:
Mais qui ne ſçait combien au Deluge perirent,
D'Hermines que les eaux hors de l'Arche ſurprirent?
Combien il ſe perdit de Moutons innocens,
Brûlez auec les Loups, dans les funeſtes champs,
Où des Torrens de ſouffre, & des Torrens de flames,
Ne firent qu'vn Bucher de cinq Villes infames?
Pauline fut pudique, & noble comme vous:
Comme vous Zenobie eut l'eſprit haut & doux:
Menime fut conſtante, Arthemiſe fut ſage;
Saphon eut du ſçauoir, Clelie eut du courage:
Mais courage, ſçauoir, eſprit, pudicité,
Sans la foy, n'ont rien fait à leur felicité.
Ces Etoiles jadis dans le Monde adorées,
Et dans l'Hiſtoire encor maintenant honorées,
Parmy nous aujourd'huy ne ſont que de vains noms;
Ne ſont dans les Enfers que de triſtes charbons,
Que des Serpens de feu ſoufflent de leur haleine,
Et que la Mort nourrit d'vne eternelle peine.

Ayez donc d'autres ſoins, prenez vn autre but,
Que celles-là n'ont pris pour aller au ſalut.
Ne vous abuſez point d'vn vain nom de Conſtantes;
Le meilleur eſt pourvous d'eſtre au rãg des Prudentes.
Eſt-il quelque Maiſon que vous ne quittaſſiez,
Eſt-il quelque Vaiſſeau d'où vous ne ſortiſſiez,
Pour vous ſauuer du feu, pour éuiter l'orage,
Pour fuir vn peril de peſte, ou de naufrage?
Fuſt-ce vn Palais des mains de quelque Atlant baſty,
De treſors, de beautez, de plaiſirs aſſorty,
Plus riche, plus pompeux, que le Palais qu'Alcine,
Fonda de jaſpe fin, couurit d'agate fine;
Fuſt-ce vn Vaiſſeau conduit par des Amours rameurs,
Bordé d'orfevrerie, & couronné de fleurs,
Comme l'eſtoit celuy qui mena Cleopatre,
Vers l'Empereur Romain qui fut ſon idolâtre:
Encor quitteriez-vous & Palais, & Vaiſſeau,
De crainte de mourir ſur la Terre, ou dans l'Eau,
Et pour vous garantir d'vn eternel ſupplice,
Vous ne ſortirez pas d'vn mauuais édifice;
Qui tombe d'vne part, de l'autre eſt découuert,
Qui n'eſt qu'vn coupe-gorge, aux aſſaſſins ouuert?
Vous ne quitterez pas pour fuir le naufrage,
Vn Vaiſſeau compoſé d'vn bizarre aſſemblage,
Qui n'a point de Nocher, ne connoit point de port,
Qui flote au gré du vent ſans Bouſſole, & ſans Nort?
Mais en quoy craindriez vous de paſſer pour legeres?
Seroit ce en reuenant à la Foy de vos Peres?
Seroit-ce en retournant à l'Egliſe, où leurs os,
Auecque leur memoire, ont vn heureux repos?
En honorant la Croix, que jadis ils planterent,
Sur l'infidelle front des Croiſſans qu'ils domterent!
Le changement eſt bon, & me me glorieux,
Quãd il no⁹ pouſſe au biẽ, quãd il no⁹ porte au mieux,
Sous la main du Sculpteur l'or change de figure,
Il reçoit des beautez qu'il n'a pas de nature;

Le Marbre en ſe changeant, ſe taille & ſe polit;
En ſe changeant, le Bois ſe peint & s'embellit:
C'eſt par le changement que la Terre eſt feconde:
Que le Soleil d'Avril fait refleurir le monde:
Et tout ce qu'a de beau l'vn & l'autre Element,
Ambre, Perles, Metaux, ſe fait par changement.
Les Cieux toutgrãdsqu'ils sõt, ſe chãgerõt euxmémes;
Les Planetes auront de nouueaux Diadémes;
Leurs Cercles enrichis de plus brillans rayons,
Seront plus lumineux que nous ne les voyons:
Et tous les autres Corps nettoyez de leur craſſe,
Prendront vne autre aſſiete, & changeront de face.
Nous-méme, en ce temps là, diuinement changez,
Des liens de la Mort pour iamais dégagez,
De lumiere nourris, reueſtus de lumiere,
Et libres des deffauts qui ſuiuent la matiere,
Ioüirons dans le Ciel d'vne felicité,
Qui n'aura point de fin hors de l'Eternité.
Sages & Nobles Sœurs, auiſez de bonne heure,
Quelle en ce changement ſera voſtre demeure:
Et penſez qu'on ne peut trop toſt ſe preparer,
A preuenir vn mal qui doit toûjours durer.

DV IEV.

ENTRETIEN IX.

Il repreſente les inconueniens qui accompagnent le Ieu ; la perte que l'on y fait du Temps ; le peril où l'on s'expoſe d'y perdre l'eternité ; & les deſordres qui en arriuent : & enſeigne quelles meſures & quelles circonſtances il y faut garder, afin qu'il ſoit innocent ; & que la Santé, la Conſcience, & le Bien meſme, n'en ſouffrent point de préjudice.

DORALIS, en ce temps que tout le Monde joüe,
Et qu'ó n'entẽd par tout, que le bruit de la Roüe,
Que tourne à l'auanture, & d'vn branle incertain,
Le Sort diſpenſateur de la perte & du gain:
Souffrez qu'en peu de traits, & d'vn crayon facile,
Ie vous trace vne Regle auſſi courte qu'vtile;
Sur laquelle le Ieu de methode arreſté,
Et ſelon les Deuoirs & les Droits limité,
Retienne l'harmonie, & garde la meſure,
Que la Vertu demande, & que veut la Nature.
Ie ſçay que voſtre Eſprit égal & moderé,
Dans le Iuſte Milieu s'eſt toûjours reſſerré:
Et que voſtre Raiſon vous rendant tout office,
D'adroite Gouuernante & ſage Directrice,
En cecy, vous n'auez qu'à ſuiure ſes auis,
Comme toûjours en tout vous les auez ſuiuis.

Mais chacun ne sçait pas auec tant de iust. sses,
Se rendre à la Raison, ny suiure ses adresses.
Combien en connoist-on, qui sont à redresser,
Sur les alignemens que ie vay vous tracer?
Et puis, quelle est sur terre, ou la Preude, ou la Sage,
Qui n'ait besoin d'auis, pour l'estre dauantage?
De tous les reglemens à prendre sur le Ieu,
Le premier, Doralis, est de joüer fort peu.
Mais le plus court sans doute, & le plus salutaire,
A qui voudra du Ieu franchement se deffaire,
Est de rompre auec luy, sans iamais renoüer,
Pour plaisir, ny pour gain, qui r'engage à joüer.
Il est certes étrange, & ie ne puis entendre,
Cõment la Mort cherchãt par tout à nous surprendre,
On peut de sens rassis, & d'vn front bien serain,
Ioüer sous le cousteau de sa funeste main.
Quel si fou Criminel, aux yeux de la Iustice,
Au pied de l'échaffaut dressé pour son supplice,
Sous la main du Bourreau prest à l'executer,
Eut la pensée au Ieu, deuant que de monter?
Il est vray, Doralis, la Mort inéuitable,
Et non moins qu'aux Sujets, aux Roys inexorable,
Toûjours à vostre dos, soit de jour, soit de nuit,
Le fer haut à la main, sans relâche vous suit.
Montez-vous en carrosse? auec vous elle monte,
Sans qu'à son front pelé le vostre fasse honte.
Allez-vous chez la Reyne? elle entre auecque vous,
Sans craindre des Huissiers les reburs ny les coups.
Estes vous de festin, de nopce, d'assemblée?
L'importune qu'elle est, sans demeurer troublée,
Du bruit que fait le Luxe, & qui suit l'embaras,
L'horologe à la main, mesure tous vos pas.
En visite, à l'Eglise, en chambre, à la campagne,
Elle est vostre Suiuante, elle est vostre Compagne:
Et contre vostre sein, son fer sombre tourné,
N'attend, que de fraper, le signal soit donné.

De

De quelque Baſtion que l'Arſenal vous couure;
On meurt à l'Arſenal, comme l'on meurt au Louure:
Et ſi, mille Canons feroient contre la Mort,
Rangez autour de vous, vn inutile effort;
Le maſque, le mouſchoir, les perles, les armures,
Seroient-elles ſur vous de plus fortes parures?
Et croiriez-vous pouuoir l'éuentail à la main,
Ce qu'Hercule tenta de ſa maſſuë en vain?
D'ailleurs, penſeriez-vous auoir aſſez de charmes,
Pour engourdir ſon bras, pour amollir ſes armes?
Elle eſt aueugle & ſourde; & iamais ne ſe prit,
Dans les pieges des yeux, ny dans ceux de l'Eſprit.
Voſtre Ange qui vous tient à couuert ſous ſon aiſle,
La Vertu qui s'oppoſe au coup de la Crueile;
Les Graces qui pour vous luy preſentent le ſein,
Ne feront pas tomber le couſteau de ſa main.
Vous joüez cependant ſous ſa fatale atteinte,
Dont auec la Vertu, les Graces ſont en crainte:
Et vous auez, tandis que voſtre Ange en a peur,
Le rire ſur la bouche, & l'allegreſſe au cœur.
Vous direz, Doralis, que vous eſtes heureuſe,
Auſſi deuez-vous l'eſtre, eſtant ſi genereuſe.
La Fortune a toûjours fait cas de la grandeur,
Soit de celle de l'ame, ou de celle du cœur.
Et comme ſur la Mer elle aide le Pilote,
Qui ſans paſſir, attend la perte de la Flote;
De meſme dans le Ieu, la bizare ſe plaiſt,
A voir riſquer ſans crainte, & perdre ſans regret.
D'autre part, eſtant Femme, & quoy que l'on en die,
Aimant vne Ame douce, autant qu'vne hardie;
Elle ne peut auoir de dureté pour vous,
Dont le cœur eſt ſi tendre, & l'Eſprit eſt ſi doux:
Et toûjours croira-t'on malaiſé qu'elle éuite,
Les Graces qui par tout marchant à voſtre ſuite,
Soit de force ou de gré, luy font tomber des mains,
Le fauorable ſort qui diſpenſe les gains.

Mais voyez, Doralis, si toutes ses finances,
Qui font tant de desirs, qui font tant d'esperances,
Quand ses coffres seroient dans les vostres vuidez,
Pourroient vous r'aquiter, du temps que vous perdez:
De ce bien si roulant, si prompt, si volatile,
Et des biens d'icy bas, le bien le plus vtile.
Si nous auions appris l'Art de fixer le Temps;
De donner de l'arrest & du poix aux momens;
Si nous auions en main, auecque nos journées,
Les ressorts inconnus dont elles sont tournées;
Nous pourrions, Doralis, joüer en seureté,
Sans hazarder le fonds de nostre Eternité.
Mais le Temps, cet Oiseau si viste & si volage,
Iamais ny ne fut pris, ny ne fut mis en cage.
Filets, pieges, paneaux, on a beau luy dresser;
Du leure & de la voix on a beau l'amorcer;
Il passe, Doralis, & iamais ne s'arreste,
Ny sur aucune main, ny sur aucune teste.
D'ailleurs, tous les momens à nos jours destinez,
Par vn ordre précis, nous estant assinez,
Comme vn mobile fonds, pour éteindre les dettes,
Que nos débordemens, que nos pechez ont faites;
Est-il d'vn Homme sage, & d'vn Esprit bien sain,
Qui n'a point de garant, d'estre jusqu'à demain,
De perdre en non-valeurs, & pour des bagatelles,
Dequoy se r'acheter des peines eternelles?
Et perdre sur le tour d'vne carte ou d'vn dez
Les biens que sur sa Foy son espoir a fondez?
De combien payriez-vous, à vostre heure derniere,
Le pouuoir d'allonger d'vn pas vostre Carriere?
De combien voudriez-vous acheter vn moment,
Pour reuoir vostre compte, & faire vn plein payment?
Et ce sont ces momens, dont la perte fatale,
A tous les deux partys des Ioüeurs est égale:
Heureux & malheureux, joüant sur mesmes frais,
ardent vn Bien qui passe, & ne reuient iamais.

Icy, vous me direz, que ie ſuis trop ſeuere:
Que ie parle d'vn air, & d'vn ton de vieux Pere:
Et vous charge, en ce point, de plus d'auſterité,
Que n'en peut ſupporter l'humaine infirmité.
Vous pourriez dire encor, que ces Beautez luiſantes,
Pudiques comme vous, comme vous bien-faiſantes,
Qui le Cours de la Nuit éclairent de leurs feux,
Dans leur Salon d'azur, ont leur bal & leurs jeux.
Vn autre ajouſtera, que ces Ames aiſlées,
Qui gouuernent ſur nous les Spheres étoilées,
Ont pour ſe diuertir, durant ces longs efforts,
Les concerts que leur font des Sirenes ſans corps.
Dira-t'on point encor, que ces riches Figures,
Qui brillent à nos yeux, dans ces hautes ſtructures,
Lyons, Taureaux, Beliers, Centaures & Poiſſons,
Et cent Signes diuers d'aſſiete & de façons,
Aux Eſprits directeurs de ces voûtes roulantes,
Sont comme des Eſchets de formes differentes,
Qui ſeruent quelquesfois, à leur relâchement,
Dans le train d'vn ſi juſte & ſi fort mouuement?
Ces raiſons, Doralis, ſont raiſons figurées,
Et de traits fabuleux ſur le faux colorées;
Mais ſans faire venir des couleurs de ſi loin,
Il doit ſuffire icy, d'alleguer le beſoin.
Ie l'auouë, il eſt vray, l'infirmité demande,
Qu'apres vn long effort, la Vertu ſe débande:
Et le tendre tiſſu dont ſe font les reſſors,
Qui ſeruent au concert de l'eſprit & du corps,
Ne ſe peut conſeruer, ſans quelques interualles
De mouuemens égaux & de pauſes égales.
Ces pauſes, Doralis, ont leurs temps & leurs points,
Qui veulent de meſure, aux deuoirs eſtre joints:
Et c'eſt par ces deuoirs, & ſur cette meſure,
Que la Vertu donnant le tour à la Nature,
Sans débaucher l'Eſprit, ny rompre ſes accords,
Le Ieu remet les ſens, & délaſſe le corps.

Pour atteindre à ce but, quiconque aura l'enuie,
D'alleger par le Ieu, les peines de la vie,
Le prendra comme vn sel, qui se prend sobrement;
Et n'en vsera pas jusqu'à l'accablement.
Tout excés est chargeant, dans l'vsage des choses:
On peut estre étouffé sous vn monceau de Roses:
Si le vuide incommode, aussi fait bien le plein:
On meurt de trop manger, cõme l'on meurt de faim:
Et le plus doux sommeil, cesse d'estre vn remede,
Si-tost que du besoin les bornes il excede.
Le Ieu, comme l'Estude, épuise la santé,
S'il est auec chaleur, jusqu'à l'excés porté:
Il seche les esprits, qui le long des arteres,
Aux fonctions desens prestent leurs ministeres:
Il épaissit le sang, dont la pure vapeur,
Nourrit de la jeunesse, & le suc & la fleur:
Il change & fait tomber, longtemps auant l'Autonne,
L'or subtil & frisé, dont le front se couronne:
Et par tout où rioit la Roze jointe au Lis,
Il tire des sillons jaunissans de Soucis.
Il fait encore pis; il éteint la semence,
Du bon sens, du discours, & de l'intelligence:
Et ne laisse en l'Esprit interdit & perclus,
Que des couleurs sans corps, & des termes confus.
Ces Tenans de Bureau, qui n'ont pour toute affaire,
Qu'à suiure les hazards du Ieu dans vne chaire;
Sçauans à distinguer Flux, Sequence, Fredon,
Ont à peine compris de quel genre est leur nom.
Docteurs sur le Tapis, ailleurs Mulets de somme,
Ils n'ont que l'apparence & le dehors de l'Homme;
Et reserué l'habit, la plume, & le collet,
N'ont rien, qui leur puisse estre enuié d'vn Valet.
N'aguere vn de ceux-là, stupide & ridicule,
Me demandoit, dequoy viuoit la Canicule?
Si les Iemeaux estoient de ces Saints Innocens,
Qu'Herode fit mourir en la fleur de leurs ans?

Si, comme noſtre Lune eſt de couleur d'yvoire,
Celle des Abyſſins & des Mores eſt noire,
Et d'où vint tant de Sel, dont au commencement,
Furent ſalez les flots de l'humide Element?
Cependant, Doralis, parce qu'il a l'adreſſe,
De pouſſer d'vn cornet, deux dez auec juſteſſe;
Parce qu'il ſçait du Ieu les ſecrets & les mots,
Et peut dire le paſſe & le vade à propos;
Le nom qu'il s'eſt acquis dans les Academies,
Luy donne du credit, & luy fait des Amies.
Voſtre Eſprit, Doralis, eſt comme vn beau Miroir,
Les Graces, les Vertus, ſe plaiſent à s'y voir;
Et les Muſes qui ſont auſſi chaſtes que belles,
Se plairoient bien encore à s'y voir auecque elles:
Si vous en deſirez l'éclat entretenir,
Vous n'y ſouffrirez rien, qui le puiſſe ternir:
Et vous ne l'ouurirez, qu'à de nobles Idées,
Propres à l'embellir, dignes d'eſtre gardées.
Mais voyez, Doralis, ſi ces nobles Portraits,
Qui veulent des rayons ſi brillans, & ſi nets,
Vous viendront de la courte & peſante lumiere,
D'vn Stupide, petry du marc de la Matiere;
D'vn Ignorant, qui n'a que de confus accens,
Obſcurs à la raiſon, barbares au bon ſens.
Seroit-il bien-ſeant, ſeroit-il point dommage,
Qu'au lieu de la Vertu, qu'au lieu de ſon image,
Au lieu de cent crayons de gloire colorez,
Pour voſtre inſtruction de l'Hiſtoire tirez;
Le fond de voſtre Eſprit n'euſt pour toutes peintures,
Que du rouge & du noir en bizatres figures?
Pauline, Zenobie, Artemiſe, Didon,
Et pareilles Beautez, jadis de ſi grand nom,
Dont maintenant encore au Temple de la Gloire,
On chante le merite, on benit la memoire;
Viuant en voſtre Eſprit, luy feront plus d'honneur,
Que cent Dames de pique, & cent autres de cœur.

Sur tout, deffendez vous ces veilles indiſcretes,
Au rume à la migraine, à la fievre ſujettes.
Rien n'eſt de plus mortel, à la fleur des beaux jours,
Et rien des jours neigeux n'auance plus les cours;
De ces jours importuns, où toute grace expire;
Où de leurs feux éteins, les yeux n'ont que la cire;
Et les eſprits du ſang, en catare écoulez,
Ne laiſſent que le marc dans leurs conduits gelez.
En cela, Doralis, imitez vos pareilles,
Au Ciel & ſur la Terre, elles craignent les veilles.
Tant que l'Aſtre du jour regne ſur l'Orizon,
Les plus aimables Fleurs de la belle Saiſon,
Soit parentes des Lys, ou parentes des Roſes,
La teſte découuerte, & les feüilles écloſes,
Etalent leurs parfums & leur luſtre à nos ſens;
Et nous en font des jeux auſſi doux qu'innocens;
Tandis que les Zephirs, pour joüer auec elles,
Les battent en paſſant, des pointes de leurs aiſles.
Mais ſi-toſt que le jour donne place à la nuit,
Ces Zephirs enjoüez ceſſant de faire bruit,
Elles ferment leur ſein; & leurs teſtes baiſſées,
Se rendent au ſommeil dont elles ſont preſſées.

Les humides Beautez habitantes des eaux,
S'ébattent tout le jour, le long de leurs ruiſſeaux,
Soit auecque les joncs, qui leurs bords enuironnent,
Soit auec les glayeux, dont elles ſe couronnent.
La Perle & le Corail, l'Ambre jaune & le gris,
Et ſemblables bijoux venus de chez Thetis,
Sont de leurs petits jeux la matiere & les gages,
Tant que le jour paroiſt le long de leurs riuages:
Mais à peine meurt-il, qu'on les voit ſous les flots,
Auec elles dormans ſe donner au repos.

Iamais d'vn ſeul moment le Soleil ne differe,
De ſe jetter au lit, qu'il a ſous l'Hemiſphere,
Quand les Heures du ſoir leurs bras noirs étendant,
R'appellent vers la Mer, ſon attellage ardent.

Icy n'oppoſez point ces Beautez étoilées,
Qu'on voit toutes les nuits, les teſtes déuoilées,
Et les rayons épars, dans leur Cercle danſer,
Iuſqu'à ce que le jour vienne les en chaſſer.
La nuit eſt, Doralis, quand le jour les efface,
Leur jour, quand le Soleil à la Lune fait place:
Et l'on voit qu'à l'inſtant que l'Aube de retour,
Retouche l'Oriſon, des premiers traits du jour;
Dans leurs voiles d'azur auſſi-toſt reſerrées,
Et pour ſe repoſer, à couuert retirées,
Elles dorment autant que le ſouffre le cours
D'vn logement mobile, & qui roule toûjours.
En cet endroit encore, il faut que ie vous die,
Que le Ieu qui déborde eſt vne maladie.
Qui diſſipe le temps qu'on doit à ſes beſoins;
Ne laiſſe aucun loiſir pour les plus juſtes ſoins;
Et ſeche dans l'Eſprit, & dans le cœur ſuprime,
Tout le ſuc qui nourtit l'Amitié legitime.
On renonce aux plus chers, aux plus doux entretiens,
On rompt les plus ſerrez, les plus fermes liens,
Le Cocher le plus prompt ne va pas aſſez viſte,
Quand le ſignal du Ieu, les Ioüeuſes inuite.
Et pour aller reſver ſur du rouge & du noir,
On laiſſe tout commerce, on quitte tout deuoir:
On ſe cache à l'Amy, le Parent on écarte,
Pour aller conteſter ſur des feüillets de carte.
Vn cœur comme le voſtre, humain, doux, genereux;
Ne met qu'au dernier rang le commerce des Ieux.
Il veut qu'en premier lieu, la Vertu ſoit ſeruie:
Et dans l'eſtat qu'il fait, des deuoirs de la vie,
La moitié de ſes ſoins ſe donne à l'Amitié;
Et la Deuotion en a l'autre moitié.
Auſſi, s'il en eſt crû, ſur ſon experience,
Il n'eſt ny gain preſent, ny gain en eſperance,
Qui vaille à beaucoup prés, ce que vaut l'entretien,
D'vn Amy ſerieux, diſcret, homme de bien:

Il n'eſt point de plaiſir, dont le gouſt ne s'aigriſſe,
Si nous le comparons au gouſt d'vn bon office.
Mais ce gouſt, Doralis, n'eſt que de peu de gens,
Qui purgez de la craſſe & des abus des ſens,
Iugent tout autrement que ne fait la Commune;
Donnent à la Vertu, le pas ſur la Fortune:
Et ſe ſatisfont plus de l'Eſprit & du cœur,
Que de tout l'attirail que traiſne la Grandeur.
Adjouſteray-je icy, que le droit des Iournées,
Au ſeruice de Dieu par ſes Loix aſſinées,
Demande que nos Cœurs, nos Eſprits, & nos mains,
Quittent les vains emplois, & s'en donnent de ſaints?
Sur tout, quād les Autels, quād les parois des Tēples,
Pour émouuoir nos cœurs, par de triſtes exemples,
Et pour nous exciter à vaincre noſtre orgueil,
Se deffont de leur pompe, & ſe couurent de dueil:
Quand les funebres ſons de nos cloches lamentent,
La mort du Dieu Sauueur, que les Croix repreſentent;
Et que ſon ſacré ſang à nos yeux épanché,
Tombe ſur noſtre mort, & ſur noſtre peché.
Quelle Ame, ſi ce n'eſt vne Ame de Tartare,
Ou de quelqu'autre trempe encore plus barbare,
A la voix de ce ſang, qu'elle verroit couler,
Pourroit le bruit des dez, & des cartes meſler?
Il eſt encor des temps de rigueur & de peine,
Où les Ieux ſont cruels, la Ioye eſt inhumaine.
Ces temps ſont, quand le Ciel irrité contre nous,
Prend ſes yeux de menace, & ſa voix de courroux.
Quand les Executeurs de ſa Iuſtice outrée,
Deſcendus en fureur de leur triſte Contrée,
Tantoſt ſement en l'air des charbons peſtilens,
Qui ſans diſtinction brûlent petits & grands:
Tantoſt laſchant le frein qui bride les Riuieres,
Font des Bourgs abyſmez de flotans Cimétieres:
Et tantoſt font rouler ſous leurs Fleaux redoublez,
Le ſang des Nations dans les Eſtats troublez.

Qui

Qui joüra, s'il eſt ſage, à la lueur funeſte,
Des feux noirs & fievreux dont s'allume la peſte?
Qui joüra, s'il eſt ſobre, au bruit que font les Fleaux,
Dont le Ciel offenſé, bat la terre & les eaux?
Qui joüra, s'il eſt Homme, aux cris des miſerables,
Ecraſez ſous le poids de ces fleaux effroyables,
Qui font voler en l'air, des Peuples moiſſonnez,
Et les membres moulus, & les Chefs tronçonnez.
Le Monde eſt ébranlé, la Nature s'effraye,
Tout brule d'vne part, de l'autre tout ſe naye,
Le fracas, le débris, la clameur des mourans,
Ou du feu deuorez, ou traiſnez des Courans,
N'offrent de tous coſtez que d'affreuſes images,
D'embrazemens meſlez auecque des naufrages:
De concert cependant, le cornet à la main,
Trois Fripons, outrageux à tout le Genre Humain,
Ioüront le prix du ſang des malheureux qui meurent,
Et ſe riront des pleurs des autres qui demeurent.
Le Ieu doit eſtre net de tous déreglemens,
Soit de mauuaiſe foy, ſoit de mauuais ſermens.
Il ſe voit, Doralis, certains Filoux de Chambre,
Munis de longs canons, couuerts de poudre d'ambre,
Qui les Cartes aux mains, au lieu d'armes à feu,
Détrouſſent leurs amis engagez dans le Ieu.
Vos mouchoirs, vos mãchons, vos perles, voſtre ſoye,
Ne ſont pas en peril, de deuenir leur proye.
Ils en veulent à l'Or, & non pas aux filets,
Dont Veniſe & Raguſe ont tiſſu vos colets.
Loin de vous, Doralis, les doits de ces Harpies;
Plus loin de vous encor l'haleine des Impies,
De ces Eſprits d'horreur & de rage emportez,
Du ſouffle du Dragon, de ſon fiel empeſtez,
Qui des ſermens affreux que leurs bouches vomiſſent,
Infectent l'air au loin, & le jour obſcurciſſent.
Au lieu de la Fortune Intendante des Ieux,
Vous verriez, ſi le Ciel vous deſſilloit les yeux,

Vne Furie ardente, & de venin liuide,
Qui ſur la table aſſiſe, à leurs Sabats preſide.
Vous luy verriez meſler leurs Cartes & leurs Dez,
Soüillez de ſon écume, & de ſa dent marquez,
Et leur mettre à la main, vne Corne infernale,
Aux Perdans, aux Gagnans également fatale;
Tandis que de concert, par de longs ſifflemens,
Les ſerpens de ſon front ſuiuent leurs juremens.
N'ayez donc point de part auecque ces Athées;
Des Eſtoiles ſeroient de leur ſouffle infectées:
Et de la ſeule horreur de leurs impietez,
Trois fois nous auons veu les Fleuues irritez,
Victorieux des Ponts, des Digues, des Chauſſées,
Entraiſner en grondant les maiſons renuerſées;
Et porter à la Mer, auecque leur débris,
Les pleurs de la Campagne, & le ſang de Paris.
On doit regler encor les ſommes que l'on jouë;
Et ne pas expoſer ſur le cours d'vne Roüe,
Qui ſe tourne auſſi viſte à la perte qu'au gain,
Le fonds de l'auenir, l'eſpoir du lendemain.
Qu'inſenſé, Doralis, eſt celuy qui luy fie,
Le ſoin de ſa fortune, & celuy de ſa vie:
Et ſe fait, pour aller pauure dans le Cercueil,
D'vn tapis vne Mer, d'vne Carte vn écueil!
Là, bien loin de l'eſpace où regnent les orages,
Sans vagues & ſans vents, il ſe fait des naufrages.
On y void tout d'vn coup de puiſſantes Maiſons,
De puiſſans Reuenus perir auec leurs Fonds:
Et ce qui reſiſtoit aux torrens de la Guerre,
Aux tempeſtes de l'air, aux tremblemens de terre,
Sans laiſſer de pouſſiere, & ſans faire de bruit,
Frappé d'vn coup de Dez, s'abat & ſe détruit.
Le Ieu qui vous paroiſt ſi doux, ſi ſociable,
N'eſt qu'vne Beſte auide, ardente, inſatiable.
Et ces Monts écaillez qui nagent ſous les eaux,
Engraiſſez de poiſſons aualez par troupeaux;

Ces Monſtres habitans de la Mer de Sicile,
L'effroyable Caribde, & l'effroyable Scylle,
Pleins de voiles, de maſts, de vaiſſeaux deuorez,
Sont de petits mangeurs, auec luy comparez.
Il épuiſe d'abord les ruiſſeaux & les ſources,
Des coffres les plus pleins, des plus fecondes bourſes.
Et de là ſe jettant ſur les meubles de prix,
Il mange grands miroirs, grandes plaques, grãds lits.
Son appetit croiſſant, il ronge Argenterie,
Il conſume Tableaux, Habits, Tapiſſerie:
Emeraudes, Rubis, Turquoiſes, Diamans,
Sont les premiers joüets de ſes auares dents:
Et ſon infame faim, paſſant iuſqu'à la rage,
Il auale Cheuaux, Ecurie, Equipage.
Elle va bien plus loin; les Hoſtels, les Chaſteaux,
Les Parcs auec les Bois, les Prez auec les Eaux,
Les Terres à baſtir, & les Terres baſties,
Sont comme chãpignons dans ſon ventre englouties:
Et ſi ſa dent pouuoit mordre ſur les Eſtats,
Les Eſtats deuorez ne l'aſſouuiroient pas.
D'autre part, quelle Loy ſoit Humaine ou Diuine,
Quand le gros Ieu ſeroit ſans peril de ruine,
Permet qu'vn Homme ſaoul, mette en vn paſſetemps
Le pain, le ſang, le ſuc d'vn Peuple d'indigens?
Tandis que ſous ſes yeux, & preſque ſous ſa table,
D'vn viſage mourant, & d'vn ton lamentable,
Peres, Meres, Enfans luy demandent en vain,
De quoy couurir leur honte, & ſoulager leur faim.
Enfin le Ieu doit eſtre épuré de l'ordure,
Qui ſoüille ſa nobleſſe, & la change en roture.
Il veut eſtre affranchy des peurs & des deſirs,
Qui meſlent leurs chardons aux fleurs de ſes plaiſirs:
Sur toute choſe il fuit l'aigreur & la diſcorde,
Et ne peut rien ſouffrir qui pique ny qui morde.
Ainſi chez la celeſte & la chaſte Vénus,
S'il faut que ſur leur foy les Poëtes ſoient crus,

Les Graces pour joüer assises aupres d'elle,
N'éleuent point la voix, ne font point de querelle.
Rien d'aigre, rien d'amer, n'altere leur douceur;
Le calme est sur leur front, cõme il est dãs leur cœur.
Pour prix, le sort du Ieu des Perles leur affine,
Qui se peschent bien loin de la vague marine,
Dans des eaux, où l'esprit des Astres distilé,
Ne souffre rien qui soit, ou bourbeux, ou salé.
Le jour est tiede & pur, qui se plaist à leur luire:
Ses rayons temperez n'ont rien qui puisse nuire:
Et s'il est des Amours spectateurs de leur Ieu,
Ce sont Amours benins qui ne font point de feu;
Ou le feu qu'ils leur font, est vn feu sans fumée,
Dont la flame est encor de chaleur desarmée.
Le bruit est, Doralis, & ce bruit n'est pas vain,
Qu'agreable en la perte, autant que dans le gain,
Vous joüez sans aigreur, comme les Graces joüent,
Et de cette vertu tous les Ioüeurs vous loüent.
Vostre air égal & doux en tous les accidens,
Retient les emportez, console les perdans:
Et cette bienseante & noble modestie,
Que vous auez d'honneur & de grace assortie,
Engage le Hazard, tout bizarre qu'il est,
A conduire souuent le Ieu comme il vous plaist.
On ne voit point pourtãt, vostre main plus ouuerte,
A recueillir vn gain, qu'à payer vne perte.
Chose de rare exemple, & qui se void fort peu!
Ce metal dominant, qui regne sur le Ieu,
Soit qu'il tire de vous quelque trait de lumiere,
Qui d'vn nouuel éclat releue sa matiere;
Soit qu'aimant le grand air, & la grande clarté,
Il se plaise à se voir chez vous en liberté;
Pour se donner à vous de tous costez se presse,
Et de vous, ne reçoit ny faueur ny careſſe.
Il s'auance, il s'ingere, & sans vous presenter,
Sans luy tendre la main, afin de l'arrester;

Vous souffrez librement qu'il suiue la Fortune,
Que vous souhaiteriez estre égale & commune.
Aussi presque par tout, traité de Fugitif,
Renfermé sous le fer, & retenu Captif,
Il est libre chez vous, & rend tout le seruice,
Qu'il doit à la Vertu contraire à l'Auarice.
Il n'est rien de pareil à cette égalité,
De bonté, de douceur, de calme, d'équité;
Mais toutes ces Vertus afin d'estre éternelles,
Demandent, Doralis, des sujets dignes d'elles,
Des sujets precieux, celestes, éclatans,
Releuez au dessus de la Terre & du Temps.
Que vous sert d'estre douce, égale, juste & bonne,
Si tout cela n'accroist de rien vostre Couronne?
Et si, sur vostre conte, à l'heure de la mort,
Tant d'articles rayez, ne sont d'aucun rapport?
Les Vertus ne sont pas du rang des Vierges soles,
Qui consument leurs jours en ouurages friuoles.
Elles ont le cœur noble, & ne vont que par haut:
Le Bien qui n'est pas grand, leur est vn grand deffaut:
Leur esprit & leurs mains veulent qu'on les employe,
A mettre l'or en œuure, à trauailler en soye.
Ne leur épargnez point ce precieux employ:
Faites-les jour & nuit agir sous vostre Foy:
Plus vous leur fournirez d'or, de pourpre, d'yuoire,
Et plus de leur trauail il jaillira de gloire:
Et du Trône, qu'au Ciel elles vous dresseront,
Les rayons éternels plus d'éclat jetteront.

AVIS SALVTAIRE,

A VNE

ILLVSTRE CAPTIVE.

ENTRETIEN X.

Il luy represente l'indignité & la pesanteur de sa Chaisne, & luy prouue par diuerses raisons Chrestiennes & morales, que pour son repos, pour son honneur, & pour son salut, elle doit la rompre, & se mettre en liberté.

PVis que vous ordonnez, genereuse Comtesse,
Que i'aide à détacher le lien qui vous presse:
Et que ie contribuë à vostre liberté
Tout ce que peut mon sens à mon zele ajoûté.
Soit qu'il faille couper, ou qu'il faille découdre,
Vostre Ame à tout souffrir, se doit icy resoudre;
Et vous ne deuez pas, pour sauuer vostre honneur,
Vous épargner le mal d'vne courte douleur.
Vostre Sang, vostre Nom, l'éclat de vostre Race,
Qui tient entre les Grands vne si haute place,
L'illustre & noble rang de vos Peres Heros,
Iadis vainqueurs sur terre, & vainqueurs sur les flots,
Ne vous permettent pas de nourrir des pensées,
Qui fletrissent l'honneur de leurs palmes passées;

Et de traiſner le joug d'vne captiuité,
Indigne de leur gloire, & de leur dignité.
Voſtre Ayeul conquerant, ſous lequel trébucherent
Les Citez qui leur Prince & leur Foy ſecoüerent,
Du Cercle aux Demy-Dieux dans le Ciel aſſiné,
Où d'éternels Lauriers il eſt enuironné,
Peut il voir vne chaiſne, au lieu d'vne Couronne,
Sur vn cœur où ſon ſang vit encore & boüillonne?
Haſtez-vous au plutoſt de vous en détacher,
Falluſt il faire effort afin de l'arracher;
Eſcoutez la Raiſon qui vous eſt reuenuë:
Elle s'eſtoit toûjours pres de vous maintenuë:
Et n'auoit point ſouffert, que le feu de l'Amour
De ſes noires vapeurs vous dérobaſt le jour.
I'ay pû diſſimuler aueque vous, dit-elle,
I'ay pû ſouffrir qu'vne Ame & ſi haute & ſi belle,
Détournant quelque peu les yeux de ma clarté,
Offriſt ſes mains aux fers, perdiſt ſa liberté;
Et ſans conſiderer ſon rang ny ſa nobleſſe,
S'abaiſſaſt ſous vn joug qui n'a rien qui ne bleſſe.
Mais c'eſt aſſez ſouffert, & pour vous & pour moy,
Secoüez ces lieus, rangez vous ſous ma Loy:
Vn front que les Vertus de leurs dons enrichirent,
Qu'aueque tant de ſoin les Graces embellirent,
Où reſide vn Eſprit, que le Ciel prepara,
A regner ſur les cœurs ſi-toſt qu'il l'éclaira:
Peut-il ſouffrir qu'vn joug au lieu d'vne Couronne,
Qu'au lieu d'vn Diademe vn lien l'enuironne?
Quel honneur vous peut faire vn lien ſi peſant,
Dont l'étoffe n'a rien de beau ny de luiſant;
Qui ne vous pare point, qui n'a point de lumiere,
Qui n'eſt qu'vn faix obſcur, qu'vne lourde matiere?
Si les Planetes ſont dans leurs Spheres liez,
C'eſt d'vn brillant tiſſu de rayons deliez:
Si les Etoiles ſont dans leur Ciel enchaiſnées,
C'eſt de chaiſnes de iour & de feu façonnées.

Et vous de qui l'Esprit haut, brillant, glorieux,
Pourroit auec honneur paroistre dans les Cieux,
Au lieu d'vne éclatante & precieuse trame,
Au lieu d'vn long tissu de lumiere & de flame;
Vous traisnez en langueurs des fers demy-roüillez,
Qui teints de vostre sang, de vos sueurs moüillez,
N'ont que devos soûpirs leur merite & leurs charmes;
Et ne sont precieux que de l'eau de vos larmes.
Encore si celuy dont vous les auez pris,
Distinguoit les Vertus, discernoit les Esprits:
S'il auoit le cœur franc, s'il auoit l'Ame belle,
Si son Amour estoit genereux & fidelle:
Mais c'est vn Passager qui n'a rien d'arresté,
Qu'vn mesme iour voit pris & voit en liberté:
Et qui sans se tenir où le veut le merite,
Ne roule qu'où l'instint par sa pante l'incite:
Semblable à ces ruisseaux, qui durant vn long cours,
Ne peuuent faire vn giste, & font mille détours;
Qui Palais & Deserts sans difference embrassent;
Aux souches, aux cailloux, aux bourbiers s'embarassẽt;
Et d'vn murmure égal, semblent auec leurs eaux,
Cajoler en passant les fleurs & les roseaux.
Aussi sans discerner le Pauot de la Rose,
Il reçoit du hazard tout ce qu'il luy propose:
Et sans deliberer sur les rangs & les prix,
On le voit d'vn charbon, comme d'vn Astre épris:
Son cœur qu'il vous vantoit entre les plus fideles,
A bien dire n'a rien de l'Amour que les aisles:
Et ces aisles l'ont fait du rang de ses oyseaux,
Qui volant sur la terre & volant sur les eaux,
Vont d'vn mesme appetit chercher leur nourriture;
Tantost parmy les fleurs, & tantost dans l'ordure;
Se perchent sur les Pins, baissent sur les gazons;
Passent des toits dorez aux plus viles maisons:
Et sont aussi contens, ont le cœur aussi calme,
Sur les bras d'vn buisson, que sur ceux d'vne Palme.

Rentrez donc dans le droit & dans la dignité,
Où vous fuſtes jadis eſtant en liberté:
Ne deſ-honorez point la Pourpre naturelle,
Qui nâquit auec vous, quand vous naquiſtes belle:
Gardez la Royauté que le Ciel vous donna,
Quand vn de ſes rayons voſtre front couronna:
Les Reynes de ce rang ne peuuent eſtre Eſclaues;
Leur empire s'étend ſur les cœurs des plus braues:
Et vous ne ſçauriez plus porter auec honneur,
La Couronne à la teſte, & le joug ſur le cœur.

Quoy, dans vne Maiſon où tant d'autres regnerent;
Tãt d'autres leurs beaux nõs ſur les Palmes grauerent,
Toute ſeule captiue, on vous verra traiſner,
Dequoy vous aſſeruir, dequoy vous enchaiſner?
Et ces Lyons hautains, ces Aigles genereuſes,
Qui font de voſtre Sang les Enſeignes fameuſes,
N'auront pû vous apprendre à rompre vne priſon,
Non moins ſale à l'Honneur, qu'obſcure à la Raiſon.

Mais en vain ie vous preſſe, en vain ie vous réueille:
Si la Grace auec moy ne parle à voſtre oreille;
Si les rayons du Ciel ne renforcent les miens,
Et ſi vous ne prenez des ſentimens Chreſtiens;
I'ay beau vous alleguer Grandeur, Vertu, Nobleſſe,
Iamais vous ne romprez la chaiſne qui vous bleſſe.

Fin du Second Liure.

LETTRES POETIQVES.

LIVRE TROISIESME.

LA NIMPHE DV DANVBE,

A LA PRINCESSE ADELAIDE DE SAVOYE, DVCHESSE DE BAVIERES.

LETTRE PREMIERE.

Elle luy donne auis du desir que toute la Bauiere a de la voir; de la joye que sa venuë y apportera; des changemens qui se feront par tout où elle passera, pour luy adoucir les fatigues & les difficultez du Voyage; & de la Pompe auec laquelle elle sera receuë à son arriuée.

AVous Royale Fleur d'vne Tige Royale,
Qu'en vertus, qu'en beautez, nulle autre Fleur n'égale, [lit,
La Nimphe du Danube écrit de son grãd
Que le cristal soûtient, que la nacre embellit;

Et de ſes nobles Sœurs, en cette Lettre enuoye,
Par vn Zephir exprés, les ſouhaits & la joye.
Déja deux fois la Lune a terminé ſon tour,
Depuis l'heureux moment que l'Hymen & l'Amour
D'vn cercle glorieux & tracé de lumiere,
Ont marqué voſtre place au Trône de Baniere.
Voſtre portrait à peine en ce cercle fut mis,
Qu'auſſi-toſt tous les cœurs s'en trouuerent épris:
Les Graces à ſes pieds leurs guirlandes poſerent;
De feux purs & ſerains les Cieux le couronnerent;
Et les Aſtres venus à ce couronnement,
Donnerent à l'Hyuer vn nouuel ornement.
Toutes choſes depuis de deſir allumées,
Ont pour vous de l'eſprit, ſont pour vous animées.
Les ſourcilleux Sapins dont nos mõts ſont couuerts,
En paroiſſent plus hauts, plus jeunes, & plus verts;
Et pour nous annoncer de loin voſtre venuë,
Ont la teſte éleuée au deſſus de la nuë.
Les Nimphes de nos Bois où iamais il ne luit,
Vous appellent de jour, vous appellent de nuit:
Des vallons d'alentour les ruiſſeaux leur répondent;
Les Echos des Rochers à l'enuy les ſecondent:
Mes flots meſme à ce bruit mollement épandus,
Du deſir de vous voir paroiſſent ſuſpendus;
Et malgré ce deſir portez vers la Mer noire,
L'étonnent au recit qu'ils font de voſtre gloire.
Venez donc glorieuſe & royale Beauté,
Ne craignez point l'Hyuer, n'attendez point l'Eſté,
Vn Soleil auſſi doux, auſſi fort que vous eſtes,
Peut deſarmer l'Hyuer de toutes ſes tempeſtes:
Et ſans l'Aſtre qui fait les ſaiſons & les ans,
Il peut appaiſer l'air, & diſſiper les vents.
Vos Sujettes du Pô, les filles de Climene,
Reprendront pour vous ſuiure vne figure humaine;
Et vous feront vn char égal aux chars des Dieux,
De l'ambre qui jadis s'écoula de leurs yeux;

Quand de l'étrange mort de leur Frere affligées,
En Peupliers sur la riue elles furent changées,
Et de tant de beautez il ne leur demeura,
Que l'or qu'à grains fondus leur écorce pleura.
Si-toſt que vous viendrez, ſous vos pas, la verdure,
Naiſtra comme elle naiſt ſous ceux de la Nature,
Quand fertile & parée en la belle Saiſon,
Elle vient étaler ſes biens ſur l'oriſon.
Les Alpes maintenant hautaines & chenuës,
S'abaiſſeront pour vous, & deſcendront des nuës:
Aux rayons de vos yeux leurs frimas tomberont;
En ruiſſeaux argentez leurs neiges couleront;
Et leurs ſuperbes Pins auſſi vieux que la Terre,
Auſſi hauts que la Sphere où ſe fait le tonnerre.
De leur front deuant vous de reſpect abaiſſé,
Ombrageront la route où vous aurez paſſé.
Là des riues de l'In les Nimphes habitantes,
De perles, de corail, de ſaphirs éclatantes,
Le joug de voſtre char à l'enuy ſubiront,
Et juſques à mes bords par tout le traiſneront.
De l'Empire Allemand les Aigles ſuruenuës,
Volant à grande troupe entre vous & les nuës,
De leurs aiſles feront comme vn Poële mouuant,
Qui vous garantira de la pluye & du vent.
Ils perdront cependant ces Oyſeaux de lumiere,
Vaincus de vos regards, l'orgueil de leur paupiere;
Et leurs yeux ébloüis, apprendront de vos yeux,
Que les feux les plus beaux ne ſont pas dans les Cieux.
Le Danube ſuiuy d'vn pompeux équipage,
Quand vous approcherez, pour vous en faire hõmage,
Sa vaſte porcelaine à vos pieds poſera;
La vertu de vos yeux en or la changera;
Et cette impreſſion penetrante & feconde,
Sur ſes bords agiſſant, agiſſant ſur ſon onde,
D'vne moële de ſucre emplira ſes roſeaux;
D'eſprits d'ambre & de muſc parfumera ſes eaux;

Et de nouueaux rayons ſa vague illuminée,
Ira blanchir au loin la Mer noire étonnée.
Qu'apres mes longs deſirs, ce jour me ſera doux!
Que de proſperitez me viendront auec vous!
Qu'alors, au prix de moy, la blonde Galatée,
A la Cour de Thetis ſera peu reſpectée!
Que la brune Doris, alors au prix de moy,
Aura peu de faueur pres de l'humide Roy!
Et que la Seine aux yeux de ſes Amans ſi belle,
Aura de jalouſie, oyant cette nouuelle!

Mais plus i'attens d'hõneur, plus i'attens de plaiſirs;
Et plus mon cœur s'altere, & s'ouure à mes deſirs:
Gardez de differer d'vn jour voſtre voyage;
Mes ſoûpirs redoublez ſecheroient mon riuage:
Et les eaux de mon Lit bientoſt ſe reduiroient,
Aux larmes que mes yeux de regret verſeroient.
Venez donc ſans delay, diuine Adelaïde,
Suiuez l'Amour qui s'offre à vous ſeruir de guide;
Ses aiſles ſont ſes ſoins, & les ſoins des Amours,
Volent deuant le Temps, & preuiennent les jours.

LA SEINE, A LA MEVSE.

LETTRE II.

Par cette Lettre écrite apres la Bataille de Lens, la Seine auertit la Meuſe de ſe ſoûmettre à l'Empire de la France, luy remontre la foibleſſe du Lyon Belgique, la fait ſouuenir de ſes defaites, luy repreſente le peu de Secours qu'elle doit eſperer des Eſpagnols tant de fois vaincus, & de la Diſcorde enchaiſnée par la vertu de la Reyne Regente.

DE la ſuperbe riue, où les Lys autrefois,
Deſcendirent du Ciel ſur le Sceptre François,
La Seine dans l'Europe en Lauriers ſi fameuſe,
Eſcrit ſous vn Laurier cette lettre à la Meuſe.
Déja l'illuſtre Autheur des Saiſons & des Temps,
Quinze fois a roulé par le cercle des Ans,
Depuis le iour fatal, que la fiere Bellonne,
Fut de tes Oliuiers t'arracher la Couronne:
Et que des Oliuiers de tes bords arrachez,
Sur tes bords de carnage & de meurtre jonchez,
Elle alluma ce feu, qui ſemble de la Flandre,
Ne deuoir te laiſſer que la place & la cendre.
Que n'as tu point ſouffert de cét embrazement?
Quels rauages n'ont point comblé ton element?
Il ne va dans la Mer que du ſang de tes riues;
Toutes tes Nimphes ſont priſes ou fugitiues:

Et toy-meſme en ton lit plein d'armes & de morts,
A peine en liberté peux-tu mouuoir ton corps?
Moins deſolé que toy, fut jadis le Scamandre,
Quand de ſes joncs brûlez roulant la noire cendre,
Et tout rouge du ſang de ſes Troyens défaits,
A Iunon courroucée il demanda la paix.
Et moins l fut encor le fameux Tranſimene,
Lors qu'en ſon lit fumant ſe traînant auec peine,
De Rome & des Romains abbatus ſur ſes bords,
Regorgeant il ren fit le ſang auec les corps.
Par tes pertes au moins connois ton impuiſſance,
N'affecte point le bruit d'vne vaine conſtance:
Et des Fleuues heureux à mon pouuoir ſoûmis,
Apprens que le repos n'eſt que pour mes Amis.
L'Eridan m'a cedé l'ambre qui le couronne,
Et le droit de regner que ſon pais luy donne.
Auſſi mon nom vainqueur ſur ſes bords entendu,
A ſes bords l'abondance & la gloire a rendu:
Et le Tybre où iadis tant de lauriers fleurirent,
Où tant d'arcs de triomphe aux Vertus ſe baſtirent;
Dans le trouble commun, par moy ſeul en repos,
Conſerue la bonace & l'honneur de ſes flots.
Ton puiſſant Allié, le Rhin ce noble fleuue,
T'eſt bien de mon pouuoir vne plus grande preuue.
Tant que par intereſt ou par ambition,
Il a de mes Riuaux porté la faction:
Et contre les deuoirs d'vne vieille alliance,
Du Tage & de l'Ibere il a pris la défence;
S'eſt toûjours vû défait, toûjours vû fugitif;
Et de Guſtaue enfin grand & fameux captif,
Les bras liez au dos, & la corne froiſſée,
Aux pieds des Gots vainqueurs la teſte il a baiſſée.
Mais depuis qu'à mes loix plus ſage il s'eſt rangé,
Mon heureux aſcendant ſon malheur a changé:
Et Louys ce Heros dont la gloire eſt ſans borne,
A rompu ſes liens, a raffermy ſa corne;

Et de mes eſtendars ſur ſa riue arborez,
Contre les vents du Nort ſes flots a remparez.
Suy ce grand Allié qui t'inuite à te rendre;
Tu ne peux mieux que luy contre moy te défendre.
As-tu plus de fortune, as-tu plus de valeur,
Qu'vn Fleuue qui cent fois à la Mer a fait peur;
Qui du Tibre heritier, ſur ſa teſte hautaine,
Porte parmy ſes joncs la Couronne Romaine?
Ce Garde de tes bords, ce Belgique Lion,
Qui retient ton eſprit dans la rebellion;
De mes nobles Chaſſeurs, quelques efforts qu'il face,
N'areſtera iamais les forces ny l'audace.
Combien de fois Gaſton, combien de fois Louis,
A ſes yeux eſtonnez, & de peur ébloüis,
Ont-ils porté le fer & le feu ſur tes riues?
Ont-ils victorieux pris tes Nimphes captiues?
Tandis que ce Terrible à la teſte bleſſé,
Et iuſqu'en ſa taniere à coups de traits chaſſé;
Dans le ſang qui couloit de ſa large bleſſure,
Sembloit deuoir trouuer ſa derniere auanture.
Il eſt vray que ſon cœur reuenu depuis peu,
Auoit dans ſes regars remis vn nouueau feu.
Des raſoirs naturels luy remparoient la bouche;
De ſon poil ondoyant la pompe eſtoit farouche;
Ses ongles plus pointus & plus forts que deuant,
S'éprouuoient ſur le ſable, & menaçoient le vent;
Et de ſa forte voix l'effroyable tonnerre,
Faiſoit retentir l'air, & trémouſſer la terre.
Le timide Berger à ce bruit ſuccomba;
Le rempart de Courtray de frayeur en tomba;
Et l'effroy s'eſtant mis dans le cœur des Communes,
Le tumulte & le bruit en vint iuſqu'à Bethunes.
Louis mon grand Chaſſeur qui ſa voix entendit,
Plus brillant qu'vn éclair ſur le champ ſe rendit:
Le combat fut terrible, & ton Braue ſauuage,
Sous l'adreſſe ployant, ployant ſous le courage,

De

De la perte qu'il fit en la plaine de Lens,
Laiſſa l'herbe fumante & les guerets ſanglans.
De ſes ongles rompus, & de ſes dents caſſées,
Par le Victorieux les pieces ramaſſées,
De ſa juſte valeur, & de tes vains efforts,
Font aux yeux des paſſans l'hiſtoire ſur mes bords.
Apres cette défaite, à quoy peux-tu pretendre?
Quelles armes pourront des miennes te defendre?
Peut-eſtre as-tu penſé par quelque nouueau ſort,
Exciter la reuolte, éuoquer le Diſcord?
Et détourner ſur moy ces Eſtoilles felonnes,
Dont l'aſcendant abbat l'aſcendant des Couronnes.
Leurs regards malfaiſans ont en cette ſaiſon,
Eſpandu par l'Europe vn eſtrange poiſon.
De ce poiſon fatal la Tamiſe infectée,
Du peuple qui la boit a l'audace excitée:
Ses hautains Leopards du meſme mal imbus,
L'vn ſur l'autre acharnez ne ſe connoiſſent plus:
Par vne liberté furieuſe & ſauuage,
Iuſqu'à leur propre Maiſtre ils ont porté leur rage,
Et le tiennent luy-meſme abbatu ſous le faix,
Des liens & du joug dont ils ſe ſont défaits.
Parthenope expoſée à la meſme influence,
De l'Eſpagne a voulu ſecoüer la puiſſance.
Son Poulain quoy que maigre & de coups mal traité,
Gourmette & cauesſon bondiſſant s'eſt oſté.
Et d'vn ſouffle commun la Diſcorde allumée,
Leuant vn eſtendar de flame & de fumee,
A fait dans le païs vn rauage plus prompt,
Que n'euſt fait vn torrent débordé de ce mont,
Qui de Naples voiſin, ſur Naples éperduë,
Vomit le ſouffre ardent & la piere fonduë.
Ces Aſtres de reuolte à Biſance portez,
De la Mer du Boſphore ont les flots excitez:
L'orage s'eſt de là répandu par la Thrace;
Le barbare Croiſſant en a changé de face;

Et du tragique ſort de ſon Prince affligé,
D'vn nüage de dueil a ſes cornes chargé.
Il n'eſt pas iuſqu'au Tage, où la ſaiſon funeſte,
De la rebellion n'ait fait paſſer la peſte.
Les membres de ce Corps ſi vaſte & ſi puiſſant,
Qui de la fin du iour s'étend au iour naiſſant,
Agitez en commun d'vn trouble populaire,
M'ont penſé deliurer de mon grand Aduerſaire.
La Caſtille à ce bruit d'horreur a chancellé;
De ſes ſuperbes tours les maſſes ont branlé;
Et ces Grands éleuez, pour eſtre ſes colonnes,
Ont par leur mouuement fait trembler ſes Couronnes.
Le turbulent Eſprit qui gouuerne ces feux,
Euoqué par tes ſorts, excité par tes vœux,
Déja pour m'apporter de ſemblables orages,
Ses Aſtres mal faiſans pouſſoit vers mes riuages.
Mais le malin qu'il eſt en vain les a pouſſez;
Leurs rays deuant les yeux de ma Reine effacez,
Ont malgré luy perdu la fatale influence,
Qu'il auoit preparée au trouble de la France:
Et l'on a vû ces vents ennemis de ma paix,
Liez par les Vertus, par les Graces défaits,
Baiſſer auec l'orgueil la teſte deuant elles;
Traiſner en murmurant leurs languiſſantes ailes;
Et bien loin d'émouuoir l'orage ſur mes eaux,
Faire à peine plier la pointe des roſeaux.
La Diſcorde elle-meſme à ton ſecours venuë,
Deuant Anne parut craintiue & retenuë:
Elle ne pût ſouffrir de ces yeux conquerans,
Les rais victorieux, les regards éclairans.
Les ſerpents de ſon front que ces regards toucherent,
Ebloüis & tremblans contr'elle ſe tournerent:
Et ſa gorge fumante étreignant de leurs plis,
Moururent étouffez par la vertu des Lis.
Cette terrible ainſi vaincuë & deſarmée,
De ſes flambeaux éteints emportant la fumée,

Malgré ſoy la bonace à mes riues laiſſa,
Et dans ſon noir ſejour confuſe s'enfonça.
Ne croy pas que de là iamais elle remonte,
Pour troubler mon repos, pour reparer ſa honte.
Ses ſerpents, de mes Lis redoutent trop l'odeur;
Des yeux d'Anne, ſes yeux craignent trop la ſplẽdeur;
Et les Graces qui ſont du Conſeil de ma Reine,
Ont attaché ſes bras d'vne trop forte chaiſne.
Par ces Graces le fer de cét âge amolly,
Deuiendra moins peſant, deuiendra plus poly:
Et changeant de couleur, en changeant de nature,
De l'or du premier temps reprendra la teinture.
Sous elles à l'enuy les Lauriers germeront,
Qui d'vn cercle d'honneur mes Lis couronneront:
Et ſous leurs belles mains, pour enrichir mes riues,
Il renaiſtra bien toſt d'eternelles Oliues.
Déja ce noble Oiſeau qui changeant de deſtin,
L'Empire tranſporta du Tibre ſur le Rhin;
Cette Aigle ſi guerriere, aujourd'huy deſarmée,
S'eſt rangée à leurs pieds ou vaincuë ou charmée.
Et le rameau de paix de leur main receuant,
Auecque ce rameau vers le Nort s'éleuant,
Sans colere & ſans fiel, par vn nouueau preſage,
De la paix à l'Empire a porté le meſſage.
Que l'exemple de l'Aigle inſtruiſe ton Lion;
Qu'vn fier ſuiue vne fiere à la ſoûmiſſion.
Ma Reine a de la grace & du pouuoir du reſte,
Pour luy faire vn lien glorieux ou funeſte:
Et c'eſt l'Arreſt du Ciel, qu'apres tout, ce hautain,
Reçoiue vn joug de fleurs ou de fer de ſa main.
Flechis ſous cét Arreſt, Nimphe trop obſtinée;
N'attens pas à plier que tu ſois ruinée:
Mets à profit la force & la neceſſité;
Et fais à ton deſtin joindre ta volonté.
C'eſt le meilleur conſeil, ſi tu daignes m'entendre,
Qu'on te puiſſe donner, & que tu puiſſes prendre.

LE TAGE, A LA SEINE.

LETTRE III.

Il luy fait part de la joye que la Naissance de Monseigneur le Dauphin a causée à toute la Mer, & de la Feste qui se fit dans la grande Salle de l'Ocean à cette nouuelle : Il fait vne description des Presens qui luy ont esté enuoyez de la part de toutes les Deïtez des eaux ; & sur la fin il represente la tristesse que l'Infante a laissée à l'Espagne par son éloignement.

DE son lit à fond d'or, nué d'argent en onde,
Le Tage, Fleuue illustre, en l'vn & l'autre Monde,
D'vne liqueur de pourpre, & d'vn roseau doré,
Du Soleil couchant éclairé,
Escrit à la Seine Royale,
Nymphe, que sous les eaux, nulle Nymphe n'égale,
Et qui porte l'honneur des Lys,
Au dessus des joncs de Thetis;
Pour luy faire conjoüissance,
De la glorieuse Naissance
De son Daufin, le plus beau des Enfans,
Qui dés la tendre fleur de ses plus jeunes ans,
Se declare déja de l'œil & de la mine,
Né de Pere Heros & de Mere Heroïne:

Et fait voir que ſon Aſtre, vn jour victorieux,
Ira plus haut que ceux de ſes Ayeux.
Nous eſtions, belle Nymphe, aſſemblez dans la Sale,
De Coquilles pauée, & couuerte d'Opale;
Où de tous les Climats, les Fleuues tous les ſoirs,
Viennent pour rendre leurs deuoirs,
Et payer leurs tributs à l'Ocean leur Pere,
Le premier Roy de l'vn & de l'autre Hemisfere:
Quand ſur les flots chenus & roulans en relais,
Vint vn Triton Courrier, à l'humide Palais,
Qui de ta part, à la Troupe immortelle,
De cet Accouchement apporta la nouuelle.
Chacun d'allegreſſe applaudit,
Aux merueilles qu'il nous en dit:
Et tout d'vn temps mille voix éclaterent,
Que les Vẽts juſqu'aux bords ſur leurs aiſles porterent.
Le feſtin fut renouuellé,
Et le Nectar à pleins pots r'appellé,
De main en main, alla parmy la Troupe,
Dans vn Nacre en figure de Coupe.
Les Daufins aſſemblez s'y rendirent au ſon,
D'vn Cor de Conque torſe, enflé par vn Triton;
Et pour les feſtoyer, Doris & Cyanée,
Leur jetterent force algue, à l'Ambre aſſaiſonnée.
De la Table au Bal on paſſa;
Neptune meſmes y danſa;
Les Sirenes en corps, y firent des merueilles,
A joüer, à chanter, à rauir les oreilles.
Il ne fut pas juſqu'au Daufin des Cieux,
Qui n'en paruſt plus brillant à nos yeux.
Des feux nouueaux qui luy paroient la teſte,
Donnerent les premiers le ſignal de la Feſte:
Et d'autres feux, qui par tout le ceignoient,
Et l'habit de la nuit d'vn beau rouge teignoient;
Sembloient exciter les Etoiles,
A tirer l'Or & l'Argent de leurs voiles,

Pour en tracer au Daufin nouueau né
Le tiſſu glorieux d'vn Deſtin fortuné.
Les Nymphes aux yeux pers, les blondes Nereïdes,
Par l'ordre du Vieillard, Roy des Plaines liquides,
De leurs coffres ambrez, tirerent à monceaux,
Tout ce qui naiſt de rare ſous les eaux:
Et de leurs riches Porcelaines,
Les Fleuues à l'enuy puiſerent à mains pleines,
Tout ce qu'elles auoient d'exquis,
Pour regaler & la Mere & le Fils.
Ces richeſſes de la Nature,
Brutes encore & ſans figure,
Sont par les ſoins des Amours attiſans,
Miſes en œuure à meſme temps.
Les vns auec leurs feux l'or & l'argent bruniſſent;
D'autres le Calambour & le Sandal verniſſent;
Et d'autres auecque leurs dars,
Qui s'affinent à leurs regars,
Donnent eſprit, mouuement & figure,
Par vne tendre & mignarde graueure,
Au feu du Rubis toûjours frais;
A l'eau du Diamant qui ne moüille iamais;
A l'Emeraude verdoyante,
A l'Ecarboucle rougiſſante,
A cent autres Pierres de prix,
Dont les vns font des Ioüets pour le Fils;
Tandis que le plus grand, qui la Troupe commande,
Pour couronner la Mere, en fait vne Guirlande.
Tous ces Ioüets nouueaux, joints à d'autres Ioüets,
Qui furent autrefois trauaillez à grands frais;
Et qui diuers de forme & d'vſage ſeruirent,
Aux Enfans Heros qui naſquirent,
Quand la Terre plus pure & plus proche des Cieux,
Eſtoit fertile en demy Dieux;
Vous ſont portez dans deux Caſſettes,
En riche garniture, en bois rare complettes;

Où cinq Preſens ſe trouueront,
Qui voſtre Cœur éblouïront;
Outre cent de moindre merite,
Dont la liſte n'eſt pas écrite.
Vn Diamant à facetes taillé,
Sur de l'Or à jour émaillé;
La groſſeur en eſt merueilleuſe,
L'eau viue, nette & lumineuſe,
Et c'eſt le meſme qui fut mis
Au front de la Reyne Thetis,
A la ſolemnelle journée
De ſon memorable Hymenée.
Il a cela de precieux,
Qu'il épure le ſens, qu'il éclaire les yeux;
Et que dés la plus tendre Enfance,
Auecque la lumiere il donne la conſtance;
Pieces neceſſaires aux Rois,
Dont l'Eſprit eſt l'Eſprit des Loix;
Et dont la fermeté doit eſtre la Colonne,
D'vn Eſtat & d'vne Couronne.
De plus, vn Hochet de Rubis,
Où brillent des flames de prix,
Qui d'vn beau trauail ciſelées,
A l'Or du manche ſont meſlées.
Ce rare & precieux Ioüet,
Autrefois pour l'Amour fut fait,
Du temps qu'encore Enfant, & prenant la mammelle,
De la Beauté ſa Nourrice immortelle,
Ses tendres bras, & ſes petites mains,
Ne ſçauoient pas encor lancer ſur les Humains,
Ces fleches de feux emplumées,
Et de chauds deſirs allumées,
Qui depuis ce temps là, par tout où le jour luit,
Ont fait tant de fumée, & cauſé tant de bruit.
Les Rubis du Ioüet ne ſont pas de ces flames,
Dangereuſes aux cœurs, peſtilentes aux Ames:

Il eſt vray que l'Amour vn eſprit y laiſſa,
Qui de ſes yeux ſans chaleur y paſſa;
Vn eſprit de douceur, d'amitié, d'innocence,
Suite odinaire de l'Enfance.
L'Enfant Royal qui s'en joüra,
Le meſme eſprit en tirera:
Et de ce pur eſprit ſon Ame penetrée,
Aux plus douces Vertus donnera libre entrée:
Il deuiendra ciuil, debonnaire, gaignant;
Et plus par ſes bienfaits que ſes forces regnant,
Des cœurs de ſes Sujets, ſans déplaire à perſonne,
Il couronnera ſa Couronne.
De plus, pour le couurir, vn Creſpe que Thetis,
Fit faire auecque ſoin pour Achille ſon Fils.
Les Graces l'Ouurage tracerent,
D'vne trame qu'elles filerent,
De certaines douces vapeurs,
Que l'Arc-en-Ciel tire des fleurs;
Quand Iris peinte & parfumée,
Et des rayons du Soleil animée,
Vient rendre viſite aux Zephirs,
Qui l'appellent de leurs ſoûpirs.
Auſſi l'étoffe en eſt de cent fleurs figurée;
Flore en ſes plus beaux jours n'en eſt pas mieux parée:
Et quoy qu'en ſa faueur faſſe le mois de May,
Iamais il ne fit rien pour elle, de ſi gay.
Sous ce riche tiſſu, que les Graces nuerent,
Et leurs cheueux, au lieu d'or y meſlerent,
L'Enfant Daufin tirera l'agrément,
Des Eſprits, & des Cœurs, l'attrait le plus charmant.
Il apprendra la Science de plaire,
L'Art de ſe faire aimer, & celuy de bien faire;
Arts qui ſur tous les Arts, appartiennent aux Rois,
Soigneux de leurs deuoirs, autant que de leurs droits.
L'Art d'eſcrimer, l'Art de rompre la Lance,
L'Art du Manege, & celuy de la Danſe,

Ne

Ne ſont pas plus les Arts des Roys que des Sujets,
Les Grãds, ſur es Petits n'ont que l'Art des Bienfaits.
Pour diuertir le mal de la genſiue,
Qui ſouffre, quand le temps arriue,
Que les premieres dents,
S'auancent pour prendre leurs rangs;
Vn os blanc & poly, d'vne Sirene antique,
Où ſe conſerue encor vn eſprit de Muſique,
Se trouuera d'vn Rubis emmanché,
Mais d'vn Rubis artiſtement haché;
Où trois Perles Orientales,
Font trois Pendeloques égales,
Qui de leur luſtre & de leur mouuement,
Donnent à l'œil du diuertiſſement.
Le Daufin portant à ſa bouche,
L'os qui reſonne, auſſi-toſt qu'on le touche,
Apprendra dés ſes jeunes ans,
A priſer la Science, à cherir les Sçauans:
Son Ame deuiendra juſte, égale, harmonique:
Il aimera ſur tout l'Art du Vers Heroïque,
Qui ſçait malgré les dures Loix du Sort,
Lier les mains du Temps & de la Mort,
Et donner aux Heros vne ſeconde vie,
Au deſſus de la Nuit, au deſſus de l'Enuie,
Dans vne Region, où la Gloire, pour eux,
N'a que des jours ſerains & lumineux.
Par là viura toûjours, du glorieux Enée,
La Memoire à iamais de Lauriers couronnée:
Par là toûjours viura l'illuſtre & braue Fils,
De noſtre Princeſſe Thetis.
Vn petit coup de Vent détruit les Mauſolées;
Les Piramides ſont par les Ans éboulées;
Les Thermes des Ceſars aujourd'huy ne ſont plus;
Leurs Coloſſes ſont abbatus;
Des Montagnes jadis miſes en Coliſées,
Ont eſté par le Temps briſées:

Le Poëme Heroïque eſt le ſeul Baſtiment,
Qui ſubſiſte éternellement.
A tant de rares gentilleſſes,
Diuerſes de façons, brillantes de richeſſes,
En forme d'Euentail, vn Plumar ajouſté,
Sera pour le Daufin de grande vtilité.
Sa poignée eſt d'vne Ecarboucle:
Deux Serpens émaillez, au bout font vne boucle;
Les plumes ſont d'vn Oyſeau peu connu,
Qui depuis quelques ans deça la Mer venu,
Laiſſa la vie & le plumage
Sur le grauier de mon riuage.
Des Mouſches ennemy, plus que tout autre Oyſeau,
Il les chaſſoit ſur la terre & ſur l'eau:
Apres ſa mort, ſes plumes en ſa place,
Font encore la meſme chaſſe.
Ton ſoin ſera, que le rare Euentail,
Fait d'vn ſi beau plumage, & d'vn ſi riche Email,
Soit à la main d'vne Nourrice,
Sur le Royal Enfant, toûjours en exercice;
Pour garantir ſon viſage & ſes mains,
De tous ces Inſectes vilains,
Soit Mouſches ſales & bruyantes,
Soit Gueſpes aſpres & piquantes,
Qui par eſſains aſſiegent nuit & jour,
Et Lits & Tables à la Cour.
On y void de toutes les teintures,
De toutes les façons, de toutes les natures:
Et les Roys, depuis le Berceau,
En ſont perſecutez juſques dans le Tombeau.
Il en eſt qui les enuenimment,
Des humeurs qu'elles leur impriment:
D'autres, de leur bourdonnement,
Leur font perdre l'entendement:
D'autres encore moins humaines,
Leur ſucent juſqu'au ſang des veines;

Et telle y vient, qui fait, le tirant tout à ſoy,
Vn grand Squelette d'vn grand Roy.
Fay donc entendre, à la ſage Iulie,
En l'art de plaire à tous, ſur toute autre accomplie;
A qui le plus braue des Roys,
A confié ſon Fils par vn ſi juſte choix;
Que de bonne heure elle extermine,
D'autour de luy cette ſale vermine.
Qu'elle luy repete ſouuent,
Quand l'âge l'aura fait plus grand;
Qu'il n'eſt point de pire figure,
Soit dans l'Art, ou dans la Nature,
Qu'vn Prince qui ſe void des Mouſches aſſiegé,
Et de la teſte aux pieds, par des Mouſches rongé.
Euſt-il en cet eſtat, la vaillance d'Hercule,
A ſon Peuple il eſt ridicule:
Et ſoit Lance, ou Sceptre en ſa main,
N'eſt qu'vn Epouuantail auſſi foible que vain.
Qu'elle prenne le ſoin d'enrichir ſa memoire,
Des plus fameux Tableaux étalez dans l'Hiſtoire:
Et non de ces Portraits, ſur le faux figurez,
Que le Menſonge a peints & la Fable a dorez.
Quand il ira le long des Galeries,
De voſtre Louure & de vos Tuilleries;
Qu'elle luy montre à connoiſtre les Rois,
Soit du ſang de Bourbon, ſoit du ſang de Valois;
Dont l'Eſprit & le Nom viuent dans les Peintures,
De ces magnifiques Structures.
Sur tout, qu'elle l'inſtruiſe, à remarquer de prés,
Les couleurs & les traits,
Qui de ſon Pere embelliront l'Hiſtoire,
Quand d'vn commun trauail, les Vertus & la Gloire,
En auront finy le Tableau,
Dont le premier crayon paroiſt déja ſi beau.
Il y verra le Printemps & l'Autonne,
Qui de concert luy font vne Couronne,

De l'agreable joint au meur,
Et du Fruit auecque la Fleur.
Il y remarquera le tendre ſans foibleſſe,
Sans enflure le grand, & le fort ſans rudeſſe.
Les Graces auprés des Amours,
S'y verront en leur taille, y ſeront en leurs jours;
Mais Graces d'vn air Heroïque,
Mais Amours innocens qui n'auront rien qui piquë;
Et dont les feux deſarmez de chaleur,
N'auront du feu que la couleur:
Semblables aux feüilles des Roſes,
Sur la couche de Flore & du Zephire écloſes;
Ou pareils à la fleur qui luit,
Aux bras du Grenadier, auant qu'elle ſoit fruit.
Mais quand le Prince Enfant aura l'âge & la force,
De ſuiure de l'Honneur la ſauoureuſe amorce;
Il faudra luy montrer les pas de ſes Ayeux,
Dans la Carriere ouuerte aux demy-Dieux;
Il faudra l'exciter, ſur tout, à la lumiere,
Qui jaillit dans cette Carriere,
Des veſtiges brillans que ſon Pere y laiſſa,
Dés la premiere fois que l'Honneur l'y pouſſa.
Veſtiges qui font voir, juſques où la Victoire,
Euſt étendu ſon Empire & ſa Gloire,
Si Thereſe & l'Amour, de concert agiſſant,
L'vn de ſon feu, ſur les Cœurs tout puiſſant,
Et l'autre de ſes charmes,
Ne l'euſſent obligé de mettre bas les armes.
Sans cela, nous allions nous ſoûmettre à vos Loix;
Déja l'Ibere & moy, parlions d'eſtre François;
Et l'Eſpagne abatuë, eſtoit reduite à prendre,
Le party de ſe perdre, ou celuy de ſe rendre.
Mais les Vertus, les Graces, les Beautez,
En nous ſauuant, nous ont pour vous quittez:
Thereſe auecque ſoy les a toutes menées;
Auec elle, chez vous, elles ſont couronnées:

Elles regnent en gloire, auec elle, chez vous,
Sous vn Ciel plus ſerain, ſous des Aſtres plus doux;
Tandis que l'Eſpagne deſerte,
Et dolente de cette perte,
Eſt comme vn iardin renuerſé,
Où la greſle, la pluye, & le vent ont paſſé.
Fay donc ſçauoir à la belle Princeſſe,
D'où naiſſoit autrefois toute noſtre allegreſſe,
Que tout eſt parmy nous tenebreux & confus,
Depuis que ſes beautez ne nous éclairent plus.
Le Manſanare en eſt toûjours en larmes,
Le ſouuenir de tant de charmes,
Qu'en la perdant il a perdus,
Et qui iamais ne luy ſeront rendus,
L'entretient dans vne triſteſſe,
Qui paſſera bien-toſt juſqu'a la ſechereſſe.
Les Bouquets ſont déia fanez,
Dont ſes bords eſtoient couronnez:
Et s'il en eſt qui refleuriſſent,
Ne voyant point Thereſe, auſſi-toſt ils languiſſent;
Et leur deüil eſt pareil,
A celuy des Soucys qui n'ont plus de Soleil.
Les Amours, qui diuers de poil & de plumage,
Voloient le long de ſon riuage,
Maintenant, comme Oyſeaux par le froid engourdis,
Au pied des Orangers giſent comme étourdis;
Ou traiſnant l'aiſle auecque peine,
Errent ſans armes par la plaine;
Bien differens de ceux, que Madrid les voyoit,
Quand Thereſe les enuoyoit,
Tantoſt porter de ſes flames aux Roſes,
Sous ſes regars nouuellement écloſes:
Tantoſt de ſa blancheur faire part au Iaſmin,
Qui ſe preſſoit de naiſtre en ſon chemin:
D'autrefois pour dorer l'Orange encore verte,
Tourner là les rayons dont ſa teſte eſt couuerte;

Et d'autrefois à d'autres Fleurs,
De ſon Eſprit partager les douceurs.
De ces plaiſirs, à l'Eſpagne il ne reſte,
Qu'vn ſouuenir amer, & qu'vn regret funeſte.
Loin de Thereſe, auecque tout ſon bien,
Elle croit n'auoir rien.
Et tout ce qui luy vient, ſoit de l'Inde, ou du Gange,
Où le grauier en Or, l'onde en Perles ſe change;
Tous les treſors qu'auec tant d'appareil,
Luy prepare au Perou, le rayon du Soleil,
Arriuant à ſes Ports, où les vagues gemiſſent,
Auec le iour terny, de regret ſe terniſſent,
N'y trouuant plus le luſtre & la clarté,
Qu'ils auoient de cette Beauté,
Qui leur oſtoit les reſtes de leur craſſe;
Qui les purifioit des ombres de la Maſſe;
Et de ſes yeux, donnoit le dernier trait,
A ce que le Soleil y laiſſoit d'imparfait.
Mais, Nymphe, ce départ dont l'Eſpagne s'afflige,
Cedant au deuoir qui m'oblige,
De faire auec la Mer, honneur à ton Daufin,
Le meilleur eſt qu'icy, ma plainte prenne fin.

LES MVSES, A TROIS GRACES.

LETTRE IV.

Elles leur rendent compte de la maniere auec laquelle leur Lettre, écrite à vn de leurs Amis, aimé des Muſes, a eſté receuë au Parnaſſe : & leur expliquent les auantages qu'il y a d'auoir vn Amy de cette ſorte : & les qualitez qu'il faut auoir pour les meriter.

DE la fleuriſſante colline,
Où iamais le jour ne decline,
Où le Genie inſpirateur des Vers,
Tient l'air toûjours ſerain, & les Bois toûjours verts,
Les Muſes que les Arts & les Sciences ſuiuent,
En ces mots pour Cleon à trois Graces écriuent.
Douces & redoutables Sœurs,
Douces aux yeux, redoutables aux cœurs;
La Lettre qu'en commun il vous a plû d'écrire,
Et qu'vn diſcret & fidele Zephire,
De voſtre part a renduë à Cleon,
La gloire de nos Bois, l'honneur de noſtre Nom,
Nous oblige de reconnoiſtre,
L'eſtime que pour luy vous auez fait paroiſtre,
Et de vous informer des applaudiſſemens,
Que receurent vos complimens,
Quand il nous en fit la lecture,
Sous vne Tonne de verdure,

Où pour l'entendre estoient venus,
De la Famille de Vénus,
Ie dis de Vénus Vranie,
Chaste Mere de l'harmonie,
Les plus tendres & les mieux nez
De myrthe & de fleurs couronnez,
Et parez comme ils sont, lors qu'auecque leur Mere,
Ils donnent aux Saisons le branle dans leur Sphere.
Tous ces Enfans harmonieux,
De gestes mesurez, d'accens melodieux,
Cette lecture accompagnerent,
Et de vos Noms le merite éleuerent.
De plus d'vn lieu l'Echo les repeta;
Vn Zephir au loin les porta;
Et de tous nos Ruisseaux aussi-tost s'entendirent,
Mille Chantres qui les redirent.
Il ne fut pas jusqu'aux Essains,
Dont les Troncs de nos Bois sont pleins,
Qui de leurs Ruches ne volassent,
Et sur Cleon ne s'assemblassent.
Tandis que sur son front leur manne distiloit;
Et jusques dans sa bouche, à vos Noms se mesloit.
La Lettre leuë en pompe fut portée,
Des Cignes, des Zephirs, des Amours escortée,
Sous vn Laurier aussi vieux que le Temps,
Respecté de la bouche & de l'aisle des vents.
Ce grand Laurier, est comme le grand Liure,
Où tout Ecrit, qui merite de viure,
D'vn caractere delié,
Est sur les feüilles copié.
Là, d'vne aiguille d'or, de lait de perles teinte,
D'vne sçauante main, vostre Lettre fut peinte;
Pres de la mesme branche, où celles de Saphon,
Se conseruent encor fraisches auec son Nom.
Tandis qu'on la peignoit vne voix entenduë,
Et du grand Arbre aux petits étenduë,

Fit retentir aux valons d'alentour,
Aumale, Manicamp, Haucour.
De concert à ces voix, cent Cignes répondirent;
Des aisles & des mains cent Amours applaudirent;
Et les esprits des Zephirs & des fleurs,
Du mélange de leurs odeurs,
Par tout où ces voix se porterent,
Ces voix & vos noms parfumerent.
Toûjours pareil honneur parmy nous se fera;
Aux Graces, aux Vertus, que Cleon prisera.
Son estime est vn Diadéme:
Il fait regner tout ce qu'il aime.
Du feu de son Esprit, il sort vne clarté,
Qui donne l'Immortalité;
Et soit Heros, soit Heroïne,
Que ce feu brillant illumine,
Le jour illustre qui les suit,
Victorieux de la plus noire nuit,
Ne peut craindre que l'oubliance,
Luy cause du declin, ny de la defaillance.
Vne feüille de Palme, vn sion de Laurier,
Qu'il met sur le front d'vn Guerrier,
Pour faire luire & durer sa memoire,
Se changent en rayons de Gloire.
Le Myrthe mesme sous sa main,
Augmente son odeur, & deuient plus hautain;
Et de certains Soucis, qu'il joint à des Pensées,
L'vne aueque l'autre enlacées,
Il sçait composer des Bouquets,
Qui se conseruent toûjours frais.
Celles qu'il en aura parées,
De tous les Siecles admirées,
Ioüiront iusqu'aux derniers temps,
De la fleur de leurs jeunes ans:
Et par cette seconde & glorieuse vie,
A leur posterité donneront de l'enuie.

Mais quoy qu'il puisse éleuer à son choix,
Au rang des Dieux, les Reynes & les Roys;
Son choix se porte plus aux testes qui rayonnent,
Des biens que les Vertus & que les Graces donnent,
Qu'à celles qu'il ne voit luire que du faux jour,
D'vn inutile & fastueux atour.
Combien de Testes couronnées,
Sont vuides, creuses, mal tournées;
Et n'ont que la vaine splendeur,
De leur incommode Grandeur?
Combien d'autres aussi, sans pompe, & sans Couronne,
Regnent par les biens seuls, que la Nature donne,
Qui sans rien emprunter du Sort & du Hazard,
Sans s'aider du secours de Fortune, ny d'Art,
Forme de ses propres richesses,
Et ses Princes, & ses Princesses?
Iamais Cleon n'eut d'encens ny de fleurs,
A mettre aux pieds de ces fausses Grandeurs,
Qui ressemblent à des figures,
Hautes de baze & riches de parure.
Lesquelles sous la masse & l'éclat du dehors,
N'ont que du vuide dans le corps.
C'est par les mains de la Fortune,
De tout temps indiscrette, & de tout temps commune,
Qu'on a les Biens, qu'on a les Dignitez,
Qui font les grandes Qualitez.
Et tout cela ressemble aux Armoiries,
Eclatantes de broderies,
Qui seruent de Lit aux Valets,
Et de couuerture aux Mulets.
Le seul merite legitime,
Est l'vnique objet de l'estime:
C'est par là que vous regnerez,
Tant que vous le possederez:
Par là iusqu'à la fin nous serons vos Seruantes,
En toute chose obeïssantes.

FIN.

LE SOMMEIL, A LA PLVS NOBLE DES MVSES.

LETTRE V.

Pour la consoler de ses insomnies, il luy fait vne representation de son Palais, & des effets qu'il fait sur les corps : & luy represente qu'il est de la constitution des choses les plus belles & les plus nobles de ne point dormir.

LEs yeux demy fillez, & la teste panchée,
Vne main sur le lit negligemment couchée,
Et le dos appuyé de gerbes de Pauos,
Le Sommeil vous écrit, Vranie, en ces mots.
De mon Palais de Iait, sans feneſtre & sans porte,
I'entens auec chagrin, les plaintes que m'apporte,
Vn Zephir enuoyé, qui de vous viſiter,
En vain toutes les nuits me vient ſolliciter.
Il frappe, il fait du bruit, & du vent de ſon aiſſe,
Commis auſſi preſſant, que Meſſager fidele,
Il trouble le repos qui regne dans ma Cour,
Et ne me laiſſe en paix que quand il eſt grand jour.
Peut-eſtre ignorez-vous, ſage & docte Vranie,
Quelle eſt ma cruauté, quelle eſt ma tyrannie.

Sçachez donc que ie ſuis le Frere de la Mort,
Ie fais ce qu'elle fait, quoy qu'auec moins d'effort.
Comme elle i'oſte aux yeux la vie & la lumiere:
Ie fais d'vn Lit de Pourpre vne pompeuſe Biere:
Par mes charmes i'égale aux Eſclaues les Rois:
I'oſte aux Braues le cœur, aux Eloquens la voix:
Et le plus grand Eſprit, ſi toſt que ie le touche,
Immobile & maſſif, ſe change en vne Souche.
Auſſi mon Palais noir où iamais il ne luit,
Eſt plus ſombre & plus ſourd que celuy de la Nuit.
Cette obſcure Déeſſe au moins a ſous ſes voiles,
Ses flambeaux & ſes feux, ſa Lune & ſes Eſtoiles.
Chez moy, ſage Vranie, il n'eſt rien de pareil,
La Lune n'y paroiſt non plus que le Soleil:
Et les ombres iamais n'y furent éclairées,
Des Luſtres attachez aux voûtes azurées.
Là parmy les Grirons, & parmy les Hiboux,
Iamais il n'arriua rien de ſemblable à vous.
Il n'y vient que des Corps faits de vapeurs informes,
Que des maſques hideux, que des Spectres énormes.
Les feux des beaux Eſprits, les éclairs des beaux yeux,
S'éteignent du moment qu'ils entrent dans ces lieux:
Et les Phantômes noirs qui naiſſent à la foule,
De l'obſcure liqueur qui de ma corne coule,
Ennemis de tout luſtre & de toute clarté,
Par tout où ie les mene étouffent la beauté.
Ne m'appellez donc plus, & ceſſez de vous plaindre,
Dequoy ie ne vay pas tant de beaux feux éteindre:
Voſtre diuin Eſprit a toûjours à veiller,
Ayant toûjours à luire, & toûjours à briller.
Regardez ſur le Ciel, ces Beautez lumineuſes,
Des Siecles & des Ans eternelles Danſeuſes,
Leurs yeux toûjours actifs, & toûjours éclatans,
Ne ſe ferment iamais, & veillent en tous temps.
L'Aurore, comme vous, de pudeur colorée,
Et, comme vous, de fleurs & de perles parée,

Ne ſommeille iamais, iamais ne s'aſſoupit,
Quoy que le mõde ait crû, quoy que la Fable ait dit:
Et mes Pauots iamais ſes Roſes n'obſcurcirent;
Mes aiſles ſur ſes yeux, iamais ne s'étendirent.
La Lune au front d'argent, veille toutes les nuits;
I'ay beau pour l'endormir faire ceſſer les bruits;
Beau retenir les vents, arreſter les orages,
Et beau lier les flots le long de leurs riuages;
Iamais elle ne dort, & ne dormant iamais,
Elle n'en a le teint ny moins clair, ny moins frais.
Cet œil toûjours ardẽt, toûjours plein de lumiere,
Ceint d'vne ſi brillante & ſi belle paupiere,
Iamais ne s'eſt fermé, depuis que dans les Cieux,
La Nature l'ouurit à tous les autres yeux.
Et quoy que l'on ait crû de la couche branſlante
Que la Mer tous les ſoirs en ſon ſein luy preſente;
Quoy que l'on die encor de ces rideaux volans,
Qui d'humides vapeurs luy ſont faits par les vents;
S'il arriue parfois que l'ombre l'obſcurciſſe,
Il n'arriue iamais que l'ombre l'aſſoupiſſe.
Les Sirenes du Ciel, qui de leurs doux accords,
Sçauent toutes les nuits endormir tous les Corps,
Depuis le feu qui ceint la Sphere de la Lune,
Iuſqu'au ſable étendu ſous le Lit de Neptune,
Dans leurs Salons d'azur, où domine la Paix,
Où regnent le repos, ne ſommeillent iamais.
Que vous diray-je encor de ces Vierges ſçauantes,
Reynes des beaux Eſprits, du Parnaſſe Intendantes?
Vous eſtes de leur Cour, vous eſtes de leur Corps;
Elles vous ont ouuert leurs plus riches treſors;
Quand vous fuſtes portée à leur Montagne Sainte,
La feſte en fut celebre en toute ſon enceinte:
Voſtre nom y parut écrit ſur mille fleurs:
Vous fuſtes ajouſtée au nombre des neuf Sœurs:
Aux yeux de tout leur Peuple elles vous courõnerent,
D'vn cercle de Iaſmin qu'elles-meſmes tournerent;

Tandis qu'à voſtre honneur mille Cignes chantant,
Et mille autres Oyſeaux auec eux concertant,
Aux Lauriers d'alentour vos loüanges apprirent,
Et les voix des Lauriers aux Echos les rediret.
D'ailleurs vous ſçauez bien, ſi ſur le Sacré Mont,
Où de tant d'inſtrumens tant de concorts ſe font;
Où des Roſeaux parlans couronnent les Fontaines,
Où les Bois font vn bruit ſẽblable aux voix humaines;
Dont il ſe forme autant de langages diuers,
Les vns en Proſe pure, & les autres en Vers,
Que l'Eſprit habitant de ces Foreſts ſçauantes,
Fait en elles mouuoir de feüilles differentes,
Les neuf pudiques Sœurs, ont parmy tant de bruit,
Vn moment de ſommeil ſoit de iour ou de nuit.
Et vous n'ignorez pas, que le temps de leurs veilles,
Eſt pour elles vn temps de gloire & de merueilles;
Que ce n'eſt qu'en ce temps qu'elles font ces extraits,
Qui ſont de meſme odeur de loin comme de pres,
Qui parfument les noms où quelque goute en tombe,
Et font viure les morts au delà de la tombe.
Que vous diray-je plus? les Meres des bienfaits,
Les Graces, comme vous, ne s'endorment iamais:
Les yeux toûjours ouuers, & les mains toûjours preſtes,
A faire par leurs ſoins de nouuelles conqueſtes,
Elles ſe font des rets de tiſſus engageans,
Qu'elles tẽdent par tout aux Petits cõme aux Grands.
Diray-je que les eaux des Naïades dormantes,
Sont à l'air d'alentour, ſont au jour peſtilentes?
Et que la peſanteur, que l'aſſoupiſſement,
Qui dans vn lit bourbeux retient leur mouuement,
Etouffe les paſſans, & deſole la plaine,
Par la corruption de leur mauuaiſe haleine?
Au lieu que ces ruiſſeaux qui toûjours ſe mouuant,
Comme pour égaler leur cours au cours du vent,
Semblent faits du criſtal, que le flambeau du Monde
Fond de ces derniers feux, quãd il deſcẽd ſous l'onde:

Et les Nymphes qui font leur ſejour dans leurs lits,
Filles de Galatée, & Nymphes de Thetis,
Toûjours pures de corps, & d'eſprit lumineuſes,
A la Cour de Neptune ont rang de Precieuſes.
Enfin voyez par tout où s'étendent vos yeux,
Où s'étend voſtre Eſprit, qui voit encore mieux,
Vous verrez qu'il n'eſt point de Beauté qui ne veille,
Et n'ait vne inſomnie à la voſtre pareille.
Ceſſez donc, Vranie, & ne m'adreſſez plus,
Des vœux perdus en vain, des ſouhaits ſuperflus:
Vous auez trop d'eſprit, & trop peu de matiere,
Et iamais ie ne regne, où regne la lumiere.

FIN.

SHD